1261 EX LIBRIS
P.A. BAZIRGUIAN et AMICum

rare

Acheté à la vente de
Mxxx (Bohaire libraire)
en 1839 – No 1114 du
catalogue de vente.

Prix	5.50	6.50
frais en dn	1 "	
Reliure		2.25
		8.75

+ portrait

Philippe Desportes
né à Chartres en 1546,
abbé de Tiron, de Bon-
-port et de plusieurs
autres bénéfices qui lui
composaient un revenu
de 70,000 écus est
mort dans son abbaye
de Bon-Port le (1er vendr.)
5 octobre 1606, âgé
de 60 ans.

On a découvert dans
les archives du greffe
de Louviers une copie
de son testament reçu
par les tabellions de
Pont-de-l'Arche
le samedi dernier
jour de 5 septemb. 1606.
Ce testament a été
imprimé dans le
Journal de Louviers
N° du jeudi 9 juin
1853 avec l'épitaphe
inscrite sur la pierre
tumulaire de Desportes,
dont M. Lantin-Wilde
dernier propriétaire
de Bonport m'a dit
avoir fait don au
Musée des monuments

français.

On trouve dans le Man. du libr. de Brunet la liste des anciennes édons des premières Oeuvres. Elles sont au nombre de 14. celle-ci n'y est pas comprise, ou bien elle aurait été mal datée sous le millésime de 1583.

Les autres ouvrages de Desportes sont des sonnets, traduits ou imités des ~~[illegible]~~ Psaumes de David.

9 anvr. 1857.

Na. le testament de Desportes a été imprimé à part

Un exempre des Premières Oeuvres de Desportes édon de 1600 in-8o vendu 820 fr. en 1869 à la vente de Mr Jérome Pichon.

Adieu de Berthelot
(adressé à une marquis)

Quel supplice le ciel me donne
J'aime la court; et l'abandonne
Je lis souvent et me plais fort
À ces vers du sieur de Bonport,
Heureux qui peut passer sa vie
Entre les siens, exempt d'envie,
Parmy les rochers et les bois,
Esloigné des grands et des Rois.
Son ame justement contente
Ayant dix mille escus de rente,
Sans avoir travail ne soucy,
Le faisoit cacqueter ainsy.
Mais moy, je dis tout au contraire

&c.

Dans un catalogue à prix marqués un exempre n° 548 de l'éd.on de 1585 est coté 25 f.
ce catalogue publié à Paris par le libre Vatonen fevrier 1875.

LES

PREMIERES OEVVRES DE PHILIPPES DES PORTES.

AV ROY DE FRANCE ET DE POLONGNE.

Reueues, corrigees & augmentees outre les precedentes impressions.

A PARIS,
Par Mamert Patisson Imprimeur du Roy, au logis de Robert Estienne.
M. D. LXXXI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Cim.o.638

914 a 2024

AD HENRICVM POLONIÆ REGEM,

IN POEMA PORTAEI

G. VALENS GVELLIVS.

LISTA tibi genióque tuo monumenta reponit
Regna Dei pharetram volucris modulatus & arcum
PORTAEVS, primæ attollens hinc omina famæ,
Et Phœbo & mentem iuuenilẽ afflatus Amore,
Vt tantis, HENRICE, tuis proluderet actis,
Antè tubã & gracili horrentẽ molliret auena:
Arma virũque Maro sic post Amaryllida dixit,
Nec Veneri dominæ Mars tantum inuidit honorem,
In capta hæserunt sic Teucrûm fata puella,
Principiũ & lento dedit illa morámq; duello.
Scilicet ille tuus vates noua regna petentem
Te sectans, tardi & fœlicia plaustra Bootæ
Te domino, & nostro longùm fruitura dolore,
Hæc eadem laribus patrijs anathemata liquit
Pignora grata sui, tu sceptra oblata capessis,
Deserta externas patria & moliris habenas,

Hic desiderium, hic lacrymas, hic mentibus æquis
Indigenûm mixtim confundens gaudia luctu.
Moscouon aduentu ergo tuo iam contrahit horror,
Cæruleos Istérque sinus iam pandit, & ingens
Assurgit rapidis toto tibi corpore ab vndis,
Populeæ vitta comptos dans frondis honores,
Stipat & Herculeæ lauro tibi texta coronæ.
Vertice te arrecto venientem prospicit arctos,
Semper & vt videat, semper fugit æquore tingi.
Audijt hãc famámque tuam, comitísque poëtæ
Elysium vaga per magnum Nasonis vt vmbra,
Sarmaticum exilium dixit solata Corinnæ
Delitias, lingua HENRICI fauítq; trophæis.

IN HENRICI REGIS POLONIÆ INVICTISSIMI,

ET

PORTÆI EIVS POETÆ ELEGANTISSIMI E GALLIA *digressum*, Io. AVRATVS *Poëta Regius.*

GALLIA quem genuit, quem omni perfecit alumnum
Virtute HENRICVM: cuius nutricia quondam
Præmia magna quidem cepit, maiora sed olim
Sperabat: regni sceptra ad moderanda Poloni
Dimittit lacrymãs, Thetis vt pia mater Achillẽ
Expugnanda viris quæsitũ ad Pergama Graijs:
Húncque secuta foret Chironis amica fidelis
Testudo AVRATI, seros nisi (vt illa) per annos
Ægra neget maris & terræ tolerare labores.
Non ita tu PORTAEE, senex cui cesserit ille
Semifer & pulsare fides, & dicere versus
Iam iuueni: æqualẽ tu penè æqualis Achillem
Prosequeris, cunctis caput obiectare periclis
Intrepidus, rebus præsens & adesse gerendis

Assiduus, noua mox scribatur vt Ilias à te
In res HENRICI, quas non vetus æquet Achilles.
Tu velut Argiuæ classis comes Orpheus alter,
Bistonia fretus cithara, sectaris euntem
Æsonidem: tu, dum gelidi petit ostia Ponti
Lenibísque vias cantu, & Symplegadis iras
Mulcebis fidibus, figéque natantia saxa,
Transuolet incolumis dum classis Iasona portans.

IANI ANTONII BAIFII IN PHILIPPI PORTII CARMINA.

QVI properat charo patriã pro Principe linquens
Inter Sauromatas omnia dura pati,
PORTIVS hos tibi dat primos, ô Francia, flores,
Quos iuuenis campis legit in Aonijs.
Accipite hos desiderio commune leuamen
Túque tui ciuis túque tuæ patriæ.
Dúmque tuis absens gratus celebrabere PORTI,
Gallia carminibus gaudeat aucta nouis.

SVR LES AMOVRS DE PH. DES PORTES.

SONNET.

Qv'evsses tu faict, Amour? ta flamme
estoit esteinte,
Ton arc vaincu du temps s'en alloit tout
vsé,
Et ton doré carquois de fleches espuisé
No⁹ faisoit desormais moins de mal que de crainte.
Si lon monstroit d'aimer ce n'estoit que par feinte,
Pour tromper seulement quelque esprit peu rusé:
Car tu n'auois vn trait qui ne fust tout brisé,
Ny cordage qui peust rendre vne ame contrainte.
Par ces vers seulement tu as repris naissance,
Ils t'ont armé de traits, d'attraits, & de puissance,
Et te font derechef triompher des vainqueurs.
Et d'autant plus, Amour, ils surpassent ta gloire,
Que tu n'acquiers sans eux vne seule victoire,
Et qu'ils peuuent sans toy embraser mille cœurs.

C. M. D. L.

ET FLORIDA PVNGVNT.

SVR LES OEVVRES DE PH. DES PORTES,

SONNET.

IE AIME à voir d'vn beau fleuue vne trauerſe grande
Ondoyant s'égayer en l'azur de ſes eaux,
Claire, nette en Eſté, qui porte les bateaux
Chargez de tous les biens que le viure demande.
Mais ie n'aime vn torrẽt, qui trouble ſe répãde
Sur les chãps cultiuez: & noyãt tous les vaulx
Rauage, violant, des humains les trauaulx.
Et garde que la terre vn bõ rapport ne rẽde.
Ie hay le ru fangeux en ſaiſon hyuernale,
Et tariſſant l'Eſté: qui eſcoute s'il pleut,
Pour groſſir, malheureux, d'vne pluye automnale.
DES-PORTES, on ſe bagne en ta riuiere nette,
Qui ſur vn beau grauois vn doux murmure eſmeut
Racueillant ſa claire eau de mainte fontainette.

I. A. DE BAIF.

LE PREMIER LIVRE DES AMOVRS DE DIANE.

PAR PHILIPPES DES PORTES.

SONNETS.

I.

IE vous offre ces vers qu'Amour
m'a faict escrire,
De vos yeux ses flambeaux ardemment agité,
Non pour me couronner d'vne
immortalité:
Car à si hault loyer ma ieunesse
n'aspire.
C'est le but de mes vœux que ie vous puisse dire
Comme en vous adorant Amour m'aura traitté,
M'esgayant quelquefois en ma felicité,
Et m'escriant d'angoisse au fort de mon martyre.
Vous ne me verrez point par mille inuentions
Déguiser ma fortune & vos perfections,
Ou rendre en soupirant mon amitié plus forte.
Ausi ie n'escry pas pour gloire en acquerir:
Ie me plains seulement au mal que ie supporte,
Ainsi qu'vn patient qui languist sans mourir.

II.

Le penſer qui me plaiſt, & qui le plus ſouuent
Me dérobe à moymeſme, & hautement me pouſſe,
Me retirant du monde vn iour d'vne ſecouſſe
Iuſqu'au troiſieme ciel m'alloit haut eleuant:
Et comme ie taſchoy de voller plus auant,
Amour qui m'apperçoit contre moy ſe courrouce,
Et choiſit de vos yeux la flamme heureuſe & douce
Pour m'empeſcher l'entree, & ſe mettre au deuant.
Ie ne peu paſſer outre, empeſché de la flame,
Qui tout incontinent bruſla toute mon ame,
Qui m'esblouit la veuë, & me fit trebuſcher.
Mais bien que de vos yeux ce malheur me procede,
Touſiours ie les deſire, & m'en veux approcher,
Comme ſi de mon mal i'attendoy mon remede.

III.

Dés le iour que mon ame, auparauant rebelle,
S'eſclaua ſous les loix de vos perfections,
Dés ce iour i'ay ſouffert mille punitions,
Et ſenti coup ſur coup quelque offenſe nouuelle.
I'ars, ie bruſle, ie meurs d'vne mort eternelle,
Qui ne meurtrit pourtant mes viues paſſions:
Et ce qui plus m'outrage en tant d'afflictions,
Quelque douleur que i'aye il faut que ie la cele.
Ie la celeray donc. Car i'ay bien merité
D'endurer ce tourment pour ma temerité:
Si i'ay trop entrepris i'en feray penitence.
Las donc ſans nul eſpoir ſeray-ie ainſi viuant?
Aumoins ſi ie pouuoy mourir en vous ſeruant,
Et qu'apres mon treſpas en euſſiez cognoiſſance.

IIII.

Du bel œil de Diane eſt ma flamme agitee,
En ſes cheueux dorez mon cœur eſt arreſté,
Sa belle main guerriere a pris ma liberté,
Et ſa douce parole a mon ame enchantee:
Son œil rend la clairté des aſtres ſurmontee,
Ses cheueux du Soleil effacent la beauté,
Sa main paſſe l'iuoire, & la diuinité
De ſes ſages diſcours à bon droit eſt vantee:
Son bel œil me rauit, ſon poil doré me tient,
La rigueur de ſa main mes douleurs entretient,
Et par ſon doux parler ie ſens croiſtre ma flame.
Voila quelle eſt ma vie, & n'ay plus de repos
Depuis l'heure qu'Amour m'engraua dedãs l'ame
Son œil, ſon poil, ſa main, & ſes diuins propos.

V.

Las ie ſçay bien qu'il ne fault que i'eſpere,
En vous ſeruant, de me voir alleger!
Et toutesfois ie ne puis m'eſtranger
De vos beaux yeux, ſources de ma miſere.
Ie ſuy l'obiet qui m'eſt le plus contraire,
Ie voy le gouffre & ie m'y vay plonger:
Et me pouuant garantir du danger
(Fol que ie ſuis!) ie ne le veux pas faire.
Ne trouuant rien qui me face eſperer,
De vous ſeruir ne me puis retirer,
Bien que la mort pour loyer me menaſſe.
Helas voyez où l'Amour m'a reduit!
» Ie voy mon bien, & le mal qui me nuit:
» Ie ſuy mon bien, & mon mal ie pourchaſſe.

VI.

Amour, ie t'en supplie, arreste ma guerriere,
Qui fuit si viſtement : car helas ie ne puis!
Ma course est trop tardiue : & plus ie la poursuis,
Et plus elle s'auance en me laissant derriere.
Au moins say l'vn des deux : exauce ma priere,
Ou ne me laisse plus en l'estat que ie suis:
Rens moy cõme i'estois sans Dame & sans ennuis,
Et deliure ma vie en ses yeux prisonniere.
Si tu es iuste, Amour, tu me dois destier,
Ou par vn doux effort ceste dure plier:
Mais las que mon attente est vaine & miserable!
Ie prie vn fier tyran, qui de nos maux se plaist,
Qui s'abbreuue de pleurs, qui d'ennuis se repaist,
Et plus il est prié moins il est pitoyable.

VII.

Durant les grand's chaleurs i'ay veu cent mille fois
Qu'en voyant vn esclair flamboyer en la nuë,
Soudain toute estonnee & morte deuenuë
Tu perdois la couleur, la parole, & la vois:
Ton pouls se debatoit de peur que tu auois,
Et n'osois seulement dresser en hault la veuë:
Puis quand de ceſt effroy tu estois reuenuë,
De bien long temps apres parler tu ne pouuois.
Donc si quand vn propos deuant toy ie commence,
Tu me vois en tremblant changer de contenance,
Demeurer sans esprit, palle, & tout hors de moy,
Ne t'en estonne point, belle & cruelle Dame,
C'est lors que les esclairs de tes regards ie voy,
Qui m'esblouissent tout de leur luisante flame.

VIII.

VALLON, ce faux Amour, qui me fait endurer
Tant d'estranges rigueurs que muet ie supporte,
Nous a tous deux rangez presque de mesme sorte,
Et presque vn mesme mal nous contraint soupirer.
Aimant comme tu fais, tu ne dois esperer
Qu'aucun allegement tes ennuis reconforte:
Aimant comme ie fay, mon esperance est morte.
Car ce n'est aux mortels d'y penser aspirer.
Tous deux nous endurons mille & mille destresses,
Tous deux nous adorons en esprit nos Maistresses,
N'osans leur découurir nos soucis rigoureux.
Conſole toy, VALLON, comme ie me conſole:
» Encore est-ce vn confort à l'homme malheureux
» D'auoir vn compagnon au malheur qui l'affole.

IX.

Si la foy plus certaine en vne ame non feinte,
Vn honneste desir, vn doux languissement,
Vne erreur variable, & sentir viuement,
Auec peur d'en guarir, vne profonde atteinte.
Si voir vne pensee au front toute depeinte,
Vne voix empeschee, vn morne estonnement,
De honte ou de frayeur naissant soudainement
Vne palle couleur de lis & d'amour teinte.
Bref, si se mespriser pour vne autre adorer,
Si verser mille pleurs, si touſiours soupirer,
Faisant de sa douleur nourriture & brumage.
Si loing estre de flamme, & de pres tout transi,
Sont cause que ie meurs par defaut de merci,
L'offense en est sur vous, & sur moy le dommage.

X.

On ne voit rien qui soit si solitaire,
Comme ie suis lors que ie ne puis voir
Ces deux beaux Yeux qui me donnent pouuoir,
Et sans lesquels nul flambeau ne m'éclaire.
Tout esperdu ie ne sçauroy rien faire
Que soupirer, que me plaindre & douloir,
Blasmant la nuict, qui me fait receuoir
Par sa rigueur, tant de peine ordinaire:
Et dis ainsi, Las ce n'est pas à tort
Que lon te nomme, ô Nuict, fille de Mort,
M'ostant le bien nourricier de ma vie!
Durant le iour ie m'estime viuant,
Mais aussi tost que tu es arriuant
De viure plus ie pers toute l'enuie.

XI.

L'aspre fureur de mon mal vehement,
Si hors de moy m'estrange & me retire,
Que ie ne sçay si c'est moy qui soupire,
Ny sous quel poinct m'a reduit mon tourment.
Suis-ie mort? Non, i'ay trop de sentiment,
Ie sens trop bien mon douloureux martyre.
Suis-ie viuant? Las ie ne le puis dire
Estant priué d'ame & d'entendement!
Seroit-ce vn feu qui me brusle ainsi l'ame?
Ce n'est point feu: i'eusse esteint toute flame
Par le torrent qui de mes deux yeux sort.
Comment, BELLEAV, *faut-il que ie l'appelle?*
Ce n'est point feu que ma douleur cruelle,
Ce n'est point vie, & si ce n'est point mort.

XII.

Ny les dédains de son ieune courage,
Qui rit d'Amour & de sa deité:
Ny mon desir trop hautement porté,
Ny voir ma mort escrite en son visage:
Ny mon vaisseau prest à faire naufrage,
Le mast rompu, sans voile & sans clairté:
Ny les soucis dont ie suis agité,
Ny la fureur du feu qui me saccage:
Ny tant de pleurs sans proffit respandus,
Ny ses propos qui me sont defendus,
Ny de mon mal auoir la cognoissance,
Ny la rigueur d'vn triste eslognement
Me sortiront de son obeïssance.
» Belle est la fin qui vient en bien aimant.

XIII.

Las! qui languit iamais en si cruel martyre,
En si penibles nuicts, en si malheureux iours?
Qui iamais trauersa tant de fascheux destours
Auec si grands trauaux qu'ils ne se peuuent dire?
Ie souffre vn mal present, i'en doute encor vn pire:
Ie voy renfort de guerre, & n'attens nul secours:
Mes maus sõt grãs & fors, mes biẽs foibles & cours,
Et plus ie vais auant, plus ma douleur s'empire.
A toute heure, en tous lieux, de tout ie me déplais,
La nuict est mon soleil, le discord est ma paix,
Ie cours droit au naufrage, & fuy ce qu'il faut sui-
Ie me fasche en faschãt les hõmes & les Dieux, (ure:
Ie suis las de moymesme & me suis odieux,
Bref ie ne puis mourir & si ie ne puis viure.

XIIII.

Ayant pour voſtre amour mille fois ſoupiré,
Sans que voſtre rigueur en peuſt eſtre amollie,
I'inuoquay tant la mort qu'vne aſpre maladie
S'offrit à mon ſecours comme auoy deſiré.
I'auoy deſia le teint palle & defiguré,
I'auoy perdu l'eſprit, la parole & l'ouye,
Et m'eſtimois heureux par la fin de ma vie
Voir finir la rigueur d'vn mal demeſuré:
Mais vous, qui m'eſtes plus que la mort inhumaine,
Ne permiſtes alors qu'auec ſi peu de peine
Ie fuſſe chaſtié de ma temerité.
Las ſouffrez que ie meure! encor que mon offenſe
D'auoir d'vn œil mortel veu la diuinité,
Merite beaucoup plus que la mort de ſouffrance.

XV.

Ie ſuis chargé d'vn mal qui touſiours me trauaille,
Quelque part que ie fuye il me ſuit obſtiné:
Tout ce qui me ſuruient me rend infortuné,
Et touſiours mon ſouci ſans pitié me tenaille.
Le lict trop ennuyeux m'eſt vn camp de bataille,
Si ie ſaute du lict ie ſuis plus mal mené:
Si ie ſors, ceſt Amour, qui me tient enchaiſné,
Mille & mille bourreaux pour conduite me baille:
Si i'arriue en vn bois, les arbres & les champs
Retentiſſent du bruit de mes regrets trenchans:
Si c'eſt pres d'vn ruiſſeau, les eaus enflét leur courſe.
Las! puis qu'en ta preſence vn tel ennuy me ſuit,
Quand tu ſeras abſente où ſeray-ie reduit?
Il faudra de mes pleurs verſer toute la ſource.

XVI.

Eloignant vos beautez ie vous laisse en ma place
Mon Cœur, qui comme moy ne vous delaissera:
Car plus vostre rigueur sur luy s'exercera,
Plus il sera captif de vostre bonne grace.
Ne vous attendez point qu'vn desespoir le chasse:
Car pour vos cruautez moins vostre il ne sera,
Et suis tout asseuré qu'il ne pourchassera
De reuenir vers moy, quelque mal qu'on luy face.
Si vous le traittez bien, vous y aurez honneur:
Si vous le traittez mal, qu'il blasme son malheur,
Et ne se plaigne point de si belle Maistresse.
Déloge donc, mon Cœur, ie ne veux retenir
Vn qui si volontiers pour vn autre me laisse,
Et ne pense au malheur qui luy doit aduenir.

XVII.

Or' que mon beau Soleil loin de moy se retire,
Que verrez-vo⁹ mes Yeus, qui vous puisse éclairer?
Il vous faudra tousiours aueuglez demeurer,
Soit que le iour s'abaisse, ou qu'il commence à luire.
Or' que le Ciel malin pour assouuir son ire
Me rauit mon espoir, que pourray-ie esperer?
A nul contentement ie ne veux aspirer,
Et veux que tout malheur à l'enui me martyre.
On me verra seulet par les bois écarter,
Pour en mille hauts cris tristement m'éclater,
Guidé de desespoir & d'amoureuse rage.
Si vous pouuiez, mes Yeux, me fournir tant de pleurs,
Que ie peusse noyer ma vie & mes douleurs,
Helas i auroy tiré profit de mon dommage!

XVIII.

Las ! que me sert de voir ces belles plaines
Pleines de fruicts, d'arbrisseaux & de fleurs?
De voir ces prez bigarrez de couleurs,
Et l'argent vif des bruyantes fontaines?
C'est autant d'eau pour reuerdir mes peines,
D'huile à ma braise, à mes larmes d'humeurs,
Ne voyant point celle pour qui ie meurs
Cent fois le iour de cent morts inhumaines.
Las ! que me sert d'estre loin de ses yeux
Pour mon salut, si ie porte en tous lieux
De ses regards les sagettes meurtrieres?
Autre penser dans mon cœur ne se tient:
Comme celuy qui la fieure soustient,
Songe tousiours des eaux & des riuieres.

XIX.

Pour estre absent du bel œil qui me tuë,
Las mon desir ne va diminuant,
Mais dedans moy tousiours continuant
Plus il me ronge & plus il s'éuertuë!
Vn vain obiet se presente à ma veüe,
De cent pensers m'affolant & tuant,
Et sens Amour perçant & remuant
Mon Cœur, sanglant de sa griffe pointuë.
Misericorde, Amour, ie te supply:
Fay tant pour moy que ie mette en oubly
Ceste beauté dont ma douleur procede.
Las qu'ay-ie dit? Amour, garde t'en bien:
I'aime trop mieux ne m'alleger en rien.
Plus que le mal ie doute le remede.

XX.

Las ! que me sert quand la douleur me blesse,
Et que mon feu me cuist plus viuement,
Que ie promette & iure incessamment
De iamais plus ne reuoir ma Maistresse,
Veu qu'aussi tost que ses beaux yeux ie laisse,
Yeux inhumains, causes de mon tourment,
Ie me despite, & tout soudainement
Ie romps le nœu du serment qui me presse?
L'enfant Amour, sorcier trop rigoureux,
Tient en ses yeux quelque charme amoureux,
Qui de les voir malgré moy me conuie:
Et sans trouuer que ie doiue esperer,
Ie suis contraint de suyure & d'adorer
Contre mon gré les meurtriers de ma vie.

XXI.

Lors que le trait par vos yeux decoché
Rompit le roc de ma poitrine dure,
Ce mesme trait dont vous m'auiez touché,
Dans mon esprit graua vostre figure.
Vous n'auez rien de rare & de caché,
De beau, de sainct, du ciel & de nature,
Qu'Amour subtil n'ait en vous recherché
Pour faire en moy vostre viue peinture:
Bref, mon esprit ardant d'affections,
Est vn miroir de vos perfections,
Où vous pouuez vous voir toute depeinte.
Si ma foy donc ne vous peut enflammer,
A tout le moins vous me deuez aimer
Pour le respect de vostre image sainte.

XXII.

Mon Dieu mon Dieu que i'aime ma Deesse,
Et les vertus qui l'eleuent aux cieux!
Mon Dieu mon Dieu que i'aime ses beaux yeux,
Dont l'vn m'est doux, l'autre plein de rudesse!
Mon Dieu mon Dieu que i'aime la sagesse
De ses propos, qui rauiroyent les Dieux:
Et la douceur de son ris gracieux,
Qui me remplit d'vne heureuse allegresse!
Mon Dieu que i'aime à l'ouir deuiser,
Et tout raui baiser & rebaiser
Sa blanche main alors qu'elle n'y pense!
Mais sans mentir doy-ie pas bien aimer
Ce rare esprit, qui la fait estimer
Mesme de ceux qui n'ont sa cognoissance?

XXIII.

Elle pleuroit toute palle de crainte,
Lors que la mort sa moitié menassoit,
Et tellement l'air de cris remplissoit,
Que la Mort mesme à pleurer eust contrainte.
Helas mon Dieu que sa grace estoit sainte!
Que beau son teint qui les lis effaçoit!
Plus de cryſtal des yeux elle versoit,
Et plus mon ame au vif estoit attainte.
L'Air en pleurant sa douleur tesmoigna,
Le beau Soleil de pitié s'esloigna,
Les Vens esmeus retenoyent leurs haleines:
Et sur la terre où tomberent les pleurs
De ses beaux yeux, amoureuses fontaines,
Tout s'esmailla de verdure & de fleurs.

XXIIII.

Ie ne me plains de voſtre cruauté,
A mes deſirs entierement contraire:
Ie ne me plains de ce que ie n'eſpere
Que deſeſpoir pour ma fidelité:
Ie ne me plains de ma temerité,
Ie ne me plains que ma foy perſeuere:
Au pis aller ce me ſera ſalaire,
Quand ie mourray ſeruant telle beauté.
Ie ne me plains qu'en mon mal vehement,
Ne m'eſt permis voir vos yeux librement:
Ie ne me plains que tout me face craindre.
Mais en ſouffrant tant de punitions,
De deſeſpoirs, de morts, de paſſions,
Las ie me plains que ie ne m'oſe plaindre!

XXV.

Si c'eſt aimer que porter bas la veuë,
Que parler bas, que ſoupirer ſouuant,
Que ſ'égarer ſolitaire en reſuant,
Bruſlé d'vn feu qui point ne diminuë.
Si c'eſt aimer que de peindre en la nuë,
Semer ſur l'eau, ietter ſes cris au vant,
Chercher la nuict par le Soleil leuant,
Et le Soleil quand la nuict eſt venuë.
Si c'eſt aimer que de ne ſ'aimer pas,
Cent fois le iour ſouhaitter ſon treſpas,
Et ne ſçauoir dont ſa douleur procede:
Las! on peut voir que i'aime ardentement,
Et toutesfois cognoiſſant mon tourment,
Apres ma mort vous gardez mon remede.

XXVI.

Ie le confesse, Amour, ie te suis redeuable,
M'ayant faict aujourdhuy de tãt d'heur iouissant:
Et si tu m'as trouué ferme en t'obeissant,
I'en suis recompensé d'vn heur incomparable.
Sur la plus grand' chaleur de ce iour desirable,
La beauté qui me blesse & me rend languissant,
Doucement dessus moy son beau chef abaissant,
S'est laissee assoupir d'vn sommeil agreable.
Ah Dieu que de beautez en son front reluisoyent!
Que les lis blanchissans de son sein me plaisoyent!
Que d'œillets, que de fleurs, que de graces ensemble!
Tu deuois faire, Amour, pour me contenter mieux,
Et pour mieus remarquer les thresors qu'elle assẽble,
Que tout par tout en moy ie n'eusse que des yeux.

XXVII.

Marchans, qui voyagez iusqu'au riuage More
Du froid Septentrion, & qui sans reposer
A cent mille dangers vous allez exposer
Pour vn gain incertain qui vos esprits deuore:
Venez seulement voir la beauté que i'adore,
Et l'obiet qui a peu ma ieunesse embraser,
Et ie suis seur qu'apres vous ne pourrez priser
Le plus riche thresor, dont l'Egypte se dore.
Voyez les filets d'or de ce chef blondissant,
L'eſclat de ses rubis, ce coral rougissant,
Ce cryſtal, ceſt ebene, & ces graces diuines,
Ceſt argent, ceſt iuoyre, & ne vous contentez
Qu'on ne vous monstre encor mille autres raritez,
Mille beaux diamans, & mille perles fines.

XXVIII.

Si toſt qu'au plus matin ma Diane ſ'éueille,
(O Dieux iugez mon heur!) ie ſuis à ſon leuer,
Et voy tout le plus beau qui ſe puiſſe trouuer
Depuis les Indiens iuſqu'où Phebus ſommeille.
Ce n'eſt rien que le teint de l'Aurore vermeille,
Ce n'eſt rien que de voir aux longues nuits d'hiuer
Parmi le firmament mille feux arriuer,
Et ne croy point qu'au ciel y ait plus de merueille.
Ie la voy quelquefois, ſ'elle ſe veut mirer,
Eſperdue, eſtonnee, & long temps demeurer
Admirant ſes beautez, dont meſme elle eſt rauie:
Et ce pendant (chetif!) immobile & poureux,
Ie penſe au beau Narcis de ſoymeſme amoureux,
Craignant qu'vn ſort pareil mette fin à ſa vie.

XXIX.

Par vos graces, Madame, & par le dur martyre,
Qui me rend en aimant triſte & deſeſperé:
Par tous les lieux ſecrets où i'ay tant ſoupiré,
Et par le plus grand bien qu'vn amoureux deſire:
Par tous les traits qu'Amour dedans vos yeux retire,
Par les nœuds bien aimez de voſtre poil doré,
Et où rien de plus grand pourroit eſtre iuré,
Ie l'appelle à teſmoing de ce que ie veux dire.
Iamais d'autre que vous mon vers ne deſcrira,
Le feu de vos beaux yeux ma ſeule ardeur ſera,
Et rien qu'en voſtre nom ie ne veux entreprendre:
Faiſant priere aux Dieux, ſi ie manque de foy,
Et ſi mon cœur tout voſtre ailleurs penſe pretendre,
Que l'enfer tout entier ſoit reſerué pour moy.

XXX.

Pour me recompenſer de tant de paſſion,
Que ſupporte mon cœur deuôt à ton ſeruice,
Te l'offrant pour victime en piteux ſacrifice,
Et me rendant pour toy compagnon d'Ixion:
Non, ne paye ma foy d'aucune affection,
Puis que c'eſt ton vouloir il faut que i'obëiſſe,
Ie ne delaiſſeray de faire mon office,
Et ne ſeray pas moins à ta deuotion:
Preſte moy ſeulement ceſte œillade diuine,
Qui me remplit d'amour le cœur & la poitrine,
Et qui d'vn feu cuiſant m'embraſa les eſprits,
A fin qu'en me iouant ſoudain ie te regarde,
Et que cent mille amours dans le ſein ie te darde,
Alors tu ſeras priſe au ieu que tu m'as pris.

XXXI.

Amour, quand fus-tu né? Ce fut lors que la terre
S'eſmaille de couleurs, & les bois de verdeur.
De qui fus-tu conceu? D'vne puiſſante ardeur,
Qu'Oiſiueté laſciue en ſoy meſmes enſerre.
Qui te donne pouuoir de nous faire la guerre?
Les diuers mouuemens d'Eſperance & de Peur.
Où te retires-tu? Dedans vn ieune Cœur,
Que de cent mille traits cruellement i'enferre.
De qui fus-tu nourry? D'vne douce Beauté,
Qui eut pour la ſeruir Ieuneſſe & Vanité.
Dequoy te repais-tu? D'vne belle lumiere.
Crains-tu point le pouuoir des ans & de la Mort?
Non: car ſi quelquefois ie meurs par leur effort,
Auſſi toſt ie retourne en ma forme premiere.

XXXII.

Celle qui me retient sous l'amoureuse loy,
Et qui fait qu'en ces vers si souuent ie soupire
Accusant sa rudesse, & pleurant mon martyre,
DES IARDINS, c'est ma Court, ma faueur, & mon
Elle a pour Courtisans mille foux comme moy, (Roy.
Que son œil enchanteur par ses charmes attire,
Et rien que sa faueur chacun d'eux ne desire,
Chacun luy remonstrant son seruice & sa foy.
Elle est comme la Court, inconstante, incertaine:
On a plus qu'à la Court, en la seruant, de peine,
Et si lon ne sçauroit d'elle se retirer.
De la Court seulement d'vn poinct elle differe:
C'est qu'ẽ suiuãt la Court quelque chose on espere,
Et suiuant celle cy ne faut rien esperer.

XXXIII.

Donques sera-til vray que l'ennuy qui me ronge,
A l'enui de ma foy viue eternellement?
Et que mon feu cruel s'embrase mesmement
Dans la mer des Pensers où mon ame se plonge?
Me payra-lon tousiours d'vne vaine mensonge,
Qui fait que ma douleur s'accroisse incessamment?
Seray-ie tousiours veu pour aimer ardemment,
Discourir à par moy comme vn homme qui songe?
Ne sentiray-ie plus au dedans de mon cœur
Qu'vn debat obstiné d'esperance & de peur,
Qui mille fois le iour s'entredonnent la chasse?
Helas! ie croy que non. Car que puis-ie esperer
Si ie voy ton secours de moy se retirer,
Estans mes ennemis les maistres de la place?

XXXIIII.

Puis-ie pas à bon droit me nommer miſerable,
Et maudire l'aſpect ſous lequel ie fu né,
A tant d'ennuis diuers me voyant condamné,
Sans que i'attende rien qui me ſoit fauorable?
Si ie ſuis trauaillé d'vn mal inſupportable,
Sans relaſche il me preſſe & me ſuit obſtiné:
Et ſi quelque plaiſir (peu ſouuent) m'eſt donné,
Il auorte en naiſſant & n'eſt iamais durable.
I'eſtimoy que le Sort qui m'eſt ſi rigoureux,
Las de ſa cruauté me vouluſt rendre heureux
Par ta douce preſence, ô ma chere deeſſe:
Mais le trait de bonheur comme vn ſonge eſt paſſé,
Apprenant à mon cœur de douleurs trauerſé
Qu'apres vn peu de ioye on ſent mieux la triſteſſe.

XXXV.

S'il eſt vray que le ciel ait ſa courſe eternelle,
Que l'air ſoit inconſtant, la mer ſans fermeté,
Que la terre en Hiuer ne reſemble à l'Eſté,
Et que pour varier la Nature ſoit belle.
S'il eſt vray que l'eſprit d'origine immortelle,
Cherchãt touſiours d'apprẽdre, aime la nouueauté,
Et ſi meſme le corps pour durer en ſanté
Change auec les ſaiſons de demeure nouuelle:
D'où vient qu'eſtant forcé par la rigueur des cieux
A changer, non de cœur, mais de terre & de lieux,
Ie ne guariſſe point de ma viue pointure?
D'où vient que tout me faſche & me déplaiſe tant?
Helas c'eſt que ie ſuis ſeul au monde conſtant,
Et que le changement eſt contre ma nature.

XXXVI.

Or' que bien loing de vous ie languy ſoucieux,
Ie ne trouue plaiſir qu'à plaindre mon martyre,
Et ne ſçauroy rien voir quelque part que ie tire,
Qui ne bleſſe auſſi toſt mon eſprit par mes yeux.
Quand ie voy ces hauts monts qui voiſinent les cieux,
Ie penſe à la grandeur du bien que ie deſire:
Et penſe oyant les vents en leur caueme bruire,
Aux vents de mes ſoupirs & ſanglots furieux.
Quand ie voy des rochers les ſources diſtilantes,
Il me va ſouuenir de mes larmes bruſlantes,
Qui diſtilent ſans fin d'vn cours perpetuel:
Et les fueilles des bois, que le grand vent emporte,
Mettent deuant mes yeux mon eſperance morte,
Qui me laiſſe heritier d'vn dueil continuel.

XXXVII.

Solitaire & penſif dans vn bois eſcarté,
Bien loing du populaire & de la tourbe eſpeſſe
Ie veux baſtir vn temple à ma chaſte Deeſſe,
Pour appendre mes vœux à ſa diuinité.
Là de iour & de nuict par moy ſera chanté
Le pouuoir de ſes yeux, ſa gloire & ſa hauteſſe:
Et, deuôt, ſon beau nom i'inuoqueray ſans ceſſe,
Quand ie ſeray preſſé de quelque aduerſité.
Mon œil ſera la lampe, & la flamme immortelle,
Qui me va conſumant, ſeruira de chandelle:
Mon corps ſera l'autel, & mes ſoupirs les vœux.
Par mille & mille vers ie chanteray l'office,
Puis eſpächant mes pleurs, & coupant mes cheueus,
I'y feray tous les iours de mon cœur ſacrifice.

XXXVIII.

O Songe heureux & doux ! où fuis-tu ſi ſoudain
Laiſſant à ton depart mon ame deſolee?
O douce viſion, las ! où es-tu volee,
Me rendant de triſteſſe & d'angoiſſe ſi plein?
Helas Somme trompeur, que tu m'es inhumain!
Que n'as-tu plus long temps ma paupiere fillee?
Que n'auez-vous encor, O vous troupe eſtoilee,
Empeſché le Soleil de commencer ſon train?
O Dieux permettez-moy que touſiours ie ſommeille,
Si ie puis receuoir vne autre nuict pareille,
Sans qu'vn triſte reſueil me debande les yeux!
Certes on dit bien vray : Le bien qui nous contente,
» Touſiours traine à ſa queuë vn malheur ennuyeux:
» Et n'y a choſe aucune en ce monde conſtante.

XXXIX.

Ie me trauaille aſſez, pour ne faire apparoir
La douleur, qui me rend ſi triſte & ſi debile,
Mais helas ie ne puis ! Il eſt trop difficile
De porter vn grand feu ſans qu'on le puiſſe voir.
Ie cache mes ennuis, ie contrains mon vouloir,
Et taſche à le couurir d'vne façon ſubtile:
Mais mon vague penſer, ou mon œil qui diſtile,
Découurent malgré moy ce qui me fait douloir.
Ne m'en accuſez point, ma mortelle Deeſſe:
Cil qui n'aime pas bien, d'vne ſage fineſſe
Pourra bien deguiſer, & ſe monſtrer diſcret:
Mais celuy qui a l'ame au vif d'amour atteinte,
Sçachant, & confeſſant qu'il faut eſtre ſecret,
Pourtant ne peut ſ'aider de choſe qui ſoit feinte.

XL.

Quand i'approche de vous, & que ie prens l'audace
De regarder vos yeux rois de ma liberté,
Vne ardeur me saisit, ie suis tout agité,
Et mille feux ardans en mon cœur prennent place.
Helas ! pour mon salut que fault-il que ie face,
Sinon vous esloigner contre ma volonté?
Ie le fay : toutesfois ie n'en suis mieux traitté.
Car si i'estois en feu, ie suis tout plein de glace.
Ie ne sçauroy parler, ie deuiens palle & blanc,
Vne tremblante peur me gele tout le sang,
Le froid m'estreint si fort que plus ie ne respire.
Hé donc puis-ie pas bien vous nommer mon Soleil,
Si ie sens vn Hiuer m'esloignant de vostre œil,
Puis vn Esté boüillant lors que ie le voy luire?

XLI.

Malheureux fut le iour, le mois, & la saison,
Que le cruel Amour ensorcela mon ame,
Versant dedãs mes yeux par les yeux d'vne Dame,
Vne trop dangereuse & mortelle poison.
Helas ! ie suis touſiours en obscure prison:
Helas ! ie sens touſiours vne bruslante flame:
Helas ! vn trait mortel sans relasche m'entame,
Serrant, bruslant, naurant, esprit, ame, & raison.
Que sera-ce de moy ? le mal qui me tourmente,
En me desesperant d'heure en heure s'augmente,
Et plus ie vais auant, plus ie suis malheureux.
Que maudite soit donc ma dure destinee,
L'heure, le iour, le mois, la saison & l'annee,
Que le cruel Amour me rendit amoureux.

XLII.

Ces eaux, qui sans cesser coulent dessus ma face,
Les tesmoins euidans des secretes douleurs,
Diane, helas! voyez ce ne sont point des pleurs.
Tãt de pleurs dedãs moy ne sçauroyẽt trouuer place.
C'est vne eau, que ie fay de tout ce que i'amasse
De vos perfections, & de cent mille fleurs
De vos ieunes beautez, y meslant les odeurs,
Les roses & les lis de vostre bonne grace.
Mon amour sert de feu, mon cœur sert de fourneau,
Le vent de mes soupirs nourrit sa vehemence:
Mon œil sert d'alambic, par où distile l'eau.
Et d'autant que mon feu est violant & chaud,
Il fait ainsi monter tant de vapeurs en hault,
Qui coulent par mes yeux en si grand' abondance.

XLIII.

Helas! de plus en plus le malheur qui m'outrage
Renforce sa furie, & me va poursuiuant:
Ie sens en pleine mer les ondes & le vent,
A l'heure que ie pense estre pres du riuage.
Dieux soyez moy benins! destournez ce presage,
Faites que ma frayeur ne marche plus auant,
Ou ne permettez pas que ie reste viuant,
Pour reseruer mon ame à si piteux naufrage.
La nuict qui me souloit de songes contenter,
Ores m'est inhumaine & me vient tourmenter,
Me faisant voir sans cesse vne mort effroyable:
Dont ie tremble de crainte & ne sçay que penser.
Car veu que la beauté n'est pas long tẽps durable,
Ie crains pour les beaus yeus qui me font trespasser.

XLIIII.

Heureux anneau de ma belle Deesse,
Que ie t'estime & combien tu me plais!
C'est toy mignon, qui mes ennuis desfais
Changeant en heur le malheur qui m'oppresse.
Quand ie te voy ie suis plein de liesse,
De mille amours mon ame ie repais:
Par toy ma guerre est conuertie en paix,
Mes pleurs en ris, en plaisirs ma tristesse.
Tu es tout rond: parfaicte est la rondeur.
Tu es tout d'or, pour monstrer la grandeur
De mon amour comme l'or affinee.
Ton diamant monstre ma fermeté,
Et qu'à grand tort ma Diane obstinee
Demeurera ferme en sa cruauté.

XLV.

Quand la fiere beauté qu'vniquement i'admire,
Faisoit luire à Paris les Soleils de ses yeux,
On ne voyoit par tout qu'vn Printemps gracieux,
Et tousiours mollement soupiroit vn Zephyre.
Mais depuis que son œil autre part alla luire,
La France n'a rien veu qu'vn hyuer soucieux,
Tout noircy de broüillas, obscur & pluuieux,
Et les fiers Aquilons furieusement bruire.
Or' les monts où elle est, qui souloyent parauant
En l'Esté plus ardant estre batus du vent,
De frimas, de gelee, & de glace eternelle,
Sont au mois de Ianuier doucement euentez,
Les eaux parlent d'Amour, & de tous les costez,
On ne voit rien que fleurs, & verdure nouuelle.

XLVI.

Helas ! chaſſez ce vouloir obſtiné,
Helas ! changez ceſte eſtrange nature,
Et ne ſoyez ſi cruellement dure
Au pauure cœur, qui vous eſt deſtiné.
N'eſt-il pas temps que ie ſois guerdonné?
N'eſt-il pas temps qu'vne heureuſe aduenture
Chaſſe bien loin la douleur que i'endure,
Et de chetif me rende fortuné?
Si vous voyez que ma foy ſoit certaine,
Si vous ſçauez la grandeur de ma peine,
Si vous pouuez mes langueurs ſecourir,
Que vous ſert-il que ie ſois miſerable?
Las haſtez-vous de m'eſtre fauorable,
Ou vous haſtez de me faire mourir.

XLVII.

Si i'aime iamais plus pour viure mal-contant,
Et ne rapporter rien de ma pourſuite vaine
Que les faſcheux refus d'vne Dame inhumaine,
Et pour languir touſiours, que ie meure à l'inſtant.
Hé ! qui fait ſuiure Amour, ſi ce n'eſt pourautant
Qu'on penſe en recueillir quelque ioye certaine?
Car cil qui ſeroit ſeur de n'en auoir que peine,
Seroit-ce pas vn ſot ſ'il ſ'en trauailloit tant?
Ce qui nous fait trouuer le trauail agreable,
C'eſt quand nous eſperons quelque fin deſirable,
Qui doit donner repos à nos longues douleurs.
Pourquoy donc vainement veux-ie par ma conſtance,
Par regrets, par ſoupirs, trauaux, flammes & pleurs
Acheter des refus pour toute recompanſe?

XLVIII.

I'ay long temps voyagé courant touſiours fortune
Sus vne mer de pleurs, à l'abandon des flots
De mille ardans ſoupirs & de mille ſanglots,
Demeurant quinze mois ſans voir ſoleil ny lune.
Ie reclamois en vain la faueur de Neptune,
Et des aſtres iumeaux ſourds à tous mes propos:
Car les vens irritez combatans ſans repos,
Auoyent iuré ma mort ſans eſperance aucune.
Mon deſir trop ardant ainſi qu'il luy plaiſoit,
Sans voile & ſans timon la barque conduiſoit,
Qui couroit incertaine au vouloir de l'orage:
Mais durant ce danger vn écueil ie trouuay,
Qui briſa ma nacelle, & moy ie me ſauuay
A force de nager euitant le naufrage.

XLIX.

Puis que ie ne fay rien en vous obeïſſant,
Qui vous donne plaiſir, & vous ſoit agreable:
Puis que vous eſtimez que mon cœur ſoit muable,
Et que mieux ie vous ſers plus ie ſuis languiſſant:
Puis que voſtre rigueur d'heure en heure accroiſſant
Se plaiſt à me geſner, & me voir miſerable,
Puis que ma fermeté ne vous ſert que de fable,
Et que n'auez pitié de mon feu rauiſſant:
Puis que de iour en iour mon deſeſpoir ſaugmente,
Renforçant la rigueur du mal qui me tourmente,
Et que ie ne voy rien qui me promette mieux,
Adieu, ma Dame, adieu, auſſi bien ie confeſſe
Qu'il faudroit pour ſeruir vne telle Deeſſe
Non vn hõme mortel, mais le plus grand des dieux:

L.

Ie ſuis repris, helas! ie ſuis repris,
Plus que iamais vne ardeur me conſume:
Ie ſuis tout cuit du venin que ie hume,
Qui boit mon ſang, & trouble mes eſprits!
Auſſi mes Yeux c'eſtoit trop entrepris.
Comment? deſia vous en faiſiez couſtume
De vous mirer au feu qui vous allume.
Hé! penſiez-vous n'en eſtre point ſurpris?
Puis que par vous i'ay receu ce dommage
Ie ne me plains que ſoyez en ſeruage:
Seruage? non, ains douce liberté.
Mais mon eſprit qui n'a point faict d'offenſe,
Meritoit-il d'eſtre ainſi tourmenté,
Et que mon cœur pour l'œil fiſt penitence?

LI.

Celuy que l'Amour range à ſon commandement,
Change de iour en iour de façon differente:
Helas! i'en ay bien faict mainte preuue apparent,
Ayant eſté par luy changé diuerſement.
Ie me ſuis veu muer pour le commencement
En Cerf, qui porte au flanc vne fleche ſanglante:
Apres ie deuins Cygne, & d'vne voix dolente
Ie preſagé ma mort me plaignant doucement.
Apres ie deuins fleur languiſſante & panchee,
Puis ie fu faict fontaine auſſi ſoudain ſeichee,
Eſpuiſant par mes yeux toute l'eau que i'auois:
Or' ie ſuis Salemandre, & vy dedans la flame,
Mais i'eſpere bien toſt me voir changer en Voix,
Pour dire inceſſamment les beautez de ma Dame.

LII.

I'ay tant suyui l'Amour sans auoir recompense,
I'ay tant pour l'adoucir vainement soupiré,
Que comme vn ennemi contre moy conjuré,
Ie dois iusqu'à la mort luy faire resistance.
Laschement toutesfois sans me mettre en defense
Ie me rens pour vn trait, que vostre œil m'a tiré:
Bien que ie voye à l'œil mon malheur asseuré,
Et que rien, que la mort, ne me donne esperance.
Mais qui pourroit fuir ce qui est ordonné?
L'vn meurt dedans son lict, l'autre est predestiné
Pour mourir au combat, l'autre au milieu de l'onde:
De moy, par les effets on peut voir clairement
Que le Ciel arresta, quand ie vins en ce monde,
Que ie deuoy mourir pour aimer constamment.

LIII.

Amour bruſle mon cœur d'vne si belle flame,
Et suis sous son pouuoir si doucement traitté,
Que languissant ainsi captif & tourmenté
Ie beny la prison, & le feu de mon ame.
Vous autres prisonniers, que son ardeur enflame,
Souhaitez moins de peine, & plus de liberté:
De moy ie veux mourir en ma captiuité,
Consomé par le feu des beaux yeux de ma Dame.
Les trauaux, les rigueurs, la peine & le malheur
Embellissent ma gloire, & n'ay plus grãd' douleur,
Que quand ceſt œil felon autre que moy tourmente.
Ie n'ay pas toutesfois perdu le iugement:
Car on dit bien-heureux celuy qui se contente,
Et ie trouue à l'aimer mon seul contentement.

LIIII.

Las on dit que l'espoir nourrist l'affection,
Et que c'est luy qui donne à l'Amour accroissance!
Et i'aime (malheureux!) n'ayant nulle esperance
Qu'en la mort qui m'attend pour ma punition.
Le triste desespoir, chef de ma passion,
Ne me peut démouuoir de ma perseuerance:
Mais ce qui plus me trouble, & qui croist ma souf-
C'est que ie suis contraint d'vser de fiction. (frãce
Las! ie remarque assez qu'en ma haute entreprise,
Vne discretion est bien propre & requise:
Mais mon sens esgaré n'entend pas ce secret.
Car puis que ie vous aime, & que rien ie n'espere,
I'ay bien perdu le sens. Or se pourroit-il faire,
Qu'ayant perdu le sens ie peusse estre discret?

LV.

Madame, apres la mort c'est chose manifeste
Que nous irons tous deux à l'infernal tourment:
Vous, pour vostre rigueur: moy, pour trop hardimẽt
Auoir presumé voir vne chose celeste.
Mais d'autant pour le moins que ie vous suis moleste,
Vostre mal, me voyant, sera plus vehement:
Et moy qui de vous voir fay mon contentement,
Ie beniray ce lieu que si fort lon deteste.
Car mon ame rauie en l'obiet de vos yeux,
Au milieu des Enfers establira les Cieux,
De la gloire eternelle heureusement pourueuë.
Et quand tous les damnez se voudront esmouuoir
Pour empescher ma gloire, ils n'auront le pouuoir,
Pourueu qu'estant là bas ie ne perde la veuë.

LVI.

I'ay par long temps ſous l'amoureux pouuoir
Suyui ton œil, ſeul Soleil qui m'éclaire:
Et ne pouuoy, quoy que ie ſceuſſe faire,
Me retenir vne heure ſans le voir.
De plus grand heur ie ne voulois auoir:
Mais quand ie voy que tu veux le contraire,
Ie m'en eſloigne, & taſche à m'en diſtraire,
Pour obeïr à ton cruel vouloir.
En t'eſloignant i'eſloigne auſſi ma vie,
Et toutesfois pour te rendre ſeruie
Ie ne me plains de mourir en ce poinct.
Las! ie te rens entiere obeïſſance,
Fors que tu veux que ie ne t'aime point:
Mais ie n'ay pas de t'obeïr puiſſance.

LVII.

Ma nef paſſe au deſtroit d'vne mer courrouſſee,
Toute comble d'oubly, l'hiuer à la mi-nuict:
Vn aueugle, vn enfant, ſans ſouci la conduit,
Deſireux de la voir ſous les eaux renuerſee.
Elle ha pour chaſque rame vne eſclaue penſee,
Coupant au lieu de l'eau l'eſperance qui fuit:
Les vens de mes ſoupirs effroyables de bruit,
Ont arraché la voile à leur plaiſir pouſſee.
De pleurs vne grand' pluye, & l'orageux nuage
Des dedains ennemis deſtendent le cordage,
Retors des propres mains d'Ignorance & d'Erreur.
De mes aſtres luiſans la flamme eſt retiree,
L'art eſt vaincu du temps, du bruit & de l'horreur:
Las! puis-ie donc rien voir que ma perte aſſeuree?

LVIII.

Puis qu'on veut que l'image en mon cœur si biẽ peinte
S'efface auec le temps contre ma volonté,
Ie prens congé de vous, ô diuine Beauté,
Qui reteniez mon ame heureusement contrainte.
En moy toute autre ardeur desormais soit esteinte,
Tout espoir, tout desir, toute felicité:
Arriere, ô foible Amour, qui fais place à la craïte,
Adieu flambeaux & traits, adieu captiuité:
Adieu Lut compagnon de mes tristes pensees,
Adieu nuicts en discours comme vn songe passees,
Desirs, soupirs, regards si gracieux & doux:
Douleurs, soucis, regrets saisiront vostre place.
Car puis que mon amour par la crainte s'efface,
O plaisirs, pour iamais ie prens congé de vous.

COMPLAINTE.

QVAND ie viens à penser à mon cruel malheur,
Et au poinct desastré de ma triste naissance,
Ie me sens si preßé d'angoisseuse douleur,
Qu'il faut qu'en soupirãt mille plaints ie cõmence.
Ie fens l'air de regrets, ie despite les cieux
Tout forcené de rage:
Et les torrens de pleurs qui sortent de mes yeux,
Me noyent le visage.
Desolé que ie suis! à quoy puis-ie aspirer?
Où faut-il que ie tourne? helas que doy-ie faire,
Si ie ne cognoy rien qui me face esperer,
Et si ie ne voy rien qui ne me soit contraire?

Tout obiet me desplaist, toute chose me nuit:
Le ciel, l'air, & la terre,
La chaleur & le froid, la lumiere & la nuict
A l'ennui me font guerre.
Si i'ay quelque plaisir, c'est helas seulement
Quand i'inuoque la mort pour finir ma destresse:
Pour luy faire pitié ie luy dy mon tourment,
Et le mal importun qui iamais ne me laisse.
Mais i'ay beau raconter ce qui me fait douloir
A ceste inexorable:
Car helas! ie ne puis ie ne puis l'esmouuoir
A m'estre fauorable.
Lors que ie la requiers de finir mon esmoy,
Elle ferme l'oreille à ma iuste priere.
Si i'en veux approcher, reculer ie la voy:
Si ie vais au deuant, elle fuit en arriere,
Et dit que c'est en vain que d'elle ie pretens
Secours en mon dommage.
Car les dieux qui ne sont de mes malheurs contens,
M'en gardent d'auantage.
Ils veulent que ie viue, à fin de faire voir
Toute l'ire du ciel dans vn homme assemblee,
Et tout ce que l'Enfer dedans soy peut auoir
Pour tourmenter vne ame, & la rendre troublee.
Car l'eternelle nuict ne coune point d'horreur,
De tourmens & de flame,
De pleurs, de peurs, de morts, de remors, de fureur,
Qui ne loge en mon ame.
Ie ne sçay qui ie suis, ie ne me cognoy point,
Sinon que pour vn hõme où tout malheur abonde.
Las! ie me sens reduit à vn si piteux poinct,

Que me faſchant de moy ie faſche tout le monde:
Et ce qui plus me trouble, & me fait blaſphemer
Nature & la fortune,
C'eſt que ie ne ſçauroy ſeulement exprimer
L'ennuy qui m'importune.
Il fault que ie le couure & l'eſtouffe au dedans,
Pour ne le pouuoir pas aſſez triſtement plaindre,
Dont ie viens à ſentir mille charbons ardans,
Que larmes & ſoupirs n'ont puiſſance d'eſteindre:
Seulement ie me plais, me mettant à penſer
Que tel eſt mon martyre,
Que quand le ciel voudroit plus fort ſe courrouſſer,
Ie ne puis auoir pire.
S'il aduient quelquesfois qu'outre ma volonté,
Du logis où ie ſuis i'abandonne la porte,
Ie chancelle à tous pas d'vn & d'autre coſté,
Tant la douleur extreme hors de moy me trãſporte.
Ie ne parle à perſonne, & chemine incertain,
Comme il plaiſt à ma rage:
Si quelcun me rencontre, il me prend tout ſoudain
Pour vn mauuais preſage.
Bien que ie ſois comblé de toute affliction,
Et que mon iuſte dueil par le temps ne ſ'appaiſe,
Mes amis ſeulement n'en ont compaſſion,
Et ſemble qu'en mon mal tout le monde ſe plaiſe:
Meſme aux plus durs aſſauts de ma calamité
I'entr'oy comme vn murmure
De ceux qui vont diſans que i'ay bien merité
Le tourment que i'endure.
C'eſt trop c'eſt trop languy ſans eſpoir de ſecours,
Pour finir ma douleur il faut que ie me tuë.

Ie veux haſter la fin de mes malheureux iours,
M'outreperçant le cueur d'vne lame pointuë:
Mais helas! ie ne ſçay ſi par ce doux treſpas
I'auray banny mes peines,
Et crains de les porter (maudite Ombre) là bas
Touſiours plus inhumaines.
C'eſt aſſez, ma Chanſon, il eſt temps de ceſſer,
Et d'arreſter le cours de ton dueil larmoyable:
Mais en m'abandonnant où te puis-ie addreſſer
S'il ne ſ'en trouue vn ſeul tant que moy miſerable?
Va donc où tu voudras, & me laiſſe endurer
La douleur qui m'affole,
Auſſi bien c'eſt en vain que ie veux eſperer
Que ton chant me conſole.

STANSES.

LORS qu'vn de vos rayons doucement me bleſſa,
Et que mon ame libre en priſon fut reduitte,
Mon cœur raui d'amour auſſi toſt me laiſſa,
Et ſans autre conſeil ſe mit à voſtre ſuitte.
Mais comme vn voyageur qui ſ'arreſte pour voir
S'il trouue en ſon chemin quelque choſe nouuelle,
Alors qu'il veit vos yeux de paſſer n'eut pouuoir,
Et demeura ſurpris d'vne clairté ſi belle.
Puis il reprend courage, & ſ'aſſeure à la fin,
Deſireux d'acheuer l'entrepriſe premiere:
Soit qu'Amour le guidaſt, ou ſon heureux deſtin,
Ou que voſtre œil luiſant luy fourniſt de lumiere,
Il ne ſ'arreſte plus, & vient iuſques au lieu,

Siege de voſtre cœur, qu'il embraſſa ſur l'heure,
Et me diſt en riant vn eternel Adieu,
Ne voulant plus partir de ſi belle demeure.
Voſtre cœur qui ne veut, plein d'vn braue deſir,
Souffrir vn compagnon, autre empire pourchaſſe:
Et delaiſſant le ſien d'vn lieu ſe vient ſaiſir,
Où nul autre que luy ne pourroit auoir place:
C'eſt le lieu que mon cœur plein d'amour & de foy,
Diuinement guidé, delaiſſa pour vous ſuiure.
Voyla donc comme Amour du depuis nous fait viure,
Mon cœur eſt dedans vous, le voſtre eſt dedans moy.

CHANSON.

CEVX qui peignent Amour ſans yeux,
N'ont pas bien ſa force cogneuë,
Il voit plus clair qu'aucun des Dieux,
Las! i'ay trop eſſayé ſa veuë.
Souuent en penſant me ſauuer,
Ie me pers aux lieux ſolitaires:
Mais il ne faut à me trouuer
Dans les plus ſauuages repaires.
Quoy que ie coure inceſſamment
Par deſerts, montaignes & plaines,
Il ne m'eſloigne aucunement,
Et me fait ſouffrir mille peines.
Helas! a-til mauuais regard?
De cent mille traits qu'il m'adreſſe,
Il ne me frappe en nulle part
Qu'au cœur, où touſiours il me bleſſe.
Il ha donc des yeux, & voit bien,
A quelque but qu'il vueille atteindre:

Mais il est sourd, & n'entend rien,
On a beau soupirer & plaindre.
S'il eust ouy tant de regrets,
De cris, de sanglots & de plaintes,
Que ie lasche aux lieux plus secrets,
Tesmoins de mes dures attaintes:
Quand il n'eust point eu d'amitié,
Et qu'il eust tout bruslé de rage,
Ie suis seur qu'il eust eu pitié,
Et qu'il eust changé de courage.
Que me fault-il donc esperer
Suiuant ce Dieu plein de furie?
Il voit bien pour me martyrer,
Et n'entend rien quand ie le prie.

DIALOGVE.

D.

IE te coniure Amour, par ta mere Cypris,
Par ta douce poison si forte en nos esprits,
Par ton arc, par tes traits, par ta plus chaude flame,
Par l'effort des beaux yeux dont tu m'as surmonté,
Par les cris & les pleurs, fruicts de ma loyauté,
De dire en ma faueur vn Adieu à ma Dame.

AMOVR.

Que veux-tu que ie die? hé! te vaut-il pas mieux
Toymesme en soupirant ton trauail soucieux,
La baiser doucement, & prendre congé d'elle?
Car voyant de tes yeux tant de larmes sortir,
Peut estre que ton mal elle pourra sentir,
Et iuger par tes pleurs que tu luy es fidelle.

D.

Las, Amour, ie ne puis! l'ennuy que ie reçoy
D'esloigner ses beautez, me rend si hors de moy,
Que ie n'ay le pouuoir de dire vne parole.
Voy comme à tous propos il me faut soupirer,
Et si ie ne sçaurois vne larme tirer,
Tant i'ay le cœur preßé du regret qui m'affole.

AMOVR.

Bien donc, pour ton confort ie m'en vay la trouuer:
Mais ie me veux armer, à fin de n'esprouuer
Ses yeux qui tant de fois m'ont ia pensé surprendre.
Tu peux bien ce pendant m'informer à loisir
Comme il faut que ie face accordant ton desir,
Et quels mysteres saints ie luy dois faire entendre.

D.

Puis qu'il te plaist, Amour, tant me fauoriser,
Monstre luy de quel feu tu m'as fait embraser,
Et combien sa rigueur me donne de martyre:
Monstre luy les douleurs d'vn cœur sans fiction,
Et luy dy que ie n'ay plus viue affection
Que de languir touſiours puis qu'elle le desire.
Dy luy le deſeſpoir où ie me voy reduit,
Or' qu'vn faſcheux depart loing d'elle me conduit,
Et qu'vne mort prochaine eſt ma ſeule eſperance.
Apres coniure-la par ma ferme amitié,
Et par ſes doux regards qui promettent pitié,
Qu'elle ait aucunefois de mon mal ſouuenance.
Comme auſſi de ma part ie ne veux rien penſer,
Entreprendre, inuenter, pourſuiure ou commencer,
Eſtant loing de ſes yeux, qu'en ſa ſeule memoire:
N'eſcriuant vn ſeul vers qui n'ait pour argument

Mes desirs sans espoir, ma constance au tourment,
Sa vertu, ses beautez, son honneur & sa gloire.
Amour, tu luy diras pour plus me contenter,
Qu'elle ha mille moyens de se representer
L'ennuy qu'en son absence il faudra que i'endure:
Soit en voyant le ciel, l'air, la terre, & les eaux,
Soit oyant aux forests le doux chant des oyseaux,
Rien ne se trouuera qui mon mal ne figure.
S'elle est dans vn taillis à l'escart quelquesfois,
Qu'elle pense me voir couché dedans vn bois,
Decouurant mes ennuis aux buissons & aux arbres:
S'elle voit en passant vn pierreux bastiment,
Qu'elle pense me voir par mon dueil vehement
Esmouuoir à pitié les rochers & les marbres.
S'il pleut aucunefois, pense aux eaux de mes pleurs:
Et quand l'Esté boüillant nous cuira de chaleurs,
Pense au feu plus ardant qui me brusle & saccage.
Si le Ciel de tonnerre ou d'orage est noirci,
Pense que mon cœur trouble est esmeu tout ainsi,
D'ennuy, de desespoir, de tonnerre & d'orage.
Bref que ses yeux si clairs ne puissent plus rien voir
Qu'aussi tost ma douleur ne la vienne esmouuoir,
Et n'arrache vn soupir de son ame cruelle:
Car si par son depart ie doy tant endurer,
Quel bien pour mon secours puis-ie helas desirer,
Sinon qu'elle ait pitié du mal que i'ay pour elle?

CHANSON.

SVS sus mon Lut, d'vn accord pitoyable
Plains la douleur qui me rend miserable:
Plains mon desastre, & d'vn ton éclatant
Dy le depart qui me va tourmentant.

Pleurez, mes Yeux, & d'vne longue trace
L'eau de mes pleurs coule dessus ma face,
Et que iamais n'en tarisse le cours
Qu'en tarissant ma vie & mes amours.
Il ne faut plus que i'aye aucune attente
De voir iamais chose qui me contente.
Retirez-vous tous mes plaisirs passez,
Et mille ennuis pour garde me laissez.
Car à quel bien faut-il plus que i'aspire?
Mon beau Soleil loin de moy se retire,
Et le flambeau qui souloit m'éclairer
Ailleurs va luire, & me laisse égarer.
Ces doux attraits pleins de chaste rudesse,
Ces viues fleurs d'vne belle ieunesse,
Ce front, ce teint, ce printemps gracieux
(O Ciel cruel!) s'esloignent de mes yeux.
Iniuste Amour pere de ma souffrance,
Pourquoy fis-tu que i'euſſe cognoissance
De ſes beautez, pour tout en vn moment
M'en separer par vn esloignement?
Endure aumoins que ma douleur extréme
A ce depart me priue de moymeſme,
Et que ie ſois tout ainſi comme vn corps
Qui ne ſent rien quand l'ame en eſt dehors.
Car c'eſt mon ame, & mon ame elle emporte,
Me delaiſſant comme perſonne morte,
Sinon qu'vn mort n'a point de ſentiment,
Et ie ſens bien mon rigoureux tourment.

CHANSON.

PVIS que le Ciel cruel, source de mes malheurs,
De iour en iour s'obstine & mon dueil renouuelle,
Ie veux lâcher la bonde aux sanglots & aux pleurs,
Et n'auoir plus de trefue à ma iuste querelle.
Puis que i'esprouue tant de diuers changemens,
Et que tant de pensers tout confus m'enuironnent,
Aduienne que la terre, & tous les elemens
En leur premier Chaos vne autrefois retournent.
Puis que mon clair Soleil sur moy plus ne reluit,
Et qu'vn nuage espais rend obscure ma veuë,
Que l'Aurore se change en effroyable nuict,
Et que le plus beau iour se couure d'vne nuë.
Puis que par bien aimer mon cœur n'a sceu mouuoir
Les cieux à diuertir ceste fascheuse absence,
Las! croiray-ie qu'Amour dans le ciel ait pouuoir,
Et qu'il range les Dieux sous son obeïssance?
En vain ie dresse en l'air la prunelle des yeux,
Puis qu'il n'est plus d'obiet qui me soit agreable:
Le plaisir me desplaist, le iour m'est ennuyeux,
Et plus ie vais auant plus ie suis miserable.
Comme celuy qui veit au Printemps esmaillé
Vn iardin bigarré de diuerse peinture,
Ne le recognoist plus quand il est despouillé
Par l'Hyuer mal-plaisant, de grace & de verdure.
De mesme, en ne voyant ainsi que ie soulois,
Tant de douces beautez de ma chere Maistresse,
Ie ne recognoy plus tous ces lieux où ie vois,

Et m'égare en resuant sans voye & sans addresse.
I'erre seul, tout pensif, ignorant qui ie suis,
Ma face horrible à voir d'eaux est tousiours couuerte:
Tous ces plaisirs de Court me sont autant d'ennuis,
Seruans de refraischir ma douleur & ma perte.
Regardant ces combats de plaisir seulement,
A l'espee, à la hache, à la picque, à la lance,
Las (ce dy-ie) qu'Amour me bat bien autrement,
Et si ie ne sçauroy luy faire resistance!
Tout ce qui s'offre à moy ne me fait qu'offenser,
Et redoubler l'ennuy dont mon ame est attainte:
Seulement ie me plais me mettant à penser
Que iusqu'à ton oreille Amour porte ma plainte.
O Dieu s'il est ainsi, comme ie croy qu'il est,
Que i'estime ma peine vn repos agreable!
Que mon souci m'est dous, que mon trespas me plaist!
La mort en bien aimant est tousiours honorable.
Chanson, cesse ta plainte, & sors d'auecques moy,
Pour trouuer la beauté dont ie pleure l'absence:
Dy luy que le malheur ne peut rien sur ma foy,
Et que mon amour croist quãd i'ay moins d'esperance.

DIALOGVE.

D.

AH Dieu que c'est vn estrange martyre,
Que d'endurer vn ennuy sans le dire!
Et quand il faut tellement se contraindre,
Qu'il n'est permis en mourant de se plaindre!

L.

Le feu couuert ha plus de violence,

Que n'ha celuy qui ses flammes élance:
L'eau qu'on arreſte en eſt plus irritee,
Et bruit plus fort plus elle eſt arreſtee.

D.

Vous qui ſçauez la fureur qui me donte,
S'il n'eſt permis que mon mal ie vous conte,
Helas iugez ſi ie ſuis en mal-aiſe
Quand vous voyant il faut que ie me taiſe!

L.

Vous qui ſçauez l'amour que ie vous porte,
N'eſtimez point ma peine eſtre moins forte:
Mais puis qu'Amour nos deux ames aſſemble,
C'eſt bien raiſon que nous ſouffrions enſemble.

D.

O vain penſer! ô folle outrecuidance!
D'auoir eſpoir qu'vne humaine defenſe
Change deux cœurs, & ſorte, deſracine
Vne amitié dont l'eſſence eſt diuine.

L.

Ceſte rigueur nous peut bien interdire
Les doux propos que nous nous ſoulions dire,
Et de nos ſens deſguiſer l'apparance:
Mais ſur nos cœurs ne ſ'eſtend ſa puiſſance.

D.

Aumoins, Mignonne, au lieu de la parolle,
Conſolez moy par vn regard qui volle,
Et d'vne œillade en ſecret élancee
Donnez confort à ma triſte penſee.

L.

Et vous, mon Cœur, uſez-en de la ſorte,
Reſſuſcitant mon eſperance morte,

Chaſſez ma peine, & par la douce flame
De vos regards donnez vie à mon ame.

COMPLAINTE.

OR' que ie ſuis abſent des beaux yeux de ma Dame,
Or' que ie vy ſans cœur, ſans eſprit & ſans ame,
Et que les plus clairs iours me ſont obſcures nuicts,
A fin que tout le monde eſtonné la reuere
Iuſqu'au moindre arbriſſeau de ce bois ſolitaire,
Ie veux chanter ſa gloire, & pleurer mes ennuis.
O ſommets orgueilleux des montagnes cornues,
Portez portez ſon nom iuſqu'au plus haut des nues,
Mais il eſt toutesfois aſſez cogneu aux cieux:
Car dés l'eternité les troupes immortelles
La firent au patron des Graces les plus belles,
A fin qu'elle embelliſt ce monde vicieux.
Le Dieu qui dans le Ciel a fondé ſon empire,
Ne voit par tout là haut, lors que Phebus retire
Ses cheuaux du labeur, vn aſtre ſi diuin:
Hardy ie l'en deffie, & ne crains qu'il y mette
Celle qu'il changea d'Ourſe en luiſante planette,
Et ſert aux mariniers de guide en leur chemin.
Qu'on vante du Soleil la cheuelure blonde,
De ce qu'elle eſiouit tout l'enclos de ce monde,
Et l'enflamme au dedans de deſir & d'amour:
Ie dy que ce n'eſt rien, ſi la nuict couſtumiere
Empeſche les effets de ſa belle lumiere,
Et la moitié du temps luy derobe le iour.
Où ma Dame touſiours touſiours dure en ſa gloire,

Soit que le iour se monstre ou la nuict la plus noire,
Le feu de ses beaux yeux heureusement reluit:
Elle ne disparoist pour vne obscure nuë,
Au contraire elle peut d'vn seul clin de sa veuë
Allumer vn beau iour au plus fort de la nuict.
Quelque part qu'elle marche il y croist des fleurettes,
Et de ses doux regards naissent les amourettes,
Qui de leurs aiguillons peuuent tout esmouuoir:
La terre sous ses pieds s'émaille de verdure,
Le ciel se plaist en elle, & louans la nature
Les mortels bien-heureux s'éguyent de l'auoir.
Si tost que ie la vey si diuine & si belle,
Mon ame incontinent recogneut bien en elle
Le parfait qu'autrefois elle auoit veu aux cieux:
C'est pourquoy du depuis saintement ie l'adore
Pour la diuinité qui la suit & l'honore,
Et croy qu'en l'adorãt ie fais honneur aux Dieux,
On dit que nous auons vne estoile pour guide,
Qui, forte, nous arreste, ou nous lasche la bride,
Et qui tient de nos iours le terme limité:
Mais ma deesse seule est mon astre prospere,
C'est ma mort, c'est ma vie, & ne pourroy riẽ faire,
Ny ne voudrois aussi, contre sa volonté.
Tous les astres diuins, qui dans le ciel ont place,
Sont nourris des vapeurs de ceste terre basse,
Et de là puis apres ils causent nos humeurs.
C'est tout ainsi de moy. Car ma belle planete
Se repaist des soupirs & des pleurs que ie iette,
Puis elle me remplit de ses viues chaleurs.
Et quand aucunefois sa clairté se retire
De dessus moy, Chetif, rien plus ie ne voy luire:

Vne ombre espesse & noire obstinément me suit,
Mes yeux cõme aueuglez demeurent sans cõduitte,
Ie n'ay rien que tristesse & malheur à ma suitte,
Et si ie fais vn pas toute chose me nuit.
Ie me pers bien souuent, pensant perdre ma peine,
De rocher en rocher, de fontaine en fontaine,
Cõme il plaist au destin qui me rend malheureux:
Mais ie pers seulement mes pas & mon estude.
Car parmi le silence & par la solitude
I'ay touſiours à l'oreille vn chaos amoureux.
Si ie suis par les champs ie reçoy fascherie,
Si ie suis par les prez ie hay l'herbe fleurie,
Si ie suis dans vn bois ie n'y puis demeurer.
Car sa belle verdeur accroist ma doleance,
Et vay disant, Le verd est couleur d'Esperance,
Mais loin de mon espoir puis-ie rien esperer?
En hyuer que ie voy les montagnes desertes,
Blanchissantes par tout & de neiges couuertes,
Ie dy bas que Madame ha le teint tout pareil:
Mais helas que mon sort à la neige est contraire!
Car la neige se fond quand le Soleil éclaire,
Et ie me fonds si tost que ie pers mon Soleil.
Quand ie voy les torrens qui des roches descendent,
Et d'vn cours furieux en bruyant se repandent,
Ils me font souuenir de mes pleurs abondans,
Et dis en soupirant: Toutes ces eaux ensemble,
Ny tout ce que la mer de riuieres assemble,
N'éteindroyent pas le feu qui m'embraſe au dedãs.
I'ay mille autres pensers, & mille & mille & mille,
Qui font qu'incessamment mon esprit se distile.
Mais cesse O ma chanson, vainement tu pretens.

Compte pluſtoſt la nuict les troupes eſtoilees,
Le grauier & les flots des campagnes ſalees,
Les fruitages d'Autonne, & les fleurs du Printemps.

CHANT D'AMOVR.

PVIS que ie ſuis eſpris d'vne beauté diuine,
Puis qu'vn Amour celeſte eſt roy de ma poitrine,
Puis que rien de mortel ie ne veux plus ſonner,
Il faut à ma Diane eriger ce troſee, (*fee,*
Et faut qu'à ce grand Dieu, qui m'a l'ame eſchau-
Ie conſacre les vers que ie veux entonner.
Eſcriuant de l'Amour, Amour guide ma plume:
En parlant de Beauté, la beauté qui m'allume
Vienne ſeule à ce coup mon courage eſmouuoir:
De deux grand's deïtez la faueur ie deſire,
Auſſi les deïtez qu'en ces vers ie veux dire,
N'ont rien qui ſoit egal à leur diuin pouuoir. (*ble,*
C'eſt vn grãd Dieu qu'Amour, il n'a point de ſembla-
De luy meſme parfaict, à luy meſme admirable,
Sage, bon, cognoiſſant, & le premier des dieux:
Sa puiſſance inuincible en tous lieux eſt cogneuë,
Son feu prompt & ſubtil, qui tranſperce la nuë,
Bruſle enfer, la marine, & la terre, & les cieux.
Si c'eſt vn dieu puiſſant, la Beauté n'eſt moins grande,
La Beauté comme Amour en la terre commande,
Son pouuoir regne au ciel ſur la diuinité.
L'homme ſ'en émerueille, & l'angelique eſſence
Se rauit bien-heureuſe en voyant ſa preſence:
Auſſi l'Amour n'eſt rien qu'vn deſir de Beauté,
Durant le grand debat de la maſſe premiere,

Que l'air, la mer, la terre, & la belle lumiere
Meslez confusément faisoyent vn pesant corps:
Amour qui fut marry de leur longue querelle,
De la matiere lourde en bastit vne belle,
Rangeant les elemens en paisibles accords.
D'vne chose sans forme il en fit vne ronde,
Que pour son ornement on appelle le Monde,
Entretenu d'Amour dont il est tout rempli.
Car cest Amour tousiours par la Beauté l'attire,
Et suyuant la Beauté belle forme il desire:
Voila comme l'Amour rend le Monde accompli.
S'il a formé le Monde il luy donne duree,
Et rend par bonne paix sa matiere asseuree,
En discordans accords toute chose vnissant:
Tout ce qui vit ici recognoist sa puissance.
Car en entretenant ce qui est en essence,
Fait que ce qui ha fin n'est iamais finissant.
En la grandeur des cieux, en l'air & en la terre,
Et en toutes les eaux que l'Ocean enserre,
Il ne se trouue rien qui n'en soit agité.
Le poisson au printemps le sent dessous les ondes,
Les Ours & les Lyons aux cauernes profondes,
Et l'oiseau mieux volant n'a son trait euité.
Les plus lourds animaux parmi les gras herbages,
Sentans cest aiguillon qui leur poind les courages,
Bondissent furieux, pleins d'amoureux desir:
Le Toreau suit la Vache à trauers les montagnes,
Le Cheual la Iument par bois & par campagnes,
Conseruans leur espece auec heureux plaisir.
Iupiter par luymesme ayant l'ame enflammee
Coule dedans le sein de son espouse aimee,

Ioyeuſe de ſentir vn tel embraſſement:
Dont groſſe puis apres orgueilleuſe elle enfante
Cent mille & mille fleurs qu'elle nous repreſente,
Reſiouiſſant nos yeux de ſon riche ornement.
C'eſt donc, Amour, par toy que les bois reuerdiſſent,
C'eſt par toy que les blés és campagnes iauniſſent,
C'eſt par toy que les prez ſe bigarrent de fleurs,
Par toy le doux Printemps ſuyuy de la Ieuneſſe,
De Flore & de Zephyre, eſt alle ſa richeſſe,
Peinte diuerſement de cent mille couleurs.
Nos anceſtres groſſiers qui viuoyent aux bocages,
Hideux, velus & nus comme beſtes ſauuages,
Errans deçà delà ſans police & ſans loix,
Se ſont par ton moyen aſſemblez dans les villes,
Ont policé leurs mœurs par couſtumes ciuiles,
Ont fait les dëitez, puis ont eleu des Rois.
Les lettres & les arts te doiuent leur naiſſance,
Tu nous as faict aimer la coulante Eloquence,
La haute Aſtrologie, & la Iuſtice auſsi:
Meſme encor à preſent l'accord de la Muſique,
En te recognoiſſant, eſt tout melancholique,
S'il ne plaind la rigueur de ton poignant ſouci.
Tout rit par où tu paſſe', & ta veuë amoureuſe
Qui bruſle doucement, rend toute choſe heureuſe:
La Grace quand tu marche' eſt touſiours au deuãt,
La Volupté mignarde en chantant t'enuironne,
Et le Soing deuorant qui les hommes tallonne,
Quand il te ſent venir ſ'enfuit comme le vent.
Par toy le Laboureur en ſa loge champeſtre,
Par toy le Bergerot menant ſes brebis paiſtre,
Se plaiſt en ſa fortune & benit ton pouuoir,

Et d'vne villanelle en chantant il essaye
D'amollir Galatee, & de guarir sa playe,
Moderant la chaleur qui le fait émouuoir.
Les Rois par ta douceur tout remplis d'allegresse,
Donnent quelquefois trefue au souci qui les presse
Des graues magistrats les pensers tu desfais,
Tu te prens, valeureux, aux plus rudes gendarme,
Et souuent au milieu des combats & des armes
Tu chasses la querelle & nous donnes la paix.
Bien que tu sois premier de la bande celeste
En âge & en pouuoir, tu as pourtant le geste
D'vn enfant delicat, gracieux & seant:
Tu es plaisant & beau, tu as le corps agile,
Prompt, allegre & dispost, à se courber facile,
Subtil, gaillard, volage, & touſiours remuant.
Tu delectes les bons, tu contentes les sages,
Tu bannis, courageux, les frayeurs des courages:
Tu rens l'homme craintif, hautain & genereux,
Tu es le seul autheur de toute courtoisie,
Et sans toy ne peut rien la douce poësie.
Car vn parfaict Poëte est touſiours amoureux.
O Dieu puissant & bon, seul suiet de ma Lyre,
Si iamais que de toy ie n'ay rien voulu dire,
Et si ton feu diuin m'a touſiours allumé,
Donne moy pour loyer qu'vn iour ie puisse faire
Vn œuure à ta louange esloigné du vulgaire,
Et qui ne suiue point le trac accouſtumé.
Purge moy tout par tout, le cœur, l'esprit & l'ame,
Et m'échauffe si bien de ta diuine flame
Que ie puisse monstrer ce que ie vay suyuant:
Et que l'Amour ailé qui iusqu'au ciel me porte

Apres

Apres la Beauté sainte, est bien d'vne autre sorte
Que l'aueugle appetit qui nous va deceuant.

PROCE'S CONTRE AMOVR AV SIEGE DE LA RAISON.

CHARGE' *du desespoir qui trouble ma pensee,*
Entre mille douleurs, dont mon ame est pressee
Par la rigueur d'Amour dans sa dure prison,
Vn iour ne pouuant plus supporter ses allarmes,
Ayant l'œil & le cœur gros d'ennuis & de larmes,
Ie le fey conuenir au siege de Raison.
Là ie me presentay si changé de visage,
Que s'il n'eust eu le cœur d'vne beste sauuage
Ie pouuoy l'émouuoir & le rendre adouci:
Lors confus & tremblant auec la contenance
D'vn pauure criminel prest d'ouir sa sentence,
Parlant à la Raison ie me suis plaint ainsi.
ROYNE *qui tiens en nous la diuine partie*
Qui nous rameine au Ciel, lieu dont tu es sortie,
Contre ceſt inhumain ie me vien lamenter:
Raison, si i'ay raison, donne moy la puissance
D'échapper librement de son obeïssance,
Puis qu'il ne prend plaisir qu'à me voir tourmenter.
Sur l'Auril gracieux de ma tendre ieunesse
Que i'ignorois encor que c'estoit de tristesse,
Et que mon pié vollоit quand & ma volonté,
Ce tyran que tu vois, ialoux de ma franchise,

Masquant de deux beaux yeux sa cruelle entrepriſe,
Auec vn doux accueil decent ma liberté.
Mais qui ſe fuſt gardé de ſe laiſſer ſurprendre,
Et qui de ſon bon gré ne ſe fuſt venu rendre
Voyant auecques luy tant de douces beautez?
Qui ne ſe fuſt promis vn bien-heureux voyage
Ayant la mer paiſible, eſtant pres du riuage,
Et les petits Zephyrs ſoufflans de tous coſtez?
Il ſe monſtroit à moy ſur tout autre amiable,
Il ne me faiſoit voir qu'vn Printemps deſirable,
Son viſage eſtoit doux, doux eſtoyent ſes propos,
Et l'œil qui receloit tous les traits de ſa trouſſe
Me perça l'eſtomach d'vne façon ſi douce
Que i'eſtimoy ma peine vn deſiré repos.
Mais il ne dura guiere en ceſte douce ſorte:
Car ſi toſt que mon cœur luy eut ouuert la porte,
Et que mes ſens craintifs eurent receu ſa loy,
Il deſpouilla ſoudain ſa feinte couuerture,
M'enſeignant mon erreur d'auoir fait ouuerture
Ainſi legierement à vn plus grand que moy.
Il troubla mon eſprit d'vne guerre immortelle,
Il eſmeut mes penſers, il les mit en querelle,
Et fiſt pour me laiſſer en eternel tourment
De mon cœur ſon fourneau, ſes charbons de mes veines,
Mes poulmons ſes ſoufflets, de mes yeux ſes fontaines,
Qui ſans iamais tarir coulent inceſſamment.
Il bannit mes plaiſirs & leur donna la fuitte,
Dont le libre repos que i'auois à ma ſuitte
M'abandonna ſoudain de frayeur tout ſurpris:
Le trauail print ſa place, & la triſteſſe extréme,
Les veilles, les ſoucis, le meſpris de ſoymeſme,

Qui ne m'ont point laissé depuis que ie fu pris.
Ie quittay tout soudain ce qui me souloit plaire,
Ma façon se changea, ie deuins solitaire,
Ie portay bas les yeux, le visage & le front:
I'entretins mon amour d'vne esperance vaine,
Ie discouru tout seul, & moymesme pris peine
De nourrir les douleurs q̃ deux beaux yeux me font.
Ie mouru dedans moy, pensant trouuer ma vie
Au cœur de la beauté qui me l'auoit rauie,
Mais depuis ie n'ay peu, dont i'ay souffert la mort:
Et si ie semble vif, las! ne t'en émerueille,
Ce tyran fait en moy ceste estrange merueille
Pour monstrer clairement qu'il est puissant & fort.
Il me fait voir assez d'autres faits admirables,
Rentamant sans cesser mes playes incurables,
Bruslant mon triste cœur sans qu'il soit consommé,
Me donnant pour repas le venin qui me tue,
Et faisant que mon feu dedans l'eau continue
Sans que pour tant de pleurs il soit moins allumé.
Il croist de iour en iour sans espoir mon martyre,
Il me fait voller haut sur des ailes de cire,
Il me fait trebuscher quand ie vay m'eleuant,
Il me rend si pensif que ie me trouue estrange,
Et fait que ma couleur en plus palle se change,
Seiche comme la fleur qui a senty le vent.
Helas ie change assez de teint & de visage,
Mais ie ne puis changer ceste obstiné courage
Qui me rend pour aimer tristement esperdu!
L'amoureuse poison tous mes sens ensorcelle,
Et ce que i'ay du ciel que mon esprit recelle,
Est en pleurs & en cris pauurement despendu.

Soit de iour, soit de nuict iamais ie ne repose,
Ie ronge mon esprit, ie resue, ie compose,
L'enfante des pensers, qui me vont deuorant.
Quand le iour se depart la clairté ie desire,
Ie souhaitte la nuict lors qu'elle se retire,
Puis attendant le iour ie languis en mourant.
Dés que l'Aube apparoist ie me pers aux valees,
Et dans le plus espais des forests recelees,
Pour sans estre entendu plaindre ma passion,
I'émeu l'air & le ciel de ma douleur profonde:
Et bref en me lassant ie lasse tout le monde,
Sans que ceste inhumain en ait compassion.
En ce lieu ie mey fin à mon triste langage:
Car mille gros soupirs qui gardoyent le passage
Par où couloit ma voix, l'empeschoyent de sortir:
Puis ie fremissoy tout de voir mon aduersaire,
Qui trepignoit des piés, qui boüilloit de colere,
Me menaçant tout bas d'vn tardif repentir.
Raison, disoit Amour, enten l'autre partie,
Et ne conclu deuant qu'estre bien aduertie,
Il faut bien peser tout pour iuger droittement.
Doncques sans t'émouuoir de ses cris pitoyables,
Escoute entierement mes discours veritables,
Et voy que ceste ingrat m'accuse iniustement.
Ingrat est-il vrayment, & sans recognoissance
De me rendre à present si pauure recompense
Pour cent mille biens-faicts qu'il a receus de moy.
I'ay purgé son esprit par ma diuine flame,
L'enleuant iusqu'au ciel, & rempliſſant son ame
D'amour, de beaux desirs, de constance & de foy.
I'ay forcé son desir trop ieune & volontaire,

Qui suit le plus souuent ce qui luy est contraire,
Et contre son vouloir ie l'ay fauorisé:
D'vn de mes plus beaux traits i'ay son ame entamee,
I'ay faict luire en cent lieux sa viue renommee,
Et des meilleurs esprits ie l'ay rendu prisé.
Ie l'ay fait ennemy du tumulte des villes,
Ie l'ay purifié de passions seruiles,
Compagnon de ces Dieux qui sont parmi les bois:
I'ay chassé loing de luy l'ardente Conuoitise,
L'Orgueil, l'Ambition, l'Enuie, & la Feintise,
Cruels bourreaux de ceux qui font la court aux Rois.
I'ay faict par ses escrits admirer sa ieunesse,
I'ay reueillé ses sens engourdis de paresse,
Hautain & genereux ie l'ay faict deuenir:
Ie l'ay separé loing des sentiers du vulgaire,
Et luy ay enseigné ce qu'il luy falloit faire,
Pour au mont de Vertu seurement paruenir.
Ie luy ay faict dresser & la veuë & les ailes
Au bienheureux seiour des choses immortelles,
Ie l'ay tenu captif pour le rendre plus franc.
Or si quelque douleur luy a liuré la guerre,
Hé qui sans passion pourroit viure sur terre
Ayant des os, des nerfs, des poulmons & du sang?
L'inuincible Thebain nompareil en proüesse,
Le preux fils de Thetis lumiere de la Grece,
Aiax, Agamemnon peuuent mieux se douloir:
Car ie les ay rendus serfs de leurs prisonnieres,
Et leur ay faict aimer de simples chambrieres,
Rabaissant leur orgueil par mon diuin pouuoir.
Où cestuy qui se plaint de sa peine cruelle,
Ie le tiens sous le ioug d'vne deïté telle,

Qu'il se doit estimer entre tous bien-heureux.
Car de si grand' beauté son amour i'ay faict naistre,
Que moy qui suis des dieux & des hommes le maistre,
I'atteste mon pouuoir que i'en suis amoureux.
Pense vn petit, Raison, aux thresors destrables,
Graces, beautez, douceurs, & clairtez admirables
Que tu as veu là haut au cabinet des Cieux,
Ie ne sçay quoy de plus qui ne se peut bien dire,
Reluit dedans ses yeux où ie tiens mon empire:
Car ie n'ay peu choisir siege plus precieux.
Or de ces yeux diuins naist sa peine obstinee,
Dans eux sa liberté demeure emprisonnee,
D'eux viennent les tourmens si fascheux à sentir.
Si c'est vne prison, prisonniere est mon ame:
Car ie fay ma demeure aux beaux yeux de sa Dame,
Et si n'ay pas vouloir de iamais en sortir.
Voyla de ses pensers la grand' troupe mutine,
Voyla les chauds soupirs qui brustent sa poitrine,
Voyla l'ardant fourneau dont il est consommé,
C'est de son triste cœur le sanglant sacrifice.
» Mais qui à l'homme ingrat fait quelque benefice,
» Recueille mauuais fruict de ce qu'il a semé.
Ainsi parloit Amour auec grand' violence:
Puis nous teusmes tous deux, attendant la sentence
De Raison, qui vers nous son regard adressa.
VOSTRE debat (dict-elle) est de chose si grande,
Que pour le bien iuger plus long terme il demande,
Et finis ces propos en riant nous laissa.

COMPLAINTE.

DEPVIS l'aube du iour ie n'ay point eu de ceſſe
De pleurer, de crier, & de me lamenter,
Maudiſſant l'inhumain qui iamais ne me laiſſe,
Et ſe plaiſt à me nuire & à me tourmenter.
Helas ! ie n'en ſens point mon ame eſtre allegee:
Les pleurs ne rendent point mon cœur plus deſchargé:
Ma fureur par deſpit deuient plus enragee,
Et plus cruel l'amour dont ie ſuis outragé.
Le iour ſ'eſt retiré, voicy la nuict venuë
Qui deſcharge les cœurs des hommes trauaillez,
Et plus fiere touſiours ma douleur continuë,
Au plus fort du ſommeil mes maux ſont eſueillez.
Si i'ay ſenti le iour mille peines diuerſes,
Mille poignans ſoucis, mille amoureux malheurs,
La nuict pleine d'horreur m'égare en ſes trauerſes,
Et l'effroy ſolitaire enaigrit mes douleurs.
Le iour ne m'eſt pas iour puis que ie ne voy choſe
Qui me donne lieſſe, & me face eſperer:
La nuict ne m'eſt pas nuict puis que ie ne repoſe,
Et que ie ſens la nuict ma douleur ſ'empirer.
Ah Dieu que de penſers tournent dedans ma teſte!
Que i'en voy ſans repos voller deuant mes yeux!
Que ie ſuis agité d'orage & de tempeſte,
Et ſi ie ne voy rien qui me promette mieux!
I'auois eu d'autresfois la poitrine enflammee
Des bluettes qu'Amour lance au commencement:
Mais helas ! ce n'eſtoit qu'vne ſimple fumee

Aupres du feu couuert qui me va consumant.
Car ce faux enchanteur pour nous donner courage
Et nous rendre des siens, se monstre gracieux:
Puis si tost qu'il nous tient il change de visage,
Et s'il faisoit le doux il fait l'audacieux.
Comme le simple oiseau qui ne se peut defendre
De la douceur du chant dont il est abusé:
Et comme le poisson trop goulu se va prendre,
Voulant prendre l'appast du Pescheur plus rusé.
Ainsi ie me suis pris dans l'embusche traistresse
Qu'Amour auoit tendue à fin de m'attraper,
L'amorçant des regards d'vne belle Deesse,
Dont le plus grãd des Dieux n'eust sceu libre eschaper.
Si tost que ie la vey mon ame en fut esmeuë,
Et ma pauure Raison soudain m'abandonna:
Mille petits esprits qui sortoyent de sa veuë,
Passerent par mes yeux dont mon cœur s'estonna,
Et vey tant de beautez que sans faire defense
Vaincu ie me rendy, ne pouuant mesurer
Comme ie me perdois, & que pour ma souffrance
Ie ne trouueroy rien qui me fist esperer.
Las que depuis ce temps i'ay supporté de peine!
Que i'ay perdu de iours, que i'ay veillé de nuicts,
Poursuiuy sans cesser d'vne rage inhumaine,
Qui de la fin d'vn mal fait naistre mille ennuis!
Sa rigueur toutesfois me seroit agreable
Si i'auoy quelque espoir d'alleger ma douleur:
» Mais c'est vn trop grand mal de languir miserable,
» Et n'esperer iamais de trefue à son malheur.
Si la fleche d'Amour dont mon ame est blessee,
Ne m'eust touché qu'vn bras, ie l'eusse separé,

I'eusse coupé d'vn coup la partie offensee
Pour finir le tourment trop long temps enduré:
Mais las ! ceste poison tout par tout espanduë
M'enuenime le sang, l'ame & l'entendement:
Mon cœur en est saisi. C'est donc peine perduë
D'esperer que le temps m'y trouue allegement.
Ce qui plus me tourmẽte, & qui croist mõ mal-aise,
C'est qu'encor en souffrant tant d'aspres passions,
(O cruauté du ciel !) il faut que ie me taise,
Et feigne vne liesse en mes afflictions.
Car durant mes trauaux ie prendroy patience,
Et me tiendrois heureux de beaucoup endurer,
Si celle que ie sers en auoit cognoissance,
Et si ie luy pouuoy librement declarer.
Ma Diane mon cœur, ma lumiere, & mon ame,
Clef de tous mes pensers, source de mon souci,
Helas ! sentez vous point que ma cuisante flame
S'allume de vos yeux & s'en nourrist aussi?
Ils font que mon ardeur touſiours viue demeure:
Ils font que mes desirs ne sont iamais lassez,
Et feront que bien tost il faudra que ie meure,
Bien-heureux toutesfois si vous le cognoissez.

COMPLAINTE.

Las ! ie me meurs en presence de celle
Qui en est cause, & si ne le sçait pas!
Et ce qui m'est plus grief que le trespas,
Il faut (ô Dieux) que mon mal ie luy cele!
Elle s'enquiert de mon cruel martyre,
En me voyant si prochain de la mort:
Mais i'aime mieux mourir sans reconfort,

Qu'ouurir la bouche & ma douleur luy dire.
Las ! ie penſoy pource qu'elle eſt diuine,
Que mes ennuis luy ſeroyent euidens:
Et que ſon œil penetrant au dedans,
En peuſt ſoudain decouurir l'origine.
Vn feu couuert me deuore & ſaccage,
Il cuit mon ſang, il deſſeiche mes os:
Las ie le cache & le veux tenir clos,
Mais ſa fureur me paroiſt au viſage!
Il n'y a point de geſnes ſi cruelles,
De feux ſi chauds, ny de ſi durs tourmens
Dans les Enfers pleins de gemiſſemens,
Pour tourmenter les ames criminelles.
S'il eſt permis aux Enfers de ſe plaindre,
En endurant les tourmens rigoureux,
Eſprits damnez vous eſtes bien-heureux,
Vous ne ſçauriez à ma douleur attaindre.
O cieux cruels ſi i'auoy faict offenſe
Oſant aimer vne diuinité,
Auois-ie bien tant de mal merité?
Las i'en reçoy trop dure penitence!
O durs rochers, ô deſerts ſolitaires,
Qu'on me pardonne, & vous riues & bois,
De ce qu'encor' ainſi que ie ſoulois
De mes ennuis ne vous rens ſecretaires!
Ma paſſion eſt d'vne telle ſorte,
Qu'en la ſouffrant ie crains de ſoupirer:
Sans me douloir il me fault endurer,
Ma peine eſt viue & ma parolle eſt morte.
Auſſi i'eſpoir où ie me veux attendre,
C'eſt que le feu dans mon ſang allumé

En peu de iours me rendra consumé,
Et que mon corps sera reduit en cendre.
Mais il est temps de finir ma complainte:
Car i'auroy peur qu'en faisant ces regrets,
Mon Lut plaintif entendist mes secrets,
Où en ce fuict de moymesme i'ay crainte.

COMPLAINTE.

IE veux maudire Amour, Dieu de sang & de flame,
M'efforçant contre luy le ciel iuste esmouuoir,
Outré des passions qui trauersent mon ame,
Depuis qu'elle fut mise aux fers de son pouuoir:
Son pouuoir! qu'ay-ie dict? helas i'ay faict offense!
C'est le vostre, ma Dame, auquel ie suis soumis,
Et ne recognoy plus Amour ny sa puissance
Puis que ie voy qu'Amour est de vos ennemis.
Ie suis à vous, ma Dame, & ne faut que i'espere
Qu'vn iour vostre rigueur m'en face retirer:
Car ie n'ay ny pouuoir ny vouloir de ce faire,
Mais ie puis & veux bien vostre serf demeurer.
Pour tant d'aigres tourmens dont mon ame oppressee
S'est veue en vous seruant durement outrager,
Iamais ie ne changé ceste ferme pensee,
La mort mesme & le temps ne la pourroyent changer.
Ie ne déguise point, mon cœur n'est point volage,
Vous sçauez la grandeur de ma fidelité.
Vos yeux sont assez clairs pour lire en mon courage:
Puis on ne peut tromper vne diuinité.
Si donc vous le sçauez & qu'ayez cognoissance

Que ie n'eſpere rien pour ma ferme amitié,
Aumoins faites ſemblant pour toute recompenſe
Que vous plaignez ma peine & qu'en auez pitié.
Las ie cognois aſſez que mon malheur procede
De ce que i'entrepry de voir voſtre beauté!
Ie ſçay bien qu'il ne faut que i'eſpere remede,
Et que ce ne ſeroit qu'vne temerité:
Toutesfois ie ne puis ny ne veux me diſtraire
De regarder vos yeux ſource de mon tourment:
Et me plais de languir en ſi belle miſere,
Puiſant de mon malheur vn vray contentement.
Vous pouuez bien iuger mon amour eſtre extréme,
Puis que le deſeſpoir ne la peut offenſer:
Et que pour vous aimer ie fay guerre à moyméme,
Touſiours accompagné de mon triſte penſer.
Celuy qui bien aimant d'eſpoir ſe reconforte,
Ne ſe peut dire aimer ſ'il m'eſt accompare:
Veu que ſans reconfort ma douleur ie ſupporte,
Et que ie ſuis conſtant eſtant deſeſperé.
Les herbes que lon voit au Printemps deſirable,
Ont leurs effets diuers & leur proprieté:
Et de tant d'animaux l'vn eſt doux & traitable,
L'autre ſe bagne au ſang & à la cruauté.
Or la proprieté que le ciel m'a donnee,
C'eſt de vous adorer & ſeruir conſtamment:
Et la voſtre au contraire eſt de m'eſtre obſtinee
Et me faire en langueur mourir cruellement.
De vous donc ie ne puis iuſtement me complaindre,
Mais du ciel inhumain & du malheureux ſort,
Qui iuſqu'à vn tel poinct m'ont biẽ voulu cõtraindre,
Qu'aimant vos yeux diuins ie dois aimer ma mort.

Vrayment ie l'aime auſsi. Car pour experience
Ie meurs en vous aimant chacun iour mille foïs,
Et ſi ie ne voudroy quand i'auroy la puiſſance,
Secouer de mon cœur le fort ioug de vos loix.
Aucunefois ie croy qu'il eſt bon que i'euite,
Pour adoucir mon mal, le feu de vos beaux yeux:
Ie le fay, mais en vain. Car rien ne me profite,
Et pour vous eſloigner ie ne m'en trouue mieux.
Le Cerf qui ſent d'vn trait ſa poitrine entamee,
Eſloignant le Chaſſeur n'amoindrit ſa douleur:
Auſsi pour vous fuir, l'ardeur trop allumee
Qui fait bouillir mon ſang, n'a pas moins de chaleur.
Si donc ie ne voy rien qui me ſoit ſecourable,
Que ne fais-ie deſſein de mourir malheureux,
Sans eſpoir que le ciel quelque iour fauorable
Change en benin aſpect mon aſtre rigoureux?
Voyla tout le loyer où il faut que i'aſpire,
Pour auoir ſi long temps ſerui fidellement:
Toutesfois c'eſt loyer, quoy que lon vueille dire.
Car il meurt bien-heureux qui meurt en bien aimãt.

CHANSON.

L'AMOVR *qui loge en ma poitrine,*
Qui mes ſens diuiſe & mutine,
Et bande mon cœur contre moy,
Le traiſtre eſt de l'intelligence
De ceux qui reuoltent la France,
Ennemis de leur ieune Roy.
Comme eux il eſt grand en cautelle,
Il dreſſe vne guerre immortelle

A moy qui l'ay ſi bien receu,
Et d'vne couuerte feintiſe
Toutes ſes façons il déguiſe,
C'eſt ainſi comme il m'a deceu.
Il m'a faict changer de penſee,
I'ay ma foy premiere laiſſee,
Et la loy des bons peres vieux:
Or pour toute deïté ſainte
I'adore en honneur & en crainte
La belle clairté de vos yeux.
Les mutins ſaccagent les villes,
Et par leurs diſcordes ciuiles,
Comblent tout de ſang & de feu:
Et ce Dieu de mauuais courage
Ma riche liberté ſaccage,
Et bruſle mon cœur peu à peu.
Comme il luy plaiſt il me tranſporte,
Et me rend eſmeu de la ſorte
De ces gens, qui trop follement
Enyurez d'vne erreur nouuelle,
Ne craignent point la mort cruelle
Ny le plus rigoureux tourment.
Comme eux ie ſuis troublé de rage,
Comme eux ie cauſe mon dommage
Pour plaire à mon opinion:
Comme eux mon mal meſme i'ordõne,
Et pour vous ie me paſſionne,
Comme eux pour leur religion.
L'vn d'eux des honneurs ſe propoſe,
L'vn des biens, l'autre plus grand' choſe,
L'autre vn paradis bien-heureux:

Les biens, les honneurs, & l'empire,
Et le paradis où i'aſpire,
C'eſt d'eſtre touſiours amoureux.

CHANSON.

HELAS que me faut-il faire,
Pour adoucir la rigueur
D'vn tyran, d'vn aduerſaire,
Qui tient fort dedans mon cœur?
Il me bruſle, il me ſaccage,
Il me perce en mille pars,
Et puis me donne au pillage
De mille outrageux ſoldars.
L'vn ſe loge en ma poitrine,
L'autre me ſuce le ſang:
Et l'autre qui ſe mutine,
De traits me pique le flanc.
L'vn a ma raiſon troublee,
L'autre a volé mes eſprits,
Laiſſant mon ame comblee
De feux, d'horreur, & de cris.
Tous les moyens que i'eſſaye,
Au lieu de me profiter
Ne font qu'enaigrir ma playe,
Et tes cruels irriter.
En vain ie reſpan des larmes
Pour les penſer eſmouuoir:
Et n'y puis venir par armes,
Car ils ont trop de pouuoir.
Puis ils ont intelligence

A mon cœur qui s'est rendu:
Cil où i'auoy ma fiance
M'a vilainement vendu.
Mais ce qui me reconforte
En ce douloureux esmoy,
C'est que le mal que ie porte,
Luy est commun comme à moy.

CHANSON.

QVAND ie pense aux plaisirs qu'on reçoit en aimant,
Et que le feu d'Amour est vne viue flame
Qui fait mouuoir l'esprit & qui reueille l'ame,
Rien ne me plaist si fort que l'estat d'vn amant.
Mais quand ie voy qu'Amour ses suiets tyrannise,
Qu'il les tient prisonniers, qu'il les paist de douleurs,
Quand i'oy tãt de regrets, quãd ie voy tãt de pleurs,
I'estime bien heureux qui garde sa franchise.
O Dieu! que de douceur de croire asseurément
Que l'vnique beauté qui nostre ame a rauie,
Aupres de nostre amour n'estime rien sa vie,
Lors il n'est rien si doux que l'estat d'vn amant.
Mais si lon trouue apres que c'est toute feintise,
Et que son cœur vollage ailleurs est departi,
Tout ce premier plaisir en rage est conuerti:
Il est donc bien heureux qui garde sa franchise.
C'est pourtant vn grãd heur que d'aimer hautement.
Car vn esprit diuin tend aux choses hautaines,
Puis mille beaux pensers adoucissent les peines:

Il n'eſt donc rien ſi doux que l'eſtat d'vn amant.
Ouy, mais le grand peril ſuit la grand' entrepriſe:
Et qui monte bien haut, peut bien pas trebuſcher:
Et puis en ſe bruſlant il faut ſon feu cacher:
Il eſt donc bien-heureux qui garde ſa franchiſe.
Celuy qui tout raui contemple inceſſamment
La royne de ſon cœur, que le Ciel a faict telle
Qu'il y trouue touſiours quelque beauté nouuelle,
N'eſtime rien plus doux que l'eſtat d'vn amant.
Mais quand il voit apres que la belle ſe priſe,
Ou qu'elle eſt fantaſtique & ſe plaiſt à changer,
Il maudit la fureur qui le fait enrager,
Et nomme bien-heureux qui garde ſa franchiſe.
Si eſt-ce vn grand plaiſir apres vn long tourment
D'adoucir à la fin la rigueur de ſa Dame,
Baiſer ſõ frõt, ſa bouche, & ſes yeus pleins de flame:
Non, il n'eſt rien ſi doux que l'eſtat d'vn amant.
Mais ſi durant le temps qu'elle nous fauoriſe
Vn rigoureux départ nous force à la laiſſer,
Quelle extreme douleur peut la noſtre paſſer?
Il eſt donc bien heureux qui garde ſa franchiſe.
Encor on ſe contente en cet eſloignement:
Car l'eſprit ſ'entretient de douces ſouuenances,
On penſe à la reuoir, on ſe paiſt d'eſperances:
Il n'eſt donc rien ſi doux que l'eſtat d'vn amant.
Mais apres le retour trouuer ſa place priſe,
Luy voir le cœur changé, n'eſtre plus recognu,
Et ſe voir delaiſſer pour vn nouueau venu,
Eſt-il pas plus heureux qui garde ſa franchiſe?
Vous qui gouſtez d'Amour le doux contentement,
Chantez qu'il n'eſt rien tel que l'eſtat d'vn Amãt:

Vous qui la Liberté pour Deesse auez prise,
Châtez qu'il n'est rien tel que garder sa franchise.

CONTR'AMOVR.

CE malheureux Amour, ce tyran plein de
rage,
Qui s'est faict si long temps seigneur de
mon courage,
Qui m'a troublé les sés, qui m'a faict égarer, (mes
Qui a baigné sa plume aux ruisseaux de mes lar-
Est contraint, tout confus, de me quitter les armes,
Et chercher autre lieu propre à se retirer.
Ma Raison s'est rendue à la fin la Maistresse,
Et pour me faire voir ma faute, & la finesse
De ce traistre enchanteur m'a débandé les yeux:
Ce qui fait qu'à present ie rougisse de honte,
Voyant vn petit nain, dont i'ay tant faict de conte,
Et que i'ay reueré cõme vn des plus grands Dieux.
Ie cognoy mon erreur, ie cognoy la folie,
Qui profonde a tenu mon ame enseuelie,
Ie cognoy les flambeaux dont ie fus embrasé,
Ie cognoy le venin qui troubla ma pensee,
Et regrette en pleurant ma ieunesse passee,
Maudissant le pipeur qui m'a tant abusé.
Que mon cœur, que ma voix, que mon esprit se change,
Au lieu de tant d'escrits sacrez à sa louange,
Ce pendant qu'vn chaud mal me rendoit insensé:
Que mon vers desormais deteste sa puissance,
A fin que pour le moins chacun ait cognoissance
Que ie n'ay pas grand peur qu'il en soit offensé.

Amour tyran cruel, monarque de martyre,
La seule occasion qui fait que lon soupire,
Oracle de mensonge, ennemi de pitié,
Large chemin d'erreur, barque mal-asseurée,
Temple de trahison, soy de nulle duree,
Bref en tous tes effets contraire à l'amitié.
Amour, Roy des sanglots, prison cruelle & dure,
Meurtrier de tout repos, monstre de la Nature,
Breuuage empoisonné, serpent couuert de fleurs,
Affronteur, courtisan, bastard, songe-malice,
Bestiale fureur, exemple de tout vice,
Capitaine des cris, des regrets, & des pleurs.
Amour, que dis-ie Amour? mais inimitié forte,
Appetit desreiglé, qui les hommes transporte,
Racine de malheur, source de desplaisir,
Labyrinthe subtil, passion furieuse,
Nid de deception, peste contagieuse,
Entretenu d'espoir, de crainte & de desir.
Si tost que nostre esprit s'abandonne à te suiure,
Helas! presqu'aussi tost nous delaissons de viure:
Nous mourons sans mourir, nous perdons la raison,
Nous changeons à l'instant nostre forme premiere:
Nos yeux chargez d'erreur sont priuez de lumiere,
Et n'auons pour logis qu'vne obscure prison.
Tu romps nostre voyage auec mille trauerses,
Tu rechanges nos cueurs de cent sortes diuerses
Boüillans & refroidis, craintifs & genereux:
Or' nous vollons au ciel sans partir de la terre,
Or' nous auons la paix, or' nous auons la guerre,
Et n'auons rien de seur que d'estre malheureux.
S'il aduient quelquefois que parmi nos destresses

Tu meſles finement quelques fauſſes lieſſes,
Ce n'eſt pas que tu vueille alors nous contenter,
Ce n'eſt pas q̃ nos pleurs plus doux t'ayẽt peu rẽdre
Mais à fin que la peine en nous venant reprendre
Nous ſoit plus difficile & forte à ſupporter.
Tout ce qu'on peut apprendre en tes vaines eſcoles,
Ce ſont des trahiſons, des feintes, des paroles,
Eſcrire deſſus l'onde, errer ſans iugement,
Suiure celle qui fuit d'vne courſe haſtiue,
Faire guerre à ſon ame & la rendre captiue,
Et pour ſe retrouuer ſe perdre follement.
Les fruicts qu'on en reçoit pour toute recompenſe,
C'eſt d'vn long temps perdu la vaine repentance,
Vn regret deuorant, vn ennuyeux meſpris:
Helas! i'en puis parler, ie ſçay cõme on ſ'en treuue,
I'en ay faict à ma honte vne trop longue eſpreuue,
Honte, le ſeul loyer des trauaux que i'ay pris.
Ie ne me puis tenir de remettre en memoire
Le temps, que ceſt aueugle, ennemi de ma gloire,
Poſſedoit mon eſprit yure de ſon erreur:
Et penſant à mes faicts & à ma frenaiſie
Preſqu'il ne peut entrer dedans ma fantaiſie
Que i'aye eſté ſeduit d'vne telle fureur.
Ores i'eſtoy craintif, ores plein d'aſſeurance:
Ores i'eſtoy conſtant, ores plein d'inconſtance:
Ores i'eſtoy contant, or' plein de paſſions:
Or' ie deſeſperoy d'vne choſe aſſeuree,
Puis ie me tenoy ſeur d'vne deſeſperee,
Peignant en mon cerueau mille conceptions.
Quantesfois par les prez, les bois & les riuages
Ay-ie conté ma peine aux animaux ſauuages,

Comme s'ils euſſent peu mes douleurs ſecourir?
Les antres pleins d'effroy, les rochers ſolitaires,
Les deſerts ſeparez eſtoyent mes ſecretaires,
Et leur contant mon mal ie penſoy me guarir.
Quantesfois plus ioyeux ay-ie allegé ma peine
Me laiſſant enchanter d'vne eſperance vaine,
Qui s'enuollãt en ſonge augmentoit mon tourmẽt?
Combien de mes deux yeux ay-ie verſé de pluye?
Et combien de bon cœur ay-ie maudit ma vie
Me forgeant ſans raiſon vn meſcontentement?
Celuy qui veut compter les douloureuſes peines,
Les regrets, les ſoucis, les fureurs inhumaines,
Les remors, les frayeurs, qu'on ſupporte en aimant,
Qu'il compte du Printemps la richeſſe amaſſee,
Les vagues de la mer quand elle eſt courrouſſee,
Et les flãbeaux qu'on voit la nuict au firmament.
Le Forçat enchaiſné quelquefois ſe repoſe,
Le pauure priſonnier dedans ſa priſon cloſe
Cloſt quelquefois les yeux & ſoulage ſes maux:
Au ſoir le laboureur met ſes bœufs en l'eſtable,
Et doucement forcé d'vn ſommeil agreable
Remet iuſques au iour ſa peine & ſes trauaux.
Seulement le chetif qui porte en la penſee
Le poignant aiguillon d'vne rage inſenſee,
Ne ſent point de relaſche entre tant de malheurs:
Si le iour le faſchoit, la frayeur ſolitaire
Et le ſilence coy rentament ſa miſere,
Renuenim̃ent ſa playe & croiſſent ſes douleurs.
S'il eſt dedans le lict, les penſers qui l'aſſaillent,
Mutins & furieux, ſans repos le trauaillent,
L'vn ça, l'autre delà, chacun à qui mieux mieux.

De ſes cuiſans regrets le Ciel il importune,
Il reſue, il ſe deſpite, il maudit ſa fortune
Noyant toute eſperance au torrent de ſes yeux.
S'il s'endort quelquefois, aggraué de triſteſſe,
Helas! par le dormir ſa douleur ne prend ceſſe,
Mais plus fort que deuant il ſe ſent trauailler.
Car au premier ſommeil les ſonges l'eſpouuantent
Et mille viſions à ſes yeux ſe preſentent
Qui le font en ſurſaut rudement eſueiller.
Ou ſi le corps vaincu du trauail & du ſomme
Ne ſe reueille point, & qu'vn dormir l'aſſomme,
Le cœur qui n'ha repos ne fait que ſouſpirer,
L'eſprit tremble & fremiſt de la frayeur horrible,
L'ame crie & ſe plaint pour ſa douleur terrible,
Et les yeux tout baignez ne ceſſent de pleurer.
Le iour eſt-il venu? ſa douleur recommence,
Il deteſte le bruit, il cherche le ſilence,
La clairté luy deſplaiſt, & la voûte des cieux,
Le murmure des eaux, la fraiſcheur des ombrages,
Herbes, riues, & fleurs, foreſts, prez, & bocages,
Et ne ſçauroit rien voir qui contente ſes yeux.
Amour, quiconque fut qui te mit de la race
De ce debat confus, lourde & peſante maſſe,
Il parloit ſagement & diſoit verité:
Car las! qui veit iamais confuſion ſi grande
Qu'aux miſerables lieux où ta dextre commande,
Touſiours teinte de ſang, d'ire & de cruauté?
C'eſt pitié que d'ouir les eſtranges merueilles,
Les miracles confus, les douleurs nompareilles,
Et les cris differens des malheureux amans:
L'vn par vn doux propos aura l'ame bleſſee,

L'autre gemist d'auoir la poitrine percee
Par le trait d'vn bel œil, cause de ses tourmens.
L'vn sera captiué par vne larme feinte,
Et à l'autre vn beau teint donne mortelle atteinte:
L'vn transira de froid, l'autre mourra de chaud:
L'vn compare aux rochers celle qui le tourmente,
L'autre aus vẽs plus legers sa maistresse inconstãte:
L'ũ se plaît d'aimer bas, l'autre d'aimer trop haut.
Ainsi dans les Enfers les Ombres criminelles
Se plaignent vainement de leurs peines cruelles,
Et des tourmens diuers qu'il leur faut supporter:
Mais las! ie croy qu'Amour plus de tourmẽs asẽble
Dãs vn cœur amoureux qu'õ n'en voit tout ensẽble
Au plus creux des Enfers les esprits tourmenter.
Ie n'auray iamais faict si ie veux entreprendre
De ce bourreau cruel les rigueurs faire entendre,
Rigueurs qui chacun iour se font assez sentir:
Il est assez cogneu, sa rage est manifeste,
Mais helas! c'est le pis qu'vn chacun le deteste,
Et ne peut, ou ne veult, de luy se garantir.
Or de moy qui le puis, & qui me delibere
D'estre franc pour iamais d'vne telle misere,
Ie pren congé d'Amour, & de ses feux cuisans,
Adieu Amour, adieu enfant plein de malice,
Adieu l'Oyfiueté, ta mere & ta nourrice,
Adieu tous ces escrits où i'ay perdu mes ans.
Ie pren congé de vous, amoureuses pensees,
Ie pren congé de vous, nuicts vainement passees,
Discours, propos, sermens l'vn sur l'autre amassez:
Et vous tristes sanglots de ma poitrine cuitte,
Plaintes, pleurs & regrets ie vous donne la fuitte,

Bien marri que pluſtoſt ie ne vous ay laiſſez,
Bien-heureuſe Raiſon guide de mon courage,
Pour m'auoir deliuré de l'amoureux naufrage,
Lors que i'eſtoy priué de tout humain ſecours,
Ie t'appens en ce lieu ma robe dépouillee,
Des flots de la tempeſte encor toute moüillee,
Ayant à l'aduenir deuers toy mon recours.

RYMES TIERCES.

SI iamais plus ma liberté i'engage
Au faux Amour iadis Roy de mon cœur,
Que ie languiſſe en eternel ſeruage.
Si iamais plus ſon feu bruſle mon ame,
Que ie n'eſprouue en aimant que rigueur,
Et que mes pleurs facent croiſtre ma flame.
Si iamais plus vne beauté mortelle
Tient mon eſprit en la terre arreſté,
Que mon mal ſerue à la rendre plus belle.
Si iamais plus pour ſes yeux ie ſoupire,
Que mes ſoupirs croiſſent ſa cruauté,
Et de mes cris ne ſe face que rire.
Qu'elle ſoit folle, inconſtante & vollage,
Que i'en enrage, & qu'en me deſpitant
De la laiſſer ie perde le courage.
Que de l'aimer ie rougiſſe de honte,
Et toutesfois que ie luy ſois conſtant
En luy voyant d'vn vallet faire conte.
Que toute nuict à ſon huis ie lamente,
Et qu'elle ſoit à ſe mocquer de moy,
Aux bras d'vn autre heureuſement contente.

Qu'vn

Qu'vn chaud martel, qu'vne aſpre ialouſie
De cent fureurs recompenſent ma foy,
Et que touſiours mon ame en ſoit ſaiſie.
Que mon teint palle & mon viſage bleſme,
De tant d'ennuis maigre & defiguré,
Me ſoit horrible & m'eſtonne moymeſme.
Que le Soleil à regret me regarde,
Bref, que le Ciel contre moy coniuré
Pour mon ſalut ma mort meſme retarde.
Mais ſi d'Amour la ſagette meurtriere
Ne me peut plus deſormais entamer,
O iuſtes Dieux accordez ma priere:
Qu'en peu de iours ceſt œil mon aduerſaire,
Flambeau d'Amour qui m'a faict conſumer,
Perde ſa flamme & ſa lumiere claire.
Que ſes cheueux, dont mon ame fut priſe,
Laiſſent ſon chef, apres auoir changé
Leur couleur d'or en vne couleur griſe.
Que de ſes mains ſon miroir elle rompe
Voyant ſa face, & que ie ſois vengé
De ce cryſtal qui maintenant la trompe.
Qu'elle ait regret à ſa ieuneſſe folle,
Et qu'elle apprenne, helas! trop cherement,
Que la beauté comme le vent s'enuolle.
Lors ſans danger, ſans douleur & ſans crainte
Ie me riray d'auoir ſi longuement
A la ſeruir ma liberté contrainte.
Puis ie prendray ſa vaine repentance,
Et ſes ſoupirs pour heureux payement
De mes douleurs, & de ſon arrogance.

VOEV AV DE'DAIN.

LIX.

Puis que par ton ſecours mon braſier eſt eſteint,
Et qu'auec la raiſon ma volonté ie domte,
Dédain, maiſtre d'Amour le dieu qui tout ſurmõte,
I'appen ces hameçons deuant ton temple ſaint.
I'appen ces traits briſez dont mon cœur fut attaint:
I'appen ces nœuds dorez, dont i'ay tãt faict de cõpte,
I'appen ces triſtes vers meſſagers de ma honte:
I'appen ces peſans fers, qui log temps m'ont eſtreint.
Plus libre à l'aduenir ie viuray pour moymeſme,
Ie n'auray l'œil piteux, ny le viſage bleſme,
Semant tout mon ſeruice & mes ſoupirs au vent:
La volonté d'autruy ne regira ma vie,
Ie ne bruſleray plus d'vne ialouſe enuie,
Et ne changeray plus de penſers ſi ſouuent.

FIN DV PREMIER LIVRE
DES AMOVRS DE DIANE.

LE SECOND LIVRE DES AMOVRS DE DIANE.

PAR PHILIPPES DES PORTES.

SONNETS.

I.

AMOVR, trie & choisi les plus
beaux de ces vers,
Et raye à ton plaisir ceux de
moindre merite,
Qu'à ce fascheux labeur ta lou-
ange t'excite,
C'est dessous ton beau nom qu'ils
vont par l'vniuers.
Ils sont naiz de ta flamme & des tourmens diuers,
Dont tu me fis present quand ie vins à ta suitte:
Ma prise & ta victoire au vray s'y voit descrite,
C'est le papier iournal des maux que i'ay souffers.
Ceux qui ne t'ont connu sinon par ouir dire,
Ne doibuent curieux s'arrester à les lire:
Aux seuls vrais amoureux ce liure est reserué.
Les autres ne croiront tant d'estranges allarmes,
Las! si n'ay ie rien dit que ie n'aye esprouué,
Et chacun de ces vers me couste mille larmes.

II.

Le iour que ie fu né l'impitoyable archer
Amour, à qui le Ciel rend humble obeiſſance,
Arriua ſur le poinct de ma triſte naiſſance,
Tenant ſon arc bandé tout preſt à décocher.
Auſſi toſt qu'il me veit, il ſe mit à laſcher
Vn trait enuenimé de toute ſa puiſſance,
Et m'attaignit au cœur de telle violence,
Qu'il euſt peu de ce coup percer tout vn rocher.
M'ayant ainſi bleſſé, tout ioyeux il s'adreſſe
A la Crainte, aux Regrets, au Dueil, à la Triſteſſe,
Qui m'aſſiſterent tous à ce malheureux poinct.
Voyla (dict-il) pour vous, ie vous le recommande,
Suyuez-le tout par tout, ne l'abandonnez point,
Et faites que touſiours il ſoit de voſtre bande.

III.

Se peut-il trouuer peine en amour ſi diuerſe
Que ce cruel enfant ne m'ait faict endurer?
A-til en ſon royaume vne ſeule trauerſe,
Où ie ne me ſois veu mille fois eſgarer?
En mon cœur chacun iour ſa rigueur il exerce,
Ayant touſiours dequoy mon eſprit martyrer:
Et croy que ſur moy ſeul pour me deſeſperer,
De tous les amoureux tous les tourmens il verſe.
I'ay demeuré quatre ans viuant en liberté,
Sans ioye & ſans douleur aupres d'vne beauté,
De tous les dons du ciel heureuſement pourueuë.
Apres vn ſi long temps il m'en vient enflammer,
Et comme ſi i'auois vne nouuelle veuë
Ie la ſers, ie l'adore, & meurs de trop l'aimer.

IIII.

O Lict, s'il eſt ainſi que tu ſois inuenté
Pour prendre vn doux repos quād la nuit eſt venuë,
D'où vient que dedans toy ma douleur continuë,
Et que ie ſens par toy mon tourment augmenté?
Ie ne fay que tourner d'vn & d'autre coſté,
Ie choiſi tous tes coings, ie cherche & me remuë,
Et mon cœur qui reſemble à la marine eſmeuë,
D'ennuis & de penſers eſt touſiours agité.
I'aſſemble bien ſouuent mes paupieres laſſees,
I'inuoque le Sommeil pour guarir mes penſees,
Mais onc dedans mes yeux ie ne le ſens couler.
D'vn ſeul bien, ô mon Lict, en toy ie me contente,
Ie te dy librement le mal qui me tourmente,
Et ie ne l'oſe ailleurs librement reueler.

V.

Las! trop iniuſte Amour veux tu iamais ceſſer?
Puniras-tu touſiours vn qui point ne t'offenſe?
Ie recognois aſſez ta diuine puiſſance,
Et ſuis touſiours tremblant craignant de t'offenſer.
Ay-ie vn ſeul lieu ſur moy qui te reſte à percer?
Suis-ie pas tout couuert des traits que tu m'élancé?
Et tu laiſſes, couard, ceux qui font reſiſtance,
Pour ſus moy ton ſuget ta colere paſſer?
Ie ſors d'vne priſon tu renchaiſnes mon ame,
Ie ſuis guary d'vn trait vn autre me rentame,
Eſchapé du peril i'entre en plus grand danger.
Quand ie penſe eſtre ſeur des flots & de l'orage,
Que ie ſuis pres du port, que ie voy le riuage,
Tu repouſſes ma nef & la fais ſubmerger.

Dialogue.

VI.

Arreſte vn peu, mon Cœur, où vas-tu ſi courant?
Ie vay trouuer les yeux qui ſain me peuuent rendre.
Ie te prie atten moy. Ie ne te puis attendre,
Ie ſuis preſſé du feu qui me va deuorant.
Helas mon pauure Cœur que tu es ignorant,
Tu ne ſçaurois encor ta miſere comprendre!
Ces yeux d'vn ſeul regard te reduiront en cendre:
Ce ſont tes ennemis t'iront-ils ſecourant?
Enuers ſes ennemis ſi doucement on n'vſe:
Ces yeux ne ſont point tels. Ah c'eſt ce qui t'abuſe!
Le fin Berger ſurprend l'oyſeau par des appas.
Tu t'abuſes toymeſme, ou tu me porte' enuie:
Car l'oyſeau malheureux ſ'enuolle à ſon treſpas,
Moy ie volle à des yeux qui me donnent la vie.

VII.

Si ie me ſiés à l'ombre, auſſi ſoudainement
Amour laiſſant ſon arc, ſ'aſſiet & ſe repoſe:
Si ie penſe à des vers ie le voy qu'il compoſe,
Si ie plains mes douleurs il ſe plaint hautement:
Si ie me plais au mal il accroiſt mon tourment,
Si ie reſpans des pleurs ſon viſage il arroſe,
Si ie monſtre la playe en ma poitrine encloſe
Il défait ſon bandeau l'eſſuyant doucement.
Si ie vay par les bois, aux bois il m'accompagne:
Si ie me ſuis cruel, dans mon ſang il ſe bagne,
Si ie vais à la guerre il deuient mon ſoldart:
Si ie paſſe la mer, il conduit ma nacelle:
Bref, iamais l'inhumain de moy ne ſe depart.
Pour rendre mon amour & ma peine eternelle.

VIII.

O mon petit Liuret, que ie t'estime heureux!
Seul tu cueilles le fruict de mon cruel martyre,
Ton cõtentement croist quãd mon tourmẽt empire,
Et ton heur est plus grand plus ie suis douloureux.
Tu retiens doucement ces beaux yeux rigoureux,
Dont il faut qu'à regret sans cœur ie me retire:
Tu vois tous les thresors de l'amoureux empire,
Et reçois tous les biens dont ie suis desireux.
Tu couches tous les soirs aupres de ma Deesse,
Mais las! en y pensant ce souuenir me blesse,
Ie suis de ialousie ardemment allumé.
Car hé! que sçay-ie moy si l'amour par cautelle
S'est point ainsi luymesme en Liure transformé,
Pour luy baiser le sein, & coucher auec elle?

IX.

Vn iour l'aueugle Amour, Diane, & ma Maistresse,
Pour sçauoir qui auroit plus de dexterité,
S'essayerent de l'arc à vn but limité,
Et mirent pour le prix leur plus belle richesse.
Amour gaigea son arc, & la chaste Deesse
Qui commande aux forests, sa diuine beauté:
Ma Maistresse gaigea sa fiere cruauté,
Qui me fait consommer en mortelle tristesse.
Las! ma Dame gaigna, remportant pour guerdon
La beauté de Diane, & l'arc de Cupidon,
Et le rocher cruel dont son ame est couuerte.
Pour essayer ses traits elle a percé mon cœur,
Sa beauté me rauit, ie meurs par sa rigueur:
Ainsi sur moy chetif tombe toute la perte.

X.

Priué des doux regards qui mon ame ont rauie,
Et la vont nourrissant de mille & mille appas,
Ie vy trop malheureux : Mais non ie ne vy pas,
Ou ie vy d'vne vie à cent morts asseruie.
Las ie vy voyrement, mais c'est mourant d'enuie
De voir mourir mes maux qui iamais ne sont las!
Aussi bien puis-ie viure entre tant de trespas,
Sans cœur, sans mouuement, sans lumiere & sans vie?
Ie ne vy point : si fay. Car s'il n'estoit ainsi,
Sentirois-ie estant mort tant d'amoureux soucy,
Tãt de feus, tãt de traits, qui tourmẽtent mon ame?
Quoy donc ? ie vy sans cœur contre l'humaine loy!
Non non ie ne vy point, ie suis mort dedans moy:
Helas ! si fais, ie vy, mais c'est en vous ma Dame.

CHANSON.

EN quel desert, en quel bois plus sauuage,
Cruel Amour, me pourray-ie sauuer,
Pour t'empescher de me venir trouuer,
Et m'affranchir de ton cruel seruage?
Las ! ie pensois en m'éloignant de celle
Qui tient mon cœur en ses yeux arresté,
Me retirer hors de captiuité,
Et voir la fin de ma douleur cruelle.
Mais c'est en vain : car lors que ie m'absente,
Ie laisse helas ! mon cœur empriſonné,
Et mon esprit durement enchaisné,
N'emportant rien que ce qui me tourmente.

Plus ie ſuis loin, plus mon deſir ſ'allume,
Ie ne puis plus ſes efforts endurer:
Helas voyez ſi ie dois eſperer!
Plus loin du feu plus fort ie me conſume.
Ie ne voy rien que des nuicts eternelles
Pleines d'horreurs, de ſilence, & d'effroy,
Et la frayeur qui me rend hors de moy
Me fait ſouffrir mille angoiſſes mortelles.
On ne meurt point d'vne extreme triſteſſe,
Bien que l'eſprit ſoit du corps ſeparé:
S'il eſtoit vray ie n'euſſe tant duré,
Et par ma mort ma douleur euſt pris ceſſe.
Tu as beau faire, ô Soleil, ta reuenë,
Enflammant l'air d'vne belle clairté,
Tu ne ſçaurois chaſſer l'obſcurité
Qui m'accompaigne & qui couure ma veuë.
Tu luis par tout, fors que dedans mon ame,
Mais dedans moy tu n'as point de pouuoir:
Nulle clairté ie ne puis receuoir,
S'elle ne vient des beaux yeux de ma Dame.
Comme la nuict les ombrages ſe leuent
Quand le Soleil cache ſon poil doré:
Lors que ie voy mon Soleil retiré
Ie ſens leuer les ennuis qui me greuent.
Le Deſeſpoir de mon cœur ſe rend maiſtre,
Rien ne ſçauroit contre luy m'aſſeurer:
Et les ſoucis qui me font ſouſpirer,
De mes penſers d'autres penſers font naiſtre.
Helas! chaſſez ceſte rage importune,
Triſtes penſers pleins de ſeuerité:
Ne ſuffit-il que ie ſois tourmenté

De Deſeſpoir, d'Amour & de Fortune?
Le Deſeſpoir iamais ne me delaiſſe,
L'Amour cruel ſe plaiſt en mon tourment,
Et du malheur vient cet eſloignement,
Chargeant mon cœur d'vne angoiſſeuſe preſſe.
Et vous encor importunes Penſees,
Comme ennemis par tout vous me ſuiuez:
Mon mal vous plaiſt, de ma mort vous viuez,
Et me laſſant vous n'eſtes point laſſees.
Soit que Phebus enuironne la terre,
Soit que la nuict mette fin à ſon cours,
Obſtinément vous me preſſez touſiours,
Troublant mon cœur d'vne immortelle guerre.
Et pour bannir ma debile eſperance,
Vous m'apportez ce loyer de ma foy,
Que ma Diane a chaſſé loin de ſoy
De noſtre amour toute la ſouuenance.
Ie n'en croy rien, il ne ſe ſçauroit faire,
Ie ſuis trop ſeur de ſon ferme vouloir,
Et que le temps ne l'en peut deſmouuoir,
Ny ce qui eſt à l'Amour plus contraire.
Mais toutesfois quand pleine d'inconſtance
De moy chetif ſon cœur ſ'eſtrangeroit,
Iamais pourtant le mien ne changeroit,
Ie veux mourir ſous ſon obeïſſance.

XI.

Ie me veux rendre Hermite, & faire penitence
De l'erreur de mes yeux pleins de temerité,
Dressant mon hermitage en vn lieu deserté,
Dont nul autre qu'Amour n'aura la cognoissance.
D'ennuis & de douleurs ie feray ma pitance,
Mon breuuage de pleurs : & par l'obscurité
Le feu qui m'ard le cœur seruira de clairté,
Et me consommera pour punir mon offense.
Vn long habit de gris le corps me couurira,
Mon tardif repentir sur mon front se lira,
Et le poignant regret qui tenaille mon ame.
D'vn espoir languissant mon baston ie feray,
Et tousiours pour prier deuant mes yeux i'auray
La peinture d'Amour, & celle de ma Dame.

Resposne par Passerat.

XII.

Vous voulez estre Hermite, Hermite allez vous rẽdre,
Cachez-vous dans les bois pour fuir Cupidon:
Et pour monstrer qu'en vous est esteint son brãdon,
Habillez-vous de gris, c'est la couleur de cendre.
Viuez de patience, il le vous faut apprendre,
Vostre espoir mensonger soit changé en bourdon,
Le dédain du refus à requerir pardon
D'auoir plus demandé que ne deuiez attendre.
Mais sur tout que l'Amour en ce lieu ne soit peint,
Pour guarir du chaud mal c'est vn dãgereux saint:
S'il r'allume vne fois vos flammes amorties,
Ne pouuant supporter ceste tentation,
Vous sortirez des bois & de deuotion,
Et ietterez bien tost vostre froc aux orties.

XIII.

Ie te l'auoy bien dict, pauure Cœur desolé,
Que tu ne deuois pas si laschement te rendre:
Mais oncq à mes soupirs tu ne voulus entendre:
Car vn espoir pipeur t'auoit ensorcelé.
Tu vois comme il t'en prend, ton heur s'est enuolé,
Tu demeures captif, ton bien est mis en cendre,
Contre tes ennemis tu ne te peux defendre:
Car Amour te retient & te rend tout bruslé.
Et vous mes pauures Yeux, conuertis en fontaines,
Las! que vous faites bien d'ainsi pleurer vos peines,
Et la dure prison où ie suis retenu:
Vous ne verrez plus rien desormais qui vous plaise:
Mais ce m'est grãd cõfort de vous voir en mal-aise,
Car pour vostre plaisir ce mal m'est aduenu.

XIIII.

Hé ne suffit-il pas qu'Amour trop animé (heure,
Tienne mon cœur en feu qui s'accroist d'heure en
Sans que mes chauds soupirs sortãs de leur demeure,
Donnent force à l'ardeur dont ie suis consommé?
O vent impetueux, excessif, enflammé,
Tu gardes en soufflant que ma flamme ne meure,
Laisse faire à mes yeux: ces ruisseaux que ie pleure
Esteindront le fourneau dans mon cœur allumé.
Mais c'est trop vainement qu'en espoir ie me fonde,
L'eau n'esteint pas l'amour: Neptune au creux de
S'est trouué mille fois amoureux & bruslãt. (l'onde
Sus donc ardans soupirs, monstrez vostre puissance,
Rendez mon feu plus chaud, croissez sa vehemẽce,
Il en durera moins s'il est plus violant.

XV.

Si le mari ialoux de la belle Cypris,
Qui forge à Iupiter le tonnerre & l'orage,
Forgeoit les traits d'Amour, il euſt maudit l'ou-
Et quitté, tout laſſé, ſon labeur entrepris. (urage,
Car ce cruel volleur des cœurs & des eſprits,
Nourri d'vne Tigreſſe en quelque lieu ſauuage,
De mille coups mortels ne contente ſa rage,
Et fait touſiours des cœurs ſa victoire & ſon pris.
On perd temps contre luy de ſe mettre en defenſe:
Vn homme n'eſt pour faire à vn Dieu reſiſtance,
Meſme vn Dieu ſi puiſſãt qu'il ſurmõte les Dieux.
Maudits ſoyent tous ſes traits & leur puiſſance forte,
Helas! i'en ſuis couuert en tant & tant de lieux,
Que le maudit archer pour ſa trouſſe me porte.

XVI.

Ma Dame, Amour, Fortune, & tous les Elemens
Animez contre moy, ſont bandez pour me nuire:
Sans plus le doux Sommeil de leurs fers me retire,
Et fait peur à mes maux par ſes enchantemens.
O Songe, ange diuin, ſorcier de mes tourmens,
Ie voy par ta faueur ce que plus ie deſire:
Tu me fais voir ces yeux, qui font que ie ſoupire,
Et fais naiſtre en mon cœur mille contentemens.
Mais la rage d'Amour qui point ne diminue,
Auec tous ſes efforts empeſche ta venue,
Et ne ſens pas ſouuent ton doux allegement.
Donc puis qu'il eſt ainſi, lors que tu me viſites,
Helas! Songe amoureux, dure plus longuement,
A fin que tes faueurs ne ſoyent pas ſi petites.

D'vn portraict.

XVII.

Amour de ſa main propre a portraict ceſte image,
A fin qu'vn pais froid, lourd, barbare, indomté,
Qui demeuroit rebelle à ſa diuinité,
Fuſt contraint de ſe rẽdre, & de luy faire hõmage.
Il choiſit le parfait d'vn ſi diuin ouurage
Dans le ciel, ſur le vray de la meſme Beauté,
Vaquant à ſon labeur d'eſprit tant arreſté
Que ſur la Beauté meſme on voit quelque auãtage.
Les Amours luy ſeruoyent : l'vn braſſoit les couleurs,
L'autre les deſtrempoit en l'argent de mes pleurs,
L'autre plus curieux admiroit l'artifice.
Quand il eut acheué, luy meſme en fut eſpris,
En deuint idolâtre, & ſoudain ie fu pris,
A fin que de mon cœur il luy fiſt ſacrifice.

XVIII.

Ie ſçay qu'ell' ont des yeux les autres damoiſelles,
Pour rẽdre en regardãt maint & maint amoureux:
Mais non pas des ſoleils ardens & vigoureux
Qui rempliſſent les cœurs de flammes immortelles.
I'aduoüe & veux penſer qu'il y en a de belles
Aſſez pour trauailler vn eſprit deſireux:
Mais quelle autre a ces traits ſi doux & rigoureux,
Qui font gouſter la vie entre cent morts cruelles?
Quelle autre a ceſt eſprit qui le mien a charmé?
Ces propos, ces diſcours, dont ie fu transformé?
Où ſont tãt d'ameçons, d'amours, de feux, de glaces?
Souffrons donc ſans blaſpheme vn extreme tourment,
Croyant qu'on ne ſcauroit aimer qu'extremement
Celle qui eſt extreme en beautez & en graces.

XIX.

Malheureux que ie suis ! ie vous soulois descrire
Mon naturel leger iamais ne s'arrestant,
Prenant à grand honneur que ie fusse inconstant,
Et tel comme i'estois me plaisant à le dire.
Maintenant que vostre œil sans pitié me martyre,
Ma nouuelle douleur d'heure en heure augmẽtant,
Ie maudy mon offense, honteux & repentant,
Et trop tard pour mõ bien ie cherche à m'en dédire.
Quel confort ? quel remede ? Amour conseille moy.
Pourra-telle iamais s'asseurer de ma foy,
M'ayant connu deuant si leger de courage?
Helas mon inconstance à sa gloire a esté!
Car quel plus grand honneur, que d'auoir arresté
Celuy qui s'asseuroit d'estre touſiours volage?

Priere au Sommeil.

SOMME, doux repos de nos yeux,
Aimé des hommes & des Dieux,
Fils de la Nuict & du Silence,
Qui peux les esprits delier,
Qui fais les soucis oublier,
Et le mal plein de violence.
Approche, ô Sommeil desiré,
Las ! c'est trop long temps demeuré,
La nuict est à demy passée,
Et ie suis encore attendant
Que tu chasses le Soing mordant,
Hoste importun de ma pensée.
Clos mes yeux, fay moy sommeiller,
Ie t'atten sur mon oreiller
Où ie tiens la teste appuyee:

Ie ſuis dans mon lict ſans mouuoir
Pour mieux ta douceur receuoir,
Douceur dont la peine eſt noyee.
Haſte toy, Sommeil, de venir:
Mais qui te peut tant retenir?
Rien en ce lieu ne te retarde.
Le Chien n'abaye ici autour,
Le Coq n'annonce point le iour,
On n'entend point l'Oye criarde.
Vn petit ruiſſeau doux-coulant,
A dos-rompu ſe va roulant,
Qui t'inuite de ſon murmure:
Et l'obſcurité de la nuict
Moitte, ſans chaleur & ſans bruit,
Propre au repos de la nature.
Chacun, fors que moy ſeulement,
Sent ores quelque allegement,
Par le doux effort de tes charmes:
Tous les animaux trauaillez,
Ont les yeux fermez & ſillez,
Seuls les miens ſont ouuerts aux larmes.
Si tu peux ſelon ton deſir,
Combler vn homme de plaiſir
Au fort d'vne extreme triſteſſe,
Pour monſtrer quel eſt ton pouuoir
Fay moy quelque plaiſir auoir
Durant la douleur qui m'oppreſſe.
Si tu peux nous repreſenter
Le bien qui nous peut contenter,
Separé de longue diſtance,
O Somme doux & gracieux

Repreſente encor à mes yeux
Celle, dont ie pleure l'abſence.
Que ie voye encor ces ſoleils,
Ces lys, & ces boutons vermeils,
Ce port plein de maieſté ſainte:
Que i'entr'oye encor ces propos,
Qui tenoyent mon cœur en repos,
Raui de merueille & de crainte.
Le bien de la voir tous les iours,
Autrefois eſtoit le ſecours
De mes nuicts alors trop heureuſes:
Maintenant que i'en ſuis abſent,
Rens moy par vn ſonge plaiſant
Tant de delices amoureuſes.
Si tous les ſonges ne ſont rien,
C'eſt tout vn, ils me plaiſent bien,
I'aime vne telle tromperie.
Haſte toy donc pour mon confort:
On te dit frere de la Mort,
Tu ſeras pere de ma vie.
Mais las! ie te vais appelant,
Tandis la Nuict en ſ'enuolant
Fait place à l'Aurore vermeille:
O Amour tyran de mon cœur,
C'eſt toy ſeul qui par ta rigueur
Empeſches que ie ne ſommeille.
Hé quelle eſtrange cruauté!
Ie t'ay donné ma liberté,
Mon cœur, ma vie & ma lumiere,
Et tu ne veux pas ſeulement
Me donner pour allegement
Vne pauure nuict toute entiere.

XX.

Voicy du gay Printemps l'heureux aduenement,
Qui fait que l'Hiuer morne à regret se retire:
Desia la petite herbe au gré du doux Zephyre
Nauré de son amour, branle tout doucement.
Les forests ont repris leur verd accoustrement,
Le Ciel rit, l'air est chaud, le vent mollet soupire,
Le Rossignol se plaint, & des accords qu'il tire
Fait languir les esprits d'vn doux rauissement.
Le Dieu Mars & l'Amour sont parmi la campagne:
L'vn au sang des humains, l'autre en leurs pleurs se
L'vn tiẽt le coutelas, l'autre porte les dars. (bagne:
Suyue Mars qui voudra, mourant entre les armes,
Ie veux suyure l'Amour, & seront mes allarmes
Les courroux, les soupirs, les pleurs, & les regars.

XXI.

Les premiers iours qu'Amour range sous sa puissance
Vn cœur qui cheremeut garde sa liberté,
Dans des filets de soye il le tient arresté,
Et l'émeut doucement d'vn feu sans violence:
Mille petits Amours luy font la reuerence,
Il se bagne en liesse & en felicité,
Les Ieux, la Mignardise, & la douce Beauté
Vollent tousiours deuãt, quelque part qu'il s'auãce:
Mais, las! presqu'à l'instant ceste heur se va perdant,
La prison s'estrecist, le feu deuient ardant,
Les filets sont changez en rigoureux cordage.
Venus est vne rose espanie au Soleil,
Qui contente les yeux de son beau teint vermeil,
Et qui cache vn Aspic sous vn plaisant fueillage.

XXII.

Yeux, qui guidez mon ame en l'amoureux voyage,
Mes celestes flambeaux, benins & gracieux,
C'est vous qui fournissez de traicts victorieux
Amour le iuste archer, seul Dieu de mon courage.
C'est vous qui me rendez contant en mon seruage,
C'est vous qui m'enseignez le beau chemin des cieux:
Vous purgez mon esprit de pensers vicieux,
Et retenez mon cœur autrefois si volage.
Vous pouuez d'vn clin d'œil faire viure & mourir,
Faire au mois de Ianuier vn doux Printeps fleurir,
Et au fort de la nuict la lumiere nous rendre.
Vous estes le Soleil qui me donnez le iour,
Et ie suis le Phenix qui se bruſle alentour,
Puis quand ie suis bruſlé ie renais de ma cendre.

XXIII.

Au saint siege d'Amour, dés grãs dieux le vainqueur,
I'ay faict venir plaider ceſte Beauté rebelle,
Et l'accuſe en pleurant, comme vne criminelle,
De vol, d'ingratitude, & de trop de rigueur.
Helas! Amour (ce dy-ie) elle a vollé mon cœur,
Elle ne paye point mon seruice fidelle,
Elle m'a transpercé d'vne fleche mortelle,
Et me fait conſommer en cruelle langueur.
Ie ne te puis prouuer comme elle me tourmente,
Mon cœur en est teſmoin, qu'elle le repreſente,
Tu verras, le voyant, ſa rigueur & ſon tort.
Et ſi tu crains trop fort les traits de ſon viſage,
Ne donne pas ſentence à ſon deſauantage: (cord.
Mais fay tãt qu'elle & moy nous demeurions d'ac-

Quand du doux fruit d'Amour ie me rens poursuiuãt,
Le seul digne loyer de ma perseuerance,
Vous pensez m'arrester, opposant pour defense
Ie ne sçay quel honneur qui est moins que le vent.
Moy ie mets comme humain le plaisir en auant,
Et l'heureux paradis de ceste iouissance,
Qui vous deust degouster de la vaine apparance
De ce songe d'honneur, qui vous va deceuant.
Mais parlons librement, & me dites ma Dame,
Sentez-vous de l'honneur quelque perfection,
Qui plaise au goust, au cœur, à l'esprit, ou à l'ame?
C'est vne vieille erreur, qui aux femmes se treuue.
Car leur honneur ne gist qu'en vne opinion,
Et le plaisir consiste en chose qui s'esprouue.

CHANSON.

IE ne veux iamais plus penser
De voir vn iour recompenser
Le mal qu'en aimant ie supporte,
Puis que celle qui tient mon cœur
Me monstre vne extreme rigueur
Parmi l'amour qu'elle me porte.
Mais pourrois-ie esperer aussi
Qu'elle eust iamais de moy merci,
Veu qu'à soymesme elle est cruelle,
Gesnant sa douce volonté,
N'vsant de sa felicité,
Et perdant sa saison nouuelle?

Cruelle, où auez-vous les yeux?
Voyez ce Printemps gracieux,
Voyez ceste belle verdure,
Vn iour des prochaines chaleurs
Fera languir toutes ces fleurs,
Ores beautez de la nature.
Si le temps leger & coulant
Deuore tout en s'enuolant,
S'il rend toute chose effacee,
Est-ce pas trop de cruauté
De laisser perdre vne beauté
Si chere, & si soudain passee?
Si c'est la peur qui vous retient,
Pensez que la crainte ne vient
Qu'à faute d'amitié parfaitte.
Amour est vne viue ardeur,
Et la crainte est vne froideur,
Soudain par vraye amour desfaitte.
Si vous m'aimez faites le voir,
Payant mon fidelle deuoir
De la plus seure recompense:
Ou bien si vous ne m'aimez pas,
Faites moy sentir le trespas,
Finissant ma longue souffrance.

XXV.

Chassez de vostre cœur la dure cruauté,
Qui vous rend contre Amour fierement obstiné,
Et n'estimez iamais qu'vne Dame bien nee
Puisse auoir sans aimer quelque felicité.
Mais que vous seruira ceste fleur de beauté,
Beauté qui a rendu mon ame emprisonnee,
Si sans estre cueillie elle deuient fennee,
Et vous ne iouissez de sa commodité?
Il ne suffist d'auoir vn champ gras & fertile,
Car s'il n'est labouré il demeure inutile,
La terre deuient dure & ne rapporte rien.
Celle qui ne se sert de sa belle ieunesse,
Fait comme vn vsurier qui cache sa richesse,
Et se laisse mourir sans vser de son bien.

XXVI.

Si la pitié trouue en vous quelque place,
Si vostre cœur n'est en roche endurci,
Faites-en preuue, ayez de moy merci,
Et m'octroyez le bien que ie pourchasse.
Ma fermeté, qui toute autre surpasse,
Ne dessert pas que ie languisse ainsi
Sous le pouuoir d'vn rigoureux souci,
Qui me tourmente & iamais ne se lasse.
Si vous trouuez quelque contentement
En ma douleur, dites-le librement,
A l'aduenir ie prendray patience.
Car si mon mal sert à vous contenter,
Ce m'est plus d'heur de me voir tourmenter,
Que vous desplaire, & auoir allegeance.

XXVII.

Si vous m'aimez ma Dame, helas! si vous m'aimez,
Et si le trait d'Amour comme moy vous entame,
Donc ainsi comme moy vous sentez dedans l'ame,
Aux esprits & au cœur cent fournæaux allumez.
Las! pourquoy souffrez-vous que soyons consumez,
Seruans de nourriture à l'amoureuse flame?
C'est vne grãd' rigueur, si vous pouuez, ma Dame,
Moderer la chaleur qui nous tient enflammez.
Nous sentons bien tous deux vne egale souffrance,
Mais de nous en sortir seule auez la puissance,
Encor vous ne voulez nos langueurs secourir.
Celuy d- à iamais demeurer miserable,
» Qui languit en vn mal dont il se peut guarir,
» Et veut plustost souffrir que s'estre secourable.

XXVIII.

Ah mon Dieu ie me meurs, il ne faut plus attendre
De remede à ma mort, si tout soudainement,
Mon Cœur, ie ne te volle vn baiser seulement,
Vn baiser qui pourra de la mort me defendre.
Certes ie n'en puis plus, mon Cœur, ie le vay prendre.
Non feray: car ie crains ton courroux vehement.
Quoy? me faudra-il donc mourir cruellement
Pres de ma guarison qu'vn baiser me peut rendre?
Mais las! ie crains mõ mal en pourchassant mon bien.
Le doy-ie prendre ou nõ? pour vray ie n'en sçay riẽ,
Mille debats confus agitent ma pensee.
Si ie retarde plus i'auance mon trespas.
Ie le prendray: mais non, ie ne le prendray pas.
Car i'aime mieux mourir que vo⁹ voir courroucee.

SONGE.

CElle que i'aime tant, lasse d'estre cruelle,
Est venue en songeant la nuict me consoler:
Ses yeux estoyent rians, doux estoit son parler,
Et mille & mille amours voloyent alentour d'elle.
Preßé de ma douleur i'ay pris la hardiesse
De me plaindre à hauts cris de son cœur endurci:
Et d'vn œil larmoyant luy demander merci,
Et que mort ou pitié mist fin à ma tristesse.
Ouurant ce beau Coral qui les baisers attire,
Me dist ce doux propos: Cesse de soupirer,
Et de tes yeux meurtris tant de larmes tirer,
Celle qui t'a bleßé peut guarir ton martyre.
O douce illusion! ô plaisante merueille!
Mais cõbien peu durable est l'heur d'vn amoureux!
Voulant baiser ses yeux, helas moy malheureux!
Peu à peu doucement ie sens que ie m'esueille.
Encor long temps depuis d'vne ruse agreable
Ie tins les yeux fermez, & feignois sommeiller:
Mais le songe paßé, ie trouue au resueiller
Que ma ioye estoit faulse & mon mal veritable.

RYMES TIERCES.

PLEVRS & soupirs ie vous ouure la porte,
Allez trouuer la beauté que i'admire,
Plaignés sa peine & ma douleur trop forte:
Faites luy voir ce que ie n'ose dire,
Puis que le Ciel enuieux & contraire
Ne me permet ce que plus ie desire:

Plaignez

Plaignez l'ennuy qui fait que ie n'espere
Pour tout salut qu'vne mort souhaittee,
Heureux repos de ma longue misere.
Las ! quand mon ame est plus fort tourmentee,
C'est quand ie suis ioyeux en apparance,
Couurant mon dueil d'vne ioye empruntee:
Et toutefois auec sa violance,
Bien que ma peine en ma face soit peinte,
Aucun pourtant n'en a la cognoissance.
Helas ! ie n'ose alleger d'vne plainte
Ny d'vn soupir mes malheurs deplorables,
Que ie retiens d'vne force contrainte.
Cessez vos cris, Amoureux miserables,
Tous les tourmens de l'amoureuse flame
A mes tourmens ne sont point comparables.
C'est vn grand mal de porter dedans l'ame
Le chaud desir & la viue estincelle,
Qui se nourrit des beaux yeux d'vne Dame.
C'est vn grand mal de la seruir cruelle,
Et toutefois pour le mal qu'on supporte,
On a plaisir quand on la voit si belle.
C'est vn grand mal d'aimer de telle sorte
Qu'on n'ose pas découurir son martyre,
Pour vn respect que la grandeur apporte.
C'est vn grand mal & qui ne se peut dire,
Que d'estre serf d'vne Dame volage,
Qui sans repos la nouueauté desire.
C'est vn grand mal, voire vne extreme rage,
Quand Ialousie auec Amour s'assemble,
Troublant les cœurs d'vn violant orage.
Et toutefois tous ces maux mis ensemble

N'approchent point de ma griefue triſteſſe,
Qui ſeulement à ſoy ſeule reſemble.
Las ! ma douleur ſeulement ne me bleſſe,
L'ire du Ciel n'en ſeroit aſſouuie,
Mais la douleur de ma belle Maiſtreſſe.
Celle qui m'eſt plus chere que la vie,
Eſt (ô regret !) durement affligee
D'vn faux ialoux qui la tient aſſeruie.
Et ce qui rend mon ame plus chargee,
C'eſt que ſon mal de mon malheur procede,
Sans que ie puiſſe en la rendant vangee,
Vanger ma mort, & luy donner remede.

CHANSON.

LA terre naguere glacee
Eſt ores de verd tapiſſee,
Son ſein eſt embelli de fleurs,
L'air eſt encore amoureux d'elle,
Le Ciel rit de la voir ſi belle:
Et moy i'en augmente mes pleurs.
Les bois ſont couuerts de fueillage,
De verd ſe pare le bocage,
Ses rameaux ſont tous verdiſſans:
Et moy, las ! priué de ma gloire,
Ie m'habille de couleur noire,
Signe des ennuis que ie ſens.
Des oiſeaux la troupe legere
Chantant d'vne voix ramagere,
S'eſgaye au bois à qui mieux mieux:
Et moy tout rempli de furie

Ie sanglotte, soupire & crie
Par les plus solitaires lieux.
Les oiseaux cherchent la verdure:
Moy ie cherche vne sepulture,
Pour voir mon malheur limité.
Vers le Ciel ils ont leur volee,
Et mon ame trop desolee
N'aime rien que l'obscurité.
Ores l'Amant sent dedans l'ame
L'effort des beaux yeux de sa Dame,
Qui peuple son cœur de desirs:
Il soupire, & moy ie soupire,
Mais la mort sans plus ie desire,
Seule fin de mes desplaisirs.
Ores les animaux sauuages
Courent les champs, bois & riuages,
Rendus par Amour furieux:
Moy ie suis pressé de la sorte,
Du chaud regret qui me transporte,
Et me fait maudire les Cieux.
Or' on voit la rose nouuelle,
Qui se découure & se fait belle,
Monstrant au iour son teint vermeil:
Ou las! mon pallissant visage
Se seiche en l'auril de mon âge
Priué des rais de mon Soleil.
Or' on voit d'vne tiede haleine
Zephyre esmouuoir par la plaine
Doucement les bleds verdoyans:
Et moy i'amasse en mon courage
Des soupirs qui font vn orage

De cent mille flots tournoyans.
Du Soleil la face cachee
En hyuer, or' eſt approchee,
Et monſtre vn regard gracieux:
Mais ie fuy la clairté diuine,
Puis que l'aſtre qui m'illumine
Eſt or' eſloigné de mes yeux.
Que me ſert ceſte ſaiſon gaye,
Sinon de refraiſchir ma playe,
Quand ie voy les autres contens:
Puis que le Ciel m'eſt ſi ſeuere,
Qu'au milieu de la prime-vere
Ie ſuis priué de mon printemps?
Quand ie voy tout le monde rire,
C'eſt lors que ſeul ie me retire
A part en quelque lieu caché:
Comme la chaſte Tourterelle
Perdant ſa compagne fidelle
Se branche ſur vn tronc ſeiché.
Le beau iour iamais ne m'éclaire,
Touſiours vne nuict ſolitaire
Couure mes yeux de ſon bandeau,
Ie ne voy rien que des tenebres,
Ie n'entens que des chants funebres,
Seurs augures de mon tombeau.
La France en deux parts diuiſee
De guerres n'aguere embraſee,
Sent or' le doux fruict d'vne paix:
Mais las! nul fruict ie n'en rapporte,
Car la guerre eſt touſiours plus forte
Entre mes penſers que iamais:

Penſers qui ſont dedans ma teſte
Vn bruit eſtrange, vne tempeſte,
Et dreſſent cent mille combats,
Mais tout à mon deſauantage:
Car ſeul ie porte le dommage
Et la perte de leurs debats.
Las qu'Amour me rend miſerable!
Las que le bien eſt peu durable!
Las que le ſort m'eſt rigoureux!
Las que les Dieux me ſont contraires
De m'accabler ſous les miſeres
Quand ie penſe eſtre bien-heureux!
Ah Ciel, cauſe de ma ſouffrance,
Hé! que n'ay-ie aumoins la puiſſance
De me changer diuerſement
En Cygne, ou en humeur doree
Pour voir ma belle Cytheree,
Qu'vn Vulcan garde eſtroittement?
Mais le Ciel en vain i'importune,
Le Ciel chef de mon infortune,
Qui par vne trop dure loy
Me priue en viuant de mon ame.
Car quand ie ſuis loin de ma Dame,
Mon ame eſt abſente de moy.

XXIX.

Puis que pour mon malheur ceſte vnique beauté,
Tige de mon amour, fait aimer tout le monde,
Il ne faut pas penſer que la douleur profonde,
Qui trouble mon eſprit, perde ſa cruauté.
Ie ſuis tranſi de froid au plus chaud de l'Eſté,

Tant la crainte en mõ cœur d'vn pié ferme se fonde:
Le Soleil me fait peur, le Ciel, la terre & l'onde,
Les vens, les fleurs, les bois, l'ombrage, & la clairté.
Las! si pour la voir telle, vne aspre ialousie
Doit posseder mon cœur comblé de frenaisie,
Faites pour mon salut (ô pitoyables Dieux)
A fin que la fureur de ce mal diminuë,
Que tout ce qui la voit soit priué de la veuë,
Ou pour ne les voir point que ie perde les yeux.

DE LA IALOVSIE.

AMOVR à petit feu fait consommer mon ame,
Et m'attaint si souuent des regards de ma Dame,
Que ie n'ay pas vn lieu qui n'en soit tout percé.
Helas! ce n'est pas tout: la froide Ialousie
M'enuenime l'esprit, trouble ma fantaisie,
Et me poursuit si fort que i'en suis insensé.
Amour est bien cruel, sa pointure est mortelle,
Mais l'aspre Ialousie est beaucoup plus cruelle,
Tout autre mal n'est rien aupres de ce tourment.
Amour aucunefois se lasse de nos peines,
Et soulage nos maux par des lieſſes vaines,
Mais ceste autre fureur nous presse incessamment.
Las! quand quelque faueur en aimant me contente,
C'est quand la Ialousie en mon esprit s'augmente,
Tous les plaisirs d'Amour viennent pour ma douleur:
Quand ie doy m'esgayer ie renforce ma plainte,
Quand ie doy m'asseurer ie soupire de crainte,

Et fay lire mon mal ſur ma palle couleur.
En vain ie veux flechir par pleurs ceſte furie,
En vain i'eſſaye auſſi, quelque part que ie fuye,
A me garantir d'elle, elle compte mes pas.
En vain i'ay mon recours aux fortes medecines,
Ce mal ne ſe guariſt par ius ny par racines,
Ains nous fait ſans mourir ſouffrir mille treſpas.
Amour, tu es aueugle & d'eſprit & de veuë
De ne voir pas comment ta force diminuë,
Ton empire ſe perd, tu reuoltes les tiens,
Faute que tu ne chaſſe vne infernale peſte,
Qui fait que tout le monde à bon droit te deteſte,
Pour ne pouuoir iouïr ſeurement de tes biens.
C'eſt de ton doux repos la mortelle ennemie,
C'eſt vne mort cruelle au milieu de la vie,
C'eſt vn Hyuer qui dure en la verte ſaiſon,
C'eſt durant ton Printemps vne bize bien forte,
Qui fait ſecher tes fleurs, qui tes fueilles emporte,
Et parmi tes douceurs vne amere poiſon.
Car biẽ que quelque peine en aimãt nous tourmẽte,
Si n'eſt-il rien ſi doux ne qui plus nous contente
Que de boire à longs traits le breuuage amoureux:
Les refus, les trauaux, & toute autre amertume
D'abſence ou de courroux, font que ſon feu s'allume,
Et que le fruit d'Amour en eſt plus ſauoureux.
Mais quand la Ialouſie enuieuſe & deſpite
Entre au cœur d'vn Amant, rien plus ne luy profite,
Son heur s'euanouiſt, ſon plaiſir luy deplaiſt,
Sa clairté la plus belle en tenebres ſe change:
Amour dont il chantoit ſi ſouuent la louange,
Eſt vn monſtre affamé qui de ſang ſe repaiſt.

Helas ! ie suis conduit par ceste aueugle rage,
Mon cœur en est saisi, mon ame & mon courage
Elle donne les loix à mon entendement,
Elle trouble mes sens d'vne guerre eternelle,
Mes pensers, mes propos, mes regrets viennent d'elle,
Et tous mes desespoirs sont d'elle seulement.
Elle fait que ie hay les graces de ma Dame,
Ie veux mal à son œil qui les astres enflame,
De ce qu'il est trop plein d'attraits & de clairté:
Ie voudrois que son front fust ridé de vieillesse,
La blancheur de son teint me noirciſt de tristesse,
Et despite le Ciel voyant tant de beauté.
Ie veux vn mal de mort à ceux qui s'en approchent
Pour regarder ses yeux qui mille amours decochent,
A ce qui parle à elle, & à ce qui la suit:
Le Soleil me desplaist, sa lumiere est trop grande,
Ie crains que pour la voir tant de rais il espande,
Mais si n'aimé-ie point les ombres de la nuict.
Ie ne sçaurois aimer la terre où elle touche,
Ie hay l'air qu'elle tire & qui sort de sa bouche,
Ie suis ialoux de l'eau qui luy laue les mains,
Ie n'aime point sa chambre, & i'aime moins encore
L'heureux miroir qui voit les beautez que i'adore,
Et si n'endure pas mes tourmens inhumains.
Ie hay le doux Sommeil qui luy cloſt la paupiere,
Car il est (s'ay-ie peur) ialoux de la lumiere
Des beaux yeux que ie voy, dont il est amoureux.
Las ! il en est ialoux & retient sa pensee,
Et sa memoire aussi de ses charmes pressee,
Pour luy faire oublier mon souci rigoureux.
Ie n'aime point ce vent qui folastre se iouë

Parmi ses beaux cheueux, & luy baise la ioue:
Si grande priuauté ne me peut contenter.
Ie coue au fond du cœur vne ardeur ennemie
Contre ce fascheux Lict, qui la tient endormie,
Pour la voir toute nue & pour la supporter.
Ie voudrois que le Ciel l'eust fait deuenir telle,
Que nul autre que moy ne la peust trouuer belle:
Mais ce seroit en vain que i'en privrois les Dieux,
Ils en sont amoureux: & le Ciel qui l'a faitte,
Se plaist en la voyant si belle & si parfaitte,
Et prẽd tãt de clairté pour mieux voir ses beaux yeux.
Tous ceux que ie rencõtre en quelque part que i'erre
Sont autant d'ennemis qui me liurent la guerre:
S'ils sont vestus de noir, ie croy soudainement
Que c'est pour faire voir à la beauté que i'aime,
Qu'ils sont pleins de constance, ou de tristesse extreme,
Et deuiens ennemi de leur accoustrement.
L'incarnat me fait foy de leur dure souffrance,
Le verd me fait trembler auec son esperance,
Ie cognois par le bleu les ialoux comme moy:
Le bleu c'est ialousie, & la mer en est peinte.
» Mariniers cõme Amans viuent tousiours en crainte.
» Car en mer & en femme il ne faut auoir foy.
Si quelqu'vn est pensif, soudain ie croy qu'il pense
En ce bel œil guerrier, qui comme moy l'offense:
Si ie le voy ioyeux, ie crains qu'il soit contant,
Et souhaitte en pleurant que mes yeux me deçoiuent:
Bref tous ceux que ie voy, i'estime qu'ils reçoiuent
Plus de faueurs que moy, bien qu'ils n'aimẽt pas tant.
Suis-ie pas malheureux de viure en telle sorte?
Ma fureur par le temps se rend tousiours plus forte,

Mille loups affamez me tiraillent le cœur:
Or' i'ay la face bleſme, or' elle eſt enflammee,
Or' ie voudrois donner au trauers d'vne armee,
Or' ie n'oſe paroiſtre & meurs preſque de peur.
Viue ſource d'ennuis, Harpye inſatiable,
Ennemie à toymeſme, enragee, incurable,
Portant au chef cent yeux inceſſamment ouuerts,
Ouuerts pour noſtre mal, clos pour noſtre lieſſe,
Las! plus ie parle à toy plus tu crois ma triſteſſe,
Et remplis mon eſprit de ſerpens & de vers.
Tu rens mes yeux ſi clairs qu'vne longue diſtance
Ne les peut empeſcher de voir en leur preſence
La beauté que i'adore entre dix mille amans.
Ie voy ſa blanche main, qui de l'vn eſt touchee,
A l'autre elle ſous-rit, ſur l'autre elle eſt couchee,
Et voy qu'elle ſe plaiſt en ces contentemens.
Tu fais que mon eſprit en cent lieux ſe tranſporte,
Mon penſer ennemi ſur tes ailes ſe porte,
Preſſé d'vn aiguillon qui viuement le poind:
Tu fais trouuer mon corps où il ne ſçauroit eſtre,
Et réueilles mes ſens pour leur faire cognoiſtre
Ce que ie voudrois bien qu'ils ne cogneuſſent point.
Vous, que comme Deeſſe ici bas ie reuere,
Si vous auez pitié de ma longue miſere,
Et ſi vous deſirez de me voir ſecourir,
Tuez ceſte ſorciere acharnee à ma perte,
Et de ſon ſang tout chaud oignez ma playe ouuerte,
Ce remede tout ſeul eſt propre à me guarir.

XXX.

Amour a mis mon cœur comme vn rocher à l'onde,
Cõme enclume au marteau, cõme vne tour au vent,
Et comme l'or au feu, dont ie pleure souuent,
Et crie à haute voix sans qu'aucun me respõde.
Las! tes yeux sont luisans, & ta tresse m'est blonde
Seulement pour mon mal: car ie vay receuant
Les flots, les coups, l'haleine, & le feu trop viuant,
Sans varier ma foy qui plus ferme se fonde.
L'onde c'est ton orgueil, le marteau mon tourment,
Le vent ta volonté tournant legerement,
Qui pourtant ne m'émeut, ne me rõpt, ne m'encline.
Puis ton ardant courroux plein de froide rigueur,
Cõme vn feu deuorant veut consommer mon cœur,
Mais tout ainsi que l'or dans la braize il s'affine.

XXXI.

Ne dites plus, Amans, que l'absence inhumaine
Tourmente vostre esprit d'vn mal demesuré:
Car qui laisse sa Dame & s'en voit separé,
N'a point de sentiment pour souffrir de la peine.
Ce n'est plus rien de luy qu'vne semblance vaine,
Qu'vn corps qui ne sent rien, pallé & defiguré,
Son ame est autre part, son esprit esgaré
Erre de place en place où son desir le meine.
Celuy qui sent son mal & qui le cognoist bien,
Est encore viuant: mais on ne sent plus rien
Aussi tost que le corps est laissé de son ame.
Donc si c'est vne mort, on peut voir clairement
Que celuy ne fut onq eslongné de sa Dame,
Qui surnomma douleur vn tel esloignement.

XXXII.

Ie ne veux plus penſer que la fureur de Mars
Ardemment allumee au milieu de la France,
Ait pouuoir deſormais de me faire nuiſance,
Bien que ie m'aduenture au plus fort des hazars.
Car ſi i'ay ſouſtenu l'effort de vos regars
Pleins de feux, pleins de traits pouſſez de violence,
Ie n'auray plus de peur qu'autre choſe m'offenſe,
Et ne douteray point les plus braues ſoldars.
Les balles que vos yeux ont tiré dans mon ame,
Ont comblé mon eſprit de martyre & de flame:
Mais vous m'auez bleſſé par vn ſi doux effort,
Que ſ'ils font de tels coups en l'armee ennemie,
Huguenots tuez moy, ie vous donne ma vie,
Ie ne ſçaurois mourir d'vne plus belle mort.

XXXIII.

Las! ie ne verray plus ces Soleils gracieux,
Qui ſeruoyent de lumiere à mon ame eſgaree:
Leur diuine clairté ſ'eſt de moy retiree,
Et me laiſſe eſperdu, dolent & ſoucieux.
C'eſt en vain deſormais, ô grand flambeau des cieux,
Que tu ſors au matin de la plaine azuree,
Ma nuict dure touſiours, & ta treſſe doree
Qui ſert de iour au monde, eſt obſcure à mes yeux.
Mes Yeux helas! mes Yeux, ſources de mon dommage,
Vous n'aurez plus de guide en l'amoureux voyage,
Perdant l'aſtre luiſant qui ſouloit m'eſclairer.
Mais ſi ie ne voy plus ſa clairté couſtumiere,
Ie ne veux pas pourtant en chemin demeurer:
Car du feu de mon cœur ie feray ma lumiere.

CHANSON.

LAS! en vous esloignant, ma Dame,
Aumoins n'emportez point mon ame
Et mon cœur que vous m'auez pris:
Il sied mal à vne Deesse
Ieune & belle comme Cypris,
D'estre cruelle & larronnesse.
Huguenots qui courez la France,
De grace faites moy vengeance
D'vne aussi maumaise que vous:
Sa main est apprise au pillage,
Et ses yeux qui feignent les doux,
N'ont plaisir qu'à faire dommage.
Guettez ceste belle meurtriere,
Qu'elle soit vostre prisonniere,
Elle qui met tout en prison:
Liez ses mains de chaisnes fortes,
Las! qui m'ont volé ma raison,
L'ayant blessee en mille sortes.
Ainsi donc, Ma fiere ennemie,
De ma mort vous serez punie,
Et des torts que vous m'auez faits:
Mais i'ay peur que l'ennemi blesme,
Voyant vos yeux armez de traits,
Se rende prisonnier luy-mesme.

ELEGIE.

PLVS i'esloigne les yeux qui nourrissent ma flame,
Plus ie sens leur effort au plus vif de mon ame:
Et cognoy desormais que c'est trop vainement
Que ie veux m'alleger par vn esloignement.
Ma fiéure en est plus forte, & l'absence inhumaine
Loge en moy chacun iour quelque nouuelle peine,
Quelque nouueau souci, quelque nouueau penser
Qui s'obstine à me nuire & ne veut point cesser.
Dieux que le Souuenir est vne estrange chose!
Il m'importune tant que plus ie ne repose:
Il me suit, il me presse au leuer, au coucher,
Par tout ie le rencontre, & ne m'en puis tacher:
Il rend ma passion, & ma playe incurable.
Encor (ô Souuenir) tu m'es fort agreable,
Et t'aime infiniment, car tu me fais reuoir
Ce qu'helas ie desire, & n'espere l'auoir!
Or' que ie suis absent du bel œil qui me tuë,
C'est heureux Souuenir le presente à ma veuë:
Il me fait repenser au bien que i'ay passé,
Ie le sens en mon cœur de nouueau ramassé,
Ie m'entretiens ainsi, c'est tout ce que ie pense,
Mais d'vn plaisir perdu triste est la souuenance.
Souuent vn vain Espoir qui m'abuse touſiours,
Fait semblant en mon mal de me donner secours:
Il me suit importun, encor que ie le chasse,
Et fait tant qu'en mon cœur il gaigne quelque place:
Mais las s'il fait le doux, & me vient conſoler,

C'est pour croistre ma peine, & la renouueler.
Nagueres cest Espoir par sa belle apparance
M'abusa tellement que ie pris asseurance
De reuoir dans trois iours le soleil de mes yeux,
Dont la viue clairté sert de lumiere aux Cieux.
Dieu que i'eu de pensers durant ces trois iournees!
Ce n'estoyent pas trois iours c'estoyēt trois mille annees,
Qui rempliſſoyent mon cœur de crainte & de desir:
Mon cœur se consommoit esperant ce plaisir.
Durant le premier iour ie ne cessoy de dire,
Hé! si dedans trois iours vn plus beau iour doit luire,
O iours, qui n'auez point pour mes yeux de clairté,
Hastez-vous de passer, c'est trop tard arresté.
Ie verray dans trois iours la beauté que i'adore.
Mais las! qu'en sçay-ie rien? le feu qui me deuore,
Qu'Amour tient en mon cœur nuict & iour allumé,
Peut estre auant trois iours m'aura tout consumé.
Et puis pourrois-ie bien esloigné de ma Dame,
Viure trois iours entiers sans esprit & sans ame?
Non, ie mourray deuant, & ne faut esperer
Que pour là voir encor ie puisse assez durer.
Ainsi ce iour passoit, & la nuict auancee
Ains que le iour suiuant sa course eust commencee,
Ie tournoy mon esprit au nombre qui restoit,
Dont le trop de longueur plus fort me tourmentoit:
Ie ne pouuoy durer d'extreme impatience,
Et touſiours mon desir croissoit en violence,
Et disois en pleurant: O Iours auancez-vous,
Soyez moy, s'il vous plaist, plus gracieux & doux:
Hastez vostre voyage. Et toy Mort qui me presse,
Puis que dedans deux iours ie doy voir ma Maistresse,

Ne me fay point mourir, arreſte vn peu ton bras,
Puis ce terme accompli fay ce que tu voudras:
Ne me clos point les yeux (ô Mort) ie te ſupplie,
Puis que dedans deux iours ie doy reuoir ma vie.
Voyla comme ce iour paſſoit tout lentement,
Faiſant place à la nuict au noir accouſtrement,
Pleine de viſions, ennuyeuſe, effroyable,
Qui trop plus que le iour me rendoit miſerable.
Car mes ſens qui n'eſtoyent autre part diuertis,
Se trouuoyent en ma peine eux-meſmes conuertis.
Eſperant & douteux ie ne ſçauoy que faire,
I'accuſoy la longueur de la nuict ſolitaire,
Qui contraire à mon bien iamais ne ſ'auançoit:
De chardons eſpineux mon lict ſe heriſſoit,
Qui me poignoyent par tout quand i'y faiſoy demeure,
Ie m'en iettoy dehors mille fois en vne heure
Pour regarder le Ciel, & ſi l'aube du iour,
Courriere du Soleil, auançoit ſon retour:
O trop cruelle Aurore, ennieuſe, ennemie,
Qui te retient (diſoy-ie) ainſi tard endormie?
Te plais-tu maintenant ſi fort à careſſer
Ton vieux mari faſcheux, qui ne fait que touſſer,
Immobile, impotent, qui foiblement t'embraſſe,
Et qui te refroidit de ſes membres de glace?
Tu ne dois ſi long temps en pareſſe couuer.
» *La femme d'vn vieillard matin ſe doit leuer.*
Mais las! i'ay belle peur que tu ſois arreſtee
De quelque autre plaiſir, qui te rend moins haſtee.
Tu repoſes, contente, au ſein de ton ami,
Et laiſſes ton vieillard en ſon lict endormi:
Si ne dois-tu pourtant, amoureuſe Courriere,

Laisser tout l'vniuers priué de ta lumiere.
Or sus leue toy donc, rens le iour esclairci,
Si tu vois tes amours ie n'en suis pas ainsi.
Tels ou semblables mots d'vne voix courroucee,
Ie disoy toute nuict, furieux de pensee:
Puis le iour se monstroit, iour qu'il falloit passer
Ains que voir la beauté qui me fait trepasser.
» Tant plus on se voit prest d'vne chose esperee,
» Et plus l'affection s'en fait demesuree.
Depuis le poinct du iour iusqu'au Soleil couché
Ie fu plus que deuant de pensers empeschè,
De plus poignans desirs mon ame estoit attainte,
Mon cœur douteux flotoit entre l'aise & la crainte,
Et n'estimoy iamais que le iour deust finir,
Pour ioüir du bon heur que i'attendois venir.
Las! le iour finit bien, & la nuict nourriciere
Des soucis espineux esteignit sa lumiere:
La nuict aussi passa, puis le iour ensuiuant,
Mais mon espoir trompeur n'enfanta que du vent,
Ce ne fut qu'vn faux songe, & sa promesse vaine
Se perdit dedans l'air, se mocquant de ma peine.
Ie ne veux iamais plus en aimant esperer:
Car l'Espoir ne me sert que de me martyrer.
Sors de moy donc Espoir rempli de flaterie,
Pere de Vanité, d'Erreur, de Tromperie,
Nourricier de nos maux, conceu d'ardans desirs:
Ie ne me fonde plus sur tes fraisles plaisirs,
Tu m'as assez pipé, cherche qui te retire,
Et me laisse pleurer sans confort mon martyre.
Voyla comment, ma Dame, esloigné de vos yeux,
Sans plaisir, sans repos, malade & furieux,

Ie crie & me despite, accusant vostre absence,
Et ne veux que l'espoir me promette allegence.
Car puis que l'Espoir faux tasche à me deceuoir,
Ie ne veux deformais pour tout bien receuoir
Que l'heureux Souuenir des liesses passees,
Qui rendent mes douleurs assez recompensees,
Et qui me font constant mes trauaux endurer,
Voulant iusqu'à la mort vostre serf demeurer.

XXXIIII.

En pire estat ma fortune est venuë,
O tristes yeux, helas! qu'elle n'estoit
Lors que le Ciel, benin, vous permettoit
Voir la beauté de moy tant recogneuë.
Car si l'ardeur où mon ame est tenuë,
S'en approchant d'heure en heure augmentoit,
Son œil piteux mon mal reconfortoit.
Rendant ma vie en espoir maintenuë.
O temps heureux quand ie peu la seruant
Luy decouurir mes ennuis si souuent,
Pleurer, crier, blasmer sa rigueur forte!
Las maintenant ie languy sans confort,
Et de la mort qu'absent d'elle ie porte,
Rien ne me peut deliurer que la mort!

XXXV.

D'où vient qu'vne beauté qui m'eſt touſiours preſente
Au cœur & en l'eſprit, n'eſt preſente à mes yeux?
Et comment fait le ciel, de mon aiſe enuieux,
Que ſans vous, ma douleur, tãt d'angoiſſes ie ſeute?
Plus ie ſuis loing du feu, plus ma flamme eſt cuiſante,
Et mes boüillans deſirs plus chauds & furieux:
Et n'y a bois, rocher, ny diſtance de lieux,
Qui ſerue à me ſauuer d'ardeur ſi violante.
Tu peux luire à ton gré, Soleil du firmament,
Pour les autres mortels, mais pour moy nullement,
Ma nuict dure touſiours loing de l'œil que i'adore.
Ie voudroy que le Ciel me permiſt ſommeiller
Durant ſi longues nuicts qui cachent mon Aurore,
Et puis qu'à ſon retour il me fiſt réueiller.

XXXVI.

Cheueux, preſent fatal de ma douce contraire,
Mõ cœur plus que mõ bras eſt par vous enchaiſné,
Pour vous ie ſuis captif en triomphe mené,
Sans que d'vn ſi beau ret ie cherche à me deffaire.
Ie ſçay qu'on doit fuir les dons d'vn aduerſaire,
Toutesfois ie vous aime, & me tiens fortuné,
Qu'auec tant de cordons ie ſois empriſonné:
Car toute liberté commence à me deſplaire.
O Cheueux mes vainqueurs, vantez-vous hardiment
D'enlacer en vos nœuds le plus fidelle amant,
Et le cœur plus deuõt qui fut onq en ſeruage.
Mais voyez ſi d'amour ie ſuis bien tranſporté,
Qu'au lieu de m'eſſayer à viure en liberté
Ie porte en tous endroits mes ceps & mon cordage.

XXXVII.

Si vous voulez que ma douleur finisse,
Et que mon cœur qui vous est destiné,
Soit de son mal doucement guerdonné,
Mal qu'il endure en vous faisant seruice.
Si vous voulez qu'à iamais ie benisse
L'heure & le poinct qu'à vous ie me donné,
Et que l'ennuy, qui me suit obstiné,
Comme vn ombrage en l'air s'euanouïsse:
Sans grand trauail soudain vous le pouuez,
La guarison en vos mains vous auez,
Du mal d'Amour qui iusqu'au cœur me touche.
Car s'il vous plaist de le faire cesser,
Il ne vous faut seulement prononcer
Qu'vn doux Ouy du cœur & de la bouche.

XXXVIII.

Aimons nous, ma Deesse, & monstrons à l'espreuue
Qu'vne si belle ardeur ne se peut allumer:
Nostre amour s'en fera d'autant plus estimer
Qu'en ce temps la constãce en peu d'amãs se treuue.
Bien que le ciel, l'enuie, & la fortune pleuue
Sur nous tout ce qu'ils ont d'angoisseux & d'amer,
Iamais il ne pourront nos cœurs desenflammer,
Le tẽps mesme en passãt rẽdra nostre amour neuue.
Lisant en vostre cœur i'y verray mon vouloir,
Ce sera mesme ennuy qui nous fera douloir,
Et ne garderons rien que nous nous voulions taire.
Nous n'aurons en deux corps qu'vn esprit seulement.
Car l'amour si commune est comme vn diamant,
Qui demeure sans prix és mains du populaire.

XXXIX.

Mari ialoux, qui me defens la veuë
De la beauté si bien peinte en mon cœur,
De tes fureurs mon desir prend vigueur,
Et mon amour plus forte continuë.
Plus vne place est cherement tenüe,
Plus elle acquiert de louange au vainqueur:
Plus tu seras vers moy plein de rigueur,
Plus ie rendray ma constance cogneuë.
Quand on ne peut vn cœur froid allumer,
Il faut sans plus luy defendre d'aimer,
Tout aussi tost le voila plein de flamme.
Donc si tu veux viure bien asseuré,
Ferme les yeux, ne garde point ta femme.
» Le bien permis est le moins desiré.

XL.

I'excuse le mari de celle qui m'a pris,
D'estre si deffiant, de n'aller point sans elle:
Ie voudroy deux cens yeux de peur d'estre surpris,
Si i'estoy possesseur d'vne chose si belle.
Le Gouuerneur d'vn fort, vigilant & fidelle,
Iamais d'vn long sommeil n'assoupit ses esprits,
Il s'éueille en sursaut, court voir sa sentinelle,
Et craint touſiours qu'on ait sur sa place entrepris.
Le maudit vsurier qui sa richesse adore,
Sent dés qu'il en est loing qu'vn souci le deuore,
Et que mille glaçons le transissent de peur.
Hé! qu'est-ce qu'vn threſor, ou qu'vne forteresse
Aupres de la beauté qui fait viure mon cœur?
Son mari fait donc bien gardant telle richesse.

XLI.

I'ay faict de mes deux yeux vne large riuiere,
Que de vos fiers regards les feux eſtincelans,
Et de mon eſtomach les braiſiers violans,
Au lieu de la tarir, font deuenir plus fiere.
Contre voſtre rigueur ie veux (belle Meurtriere)
Mettre auec mes ſoupirs ces pleurs touſiours coulãs,
Puis les ietter aux vens : les vens, courriers volans,
Les porteront en l'air d'vne courſe legere:
Puis l'element du feu de l'air les tirera,
Mais leur humidité pourtant ne tarira:
Car des eaux de mes pleurs la ſource eſt eternelle.
Ils viendront iuſqu'au Ciel, lors les Dieux, de pitié,
Puniront vos rigueurs, vengeans mon amitié:
Car ils me feront ſage, & vous feront moins belle.

TOMBEAV D'AMOVR.

CY giſt l'aueugle Amour, ſa puiſſance eſt eſteinte,
Celle qui m'a tué l'a faict mourir auſſi:
Son arc vainqueur des dieux, & ſes traits ſont ici,
Mais ce n'eſt rien q̃ cẽdre, ils ne font plus de crainte.
En fin le pauure enfant ſ'eſt laiſſé deceuoir,
Apres auoir cent fois taſché bruſler ma Dame.
Car ne l'ayant peu faire, il penſa que ſa flame
Iadis tant crainte au Ciel n'auoit plus de pouuoir.
Douteux, pour l'eſſayer il la porte à ſes ailes,
Le feu leger ſ'y met, dont il eſt tout eſpris:
Il pleure, il voit ſa faute, il remplit l'air de cris,
Mais c'eſt donner vigueur à ſes flammes cruelles.
Amans, pardonnez moy (diſoit-il en mourant)
Ie n'euſſe iamais creu ma flamme eſtre ſi forte:
Aumoins que mon treſpas vos ennuis reconforte,
Ie meurs du meſme feu qui vous va deuorant.

CHANSON.

CELVY que le Ciel tout puissant
Fait d'vn cœur ardant en naissant,
Veut que chacun luy obeïsse:
Mais bien que son œil vigoureux
M'ait rendu chaud & genereux,
Ie n'aime qu'à faire seruice.
Guerriers qui d'vn bras glorieux
Grauez vos faicts victorieux
Aux durs tableaux de la Memoire,
Vantez vostre commandement:
De moy ie sers si noblement,
Que ie ne chante autre victoire.
Le forçat sauué du danger
Monstre sa chaisne à l'estranger,
Triste enseigne de son supplice:
Et moy ie monstre mon lien,
Heureuse marque de mon bien:
Car mon bien vient de mon seruice.
Alcide en tous lieux redouté,
Ayant mille monstres domté,
Seruant effaça ceste gloire.
Mon seruice n'est pas ainsi:
Car il rend mon nom esclairci
Trop plus qu'vne belle victoire.
O vous furieux de soucis,
Sans repos troublez & transis
Pour renuerser vne police,
Ayans l'vniuers trauaillé,
Le pris qui vous sera baillé,

N'eſt rien aupres de mon ſeruice.
Ce bel œil qui donne le iour
Alors qu'il chaſſe à ſon retour
La nuict marchant en robe noire,
Ne voit rien par tout l'vniuers,
Deuant, derriere, & de trauers,
Eſgal au Dieu de ma victoire.
Heureux qui ſert comme ie fais,
Et qui conſacre tous ſes faits
A choſe ſi ſaincte & propice:
Auſſi pour m'en recompenſer
Rien mieux ie ne ſçaurois penſer
Que de mourir en ſon ſeruice.

XLII.

Quand ie penſe aux douleurs dont i'eſtoy tourmenté
Durant que ie viuoy ſous l'amoureux empire:
Ce penſer me tranſporte, & fait que ie ſouſpire,
Touché du ſouuenir de ma captiuité.
C'eſt en vain (dy-ie alors) que quelque autre beauté
Entreprend deſormais de me penſer reduire:
Car en me ſouuenant de mon paſſé martyre,
Ie ſçauray mieux garder ma chere liberté.
Voyla ce que i'aſſeure, & que ie penſe faire,
Mais voyant vos beautez ie croy tout le contraire,
Et cours aueuglément au malheur preparé.
Adieu donc Liberté, tu m'as aſſez ſuiuie,
Ie ne redoute plus le trauail enduré:
En ſi belle priſon ie veux perdre la vie.

Ie

XLIII.

Ie m'estoy dans le Temple vn Dimanche rendu,
Que de la mort de Christ on faisoit souuenance,
Et touché iusqu'au cœur de viue repentance,
Ie soufpiroy le temps que i'ay mal despendu.
O Seigneur qui des cieux en terre es descendu
Pour guarir les pecheurs & lauer leur offense,
Que ton sang ruisselant en si grand' abondance
N'ait point esté pour moy vainement respandu:
Seul Sauueur des humains sauue ta creature.
I'achenoy de prier, quand ie vey d'auenture
Celle dont les beaus yeux sans pitié m'ont desfaict.
Ah Dieu! (ce dy-ie alors la voyant en priere
Triste & l'œil abaissé) ceste belle meurtriere
Se repent-elle point du mal qu'elle m'a faict?

XLIIII.

Que maudits soyẽt mes yeux si promts à mon dõmage,
Qui pour le seul plaisir de voir vostre beauté
Ont laschement trahy ma libre volonté,
Mis mes pensers en trouble, & mõ ame en seruage!
Mon mortel ennemi par eux a eu passage
Dans mon cœur desarmé qu'or' il tient arresté:
Et luy qui contre Amour s'estoit si bien porté,
Sent pour sa recompense vn feu qui le saccage.
Car ce Dieu sans pitié, comme vn cruel vainqueur,
Met en feu ma despouille, & se cãpe en mon cœur,
Dont il ne partira iusqu'à tant que ie meure.
Mais (ô maudit Amour) tu n'as point de raison.
Car si tu prens mon cœur pour y faire demeure,
Es-tu pas bien enfant de brusler ta maison?

XLV.

O Mort tu pers ton temps de me poursuiure ainsi,
Me tenant miserable en fiéure continuë,
Qui trouble mon cerueau, comme la mer esmeuë
Battant de cent boüillons vn rocher endurci.
Ie n'ay plus de couleur, mon œil est tout noirci,
Ma langue ardant sans cesse est seiche deuenue,
Mon accez violant iamais ne diminue,
Et tu ne peux finir ma vie & mon souci.
C'est que tes coups sont vains contre vne froide lame,
Sans cœur, sans mouuemẽt, sans esprit, & sans ame.
Qui rebouche les traits de ta cruelle main.
Si tu veux donc (ô Mort) triompher de ma vie,
Il faut contre ma Dame addresser ta furie,
Blesse mõ cœur qu'ell' ha ie mourray tout soudain.

XLVI.

I'estoy sans cognoissance estendu dans ma couche,
Sans pouls, tousiours resuant, mortellement atteint:
Mes yeux estoyent cauez, de mort estoit mon teint,
Et mon corps tout courbé comme vne vieille souche:
La fieure auoit cueilli les roses de ma bouche,
Et palli le vermeil sur mon visage peint:
Mes amis desolez hautement m'auoyent pleint,
Me voyant si debile, & mon œil si farouche.
Durant que ie mourois, le rigoureux Amour
Collé sur mon cheuet, sans repos nuict & iour
Me soufflоit à l'oreille, & redoubloit ma flame.
Las! Amour laisse moy mourir plus doucement.
Ie le veux bien (dit-il) mais fay ton testament,
Et dy qu'apres ta mort tu me laisses ton ame.

XLVII.

Ceſt humeur qui m'aueugle & me bande les yeux,
Coulant inceſſamment, pour mon bien eſt venuë:
Car ie ceſſe de voir le bel œil qui me tuë,
Et qui rend de ma priſe vn enfant glorieux.
Nõ ce n'eſt pour mõ bie: Car c'eſt quelqu'vn des dieux
Ialoux du paradis, qui bien-heuroit ma veuë
En l'obiet des beautez dont vous eſtes pourueuë,
Qui m'a donné ce mal, de mon aiſe enuieux.
Quiconque ſois des dieux, ceſſe d'auoir enuie
Que deux ſi beaux ſoleils facent luire ma vie,
Et que de leurs rayons procedent mes chaleurs:
Helas i'achepte aſſez les regards de ma Dame,
Qui ſens pour vn trait d'œil mille pointes en l'ame,
Et pour vn court plaiſir tant de longues douleurs.

XLVIII.

Ie me laiſſe bruſler d'vne flamme couuerte,
Sans pleurer, ſans gemir, ſans en faire ſemblant:
Quand ie ſuis tout en feu, ie feins d'eſtre tremblant,
Et de peur du peril ie conſens à ma perte.
Ma bouche inceſſamment aux cris d'Amour ouuerte,
N'oſe plaindre le mal qui mes ſens va troublant,
Bien que ma paßion ſans ceſſer redoublant
Paſſe toute douleur qu'autrefois i'ay ſoufferte.
Amans qui vous plaignez de voſtre ardant vouloir,
D'aimer en lieu trop haut, de n'oſer vous douloir,
N'égalez voſtre cendre à ma flamme incogneuë.
Car ie ſuis tant, par force, ennemi de m'n bien,
Que ie cache ma peine à celle qui me tue,
Et quand elle me plaint ie dy que ce n'eſt rien.

XLIX.

Quel supplice infernal, quelle extreme souffrance
Peut approcher du mal dont ie suis tourmenté?
O rigoureux Amour, si ie t'ay despité
Tu te monstres trop aigre à punir mon offense.
I'auois esté six mois pleurant pour vne absence,
Languissant, desolé, couuert d'obscurité,
Viuant du seul espoir de reuoir la clairté,
Qui fait fleurir mes iours par sa douce influence.
Amans iugez ma peine: or' qu'elle est de retour
Il faut pres de ses yeux pour couurir mon amour,
Que sans la regarder ie tourne ailleurs la veuë.
Helas! ie suis reduit iusqu'à si piteux poinct,
Qu'à fin que mon amour à tous soit incogneuë,
Ie feins tant qu'elle croit que ie ne l'aime point.

L.

Veu que de vostre Amour ie n'attens que martyre,
Et me voir sans proffit peu à peu consommer,
Ie m'esbahy comment ie vous puis tant aimer,
Et que de vos prisons mon cœur ie ne retire.
Helas! depuis trois ans que pour vous ie soupire,
Et sens de mille traits ma poitrine entamer,
Ie n'ose seulement vostre serf me nommer,
Et mourant par vos mains ie crains de vous le dire.
Que faut-il que i'espere en l'estat où ie suis?
Pour ne vous aimer point ie fay ce que ie puis,
Ie cache mon amour & ma douleur extreme.
Ie me tiens loing de vous forçant ma volonté,
Ie feins d'aimer ailleurs, ie fuy l'oisiueté:
Mais malgré que i'en aye il faut que ie vous aime.

LI.

Puis qu'il vous plaist, Madame, & qu'auez tãt d'enie
Que ie cesse d'aimer, d'adorer & d'auoir
Au cœur vostre portraict, ie vous veux faire voir
Que ie puis l'impossible en vous rendant seruie.
Vos rigueurs, vos desdains, les douleurs de ma vie,
En vain eussent pensé ma constance esmouuoir:
Car aux plꝰ grãs malheurs s'augmẽtoit sõ pouuoir,
Comme un roc s'endurcist aux vents & à la pluie.
Mais puis q̃ ie vous fasche, & qu'il ne vous plaist pas
D'un regard seulement honorer mon trespas,
Puis que ma seruitude & ma foy vous offense,
L'ame & le cœur en feu, l'œil de pleurs tout chargé,
Pour ne vous ennuyer par trop de patience,
Et pour vous obeïr i'accepte mon congé.

LII.

Le robuste animal dont l'Inde est nourriciere,
Qui pour n'estre pollu se purge & va lauant,
A fin que plus deuõt il puisse en arriuant
La nouuelle Diane, adorer sa lumiere.
S'il faut monter sur mer par force ou par priere,
Estant pres du vaisseau ne veut passer auant
Si son maistre ne parle & luy iure deuant
De sain le reconduire en sa terre premiere.
Moy plus lourd mille fois & plus mal aduisé
Sur mer à tous perils ie me suis exposé
Sans promesse d'Amour mon guide en ce voyage.
Donc ô belle Diane helas! asseurez moy,
Si pour vous adorer seule ainsi que ie doy
De toute vieille erreur i'ay purgé mon courage.

LIII.

Belle & cruelle main, qui m'auez enchaisné
Dans la prison d'Amour mon antique aduersaire,
Estant si delicate, hé comment se peut faire
Qu'vn coup si dangereux par vous me soit donné?
Mon cœur nouueau captif en est tout estonné,
Mes sens tous esperdus, & mon œil temeraire
De vous voir pour son mal ne se sçauroit distraire,
Tant la beauté l'attire & le rend obstiné.
Par vn nouuel effort mon ame est surmontee.
Ie sçauois bien que Mars par sa main redoutee,
Fait ses actes guerriers & se rend plus cogneu:
Mais que ma liberté deust estre retenue
Par vne main si tendre, encores toute nue,
Ce miracle est à moy seulement aduenu.

LIIII.

Ie voyois foudroyer d'vn effort incroyable
Les murs d'vne cité que l'ennemi tenoit:
La place estoit en feu, l'air autour resonnoit
Horrible de fumee & de bruit effroyable.
Le rebelle ennemi d'vn courage indomtable,
Canonnant sans cesser nostre choc soustenoit:
L'vn couroit à l'assaut, l'autre s'en reuenoit
Remportant pour loyer vne playe honorable.
Or comme ie pensois estre hors du danger,
Deux yeux qu'Amour luymesme auoit voulu char-
ger,
Me vindrent dans le cœur mortellement attaindre.
Las! les plombs ennemis ne m'auoyent point blessé,
Les balles de vos yeus sõt beaucoup plus à craindre,
Qui m'ont en mille endroits cruellement percé.

LV.

I'accompare ma Dame au ſerpent furieux,
Que le diuin Thebain ſurmonta par la flame:
Ce ſerpent eut ſept chefs, & ma cruelle Dame
Ha ſept moyẽs vaïqueurs des humaïs & des Dieus:
Le teint, le front, la main, la parole, & les yeus,
Le ſein, & les cheueux qui retiennent mon ame.
Auec ces ſept beautez les rochers elle entame,
Et touſiours ſon pouuoir reuient victorieux.
De chacun de ces chefs ſept autres nouueaux ſortent,
La mort, les traits, le feu, les deſirs qui tranſportent,
L'eſpoir, la deffiance, & l'aſpre deconfort.
Ils ſont de ce ſeul poinct differens de nature,
C'eſt qu'auecque du feu l'Hydre fut mis à mort,
Et l'autre prend ſans plus de mon feu nourriture.

LVI.

Chacun iour mon eſprit de ſon corps ſe retire,
Ie tombe en paſmoiſon, ie perds le mouuement,
Ma couleur deuient palle, & tout en vn moment
Ie n'entens, ie ne voy, ie ne ſens, ny reſpire.
Reuenant puis apres vers le ciel ie ſouſpire,
I'ouure les yeux ternis, ie m'eſmeus doucement
Comme vn qui a dormi: puis ſans eſtonnement
I'attens le prompt retour d'vn ſi laſche martyre.
Ceux qui voyent comment ce mal me met au bas,
Cõme il reuient ſoudain, n'attẽdent qu'vn treſpas,
Qui ces petites morts d'heure à autre finiſſe.
Il ne m'en chaut pour moy, c'eſt tout mon reconfort:
Mais pour voꝰ ie m'en plaïs, qui perdrés à ma mort
Vn cœur qui n'eſtoit nay que pour voſtre ſeruice.

LVII.

Beaux nœuds cresp̃es & blons nonchalamment espars,
Dõt le vainqueur des Dieux s'empriſonne & ſe lie:
Front de marbre viuant, table claire & polie,
Où les petits Amours vont aguiſant leurs dars.
Eſpais monceau de neige aueuglant les regards,
Pour qui de tout obiet mon œil ſe deſallie:
Et toy guerriere main de ma priſe embellie,
Qui peux nue acquerir la victoire de Mars.
Yeux pleuuans à la fois tant d'aiſe & de martyre,
Sou-ris par qui l'Amour entretient ſon empire:
Voix, dont le ſon demeure au cœur ſi longuement:
Eſprit par qui le fer de noſtre âge ſe dore,
Beautez, graces, diſcours, qui m'allez transformant,
Hé cognoiſſez-vous point comme ie vous adore?

DIALOGVE.

Qui vous rend, ô mes Yeux, voſtre ioye premiere,
Veu q̃ vous n'eſtiez pl⁹ qu'aux pleurs accouſtumez?
L'eſperance de voir noſtre aimable lumiere,
Et d'adorer bien toſt ſes rayons tant aimez.
D'où vient que mon oreille eſt ſi prompte & ſoudaine,
Et qu'elle eſt attentiue à tout bruit qui ſe fait?
Il luy ſemble d'ouir ceſte voix ſur-humaine,
Qui peut rendre mon cœur contant & ſatisfait.
Eſt-ce Amour, ô mes pieds, qui vous preſte ſes ailes,
Veu que les iours paſſez vous ne pouuiez marcher?
C'eſt que nous courõs voir des beautez immortelles,
Dont l'effort ſuffiroit pour mouuoir vn rocher.

Pourquoy doc, ô mõ Cœur, quãd ceſt heur nous arriue,
Languis-tu de foibleſſe, & te vas effroyant?
C'eſt l'extreme deſir qui ta force me priue,
Puis ie crains de mourir de ioye en la voyant.

CHANSON.

AMOVR grand vainqueur des vainqueurs
Et la Beauté royne des cœurs
Iadis firent vn vœu notable,
Et pour n'y manquer nullement
Chacun iura maint grand ſerment,
Qu'il le tiendroit irrevocable.
Premier ceſt enfant paſſager
Iura de iamais ne loger
En eſprit ou en fantaiſie
Autant d'vn mortel que d'vn Dieu,
Qu'il n'y retinſt touſiours vn lieu
Pres de ſoy pour la Ialouſie.
Beauté iurant apres Amour,
Promit de ne faire ſeiour
Ny d'arreſter iamais en place,
Sans y loger auſſi ſoudain
L'orgueil fantaſtique & hautain,
L'aigreur, le meſpris, & l'audace.
Sermens cruels & rigoureux,
C'eſt par vous que les amoureux
Sont preſſez d'angoiſſes mortelles.
L'vn rend leur eſprit tranſporté,

L'autre fait que la cruauté
Ha tant de force au cœur des belles.
De ces vœux trop bien obſeruez
Nous auons eſté reſeruez,
O ma belle & chere Deeſſe:
Vos douces beautez & ma foy
Sont du tout exempts de la loy
Et ne ſentent point ſa rudeſſe.
Car bien que la meſme beauté
Ait en vous ſon ſiege arreſté,
Rien de fier ne vous deshonore:
Vos yeux & vos propos ſont doux,
Il eſt vray que ce n'eſt à tous,
Mais à moy ſeul qui vous adore.
Auſſi iaçoit que vos beaux yeux
Puiſſent rendre iuſques aux cieux
Du plus grand Dieu l'ame ſaiſie:
Voſtre foy m'a tant aſſeuré,
Et leur feu ſi bien eſclairé
Que ie ſuis franc de ialouſie.
Puiſſions-nous viure ainſi touſiours,
Maiſtreſſe, heureux en nos amours,
A qui nulle autre ne reſſemble:
Et ſ'il faut ſentir du malheur,
Que ce ſoit la ſeule douleur
De n'eſtre pas touſiours enſemble.

LVIII.

La Foy, qui pour ſon temple a choiſi ma poitrine,
Iamais n'en partira, quoy qu'il puiſſe arriuer:
L'effort du temps vainqueur ne l'en ſçauroit priuer,
Contre tous ſes aſſauts plus ferme elle ſ'obſtine.
Que le ciel courroucé contre moy ſe mutine,
Il ne ſçauroit pourtant vne eſcaille enleuer,
Les tourmens plus cruels ne font que l'eſprouuer,
Comme l'Or en la flamme aux maux elle ſ'affine.
Elle arreſte mon cœur à cloux de diamant,
Et pour tout artifice elle fait qu'en aimant
Ie me ſerue d'amour & de perſeuerance.
Mon feu bruſle touſiours & n'eſt point cuident,
Auſſi l'amour en moy n'eſt point par accident,
Il eſt de ma nature & ma propre ſubſtance.

LIX.

Iamais au grand iamais on ne verra changer
La foy que ie vous ay nouuellement iuree:
Pluſtoſt faudront les eaux en la plaine azuree,
Et l'element du feu ne ſera plus leger.
Le Ciel & mon vouloir à vous m'ont fait ranger,
Seule vous me ſemblez digne d'eſtre adoree:
Et cognois que ma veuë eſtoit fort eſgaree,
Quand de moindre clairté ne pouuoit ſ'eſtranger.
Celle que i'ay long temps fidellement aimee,
Pour retirer ſa flamme en cent lieux allumee,
Autre cœur que le mien choiſira deſormais.
Hé qui ſeroit conſtant parmi tant d'inconſtance?
Trop ſouuent irrité i'ay perdu patience,
Et ne l'aimeray plus iamais au grand iamais.

LX.

Comme vn pauure malade en la couche arresté,
Qui pour sa guarisõ prẽd maint & maint breuuage,
Herbes, charmes, billets, mais tout à son dommage:
Car son mal incurable en est plus irrité.
En fin perdu d'espoir, quand il a tout tenté,
Remet à Dieu sa vie, & n'a plus de courage
D'attendre aucun secours, ny que rien le soulage
Que celle qui des maux est le but limité.
De mesme en mes douleurs i'auois pris esperance
Que l'oubly, la raison, le dedain, ou l'absence
Me pourroyent alleger ou du tout me guarir:
Mais voyant que sans fruict mon attente se treuue,
I'obeïs au Destin, & sans faire autre preuue,
Des beaux traits de vos yeux ie consens de mourir.

LXI.

Quand i'admire, estonné, vostre beauté parfaicte,
Que l'esprit seulement ne sçauroit concenoir,
Mon cœur mauuais deuin du mal qu'il doit auoir
Croit que rien de rigueur n'y peut faire retraicte.
Sur la plus belle Idee au ciel vous fustes faicte,
Voulant Nature vn iour mõstrer tout son pouuoir:
Depuis vous luy seruez de forme & de miroir,
Et toute autre beauté sur la vostre est portraicte.
Beaux yeux qui rẽdez serfs tous ceux que vous voyez,
Yeux qui si doucement mon espoir foudroyez,
Sans qui du faux Amour la trousse est depourueuë:
Non, i'atteste en iurant vostre effort nompareil,
Et vos douces fiertez, que ie prise ma veuë
Plus pour vous regarder que pour voir le soleil.

LXII.

Si i'aime autre que vous, que l'honneſte penſee,
Qu'Amour loge en mon cœur, ſ'en puiſſe departir:
Et que voſtre beauté qui m'a rendu martyr,
Ne me ſoit iamais plus que fiere & courroucee.
Si ce n'eſt de voſtre œil que mon ame eſt bleſſee
Iamais d'allegement ie n'y puiſſe ſentir,
Qu'à regret ie vous ſerue, & taſchant de ſortir
Que de plus peſans fers ma raiſon ſoit forcee.
Si i'aime autre que vous, Amour tyran des dieux
Les feus croiſſe en mõ ame, & les plœurs en mes yeux,
Et que voſtre rigueur mon ſeruice reiette.
Las! ie n'aime que vous, ny ne ſçaurois aimer,
Ie deſpite autre amour qui me ſceuſt enflammer:
Mon cœur eſt vne roche à toute autre ſagette.

LXIII.

Pendant que mon eſprit mille douceurs conçoit,
Et qu'en vous adorant, tout rauy, ie ſoupire,
Amour par vos regards mille fleches me tire,
Et captiue mon cœur qui ne s'en apperçoit.
Car voyant vos beautez, le grand heur qu'il reçoit
Fait qu'il eſt inſenſible au plus cruel martyre,
Et croit que tout le ciel n'a pouuoir de luy nuire:
Tant l'excés du plaiſir quelquefois nous deçoit.
Mais quand ie ſuis forcé d'eſloigner voſtre veuë,
Trop tard ie m'apperçoy de ma perte aduenue,
Mon œil ſe chãge en ſource, & mõ ame en flãbeau:
La mort meſme à l'inſtant m'oſte toute puiſſance,
Et ie mourrois heureux ſi i'auois aſſeurance
Que mon cœur ſi fidelle euſt vos yeux pour tõbeau.

LXIIII.

Chaſte ſœur d'Apollon dont ie ſuis eſclairé,
Le iour comme la nuict deité redoutable,
Que la force d'Amour a connue indomtable,
Amour des autres Dieux tant craint & reueré:
Voy ce pauure Acteon ſans pitié deuoré
Par ſes propres penſers d'vne rage incroyable,
Pour auoir offensé d'erreur trop excuſable
Si le feu de ta haine eſtoit plus moderé.
Il fut audacieux, mais ſa haute entrepriſe
Auec tant de rigueur ne doit eſtre repriſe,
Ains merite pluſtoſt loyer que chaſtiment.
Toutesfois ſi ton ire autrement en ordonne,
Bien, il ſouffrira tout: ſ'eſcriant au tourment
Que trop douce eſt la mort quād Diane luy donne.

LXV.

Si l'amour de ma foy rend voſtre ame craintiue,
Doutant que ce vouloir qui iadis m'a bruſlé,
Par le temps à la fin ſoit eſteint ou gelé,
Que de ſi vaine erreur la verité vous priue.
Iamais en mon eſprit flamme ne fut ſi viue,
Ie ſuis tel que i'eſtois quand mon cœur fut volé
Le iour qu'vn chaſte amour dans vos yeux recelé
Rendit heureuſement ma liberté captiue.
Ie gouſte, en vous oyant, meſme rauiſſement,
Ie tremble, en vous voyant, d'aiſe & d'eſtonnement,
De voſtre ſeul regard ma bleſſure ſ'allege.
Iamais autre que vous conſtant ne me rendra,
Ie ſuis ſerf de Diane, & qui me retiendra
Doit eſtre chaſtiee ainſi que ſacrilege.

LXVI.

O vers que i'ay chantez en l'ardeur qui m'enflame,
Ie deuiens à bon droict de voſtre aiſe enuieux!
Vous viendrez en la main, & retiendrez les yeux
Qui retiennent mon cœur en l'amoureuſe flame.
Gardez-vous ſeulement des regards de ma Dame,
Ardans flambeaux d'Amour, benins & gracieux:
Car ſ'elle peut bruſler les mortels & les Dieux,
Elle vous bruſlera, comme elle a faict mon ame.
Ie ſçay qu'il euſt fallu pour monſtrer ſon pouuoir
Vn eſprit plus diuin, plus d'art, plus de ſçauoir:
Mais eſtant plein d'amour ie fuy tout artifice,
I'eſcry ce que ie ſens, mon mal me fait chanter,
Et le plus beau laurier que i'en veux meriter
C'eſt d'alleger ma peine, & la rendre propice.

LXVII.

I'ay couru, i'ay tourné volage & variable
Selon que la ieuneſſe & l'erreur m'ont pouſſé,
Et mon vol trop hardy iuſqu'au Ciel i'ay hauſſé,
Dreſſant à mes deſirs maint trophee honorable.
S'il y eut onq amant heureux & miſerable,
Faſché, contant, ialoux, bien & mal careſſé,
Qui par tous les deſtours hazardeux ait paſſé,
C'eſt moy, dont le renom doit eſtre memorable.
Rendu ſage à la fin ie me ſuis retiré
A voſtre œil qui de moy fut premier adoré,
Ne trouuant autre part nulle flamme aſſez claire.
Vous ſeule à l'aduenir ayez ſur moy pouuoir,
Les amours de ce temps voſtre foy m'ont fait voir.
» Vn cõtraire eſt touſiours mieus veu par ſon cõtraire.

Fin du II. liure de Diane.

LES AMOVRS D'HIPPOLYTE.

PAR PHILIPPES DES PORTES.

SONNETS.

I.

ICARE est cheut icy le ieune audacieux,
Qui pour voler au Ciel eut assez de courage:
Icy tomba son corps dégarni de plumage,
Laissant tous braues cœurs de sa cheute enuieux.
O bien-heureux trauail d'vn esprit glorieux,
Qui tire vn si grand gain d'vn si petit dommage!
O bien-heureux malheur plein de tant d'auãtage,
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux!
Vn chemin si nouueau n'estonna sa ieunesse,
Le pouuoir luy faillit & non la hardiesse,
Il eut pour le bruster des astres le plus beau.
Il mourut poursuiuant vne haute aduenture,
Le Ciel fut son desir, la Mer sa sepulture.
Est-il plus beau dessein, ou plus riche tombeau?

II.

Quād ie pouuois me plaindre en l'amoureux tourmēt,
Donnant air à la flamme en ma poitrine enclose,
Ie viuois trop heureux : las ! maintenant ie n'ose
Alleger ma douleur d'vn soupir seulement.
Tu me chastie', Amour, trop rigoureusement: (se,
I'aime, & ie suis cōtraint de feindre vne autre cho-
Au fort de mes trauaux ie dy que ie repose,
Et monstre en mes ennuis vn vray contentement.
O dure cruauté de ma passion forte!
Mais ie me plains à tort du mal que ie supporte
Veu qu'vn si beau desir fait naistre mes douleurs:
Puis i'ay ce reconfort en mon cruel martyre,
Que i'escry toute nuict ce que ie n'ose dire,
Et quand l'encre me faut ie me sers de mes pleurs.

III.

Venus cherche son fils, Venus toute en colere
Cherche l'aueugle Amour par le monde esgaré:
Mais tu le cherche' en vain, ô diuine Cythere:
Car il s'est à la fin dans mon cœur retiré.
Que sera-ce de moy ? Que me faudra-til faire?
Ie me voy d'vn des deux le courroux preparé:
Egalle obeïssance à tous deux i'ay iuré.
Le fils est dangereux, dangereuse est la mere.
Si ie recele Amour, son feu bruste mon cœur:
Si ie decele Amour, il est plein de rigueur,
Et trouuera pour moy quelque peine nouuelle.
Amour, demeure donc en mon cœur seurement,
Mais fay que ton ardeur ne soit pas si cruelle,
Et ie te cacheray beaucoup plus aisément.

IIII.

Quand ie suis tout le iour de douleurs agité,
Que i'eusse aumoins la nuict quelque douce alle-
Certes la passion ha trop de violence, (gence!
Qui touſtours continue en son extremité.
Pensers, desirs, soucis, pleins d'importunité,
Hé donnez moy, de grace, vn peu de patience!
Mais vous me trauaillez pour punir mon offense,
De ce que i'ose aimer vne diuinité.
Encor en endurant ma douleur vehemente,
(O trop cruel destin!) celle qui me tourmente
Ignore que ie meurs par l'effort de ses yeux.
Ma Dame, helas! monstrez que vous estes diuine,
Lisez dedans les cœurs ainsi que font les Dieux,
Et voyez que mon mal a de vous origine.

V.

Puis que vous le voulez, demeurez inhumaine,
Et me faisant mourir feignez de n'en rien voir,
Vous ne pourrez pourtãt ma constance esmouuoir:
Car du feu de vos yeux mon ame est toute pleine.
Mon cœur est immuable & mon amour certaine,
Les plus cruels tourmens y perdent leur pouuoir:
S'il aduient que ie meure en faisant mon deuoir,
Vous en aurez l'offense, & i'en auray la peine.
Las! mon mal me plaist tãt, pource qu'il vient de vous,
Que ie trouue en souffrant le martyre bien doux,
Et de m'en deliurer ie ne prens point d'enuie.
C'est pourquoy ie craindroy de mourir en aimant,
Non pour fuir la mort, mais de peur seulement
De perdre mes douleurs si ie perdoy la vie.

VI.

Ie ne puis pour mon mal perdre la ſouuenance
Du ſoir, ſoir de ma mort, que mon œil curieux
Oſa voir, trop hardi, le plus parfaict des cieux,
Et l'immortel ſoleil ſi luiſant à la France.
Mon Dieu que de clairtez honoroyent ſa preſence,
Que d'amours, de deſirs, & d'attraits gracieux!
Mais pluſtoſt que de morts, de ſoucis furieux,
De peurs, d'aueuglemens, pour punir mon offenſe!
Ie voyois bien mon mal, mais mon œil deſireux,
Raui de ſes beautez, ſ'y trouuoit bien-heureux,
Lors qu'vn flãbeau cruel trop toſt l'en feit diſtraire.
Helas! flambeau ialoux de ma felicité,
N'approche point d'ici, porte ailleurs ta clairté,
Sans toy ceſt œil diuin rend la ſalle aſſez claire.

VII.

Amour ſceut vne fois ſi viuement m'atteindre,
Qu'il me tint trois hyuers en langueurs & en cris:
A la fin la Raiſon regaignant mes eſprits,
Chaſſa l'aigre douleur qui tãt me faiſoit plaindre.
Mais ainſi qu'vn flãbeau qu'on ne fait q̃ d'eſteindre,
Si le feu ſ'en approche eſt auſſi toſt repris:
Dans mon cœur chaud encore vn braſier s'eſt épris,
Voyant voſtre bel œil qui les dieux peut cõtraindre.
O que ce feu nouueau, dont ie ſuis conſumé,
Eſt plus ardent que l'autre en mon cœur allumé!
Bien qu'il ne luiſe point que ſa flamme eſt cruelle!
De ma premiere amour ie me ſuis peu guarir,
Mais ie n'eſpere plus ceſte autre ſecourir:
Car, las! preſque touſiours la rencheute eſt mortelle.

VIII.

Amour peut à son gré me tenir oppreſſé,
Et m'eſtre (helas à tort!) rigoureux & contraire:
Ie veux demeurer ferme, & ne faut qu'il eſpere
Qu'en adorant vos yeux ie ſois iamais laſſé.
Ie voy bien mon erreur, & que i'ay commencé
(Nouueau frere d'Icare) vn vol trop temeraire:
Mais ie le voy trop tard, & ne m'en puis diſtraire.
Par la mort ſeulement il peut eſtre laiſſé.
Raiſon, arriere donc: Ta remonſtrance eſt vaine.
Si ie meurs en chemin ie ſeray hors de peine,
Et par mon haut deſir i'honore mon treſpas.
Il faut continuer, quoy que i'en doiue attendre:
Ce fut temerité de l'oſer entreprendre,
Ce ſeroit laſcheté de ne pourſuiure pas.

IX.

Amour, qui vois mon cœur à tes piés abbatu,
Tu le vois tout couuert de ſagettes mortelles,
Pourquoy donc ſans profit en pers-tu de nouuelles?
Puis que ie ſuis à toy pourquoy me pourſuis-tu?
Si tu veux, courageux, eſprouuer ta vertu,
Décoche tous ces traits ſur les ames rebelles,
Sans bleſſer, trop cruel, ceux qui te ſont fidelles,
Et qui ſous ton enſeigne ont ſi bien combatu.
Quand tu tires ſur moy tu fais breches ſur breches:
Donc ſans les perdre ainſi, garde ces belles fleches
Pour guerroyer les Dieux, & m'accorde la paix.
Ah! i'entens (LA FALLAIZE) *Amour veut q̃ ie meure:*
Ie mourray, mais au moins ce confort me demeure,
Que la mort de moy ſeul luy couſte mille traits.

X.

Ceſſe, ô trop foible Eſprit, de plus faire defenſe,
Et quittons le rempart gardé ſi longuement,
Auſſi bien ſans profit ferions-nous autrement:
Contre vn ſi grand effort peu ſert la reſiſtance.
Tant plus ie vais auant, plus i'ay de cognoiſſance
Du pouuoir de vos yeux qui me vont conſumant,
Et faudra qu'à la fin ie meure en vous aimant:
Telle eſt de mon deſtin la fatale ordonnance.
En vain contre le Ciel l'homme ſe veut bander:
Car que n'ay-ie eſſayé pour de vous me garder?
Depuis maintes ſaiſons contre moy ie m'obſtine,
Et fay ce que ie puis de peur de me ranger:
Car ie crains à bon droit, vous voyant ſi diuine,
Que plus, comme i'ay faict, ie ne puiſſe changer.

XI.

Celuy qui n'a point veu le Printemps gracieux
Quand il eſtale au Ciel ſa richeſſe priſee,
Rempliſſant l'air d'odeurs, les herbes de roſee,
Les cœurs d'affections, & de larmes les yeux:
Celuy qui n'a point veu par vn temps furieux
La tourmente ceſſer & la mer appaiſee,
Et qui ne ſçait quand l'ame eſt du corps diuiſee
Comme on peut reiouïr de la clairté des cieux:
Qu'il ſ'arreſte pour voir la celeſte lumiere
Des yeux de ma Deeſſe, vne Venus premiere.
Mais que dy-ie? ah mô Dieu qu'il ne ſ'arreſte pas!
S'il ſ'arreſte à la voir pour vne ſaiſon neuue,
Vn temps calme, vne vie, il pourroit faire eſpreuue
De glaçons, de tempeſte, & de mille treſpas.

XII.

Pourquoy ſi plein d'orgueil marches-tu ſur ma teſte,
Triomphant de l'honneur qu'vn autre a merité?
Tes dards tãt craints au ciel ne m'ont pas ſurmõté,
Amour, c'eſt vne Dame, & non toy qui m'arreſte.
Si tu veux t'honorer du prix de ma conqueſte,
Fay qu'elle me remette en pleine liberté,
Puis pren pour m'aſſeruir ceſt arc tant redouté,
Qui de Iupiter meſme accoiſe la tempeſte.
Ie n'ay point peur de toy, celle qui me retient
Par l'effort de ſes yeux ton empire maintient,
C'eſt elle qui te fait comme vn Dieu recognoiſtre.
Si ie t'obeiſſois, & t'ay craint parauant,
» *C'eſtoit pour l'amour d'elle. On endure ſouuent*
» *D'vn mauuais ſeruiteur pour l'hõneur de sõ maiſtre.*

XIII.

Ie ſens fleurir les plaiſirs en mon ame,
Et mon eſprit tout ioyeux deuenir,
Penſant au bien qui me doit aduenir
Ce iour heureux que ie verray ma Dame.
Plus i'en ſuis pres, plus mon deſir s'enflame,
Ie ne puis plus ſes efforts retenir:
Mais, ô mes Yeux, pourrez-vous ſouſtenir
Ses chauds regards pleins d'amoureuſe flame?
Que me ſert-il ſi fort la deſirer,
Fol que ie ſuis? Veux-ie donc eſperer
Qu'eſtant pres d'elle en repos ie demeure?
Et pres & loin ie languis en tous lieux:
Mais puis qu'il faut qu'en la ſeruant ie meure,
Pour noſtre honneur mourons deuant ſes yeux.

XIIII.

Ce n'eſt aſſez que ſoyez ſi bien nee,
Riche d'eſprit, de race & de beauté,
Que l'honneur ſainct marche à voſtre coſté,
Grande, admirable, aux vertus addonnee:
En peu de iours la forte deſtinee
Peut rendre (helas!) voſtre honneur ſurmonté:
On ne ſçaura que vous ayez eſté,
Ny que le Ciel vous ait tant fortunee.
Si vous voulez immortelle durer,
Nul mieux que moy ne vous peut honorer,
Et vos vertus à iamais faire bruire.
Ie l'entreprens, mais pour plus m'animer
Permettez moy que i'oſe vous aimer:
L'affection me fera mieux eſcrire.

XV.

Mon Dieu que de beautez ſur le front de ma Dame!
Mon Dieu que de threſors qui rauiſſent les dieux!
La clairté de ſon œil paſſe celle des cieux,
Quãd au plus chaud du iour le ſoleil nous enflame:
Mais las! de mille traits ſa beauté nous entame,
Trop ſont pour les mortels ces threſors precieux:
Et le ſoleil luiſant qui ſort de ſes beaux yeux,
Reſpand tant de clairté qu'il aueugle noſtre ame.
Eſtrange effet d'amour! vn obiet à l'inſtant
Me rend triſte & ioyeux, malheureux & contant,
M'eſclaire & m'esblouit, me fait viure & me tuë.
Et voyla ce qui fait qu'en forçant mon vouloir
Ie me bannis, helas! du plaiſir de vous voir,
Pour ne ſentir le mal qui vient de voſtre veuë.

XVI.

Qu'vne secrette ardeur me deuore & saccage,
Et que priué d'espoir i'aime, helas! vainement,
Ie ne m'en faſche point: ie me plains ſeulement
Que mõ œil n'eſt plus clair pour voir voſtre viſage.
Que ne ſuis-ie l'oiſeau miniſtre de l'orage
Qui tient l'œil au Soleil ſans flechir nullement?
Ie ſerois bien-heureux voyant inceſſamment
La diuine beauté qui me tient en ſeruage.
Le malheur qui me guide eſt plein de grand' rigueur:
Vn mõſtre horrible à voir ne me fait point de peur,
Et ie crains les regards d'vne ieune Deeſſe.
C'eſt Amour qui le fait, qui ne ſ'aſſoumit pas,
Le cruel, de ma mort, mais veut que mon treſpas
Soit priué de tout poinct d'honneur & de lieſſe.

XVII.

Pourquoy ſi folement croyez-vous à vn verre,
Voulant voir les beautez que vous auez des cieux?
Mirez-vous deſſus moy pour les cognoiſtre mieux,
Et voyez de quels traits voſtre bel œil n'enſerre.
Vn vieux Cheſne, ou vn Pin renuerſez contre terre,
Monſtrent combien le vent eſt grand & furieux:
Auſſi vous cognoiſtrez le pouuoir de vos yeux,
Voyant par quels efforts vous me faites la guerre.
Ma mort de vos beautez vous doit bien aſſeurer,
Ioint que vous ne pouuez ſans peril vous mirer:
Narciſſe deuint fleur d'auoir veu ſa figure.
Craignez donques, ma Dame, vn ſemblable danger,
Non de deuenir fleur, mais de vous voir changer
Par voſtre œil de Meduſe, en quelque roche dure.

L'arc

XVIII.

L'arc de vos bruns sourcils mon cœur tyrannisans,
C'est l'arc mesme d'Amour, dont traistre il nous
martyre:
Et ne croy point qu'en nous d'autres fleches il tire
Que les traits de vos yeux si prompts & si luisans.
De leur vive splendeur sortent les feux cuisans,
Qui font que tout le monde a peur de son empire:
Ses rets sont vos cheueux où toute ame il attire,
Rauie en si beaux nœuds, si blonds & si plaisans.
C'est pourquoy ce vainqueur, qui par vous se fait
craindre,
Ne sçauroit vous blesser, vo⁹ brusler, vous estreindre,
Prenant de vous son feu, son cordage & ses traits.
Craignez donc seulement qu'en voyant vostre image
Vous ne puissiez souffrir tãt d'amours & d'attraits,
Et ne faciez vaincue à vous-mesmes hommage.

STANSES.

LORS que i'escri ces vers il ne faut que lon
pense
Que trop audacieux ie n'aye cognoissance
Et de vostre grandeur & de ma qualité:
Car ie iure vos yeux & leur puissance sainte,
Que ie garde en ceci le respect & la crainte,
Dont il faut reuerer vne diuinité.
Aussi tant de vertus vous font toute diuine,
Et vos douces beautez monstrent bien l'origine
Que vous auez du Ciel tout parfait & tout beau:
Vous n'auez rien d'humain, vostre grace est celeste,
Vos discours, vostre teint, vostre ris, vostre geste,

Et l'Amour de vos yeux allume son flambeau.
I'en parle asseurément : car ie cognoy sa flame,
Qui souloit prendre vie aux beaux yeux d'vne dame,
Et qu'il me fit sentir lors que i'en fu surpris:
Las ! or' à mon malheur ie l'ay bien recogneuë,
Regardant follement les traits de vostre veuë
Qui ont puni mes yeux d'auoir trop entrepris.
Or ne m'accusez point que ie sois temeraire,
Presumant vous aimer : car ie ne sçauroy faire
Qu'ailleurs tourne mon cœur qui vous est destiné:
Et quand ce seroit faute aux mortels d'entreprendre
De vous aimer, ma Dame, on ne m'en peut reprendre.
Le peché faict par force est touſiours pardonné.
Las ! on peut bien iuger que c'est vne contrainte,
Veu qu'en souffrant le mal dont mon ame est attaint,
Ie ne me puis garder de vous suyure en tous lieux:
Et que trouuant ma mort peinte en vostre visage,
Mon triste desespoir, ma perte & mon dommage,
Pour n'y cognoistre rien ie me ferme les yeux.
I'ay faict vn fort rãpart d'Amour & de Constance
Contre le Desespoir armé de Violence,
Qui me fait mille assauts & ne me peut forcer:
Quelquefois de furie il fait breche en mon ame,
Mais presqu'au mesme instant vostre beauté, ma Da-
Accourant au secours l'engarde de passer. (me,
Ie voudroy bien pourtãt qu'il demeurast le maistre,
Il combat mon salut que ie ne veux cognoistre,
Mais las ie me repens de l'auoir desiré!
Car bien que ma douleur mortellement me blesse,
Et que de mieux auoir ie sois desesperé,
I'aime mieux viure ainsi qu'en toute autre liesse.

ELEGIE.

IE DELIBERE en vain d'vne chose aduënuë:
Car puis qu'outre mon gré mon ame est deuenuë
Prisonniere d'Amour, que sert de consulter
S'il est bon de le suyure, ou s'il faut l'euiter?
L'aduis n'y peut plus rien: mõstrons dõc de nous plaire
Au chemin qu'auſsi bien par contrainte il fault faire,
Et courons la fortune. O Amour, desormais
Mon repos & ma vie en tes mains ie remets:
Toy seul cõme vn grand Roy commande en ma pensee,
La raison & la peur loin de moy soit chassee,
Et tant de vains respects, qui m'ont trop retenu,
Diuisans mon esprit par vn trouble incogneu.
Celuy qui sent de Mars sa poitrine eschauffee,
Et qui veut s'honorer de quelque beau trophee,
Ne palliſt, estonné, pour la peur des hazars:
Mais voit deuant ses yeux par les rangs des soldars,
La mort d'horreur couuerte & de sang toute teinte,
Et l'attend de pié coy sans frayeur & sans crainte.
Moy donc qu'vn plus grand Dieu touche si viuement,
Et qui veux que mon nom viue eternellement,
Pour auoir mon amour sur toute autre eleuee:
Moy qui ay tant de fois ma vaillance esprouuee
Craindray-ie maintenant à ce dernier assaut?
Le faict que i'entreprens veut vn courage haut,
Constant & patient, qui souffre sans se plaindre,
Qui durant sa langueur ioyeux se puisse feindre,
Qui sente incessamment quelque nouueau trespas,

Qui se laisse brusler & ne soupire pas,
Et qui pour tout loyer des douleurs qu'il supporte,
Ne puisse esperer rien qu'vne douleur plus forte.
C'est vn labeur bien grand : Mais rien n'est malaisé
Au cœur qui comme moy d'amour est embrasé.
Ie veux donc poursuiuir sans esperance aucune,
Sans appuy, sans raison, sans conseil, sans fortune,
Et d'Amour seulement ie veux estre guidé,
Vn aueugle, vn enfant, qui desia m'a bandé
Les yeux ainsi qu'à luy, pour ne voir mon offense,
Et qui de mon malheur m'oste la cognoissance:
Ou si ie le cognois, il me trouble si fort,
Que ie suis le premier qui consens à ma mort.
Appelle qui voudra Phaëthon miserable
D'auoir trop entrepris, ie l'estime louable:
Car aumoins il est cheut vn haut fait poursuiuant,
Et par son trespas mesme il s'est rendu viuant.
I'aimerois mieux courir à ma mort asseuree,
Poursuiuant courageux vne chose honoree,
Que lasche & bas de cœur mille biens receuoir
De ceux que le commun asément peut auoir.
Mon esprit né du Ciel, au Ciel touſiours aspire,
Et ce que chacun craint c'est ce que ie desire.
» *L'honneur suit les hazards, & l'homme audacieux*
» *Par son malheur s'honore, & se rend glorieux.*
Le ieune enfant Icare en sert de tesmoignage,
Car si volant au ciel il perdit son plumage,
Touché des chauds rayons du celeste flambeau,
Le fameux Ocean luy seruit de tombeau,
Et depuis de son nom ceste mer fut nommee.
» *Bien-heureux le malheur qui croist la renommee.*

Desia d'vn sort pareil ie me sens menacer,
Moy qui deuers le ciel mon vol ose dresser,
(Voyage audacieux) mais rien ne me retire.
Car les ailes d'Amour ne sont faites de cire,
Le plus ardent Soleil si tost ne les fondra:
Puis i'ay ce reconfort quand ma cheute aduiendra,
Que ceux qui sçauront bien où ie voulois atteindre,
Enuiront mon trespas plustost que de me plaindre.

COMPLAINTE.

CRVELLE loy d'Amour & de ma destinee!
Las on voit qu'vn chacun fuit ordinairement
La cause de son mal, & mon ame obstinee,
Cherche ce qui me tue, & le suit follement!
Ie sçay que i'entreprens vne chose trop grande,
D'aimer, homme mortel, vne diuinité:
Mais de faire autrement ie n'ay la liberté.
La raison ne peut rien quand la force commande.
Pour le moins en souffrant la douleur qui m'offense
Et qui blesse mon cœur, ce m'est grand reconfort
De voir que vos beautez excusent mon offense,
Et que mon haut desir eternise ma mort.
Car si ie meurs, ma Dame, en vous faisant seruice,
Iamais plus grand honneur ie ne puis acquerir:
Vous me recompensez en me faisant mourir,
Pourueu que ma douleur par mon trespas finisse.
Aussi ie ne me plains que me soyez cruelle,
Mais las! ie suis marri de ce qu'en me tuant,
Et payant de rigueur mon seruice fidelle,

Voſtre honneur peu à peu ſe va diminuant.
Car ſi toſt qu'on ſçaura la perte de ma vie,
Chacun craignant ſon mal loin de vous ſe tiendra,
Et vous accuſera quand il ſe ſouuiendra
Que vous m'aurez tué pour vous auoir ſeruie.
Si donc ma paſſion n'émeut voſtre courage,
Si vous n'auez ſouci de ma ferme amitié,
Aumoins en m'offenſant ne vous faites dommage,
Ayez de voſtre honneur, & non de moy pitié.

PRIERE.

GRAND Dieu d'Amour enfant de Cytheree,
Au dos ailé, à la treſſe doree,
Qui peux l'Enfer & la terre émouuoir,
Vainqueur des Dieux, eſcoute la priere
D'vn de tes ſerfs, dont l'ame priſonniere
Tremblant de crainte, adore ton pouuoir.
Las! s'il eſt vray, comme i'ay cognoiſſance,
Que ie retourne en ton obeïſſance,
Et derechef tu me vueilles rauir,
Ie le veux bien, mon cœur ie t'abandonne,
Encor vn coup libre ie m'empriſonne:
A plus grand Dieu ie ne puis m'aſſeruir.
Ie ne veux point à tes loix contredire,
Sans reſiſter i'accours ſous ton empire.
L'homme mortel doit obeïr aux Dieux.
Qui te meſpriſe, il confond la Nature,
Son eſtomach eſt d'vne roche dure,
Et à regret luy eſclairent les cieux.

Icy ie iure à ta déité saincte,
Qui cognoist bien que ie parle sans feinte,
Qu'à tout iamais ie veux perseuerer
Ton Prestre sainct, qui t'offre en sacrifice
Mon cœur bruslé pour te rendre propice,
Et mon esprit pour tousiours t'adorer.
O grand Amour, de puissance inuincible,
Cruel & doux, gracieux & terrible,
Qui fais marcher en triomphe les Rois,
Des ieunes cœurs le seigneur & le maistre,
Puis que pour tel ie te veux recognoistre,
Escoute, ô Dieu, ma priere & ma voix.
Si tous tes traits en mon cœur ie retire,
Si sans crier ie languis en martyre,
Si i'ay laué tes ailes de mes pleurs,
Si mes soupirs entretiennent ta flame,
Et si tu fais des cheueux de ma Dame
Les forts liens qui retiennent les cœurs:
Chasse, ô grand Dieu, ceste crainte nouuelle
Qui me poursuit, qui me serre & me gelle,
Banny bien loin le triste Desespoir
Aux crins retorts, à la couleur sanglante,
Qui de regards mon esprit espouuante,
Et qui me fait tant de peurs receuoir.
Mon cœur en tremble & mon ame estonnee
A la frayeur s'est toute abandonnee,
Tant ceste nuict il m'a faict endurer:
Ou l'vn des deux, il faut que tu le chasse,
Ou qu'à la fin tu luy quittes la place,
Vous ne pouuez ensemble demeurer.

CHANSON.

DOVCE Liberté desiree,
Deesse, où t'es-tu retiree
Me laissant en captiuité?
Helas de moy ne te destourne!
Retourne, ô Liberté, retourne,
Retourne ô douce Liberté.
Ton depart m'a trop faict cognoistre
Le bonheur où ie soulois estre,
Quand douce tu m'allois guidant:
Et que sans languir d'auantage
Ie deuois, si i'eusse esté sage,
Perdre la vie en te perdant.
Depuis que tu t'es esloignee,
Ma pauure ame est accompagnee
De mille espineuses douleurs:
Vn feu s'est épris en mes veines,
Et mes yeux changez en fontaines
Versent du sang au lieu de pleurs.
Vn soing caché dans mon courage
Se lit sur mon triste visage:
Mon teint plus palle est deuenu,
Ie suis courbé comme vne souche,
Et sans que i'ose ouurir la bouche
Ie meurs d'vn supplice incogneu.
Le repos, les ieux, la lieesse,
Le peu de soing d'vne ieunesse,
Et tous les plaisirs m'ont laissé:
Maintenant rien ne me peut plaire
Sinon deuôt & solitaire
Adorer l'œil qui m'a blessé.

D'autre ſuiet ie ne compoſe,
Ma main n'eſcrit plus d'autre choſe,
Là tout mon ſeruice eſt rendu,
Ie ne puis ſuiure vne autre voye,
Et le peu de temps que i'employe
Ailleurs, ie l'eſtime perdu.
Quel charme, ou quel Dieu plein d'enuie
A changé ma premiere vie,
La comblant d'infelicité?
Et toy Liberté deſiree,
Deeſſe, où t'es-tu retiree?
Retourne ô douce Liberté.
Les traits d'vne ieune guerriere,
Vn port celeſte, vne lumiere,
Vn eſprit de gloire animé,
Hauts diſcours, diuines penſees,
Et mille vertus amaſſees
Sont les ſorciers qui m'ont charmé.
Las donc ſans profit ie t'appelle,
Liberté precieuſe & belle!
Mon cœur eſt trop fort arreſté.
En vain apres toy ie ſoupire,
Et croy que ie te puis bien dire
Pour iamais adieu Liberté.

ELEGIE.

CELVY n'auoit d'Amour eſſayé la puiſſance,
Qui le fit vn enfant priué de cognoiſſance,
Ouuert, ſans fiction, ſans yeux, ſans iugement,
Auſſi nu de conſeil comme d'accouſtrement.

Car pour rendre vne amour & durable & secrete,
Trompant les aiguillons de la tourbe indiscrete,
Il faut auoir des yeux, estre sage & rusé,
Et se masquer le cœur d'vn propos deguisé,
Qui paroisse sans art, entier & veritable,
Autrement vne amour ne peut estre durable.
Ceux le sçauent assez qui craignans les dangers
Qu'apporte vn haut desir par leurs yeux messagers,
Font entendre à leur Dame à secretes volees
L'ardeur & la grandeur des flammes recelees:
Et par tout, autre part deguisans leur tourment,
Monstrent de n'aimer point, discourent librement,
Et souffrans sans mot dire en longue patience,
Attendent que le temps leurs douleurs recompense,
Et qu'ils puissent vn iour pleins de felicité,
Remonstrer sagement ce qu'ils ont merité.
Mais il est mal-aisé que leurs tristes pensees,
Ou de leurs yeux legers les œillades lancees,
Ou quelque chaud soupir par mesgarde laschè
Ne decouure à la fin ce qu'ils auoyent caché.
Qui veut donc receler vne amoureuse flame,
Il faut qu'en adorant sa Deesse en son ame
Il feigne aimer ailleurs, & le feigne si bien,
Que le peuple s'abuse & n'y cognoisse rien:
Non le peuple sans plus, mais la Dame empruntee
Doit estre tellement par sa feinte enchantee,
Par ses bruslans soupirs, par ses mots deguisez,
Et par ses yeux trompeurs de larmes arrosez,
Qu'ell' croye asseurément qu'il ne se sçauroit faire
Qu'vne Venus nouuelle à soy le peust attraire.
Celuy qui sagement se peut ainsi former,

Desguisant sa pensee, est seul digne d'aimer.
Las ie merite donc d'aimer toute ma vie!
Car ie sçay deceuoir la malice & l'enuie
Par faulses passions, ie sçay bien soupirer,
Ie sçay de mes deux yeux deux fontaines tirer,
Pour flechir la rigueur d'vne feinte Maistresse.
Ie sçay faire le triste accusant sa rudesse,
Tenir les yeux en bas de mes pleurs tous lauez,
Et monstrer que ses mots dans mon cœur sont grauez:
Bref, ie puis à bon droict me donner ceste gloire,
Que quād i'ay feint d'aimer ie l'ay peu faire accroire.
Mais ce qu'il faut douter ce chemin poursuiuant
Auec tant de labeurs c'est que le plus souuent
La Deesse en nos cœurs sainctement adoree,
Pour loyer de la peine en feignant enduree,
Iuge tout autrement de nostre volonté,
Et prend la fiction pour vne verité:
Si bien que cest' amour sagement commencee
Par vne impatience est souuent delaissee.
Ma Dame en qui le Ciel liberal a posé
Tout ce qu'il reseruoit de rare & de prisé,
Estant serf de vos yeux, ie ne dois auoir crainte
Que vous pensiez iamais mon amour estre feinte.
Car si le plus souuent ie feins ne vous voir pas,
Si craignant vous trouuer ie tourne ailleurs mes pas,
Si ie n'ose en mourant vous conter mon martyre,
Si pres d'vne autre Dame esperdu ie souspire,
Si ie dy que ie meurs blessé de sa beauté,
Si le peuple me iuge ardemment agité,
Et croit que cest' amour toute autre amour efface,
Helas! vous sçauez bien qu'il faut que ie le face,

Encor que ce me ſoit vn extreme tourment,
Et qu'il ne m'eſt permis vous aimer autrement.
Si i'oſois me douloir des maux que vous me faites,
Pouuois parler à vous, voir vos beautez parfaites,
Encor que vos propos me fuſſent rigoureux,
Quel amant plus que moy ſe diroit bien-heureux?
Contant ie me plairois au fort de ma ſouffrance:
Car le bien de vous voir me ſeroit recompenſe.
Mais ce m'eſt vn tourment impoſsible à penſer,
Qu'il faille en mes trauaux ma volonté forcer,
Et bruſlant, ſans crier, d'vne flamme ſecrette,
Me priuer, malheureux, du bien que ie ſouhaitte:
M'éloigner de vos yeux, n'oſer m'en approcher,
Et pour couurir mon mal vn autre rechercher.
Toutesfois ie le fais, à fin qu'en ceſte ſorte
Vous cognoiſsiez au vray l'amour que ie vous porte:
Et qu'eſtant de vos yeux viuement embraſé,
Le plus faſcheux ſentier ne m'eſt point mal-aiſé.
Or de vous deſfier que ſous ceſte entrepriſe
Ie pourſuiue vne amour dont mon ame eſt eſprise,
Et qu'eſtant autre part i'y reçoiue plaiſir,
Pluſtoſt qu'y demeurer pour cacher mon deſir,
Vous n'auriez pas raiſon. Car cil qui vous a veuë
D'attraits & de beautez ſi richement pourueuë,
Peut aller tout par tout ſans crainte & ſans danger:
Et quoy qu'il voye apres il ne peut plus changer,
De toute autre priſon la voſtre le deliure,
Et le ſeul ſouuenir de vos yeux le fait viure.
I'en parle aſſeurément pour l'auoir eſprouué:
Car depuis que l'Amour dans mon cœur eut grauë
Voſtre diuin portrait autheur de ſa victoire,

De tout autre penſer ie perdi la memoire:
Ie ne penſe qu'en vous qui m'auez arreſté,
Et mon œil eſt aueugle à toute autre beauté.
Viuez doncques, ma Dame, à bon droit aſſeuree
Que ma foy vous ſera d'eternelle duree:
Ie veux ſans varier mourir en vous aimant.
Ce pendant, s'il vous plaiſt, pour mon contentement,
Iugez ſi ie ſupporte vne douleur extreme,
Feignant d'aimer ailleurs durant que ie vous aime.

STANSES.

QVAND i'eſpreuue en aimant les rigueurs
d'vne Dame,
Qui ieune & ſans amour ſe mocque de ma
flame,
Et demeure cruelle au ſon de mes douleurs,
Ferme ie continue, & ſouffre en patience,
Eſperant à la fin par ma perſeuerance
Cauer ſon cœur de roche amolli de mes pleurs.
Tant plus vne entrepriſe eſt haute & malaiſee,
Plus en la pourſuiuant mon ame eſt embraſee:
La peine & la longueur ne me peut retenir,
Contre tous les malheurs i'oppoſe ma conſtance,
Et pour m'encourager il ſuffit que ie penſe
Que nul autre que moy n'eſpere y paruenir.
Car mon cœur genereux à rien ne ſe peut plaire,
Que i'eſtime qu'vn autre ait eſpoir de parfaire.
Vn Dieu pour compagnon ie ne puis receuoir:
Ie veux ſuiure tout ſeul ce que ie me propoſe,
Et encore en amour plus qu'en toute autre choſe
Ie fuy les compagnons & n'en veux point auoir.
I'aimerois beaucoup mieux ſupporter la rudeſſe

Et l'orgueil dedaigneux d'vne fiere maiſtreſſe,
Qui meſpriſaſt tout autre au fort de mon eſmoy,
Qu'eſtre deſſous le ioug d'vne plus pitoyable,
Qui pour me retenir ſe rendiſt fauorable,
Mais qui fauoriſaſt les autres comme moy.
Ainſi qu'vn grand torrent qui les plaines menace,
S'eſcoulant en ruiſſeaux perd ſa premiere audace,
Et l'effort qui d'orgueil le faiſoit eſcumer:
Ainſi l'amour d'vn ſeul eſt plein de violence,
Mais quand on le diuiſe il perd toute puiſſance.
» Qui aime en plus d'vn lieu ne ſçauroit bien aimer.
D'vne ſeule lumiere en la nuict allumee,
L'ombre entiere ſe fait, qui ſe perd conſumee
Par les rayons eſpars des flambeaux d'alentour:
Ainſi d'vn ſeul deſir la vraye amour eſt faite,
Qui ſ'affoibliſt par nombre & demeure imparfaite.
» Le deſir diuiſé ne ſe peut dire amour.
I'accompare vne Dame en cent lieux embraſee
Au miroir qui reçoit toute image oppoſee,
Et n'en retient pourtant aucune impreſſion:
Ainſi dans ſon eſprit de legere nature,
Ce qu'elle voit luy plaiſt, elle en prend la figure,
Mais le perdant des yeux le perd d'affection.
Ie ne m'eſtonne plus d'ouir tant de complaintes
De ces amans legers, dont les amours ſont feintes,
Finiſſans auſſi toſt qu'ell' ont commencement.
L'homme n'en eſt pas cauſe encor qu'il ſoit muable:
Mais il ne ſçauroit rendre vn baſtiment durable,
De la foy d'vne femme ayant faict fondement.
Deux beaux yeux, vn beau teint, vne bouche ver-
Vn propos qui rauit les hommes de merueille, (meille,

Rendent bien vn amant du feu d'Amour espris,
Mais pour nourrir sa flamme & la faire eternelle
Il le faut asseurer d'vne amour mutuelle,
C'est ce qui le retient quand la beauté l'a pris.
Qu'on n'estime iamais qu'vne Dame inconstante
Qui veut embrasser tout, & de rien n'est contante,
Conserue vn seul amant qui soit sans fiction:
Toute ardeur qu'elle allume est moindre que fumee.
Car il faut bien aimer pour estre bien aimee,
Et de deux cœurs vnis naist la perfection.
N'adorer qu'vne chose, & ne penser qu'en elle,
Ne voir que par ses yeux, la trouuer seule belle,
Ce qu'elle a dans le cœur le sentir tout ainsi,
Gouster par sa presence vne douceur extreme,
Mourir ne la voyant, c'est ainsi comme i'aime,
Mais ie ne dure pas si l'on ne m'aime aussi.

XIX.

Vous me cachez vos yeux (las trop cruellement!)
Apres qu'ils m'ont blessé d'vne playe inhumaine:
Ces yeux mon seul confort en l'amoureuse peine,
Retournez-les, ma Dame, & voyez mon tourment.
Quand le chef d'vne armee a courageusement
Deffait ses ennemis estendus sur la plaine,
Par le camp des vaincus superbe il se promeine,
Et regarde les morts plein de contentement.
Vous donc qui par l'effort de vostre belle veuë
De mon cœur indomté la victoire auez euë
Laissant mon foible esprit en proye abandonné,
Si vous n'auez desir de m'estre fauorable,
Aumoins tournez vos yeux dessus moy miserable,
Pour voir le coup mortel que vous m'auez donné.

XX.

Quand quelquefois ie penſe à ma premiere vie
Du temps que ie viuois ſeul Roy de mon deſir,
Et que mon ame libre erroit à ſon plaiſir,
Franche d'eſpoir, de crainte, & d'amoureuſe envie,
Ie verſe de mes yeux vne angoiſſeuſe pluye,
Et ſens qu'vn fier regret mon eſprit vient ſaiſir
Maudiſſant le deſtin qui m'a faict vous choiſir,
Pour rẽdre à tãt d'ennuis ma pauure ame aſſeruie.
Si ie ly, ſi i'eſcry, ſi ie parle, ou me tais,
Voſtre œil me fait la guerre, & ne ſẽs point de paix
Combatu ſans ceſſer de ſa rigueur extreme:
Bref, ie vous aime tant que ie ne m'aime pas,
(De moymeſme aduerſaire) ou ſi ie m'aime, helas!
Ie m'aime ſeulement pource que ie vous aime.

XXI.

I'ay languy malheureux quatre longues iournees,
Sans voir les deux beaux yeux de celle à qui ie ſuis:
Helas! non quatre iours, mais pluſtoſt quatre nuits
Sans clairté, ſans lieſſe, à mon mal ordonnees.
Que dy-ie quatre nuicts? mais pluſtoſt quatre annees,
Toutes pleines d'horreurs, de ſoucis & d'ennuis,
Ou quatre mille morts que ſouffrir ie ne puis,
Par le Ciel rigoureux contre moy deſtinees.
Comme quand le Soleil nous couure ſa clairté,
On voit perdre le luſtre à toute autre beauté,
Tout ſe cache à nos yeux ſ'il retire ſa flame.
Ainſi lors que voſtre œil ſur moy plus ne reluit,
Tout obiect de la Court m'eſt vne obſcure nuit:
Car ie vous recognois pour Soleil de mon ame.

XXII.

Las que puis-ie auoir faict, ô moy pauure insensé!
Qu'Amour de plus en plus mes douleurs renouuelle,
Et qu'il croisse en rigueur plus ie luy suis fidelle,
Sans que de mes trauaux il soit iamais lassé?
I'en sçay bien la raison: c'est qu'il est courroucé
De trouuer contre luy ma Dame si rebelle,
Et n'estant assez fort pour s'adresser à elle,
Se descharge sur moy qui n'ay point offensé.
Il croit qu'il ne sçauroit plus d'outrage luy faire,
Que de nuire à celuy qui l'adore & renere,
Et qui se plaist pour elle à mourir en langueur:
Ou c'est qu'en la voyant dedans moy si bien peinte,
Il tire incessamment pour luy donner attainte,
Mais ses traits rigoureux donnent tous à mon cœur.

XXIII.

Ma bouche à haute voix chante assez Liberté,
Et dit que ie suis franc d'Amour mon aduersaire:
Mais mon cœur languissant tout bas dit le cõtraire,
Soupirant sous le ioug d'vne fiere Beauté.
A mes plus vrais amis ie tais ma volonté,
Et quand loing de vos yeux Amour me desespere,
Ie feins d'estre contant, de rire, & de me plaire,
Monstrant moins de douleur plus ie suis tourmenté.
Tout ce qu'Amour cruel peut songer de martyre
Pour trauailler vn cœur rebelle à son empire,
Il veut que ie l'esprouue en ma captiuité.
Ie ne me plains pourtant d'vne peine si dure:
Mais helas! ie me plains de ce que ie l'endure
Non par rebellion, mais par fidelité.

XXIIII.

Mettez moy sur la mer quand elle est courroucee,
Ou quãd les vents legers souffient plus doucement:
Sous les eaux, en la terre, au haut du firmament,
Vers la ceinture ardente, ou deuers la glacee.
Que ma fortune soit deçà delà poussee,
Bien haute aucunesfois, quelquesfois bassement:
Que mon nom glorieux viue eternellement,
Ou que du temps vainqueur soit mis gloire effacee.
Ieune ou vieil, pres ou loing, contant ou malheureux,
Que i'aye Amour propice, ou fier & rigoureux,
Que mon ame aux enfers ou aux cieux s'achemine,
Iamais en mon esprit, tant que seray viuant,
On ne verra seicher ceste plante diuine,
Que des eaux de mes pleurs i'arrouse si souuent.

XXV.

Amour, à qui i'ay faict tant de fois sacrifice
De mon cœur tout sanglãt reduit sous ton pouuoir,
Si la voix d'vn mortel peut les Dieux esmouuoir,
Tens l'oreille à la mienne, & te monstre propice.
Ie ne demande pas que mon mal s'adoucisse,
Que tu blesses ma Dame, ou changes mon vouloir:
Ie sçay qu'vn si grand heur ie ne puis receuoir,
Et que iusqu'à la mort il faut que ie languisse.
Pour fruict de mes labeurs donne moy seulement,
Que son nom glorieux viue eternellement,
Et que mes vers plaintifs, courriers de son merite,
Facent qu'apres mille ans les François estonnez
Gardent le souuenir d'vne belle Hippolyte,
Plaignans les passions que ses yeux m'ont donnez.

XXVI.

Grand Iupiter ministre de l'orage,
Pardonne moy si ie ne puis penser
Qu'vne beauté t'ait iamais peu forcer,
Espoinçonné de l'amoureuse rage.
S'il estoit vray, brulant en ton courage
Pour la beauté qui me fait trespasser,
Ores qu'en l'air elle s'ose hausser,
Tu la prendrois, arrestant son voyage.
Mais las, ma Dame, où vollez-vous si haut?
Ie n'en puis plus, vne frayeur m'assaut,
Craignant pour vous qui me faites la guerre.
Ia n'est besoing que vous montiez aux cieux:
Car vos beautez contraindront bien les Dieux
Pour vostre amour de descendre en la terre.

XXVII.

Amour en mesme instant m'aiguillonne & m'arreste,
M'asseure & me fait peur, m'ard & me va glaçãt,
Me pourchasse & me fuit, me rẽd foible & puissãt,
Me fait victorieux & marche sur ma teste.
Ores bas, ores haut, iouët de la tempeste,
Il va comme il luy plaist ma nauire elançant:
Ie pense estre eschapé quand ie suis perissant,
Et quand i'ay tout perdu ie chante ma conqueste.
De ce qui plus me plaist ie reçoy desplaisir,
Voulant trouuer mon cœur i'esgare mon desir,
I'adore vne beauté qui m'est toute contraire,
Ie m'empestre aux filés dont ie me veux garder:
Et voyant en mon mal ce qui me peut aider
Las! ie l'approuue assez, mais ie ne le puis faire.

XXVIII.

O beaux Yeux inhumains, pourquoy m'ẽbrasez-vous
Allumãt d'vn regard tant d'ardeurs en mon ame?
Helas! ie bruſle aſſez ſans accroiſtre ma flame:
Pour Dieu faites moy grace & me ſoyez plus doux!
Bruſlez vos ennemis, donnez leur mille coups,
Et les gardez de voir les beautez de ma Dame:
Mais moy qui vous adore, et qui ſeul vous reclame,
Beaux Yeux, d'vn ſi grãd heur ne me ſoyez ialoux.
N'eſtincelez pas tant lors que ie la regarde,
Afin que voſtre effort ceſt heur ne me retarde:
Baiſſez vos chauds regards, flãbez plus doucement:
Puis quand verrez mon ame en ces douceurs rauie,
Tournez comme vn eſclair lancé ſoudainement,
Ie ne ſentiray pas que vous m'oſtiez la vie.

CHANSON.

POVR vous aimer ie veux mal à mon cœur,
Ie hay mes yeux, mon eſprit, & ma vie:
Et ſi ma mort vous peut rendre aſſouuie
Ce m'eſt plaiſir de mourir en langueur.
Helas ie faulx, vos yeux cruels & doux
Par trop d'amour m'oſtent la cognoiſſance:
Car me hayant ſous voſtre obeïſſance,
C'eſt vouloir mal à ce qui eſt à vous.
Ie ne faulx point, ie vous dois obeïr:
Comme il vous plaiſt ie ſuis contraint de faire:
Cognoiſſant donc que vous m'eſtes contraire,
Et me hayez, doy-ie pas me haïr?

Voyla pourquoy si plein d'inimitié
Ie me poursuy d'vne guerre immortelle:
Contre mon cœur mes desirs ie rebelle,
Et de mon mal ie n'ay point de pitié.
Les yeux ouuerts ie cours à mon trespas,
Et suy l'aduis d'Amour mon aduersaire:
O malheureux, fault-il donc que i'espere,
Que vous m'aimiez quand ie ne m'aime pas?

CHANSON.

QVEL feu par les vens animé,
Quel mont nuict & iour consumé
Passe mon amoureuse flame?
Et quel Ocean fluctueux
Escume en flots impetueux
Si fort que la mer de mon ame?
L'Hiuer n'ha point tant de glaçons,
L'Esté tant de iaunes moissons,
L'Afrique de chaudes areines,
Le Ciel de feux estincelans,
Et la Nuict de songes volans,
Que pour vous i'endure de peines.
Toute douleur qui nous sururent,
Peu à peu moins forte deuient,
Le temps comme vn songe l'emporte:
Mais il ne fault pas esperer
Que le temps puisse moderer
Le mal que vostre œil nous apporte.
Rien n'est ici bas de constant,
Et tout se change en vn instant
Dessous le cercle de la Lune,

Les saisons, les iours, & les nuicts:
Sans plus mes amoureux ennuis
Sont hors de la reigle commune.
Ce iour me fut bien malheureux,
Que ie vey vos yeux rigoureux,
Quand les miens nouueaux tributaires
Rendirent mes sens & mon cœur
Aux chaisnes de vostre rigueur
Depuis liez comme Forçaires.
Encor le Forçaire arresté
S'allege en sa captiuité,
L'espoir luy promet deliurance:
Mais en mon empriſonnement
Ie n'attens point d'allegement,
La mort ſeule eſt mon eſperance.
Comme le chaſſeur va ſuyuant
La beſte qui volle deuant,
Laiſſant celle qui ſe vient rendre:
Ainſi la mort qui tout deſtruit,
Chaſſe apres celuy qui la fuit,
Et ſe dedaigne de me prendre.
Le iour que ie fus aſſeruy,
Ie vey bien, lors que ie vous vey,
Mille beautez vous faire hommage,
Mille amours, mille & mille appas:
Mais (ô chetif!) ie ne vey pas
Mon mal peint en voſtre viſage.
Rauy de vos perfections,
Ie ne peu voir les paſſions
Sortans des rais de voſtre veuë:
Non plus que le paſtour laſſé,

Qui dessus les fleurs renuersé
Ne voit le serpent qui le tuë.
Ce qui rend mon mal plus amer,
C'est qu'en souffrant, pour vous aimer,
Douleur qui ne peut estre ditte,
Ie n'en dois attendre aucun bien:
Car toute peine est moins que rien,
En esgard à vostre merite.
Si vous aimant i'ay trop osé,
Amour me doit rendre excusé,
C'est vn enfant sans cognoissance:
De moy, quoy qu'il faille sentir
Ie ne me sçaurois repentir
D'auoir commis si belle offense.
Le plus souuent en vous voyant
La peur va mes sens effroyant,
Et le desespoir qui m'estonne,
Tout froid contre mon cœur se ioint:
Et donroy, pour ne vous voir point,
Le plaisir que vostre œil me donne.
D'autrefois quand tout abbatu
Ie languy foible & sans vertu,
Vostre beauté ma mort retarde:
Deuant vous mes soucis s'en vont,
Et du mal que vos yeux me font,
Ie guary quand ie vous regarde.
Le traistre ennemi de ma paix
Me voyant tomber sous le faix,
A peur que trop tost ie finisse:
Et fait comme vn bourreau cruel,
Qui donne à boire au criminel

Pour le reſeruer au ſupplice.
Ainſi pour plus me tourmenter,
Quelquefois il me fait gouſter
D'vn plaiſir de peu de duree:
Mais las! i'eſprouue auſſi ſoudain
Que ce n'eſt qu'vn ſonge incertain,
Et que ma peine eſt aſſeuree.
Mon cœur qui ſouloit parauant
Voller leger comme le vent
Au gré de mille Damoiſelles,
Volle autour de vous ſeulement,
Comme oiſeau pris nouuellement
Auquel on a coupé les æles.
Quelquefois laſſé d'endurer
Ie ſuis contraint de murmurer,
Inuoquant la Mort inhumaine:
Mais quand ie la ſens accourir,
Ie tremble, & ne veux pas mourir
De peur de voir mourir ma peine.
Mais en vain i'irois eſperant
De trouuer remede en mourant,
Contre le deſir qui m'enflame,
Touſiours durera ma douleur:
Car mon amoureuſe chaleur
Eſt de l'eſſence de mon ame.

DV COVRS DE L'AN.

L'AN comme vn cercle rond, qui tout en ſoy retourne,
En ſoymeſme reuient touſiours en mouuement,
Et du poinct de ſa fin reprend commencement,

Courant

Courant d'vn pié gliſſant, qui iamais ne ſeiourne.
Ma peine en eſt ainſi, peine helas trop cruelle!
Qui change à ſon plaiſir mes ſaiſons & mes iours:
Car alors qu'elle arriue à la fin de ſon cours,
Comme l'An, par ſa fin elle ſe renouuelle.
Que l'an donc à ſon gré diuerſement tournoye,
Et que le clair Soleil marche par ſes maiſons:
Amour dedans mon cueur fera quatre ſaiſons,
Et mon cruel tourment tiendra la meſme voye.
Quand le bel œil du Ciel, clair d'vne douce flame,
Entrant au Mouton d'or les fleurs reuerdira,
Amour fils du printemps dans mon cœur entrera,
Faiſant naiſtre & fleurir les ſoucis en mon ame.
Et comme on voit alors couler toute fondue
L'eau que le froid Hiuer en glaçons reſſerroit:
Amour touchant mon cœur, qui glacé demeuroit,
Le fera fondre en eau par mes yeux eſpandue.
Si du porteur d'Europe aux Iumeaux il arriue,
Et ſortant du Printemps il croiſſe les chaleurs:
Amour renforcera ma peine & mes malheurs,
Sans que ie ſorte, helas! du ioug qui me captiue.
Et ſ'il laiſſe, arriuant au Lyon effroyable,
Le Cancre ardant de chaud, & de ſoif alteré:
Lors mon cœur tout bruſlant d'vn feu demeſuré,
Sentira malheureux vn Eſté trop durable.
Durant ceſte ſaiſon le Laboureur ſ'appreſte
De cueillir le doux fruict des trauaux endurez,
Moiſſonnant tout ioyeux les eſpis blonds-dorez,
Dont la mere Cerés va couronnant ſa teſte.
Et moy pour tant de peine, helas! trop mal ſemee
Au terroir infertil de voſtre cruauté,

Ie n'espere cueillir en l'amoureux Esté,
Simon perte de temps & de ma renommee.
Si passant par la Vierge il entre en la Balance,
Et qu'aux iours temperez il égale les nuicts:
Amour sans moderer mes durables ennuis,
Rendra ma peine egale à ma perseuerance.
Comme en ceste saison la verdure s'efface,
Que l'hiuer puis apres fait mourir en passant:
Ainsi l'Amour cruel rend mon teint pallissant,
Attendant que la mort de tout poinct me desface.
Et quand du Scorpion courant au Sagittaire
Vers le cercle hyuernal Phebus s'addressera,
Amour de mille peurs mon espoir glacera,
Ayant pour mon hyuer vostre rigueur contraire.
Passant le Cheure-corne & l'enfant de Phrygie,
S'il va d'vn mesme cours les Poissons trauerser,
Quel Tropique assez froid lors pourray-ie passer,
Amour, pour rendre en moy ta chaleur amortie?
Durant ces mois derniers que la terre est gelee,
Portant neige & frimas au lieu de belles fleurs,
Les vents par leurs soupirs, & le ciel par ses pleurs
Regrettent la richesse au Printemps estalee.
Et moy versant des yeux vne eternelle pluye,
Et laschant maint soupir par les vents emporté,
Ie me plains ne voyant la diuine beauté,
Qui comme vn doux Printemps faisoit fleurir ma vie.
Autour du Zodiac le Soleil se promeine,
Tousiours en mouuement legerement dispos:
Ma dame, autour de vous te tourne sans repos,
Et du poinct de sa fin recommence ma peine.

ELEGIE.

AYEZ *le cœur d'vn Tigre ou d'vne Ourse cruelle,*
Soyez (s'il se peut faire) aussi fiere que belle,
Riez de tant de pleurs sans proffit respandus,
Et des pas qu'apres vous si soument i'ay perdus:
Que vos yeux dont les traits ma ieunesse ont desfaicte,
Se dedaignent de voir la prise qu'ils ont faicte,
Comme basse conqueste, & ne meritant pas
Que si braue guerriere en doiue faire cas.
Enuenimez ma playe, & durez inhumaine
Auec tant de rigueurs: c'est perdre vostre peine
De penser qu'à la fin mon cœur d'ennuis lassé
Cesse de poursuiure le chemin commencé.
Amour pour mon malheur croist sa perseuerance,
Puis de faire autrement ie n'ay plus de puissance,
Semblable au marinier par les vens emporté,
Qui ne peut retourner au port qu'il a quitté.
Ainsi ma course, helas! ne peut estre arrestee,
Le trait est decoché, la chance en est iettee,
Et sans espoir de mieux il faut perseuerer.
» *C'est heur aux malheureux de ne rien esperer.*
Lors que de vos regards mon ame fut espriſe,
Et que i'osay penser la superbe entreprise
De vous offrir mon cueur, si ie m'estoy promis
Quelque douce faueur de vos yeux ennemis,
I'aurois iuste raison d'accuser sa promesse,
Rechargé coup sur coup de nouuelle tristesse.
Mais lors que ie vous vey, ce grand maistre des Dieux

Pour mieux vous contempler me débanda les yeux:
Et voyant que mon ame erroit toute égaree
Parmi tant de beauté de luy meſme adoree,
Pour retenir mon cueur tout preſt à déloger,
Me fit voir auſſi toſt mon apparent danger,
Mon malheur tout certain, mon audace, & ma perte,
Et ma cruelle mort de vos beautez couuerte.
Voy bien ce que tu fais (diſt ceſt aueugle Enfant)
Car ſi ces deux beaux yeux vont ton ame eſchauffant,
Et malgré la raiſon te forcent de me ſuiure,
Chaſſe au loing tout plaiſir, n'eſpere plus de viure,
Banni toy de toy meſme, & triſte deſormais
Ne penſe plus gouſter de repos ny de paix:
Et pour comble de mal, en priſon ſi cruelle
Deſeſpere plus fort, plus tu ſeras fidelle.
Aſſez d'autres propos Amour me ſceut tenir,
Amour, prophete ſeur de mes maux aduenir:
Mais il n'auança rien. Ma volonté forcee
Suiuit obſtinément ſa courſe encommencee,
Reſolu d'endurer tout ce qu'on peut penſer,
Et laſſer les tourmens pluſtoſt que me laſſer.
Auſſi, belle Hippolyte, au milieu du martyre
Vn ſoupir ſeulement de mes flancs ie ne tire,
Ie ne me plains iamais de tant de cruautez:
Mais quand vous me tuez, ie chante vos beautez,
Et ne vous blaſme point de m'eſtre ſi rebelle.
Car ie me ſuis promis que vous me ſeriez telle,
Et n'attens pas de vous vn plus doux payement
Que mourir ſans pitié ſeruant fidellement.

XXIX.

Deux clairs ſoleils la nuict eſtincelans,
Et vne main trop belle & trop cruelle
Me font enſemble vne guerre immortelle,
Comblans mon cœur de deſirs violans.
Las ie n'eſteins par mes pleurs ruiſſelans
De ces beaux yeux vne ſeule eſtincelle:
Et ceſte main, dont la blancheur me gelle,
N'échauffe point par mes ſoupirs bruſlans.
Si ie ſuis pres, la main de pres m'enferre,
Et les beaux yeux de loin me font la guerre,
Perçans mon cœur comme vn blanc qui eſt mis.
Belle Hippolyte, ardeur de mon courage,
Vous me prenez trop à voſtre advantage,
Me combatant auec trois ennemis.

ELEGIE.

IAMAIS foible vaiſſeau deçà delà porté
Par les fiers Aquilons, ne fut tant agité
L'hiuer en pleine mer, que ma vague penſee
Eſt des flots amoureux haut & bas élãcee.
Ainſi qu'vn patient, dont l'eſprit eſt troublé
Par l'effort rigoureux d'vn accez redoublé,
Flotte en ſonges diuers: l'humeur qui le tourmente
Fait chanceler ſon ame & la rend inconſtante:
Vn debat apres l'autre en l'eſprit luy reuient.
Ainſi ie reſue, helas! quand ma fieure me tient,
Chaude fieure d'Amour inhumaine & contraire,
Dont ie ne veux guarir quand ie le pourroy faire.

I'erre esgaré d'esprit, furieux, inconstant,
Et ce qui plus me plaist me deplaist à l'instant:
I'ay froid, ie suis en feu, ie m'asseure & deffie:
Sans yeux ie voy ma perte, & sans langue ie crie:
Ie demande secours, & m'élance au trespas:
Or' ie suis plein d'amour, & or' ie n'aime pas,
Et comme en mon esprit vn discord tant extreme
Qu'aimant ie me veux mal de ce que ie vous aime.
Il faut, en m'efforçant, ceste poincte arracher
Qu'Amour dedans mon cœur a si bien sceu cacher:
Esteignons toute ardeur en nostre ame allumee,
Et n'attendons pas tant qu'elle en soit consumee.
Desia ie cognois bien que ie sers vainement,
C'est de ma guarison vn grand commencement:
Mais las qu'en foible endroit i'asié mon esperance!
» Aux extremes perils peu sert la cognoissance.
Si ie cognoy mon mal ie n'en perds la douleur.
» Cognoistre & ne pouuoir c'est vn double malheur.
I'embrase ma fureur la pensant rendre esteinte,
Et voulant n'aimer plus, i'aime helas par contrainte.
Mais si ie pers mon temps sous l'amoureuse loy,
Quel autre des humains l'employe mieux que moy?
L'vn à qui le Dieu Mars aura l'ame enflammee,
Accourcissant sa vie accroist sa renommee:
L'autre moins courageux, d'auarice incité,
Cherche aux ondes sa mort, fuyant la pauureté:
L'autre en la Court des Rois bruslé de conuoitise,
Pour vn espoir venteux engage sa franchise:
L'autre fend ses guerets par les coultres trenchants,
Et n'estend ses desirs plus auant que ses champs:
Bref, chacun se trauaille, & nostre vie humaine

N'eſt que l'ombre d'vn ſonge & qu'vne fable vaine.
Ie ſuis dõc bien-heureux d'auoir ſceu mieux choiſir,
Sans loger ici bas mon celeſte deſir:
Vn puiſſant Dieu m'arreſte, & pour gloire plus grãde
Il me met ſous le ioug d'vne qui luy commande,
Sçachant ne pouuoir rendre autrement captiué
Mon eſprit qui touſiours au Ciel s'eſt eleué.
L'Aigle courrier du foudre, & miniſtre fidelle
Du tonnant Iupiter, Roy des oyſeaux s'appelle,
Pource que ſans flechir il ſouſtient de ſes yeux
Les traits esblouïſſans du Soleil radieux:
Et que d'vne aile prompte au trauail continuë,
S'éleuant ſur tout autre, il ſe perd dans la nuë.
Moy donc qui dreſſe au ciel mon vol aduenturеux
Doy-ie pas me nommer l'Aigle des amoureux?
Car ſi l'Aigle regarde vn Soleil clair de flame,
Ie ſouſtiens fermement les deux yeux de ma Dame.
Deux Soleils flamboyans de rayons eſclaircis,
Et qui d'ombreuſe nuict ne ſont iamais noircis.
Lors que ſans y penſer par fortune i'aduiſe
Ces amans abuſez qui ont l'ame ſurpriſe
De quelque autre beauté, ie me ſens bien-heureux
D'eſtre ainſi que ie ſuis pour ſes yeux langoureux,
Et plains leur paſſion comme mal deſpendue,
Croyant qu'en autre part toute peine eſt perdue,
Et dis en m'eſtonnant: Dieu quel aueuglement
Trouble ſi fort leurs yeux & leur entendement
Qu'ils n'aiment pas ma Dame! Amour qui les offenſe
Se monſtre en leur endroit enfant ſans cognoiſſance.
De moy, rien que ceſt œil ne m'euſt ſceu faire aimer,
L'ardeur d'autre deſir ne pouuoit m'enflamer.

Vn trait moins acéré n'euſt mon ame bleſſée,
Et de moins blonds cheueux ne l'euſſent enlacée:
Autre amoureux propos ne m'euſt pas enchanté,
Et n'euſſe point languy pour vne autre beauté.
Amour ie te pardonne, & ne fay plus de plainte
Puis que ſi belle fleche en mon ſang tu as teinte.
Car pris en ſi haut lieu i'aime tant mon tourment,
Qu'en l'aſſaut des douleurs ie me plains ſeulement
Que ſi tard ſa beauté mon ame ait retenuë,
Et porte enuie aux yeux qui deuant moy l'ont veuë.
Ah, qu'Amour m'a fait tort de m'auoir tant celé
L'heur où le Ciel m'auoit en naiſſant appelé!
Amans deſeſperez qui l'auez tant ſeruie,
Chargez de mille ennuis, que ie vous porte envie!
Las pourquoy, malheureux, ay-ie tant attendu?
Ie voudroy, comme vous, m'eſtre pluſtoſt perdu,
Sans auoir ſi long temps fait errer mon courage
Au gré de mille amours, inconſtant & volage.
Mais ie me plains à tort: mon bon heur a ſouffert
Que i'aye aimé deuant pour eſtre plus expert,
Et ſçauoir mieux couurir mon amoureuſe flame,
Quand les yeux d'Hippolyte auroyent forcé mon ame:
L'experience apprend. En ce commencement
I'apprenois à aimer pour l'aimer fermement.
Helas pour mon malheur i'en ay ſceu trop apprendre!
Heureus qui n'y ſçait rien, & n'en veut rien entendre.
Or ie ſçay recognoiſtre Amour pour mõ vainqueur,
Comme on vit en aimant ſans eſprit & ſans cœur,
Comme on peut receler vne douleur mortelle,
Ie ſçay bruſler de loin & geler aupres d'elle,
Ie ſçay comme le ſang vers le cœur s'amaſſant

De honte ou de frayeur rend vn teint pallissant.
Ie sçay de quels filés la liberté s'attache,
Ie sçay comme vn serpent parmi les fleurs se cache,
Comme on peut sans mourir mille morts esprouuer,
Chercher mon ennemie, & craindre à la trouuer.
Ie sçay comme l'amant en l'amante se change,
Et comme au gré d'autruy de soymesme on s'estrange,
Comme on se plaist au mal, come on veille en dormãt,
Comme on change d'estat cent fois en vn moment:
Ie sçay comme Amour volle errant de place en place,
Comme il frappe les cœurs auant qu'il les menace,
Comme il se plaist de pleurs & de soupirs ardans:
Enfant doux de visage, & cruel au dedans,
Qui de traits venimeux & de flamme se iouë,
Et comme instablement il fait tourner sa rouë.
Ie sçay des amoureux les changemens diuers,
Leurs pensers incertains, leurs desirs plus couuerts,
Leur malheur asseuré, leur douteuse esperance,
Leurs mots entrerompus, leur prompte meffiance,
Leurs discordans accords, leurs regrets & leurs pleurs,
Et leurs trop cours plaisirs pour si longues douleurs.
Bref, ie sçay pour mon mal, comme vne telle vie,
Inconstante, incertaine, à tous maux asseruie,
S'esgare au labyrinth de diuerses erreurs,
Suiette à la rigueur de toutes les fureurs:
Et comme vn chaud desir, qui l'esprit nous allume,
Enfielle vn peu de miel de beaucoup d'amertume.

XXX.

Ce iour vn pauure amant triſte & deſeſperé,
L'ame en feu, l'œil en pleurs, le cœur plein de triſteſſe,
Et la bouche en regrets, eſloigne ſa Deeſſe,
Forcé du Ciel cruel contre luy coniuré.
Helas! à ce depart ſ'il ſe voit ſeparé
De ce qui l'a faict viure heureux en ſa detreſſe,
Que ne meurt-il ſoudain ſous le faix qui l'oppreſſe,
S'affranchiſſant du mal trop long temps enduré?
Auſſi ſeroit-il mort: vne ſi triſte abſence
Euſt fini promptement ſa vie & ſa ſouffrance:
Mais le grand Dieu d'Amour, iuſte vengeur du tort,
Pour plus le tourmenter le fait viure ſans ame.
Car l'amant qui ſe peut eſloigner de ſa Dame,
N'eſt pas aſſez puni par vne ſeule mort.

XXXI.

O mon Cœur plein d'ennuis, que trop prompt t'arraché
Pour immoler à vne, helas qui n'en fait conte!
O mes vers douloureux les courriers de ma honte,
Dont le cruel Amour ne fut iamais touché!
O mon teint palliſſant, deuant l'âge ſeiché
Par la froide rigueur de celle qui me domte!
O deſirs trop ardens d'vne ieuneſſe promte!
O mes yeux dont ſans ceſſe vn fleuue eſt eſpanché!
O penſers trop penſez, qui rebellez mon ame!
O debile raiſon, ô laqs, ô traicts, ô flame,
Qu'Amour tient en ſes yeux trop beaux pour mon
O douteux eſperer, ô douleur trop certaine, (malheur!
O ſoupirs embraſez, teſmoings de ma chaleur,
Viendra iamais le iour qui doit finir ma peine?

XXXII.

Durant qu'vn feu cruel dedans Rome sacage
Tant de palais dorez, tant de superbes lieux,
Et qu'vn bruit tout confus fait retentir les cieux,
Des Romains malheureux lamẽtans leur dõmage:
Neron, fuzil de meurtre, & de flamme & de rage,
Se rit de leurs regrets, cruel & furieux,
Et chante en regardant le feu victorieux,
Laissant de sa rigueur à iamais tesmoignage.
Celle qui de mon cœur tient le gouuernement,
Fait ainsi l'inhumaine en mon embrasement:
Elle rit de mes pleurs, mon malheur est sa gloire.
Son bel œil s'esiouit de me voir tourmenté,
Et se plaist de laisser en mes vers la memoire
De ma flamme eternelle, & de sa cruauté.

XXXIII.

Loing du nouueau Soleil en mes vœux adoré,
Qui pour luire autre part sa clairté m'a rauie,
Comment puis-ie tant viure esloigné de ma vie,
Sans ame & sans esprit, palle & desfiguré?
Mille plus forts que moy n'eussent pas tant duré,
Et la mort aussi tost leur tristesse eust bannie:
Pourquoy donc du trespas n'est la mienne finie,
Veu que pour mon secours ie l'ay tant desiré?
I'en sçay bien la raison. Ceste mort trop cruelle
Voyant deuant mon cœur vostre image si belle,
Se retire estonnee, & retient son effort.
O destin rigoureux d'vn amant miserable!
En peinture, & de loing vous m'estes fauorable:
Mais vraye, & prés de vo⁹, vo⁹ me dõnez la mort.

XXXIIII.

Si ceſte grand' beauté tant douce en apparence
Ne couure, ô ma Deeſſe, vn cœur de Diamant,
Vous plaindrez mes douleurs, quãd vous verrez cõ-
Amour m'a trauaillé loin de voſtre preſence. (mẽt
Mais las! ie m'entretiens d'vne vaine eſperance:
Car ſi mon foible eſprit dure aſſez longuement
Pour vous reuoir, ma Dame, vne ſeule influence
Du Soleil de vos yeux guarira mon tourment.
Mon ame ores tenuë en langueur inhumaine,
Oubliant ſa douleur paroiſtra toute ſaine,
Et les rais de vos yeux mes pleurs iront ſeichant.
Voyla comme vn bel œil de deux ſortes m'offenſe,
Me bleſſant à la mort, & puis en m'empeſchant
Que ie ne puis monſtrer ma mortelle ſouffrance.

XXXV.

Quand premier Hippolyte eut ſur moy la victoire,
Et que i'ouuri mes yeux au iour de ſa beauté,
Ie ne ſçay qu'il m'aduint: ie fu ſi tranſporté
Que de moymeſme, helas! ie perdi la memoire.
Mes ſens eſtoyent rauis en l'amoureuſe gloire,
Et mon œil esbloüy de ſi grande clairté,
Craignant ſes chauds regards, s'abaiſſoit arreſté
Sur ſon beau ſein d'albaſtre, & ſa gorge d'iuoire.
Ie ſenti mal & bien, chaud & froid à l'inſtant:
I'eſperay ſans eſpoir, i'eu peur: i'oſay pourtant,
Et parlay dans mon cœur mainte choſe incogneuë.
Ie le fortifiay pour les maux aduenir:
Et pour mieux y penſer chaſſay le ſouuenir
De toute autre beauté que deuant i'auois veuë.

XXXVI.

O doux venin mortel, ô guide trompereſſe,
O l'oubly gracieux des plus grieſues douleurs,
O rét ſubtil d'Amour, couuert de belles fleurs,
O nouuelle Sereine, ô douce enchantereſſe,
O paix inſtable & faulſe, ô puiſſante Deeſſe,
Qui fais durer l'Amour & qui crois ſes chaleurs,
Eſperance, où es-tu ? las au fort des malheurs
Maintenant ſans pitié ton ſecours me delaiſſe!
Ce fus toy qui me fis follement hazarder
En la guerre d'Amour, & tu fuis ſans m'aider,
Me laiſſant aux dangers compagne peu fidelle.
Helas retourne à moy, conſole mon treſpas,
Mais ie t'appelle en vain. On ne conſole pas
Auec peu d'Eſperance vne douleur mortelle.

XXXVII.

Tant d'outrageux propos, de courroux & d'orage
Que le Ciel rigoureux deſſus moy fait pleuuoir,
Sont autant d'aiguillons qui poignent mon vouloir
Au lieu de l'arreſter l'animans d'auantage.
Ma foy, comme vn Soleil fendant l'obſcur nuage
Des brouillars amaſſez, mõſtre mieux ſon pouuoir:
Seulement ie me plains que ie n'oſe plus voir
Ces deux flambeaux diuins aſtres de mon voyage.
Du Ciel en ce ſeul poinct i'accuſe la rigueur:
Tous les autres malheurs ne me font point de peur,
Renforçans mon ardeur pluſtoſt que de l'eſteindre.
Car quand à vous ſeruir ie me ſuis preparé,
Ie n'ay de mon amour aucun fruict eſperé:
Si ie n'eſpere rien, rien ne me fera craindre.

XXXVIII.

Auoir pour toute guide vn desir temeraire,
Et comme les Titans au Ciel vouloir monter,
Sur vn mont de pensers l'Esperance planter,
Puis voir tout renuerser par Fortune contraire:
Cognoistre assez son mal, ne s'en pouuoir distraire,
Chercher obstinément ce qu'on doit euiter,
Se nourrir de douleurs, nuict & iour lamenter,
Et fuyant ses amis croire à son aduersaire:
Ourdir pour s'empestrer mille nouueaux liens,
Estre serf d'vn Tyran, qui rit du mal des siens,
Et iamais à leur foy trop ingrat ne regarde:
Ce sont les loix qu'Amour de ses traits escriuit
Sur le roc de mon cœur le iour qu'il m'asseruit,
Et sans espoir de grace il fault que ie les garde.

XXXIX.

A pas lents & tardifs tout seul ie me promeine,
Et mesure en resuant les plus sauuages lieux,
Et pour n'estre apperceu ie choisi de mes yeux
Les endroits non frayez d'aucune trace humaine.
Ie n'ay que ce rempart pour defendre ma peine,
Et cacher mon desir aux hommes curieux,
Qui voyans par dehors mes soupirs furieux
Iugent combien dedans ma flamme est inhumaine.
Il n'y a desormais ny riuiere ny bois,
Plaine, mont ou rocher qui n'ait sceu par ma voix
La trampe de ma vie à tout autre celee.
Mais i'ay beau me cacher, ie ne me puis sauuer
En desert si sauuage, ou si basse valee,
Qu'Amour ne me descouure, & me vienne trouuer.

XL.

Aſpre & ſauuage cœur, trop fiere volonté,
Deſſous vne douce, humble, angelique figure,
Si par voſtre rigueur plus longuement i'endure
Vous n'aurez grand hõneur de m'auoir ſurmonté.
Car ſoit quand le printemps deſcouure ſa beauté,
Soit quand le froid Hyuer fait mourir la verdure,
Nuict & iour ie me plains de ma triſte aduenture,
De ma Dame & d'Amour ſans repos tourmenté.
Ie vy d'vn ſeul eſpoir, qui naiſt lors que ie penſe
Qu'õ voit qu'vn peu d'humeur par lõgue accouſtu-
Caue la pierre ferme & la peut conſumer. (mance
Il n'y a cœur ſi dur qui par conſtante preuue,
Pleurant, priant, aimant, à la fin ne ſ'eſmeuue,
Ny vouloir ſi glacé qu'on ne puiſſe enflammer.

XLI.

Ie croy que tout mon lict de chardons eſt ſemé!
Qu'il eſt rude & malfaict! Hé Dieu ſuis-ie ſi tẽdre
Que ie n'y puis durer? Ie ne fay que m'eſtendre,
Et ne ſens point venir le Somme accouſtumé.
Il eſt apres my-nuict, ie n'ay pas l'œil fermé,
Et mes membres laſſez repos ne peuuent prendre.
Sus, Phebus, leue toy, ne te fay plus attendre,
Et de tes clairs regards rens le Ciel allumé.
Que la nuict m'importune, & m'eſt dure & cõtraire!
Mais pourtant c'eſt en vain, ô Phebus, que i'eſpere
Auoir plus de clairté par ton nouueau retour.
Car ie ſeray couuert d'vne effroyable nuë,
Tant qu'vn plus beau Soleil qui me cache ſa veuë,
Vienne luire à Paris & m'apporte le iour.

XLII.

O champs cruels volleurs du bien qui me tourmente,
O prez qui sous ses pas vous peignez de couleurs,
O bois qui fus tesmoin de mes griefues douleurs,
L'heureux soir que i'ouury ma poitrine bruslante:
O vent qui fais mouuoir ceste diuine plante,
Te iouant, amoureux, parmi ses blanches fleurs,
O canaux tant de fois desbordez de mes pleurs,
Et vous lieux escartez où souuent ie lamente:
Puis qu'vn respect craintif m'a de vous separé,
Puis que ie ne voy plus l'œil du mien adoré,
Puis que seuls vous auez ce que seul ie desire,
S'il ne m'est pas permis par la rigueur des cieux,
Champs, prés, bois, vẽt, canaux, et vo⁹ sauuages lieux
Faites luy voir pour moy l'aigreur de mõ martyre.

XLIII.

La Mort qui porte enuie aux plus rares beautez,
Couurant toute clairté d'vn tenebreux nuage,
Voulut fermer les yeux qui m'ont mis en seruage,
Et punir d'vn seul coup cent mille cruautez.
Amour qui dans ces yeux prend ses traits indomtez,
Tout aueugle qu'il est, cogneut bien son dommage,
O Mort (s'escria-til) si tu fais ceſt outrage,
Tu nous rendras tous deux cẽt fois moins redoutez.
Laisse moy dans ces yeux qui font que ie commande,
Ie feray desormais ta puissance plus grande,
Et rendray par mes traits ton bras victorieux.
La Mort s'arresta court, oyant ceste promesse:
Et le cruel Amour du depuis n'a eu cesse,
Faisant mourir tous ceux qui regardent vos yeux.

CHANSON.

BLESSE' d'vne playe inhumaine,
Loing de tout espoir de secours,
Ie m'auance à ma mort prochaine,
Plus chargé d'ennuis que de iours.
Celle qui me brusle en sa glace,
Mon doux fiel, mon mal & mon bien,
Voyant ma mort peinte en ma face
Feint helas! n'y cognoistre rien.
Comme vn roc à l'onde marine,
Elle est dure aux flots de mes pleurs:
Et clost, de peur d'estre benine,
L'oreille au son de mes douleurs.
D'autant qu'elle poursuit ma vie,
D'ennuis mon seruice payant,
Ie la diroy mon ennemie,
Mais ie l'adore en me hayant.
Las! que ne me puis-ie distraire,
Cognoissant mon mal, de la voir?
O Ciel rigoureux & contraire,
C'est toy qui contrains mon vouloir.
Ainsi qu'au clair d'vne chandelle,
Le gay Papillon voletant,
Va grillant le bout de son aile,
Et perd la vie en s'esbatant.
Ainsi le desir qui m'affolle,
Trompé d'vn rayon gracieux,
Fait helas! qu'aueugle ie volle
Au feu meurtrier de vos beaux yeux.

CHANSON.

QVE n'ay-ie la langue aussi pronte
Lors qu'en tremblant ie vous raconte
L'ardeur qui me fait consumer,
Que ie fu prompt à vous aimer?
Quand vostre œil de moy se retire
Ie conte si bien mon martyre
Et l'effort de vostre rigueur,
Qu'il n'y a rocher si sauuage,
Bois si dur, ne si sourd riuage
Qui n'ait pitié de ma langueur.
Mes yeux deux riuieres coulantes,
Mes paroles toutes brulantes,
Mes soupirs menus & pressez
Ma douleur tesmoignent assez.
Mais dés que de vous ie m'approche
Mon cœur se gelle & deuient roche:
Deuant vos attraits gracieux
Ie pers esprit, voix & haleine:
Et voulant vous conter ma peine
Ie ne sçay parler que des yeux.

STANSES.

QVAND au matin le grand flambeau des cieux,
Pere du iour commence sa carriere,
La nuict s'enuolle, & sa belle lumiere
Mille thresors ouure deuant nos yeux.

Quand au premier le flambeau de mon ame,
Mon beau soleil à mes sens esclaira,
Tout bas desir de moy se retira,
Raui de voir les beautez de ma Dame.
Mais comme on voit Phebus en s'auançant
Sur le midy, plus de chaleurs espandre,
Les vents cesser, & la terre se fendre
Aux rais du chaud, nostre œil esblouissant.
Ainsi la flamme espriſe en mon courage,
Aux premiers iours bluettant doucement,
Est creuë en force & me va consumant,
Troublant ma veuë au cours de mon voyage.
En fin la nuict à son tour commandant
Par sa fraiſcheur esteint l'ardeur cuisante,
Couure de noir toute chose plaisante,
Et le Sommeil va sur nous respandant.
Ainsi la mort de ma flamme cruelle,
Flamme d'Amour, la fureur esteindra:
Et pour iamais le Sommeil me tiendra
Couurant mes yeux d'vne nuict eternelle.

XLIIII.

Bien qu'vne fieure tierce en mes veines boüillonne,
De cent troubles diuers mon esprit agitant,
Medecins abusez ne dites pas pourtant
Qu'vne humeur choleriq' ces tempestes me donne
Ie suis trop patient, ie n'offense personne,
Et vay de mes amis les courroux supportant,
Tout paisible & tout coy, sans qu'en me despitant
Ie remasche vn venin qui le cœur m'empoisonne.

Celle dont l'influence altere mes humeurs,
Qui fait par sa rigueur qu'auant l'âge ie meurs,
Eſt cauſe de ma fieure, & non pas la colere.
Las ie n'ay point de fiel! car ie voudroy donner
Cent baiſers, en mourant, à ma belle aduerſaire,
Pour monſtrer que ma mort ie ſçay bien pardonner.

XLV.

Bien que le mal d'Amour, qui me rend furieux,
Paſſe tout deſeſpoir d'vn amant miſerable,
Si ne m'en plains-ie point, & le trouue agreable:
Car ce qui vient de vous m'eſt touſiours gracieux.
Ie reçoy plus de bien à mourir pour vos yeux:
Qu'à viure au gré d'vn autre à mes vœux fauora-
Tant peut l'affection d'vne choſe honorable, (ble:
Qui fait aimer ſa perte & en eſtre enuieux!
Mais ſi vous adorant d'vn obſtiné courage
Vous ne croyez, ma Dame, à mon palle viſage,
A mes pleurs, à mes vers, & à mon deconfort,
Quel eſpoir deſormais faut-il plus que ie ſuiue,
Fors mourir deuãt vous? Mais la preuue eſt tardiue
Quand le mal ſeulement ſe cognoiſt par la mort.

SOMMEIL, *qui trop cruel au temps de mes amours*
M'as priué ſi ſouuent des plus douces pen-
ſees,
Tenant outre mon gré mes paupieres preſſees
Lors que ie deſiroy pouuoir veiller touſiours:

Or' qu'vne fieure ardente en mon sang allumee
Chãge en feux mes soupirs, & mon cœur en fourneau,
Trempe au fleuue d'Oubly bien auant ton rameau,
Et distile en mes yeux ceste liqueur aimee.
De grace que ie dorme, & que les troublemens
Qui font de mon esprit vne mer irritee,
Me donnent quelque trefue. Ainsi ta Pasithee
Paye ceste faueur de mille embrassemens.
Heureux Glix qui dormez la moitié de l'annee,
Las! qu'vn somme aussi fort ne me peut-il tenir?
Mais pour plus grand repos, & pour mon mal finir
Soyent mes yeux pour iamais clos de la destinee.

D'OV vient qu'vn beau soleil, qui luit nouuellement,
Soit à tous fauorable, & à moy si contraire?
Il m'esblouit la veuë au lieu qu'il leur esclaire,
Il eschauffe les cœurs, & me va consumant.
L'autre Soleil du Ciel n'offense aucunement
Les lieux qui sont prinez de sa flamme ordinaire:
Mais ce diuin Soleil m'ard plus cruellement,
Plus ie me trouue loing de sa lumiere claire.
Ie t'accuse Nature, & me plains iustement:
Car puis qu'il me deuoit porter tant de nuisance,
Allumant en mon cœur vn feu si vehement,
Que n'as-tu pour mon bien retardé sa naissance?
Toutesfois si nostre âge heureux par sa presence,
Ne pouuoit sans mon mal voir ses yeux clairement,

Ie prens tout consolé ma mort en patience.
» Qui meurt pour le public meurt honorablement.

STANSES.

SI ie languy d'vn martyre incogneu,
Si mon desir iadis tant retenu,
Ores sans bride à son gré me transporte,
Me doy-ie plaindre ainsi comme ie fais?
» Vn nouueau mal fait de nouueaux effets,
» Plus de beauté plus de tourment apporte.
En ma douleur c'est pour me consoler
Que i'aye osé si hautement voler,
Et que la peur mon courage ne change.
» Par les hasards l'honneur se doit chercher.
Quand le malheur me fera trebuscher,
L'auoir osé m'est assez de louange.
L'homme großier en la terre arreste,
Me peut nommer plein de temerité:
I'aime trop mieux estre veu temeraire,
Que de cœur lasche & d'esprit abbatu.
» Vn seul sentier n'est clos à la vertu,
» Et au couard rien n'est facile à faire.
Les grands Palais sont plus batus des vents,
Et les hauts monts vers le Ciel s'esleuans
Presques tousiours sont frappez de l'orage.
Mais c'est tout vn: du ciel nous approchant
Cherchons la mort, plustost qu'en nous cachant
Viure & monstrer qu'ayons peu de courage.

XLVI.

L'eau tombant en lieu bas goute à goute, ha puissance
Contre les marbres durs, cauex finablement:
Et le sang du Lion force le Diamant,
Bien qu'il face à l'enclume & au feu resistance.
La flamme retenue en fin par violance
Brise la pierre viue, & rompt l'empeschement:
Les Aquilons mutins soufflans horriblement
Tombent le Chesne vieux qui fait plus de defense.
Mais moy, maudit Amour, nuict & iour soupirant,
Et de mes yeux meurtris tant de larmes tirant,
Tant de sang de ma playe, & de feux de mon ame,
Ie ne puis amollir vne dure beauté,
Qui las! tout au contraire accroist sa cruauté
Par mes pleurs, par mõ sãg, mes soupirs et ma flame.

XLVII.

S'il n'y a rien si froid ne si glacé que celle
Qui me fait par ses yeux sans pitié consommer,
D'où peut elle en nos cœurs tant de flammes semer,
Veu que le sien est pris d'vne glace eternelle?
C'est vn estrange cas que l'ardeur immortelle,
Qui a source en ses yeux, ne la puisse allumer:
Semblable au beau Soleil qui peut tout enflammer,
Bien qu'il n'ait point en soy de chaleur naturelle.
Seroit-ce point Amour le tyran sans merci,
Qui frappant de ses traits sur son cœur endurci,
Fist saillir tout ce feu pour consommer nos ames:
Comme on voit vn caillou refrapé maintesfois
Par force auec du fer, seruir d'amorce au bois,
Et sans deuenir chaud faire iaillir des flames?

XLVIII.

Vous n'eſtes point mes yeux, ô trompeuſe lumiere,
Par qui le trait d'Amour dans le cœur m'eſt venu:
Si vous eſtiez mes yeux, vous n'euſſiez meſcogneu
Celle qui tient mon ame à ſon gré priſonniere.
Las vous eſtes mes yeux! mais la faute premiere,
Et l'ennuy que par vous ie ſois ſerf deuenu,
Rend voſtre ardent deſir maintenant retenu,
Et vous fait abaiſſer pour ne voir ma guerriere.
C'eſt trop tard, pauures Yeux, c'eſt trop tard attendu:
La ſageſſe vous vient lors que tout eſt perdu:
Vn conſeil tout diuers deſormais il faut prendre.
Regardez-la ſans ceſſe, admirez ſes beautez,
Et flamme deſſus flamme en mon cœur apportez,
A fin que ſans languir ie ſois reduict en cendre.

XLIX.

Autour des corps, qu'vne mort auancee
Par violence à priuez du beau iour,
Les Ombres vont, & font maint & maint tour,
Aimans encor' leur deſpouille laiſſee.
Au lieu cruel, où i'en lame bleſſee
Et fu meurtry par les fleches d'Amour,
I'erre, ie tourne & retourne à l'entour,
Ombre maudite, errante & dechaſſee.
Legers Eſprits plus que moy fortunez,
Comme il vous plaiſt vous allez & venez
Au lieu qui cloſt voſtre deſpoüille aimee:
Vous la voyez, vous la pouuez toucher,
Où las! ie crains ſeulement d'approcher
L'endroit qui tient ma richeſſe enfermee.

Tourne,

L.

Tourne, mon Cœur, ailleurs ton esperance,
Laissant le bien vainement desiré:
Pour vn mortel c'est trop haut aspiré,
Il faut couper l'aile à nostre arrogance.
Amour ingrat, est-ce la recompense
D'auoir souffert, seruy, prié, pleuré,
Et sans flechir si long temps enduré
Qu'on me reproche auiourdhuy l'inconstance?
Plein de fureur ie ne fay que songer
Que ie doy faire, à fin de me venger
Des fiers courroux d'vne ame si rebelle.
C'est le meilleur de me donner la mort:
Car ie ne puis luy faire plus de tort
Qu'en la priuant d'vn qui est tout à elle.

LI.

Amour, si i'ay souffert, fidelle à ton empire,
Sans me lasser de toy, tant d'ameres douleurs:
Si ie t'ay mille fois abreuué de mes pleurs,
Et si tes plus beaux traits en mon cœur ie retire:
Volle vers la beauté qui me tient en martyre,
Et qui fait que tu as tant de force en nos cœurs:
Amolli son courroux, adouci ses rigueurs,
Et fay que son bel œil recommence à me luire.
C'est le douziesme iour que ceste œil courroucé
Entre mille dangers sans clairté m'a laissé,
N'ayant pour me guider q̃ ma flamme immortelle.
De grace, en ma faueur, Amour, va la blesser:
Ou si tu la crains trop, & ne me veux laisser,
Tire de mon cœur mesme, & frape la cruelle.

LII.

Depuis deux ans entiers, que i'aime vne beauté,
Perle vnique du monde, & sa fleur immortelle,
Trois fois tant seulement i'ay peu parler à elle:
Voyez de mon malheur l'estrange cruauté!
Encor ce doux loyer, que i'auois acheté
Par tant de passions & de peine immortelle,
Trois fois m'est empeschè par la force cruelle
Du malheur enuieux, dont ie suis surmonté.
C'est (peut-estre) mon bien, dont ie n'ay cognoissance:
Car si son œil diuin m'oste toute puissance,
Me rauit, me transporte, & me rend furieux:
S'il fait que sans espoir mon amour continuë,
Que feroyent ses propos fauorisez des yeux?
Helas pour me tuer c'est assez de sa veuë!

LIII.

Pour tant d'ennuis diuers, tant de flamme & de glace,
Qui font en mon esprit vn si contraire effort,
Pour mon repos perdu, mes pleurs, mon deconfort,
Et pour tãt d'autres maux dõt l'amour me menace:
Pour vostre doux orgueil, vainqueur de mon audace,
Pour auoir coniuré des premiers à ma mort,
Et faict que mon desir se maintienne plus fort,
Quand plus le desespoir luy veut donner la chasse.
O beaux yeux, qui pleuuez tant de feux & de traits,
Ie ne demande pas que m'accordiez la paix,
Que vous soyez plus dous, q̃ iettiez moins de flames:
Pour tout bien ie requiers, que croissans en rigueur,
Pour butte à to⁹ vos traits vous choisissiez mõ cœur,
Et que vous dedaignez de blesser d'autres ames,

LIIII.

I'estoy dans une salle ombragé de la presse
Pour voir sans estre veu, ma Dame qui dansoit:
Le peuple à l'enuiron tout raui s'amassoit
Louant d'ame & de voix ceste vnique deesse.
En vain la voulant voir sur les piés ie me dresse,
Car mon foible regard assez ne s'auançoit:
Mais mon cœur s'enflammant ainsi qu'elle passoit
Remarqua sans mes yeux les pas de ma princesse.
Dieu que i'aime mon cœur, bien que mal conseillé
Il ait receu l'amour dont ie suis trauaillé!
Le plaisir qu'il m'a faict mes douleurs recompense.
Auſsi bien mes deux yeux couuerts d'obscurité
N'euſsent peu soustenir sa diuine clairté,
Tant ils sont aueuglez de pleurer mon offense.

LV.

Si doucement par son regard me tuë
Ce Basilic de ma mort desireux,
Que ie le cherche, & me sens bien-heureux
En mon malheur d'estre pres de sa veuë.
D'aise & d'ennuy mon ame est toute esmeuë,
Quand ie puis voir ces beaux yeux amoureux:
De cent couleurs mon visage se mue,
Ie tremble tout & suis auenturеux.
Qui penseroit d'vne mesme fontaine
Pouuoir couler le repos & la peine,
Peur, hardiesse, ennuy, contentement?
Comme au Chaos tout ce mesloit ensemble,
Ainsi ceſt œil cent contraires assemble
Dans le chaos de mon entendement.

LVI.

Vouloir ambitieux, Esperance interdite,
Desirs prompts à mon mal, qui m'auez sceu forcer,
Peu durables desseings, mal asseuré penser,
Courage, helas! trop grand pour force si petite.
Et vous rares beautez de la ieune Hippolyte,
Qu'Amour fait si souuent par mes yeux repasser,
Pour Dieu, mes ennemis, vueillez vn peu cesser
Et que vostre rigueur à pitié vous incite.
Ne voyez-vous comment trop tost vous me tuez?
Ie ne languiray point si vous continuez.
Vne extreme douleur ne peut estre durable.
Et c'est ce qui me trouble & me fait soupirer:
Car mon cruel tourment m'est si fort agreable,
Que ie tasche à durer pour le faire durer.

LVII.

Bien que ma patience & ma foy vous ennuye,
Et que la fermeté vous fasche extremement,
Ie ne me puis garder de vous faire vn serment
Tout prest de le seeller du sang & de la vie:
Et que vos yeux diuins qui mon ame ont rauie
Cessent de m'esclairer si ie pense autrement:
C'est qu'en despit du Ciel, de Fortune, & d'Enuie,
Vif & mort ie seray vostre eternellement.
Les courroux, la rigueur, le temps, & la distance
Seruiront de rempart pour garder ma constance,
Que vos nouueaux desirs ne pourront entamer.
Ie ne say rien pour moy d'vser de ce langage:
Car ie sçay qu'on ne peut vous fascher dauantage
Que de vous menacer de touſiours vous aimer.

LVIII.

Souci chaud & glacé, que la crainte a faict naistre,
Et qui craignant plus fort deuiens plus violant,
Et pendãt que la flãme & le gel vas meslant (stre:
Troubles, pers et destruis tout ce qu'amour fait croi-
Puis qu'en si peu de temps tu t'es rendu mon maistre,
De cent chaudes fureurs mon esprit martelant,
Va, retourne au Cocyte, & me laisse dolent,
Comme vn Tigre enragé, de ma chair me repaistre.
Sur les glaces d'Enfer passe entre mille ennuis,
Sans lumiere tes iours, & sans sommeil tes nuits,
Non moins troublé du faux, que de seures nouuelles.
Va t'en, tout ton venin est entré dedans moy,
Ie n'ay point d'autre sang: helas! donques pourquoy
Me viens-tu retrouble par ces larues cruelles?

LIX.

Quand ie voy flamboyer ceste heureuse planete,
De nostre âge imparfait l'admirable ornement:
Bien que mon cœur d'ailleurs n'attẽde allegement,
Si faut-il que de crainte à trembler ie me mette.
Car ainsi comme on voit la fatale Comete,
Flambante en longs cheueux, n'apparoir nullement
Sans la mort d'vn monarque, ou sãs vn chãgement,
Quand quelque Seigneurie est pres d'estre suiette.
De mesme helas! ie crains que ce diuin flambeau
De ma foible raison presage le tombeau,
Ou qu'au moins ie verray ma liberté restreindre.
I'ay peur qu'en pire estat on me face changer,
Mais (ô moy desolé!) i'en suis hors du danger,
I'ay tãt & tãt de maus que plus ie ne doy craindre.

LX.

Comme quand il aduient qu'vne place est forcee
Par vn cruel assaut du soldat furieux,
Tout est mis au pillage, on voit en mille lieux
Feux sur feux allumez, mort sur mort amassee:
Mais si ne peut sa gloire estre tant abaissee,
Qu'vn arc, vne colonne, vn portail glorieux
N'eschappent la fureur du fer victorieux,
Et ne restent entiers quand la flamme est passee.
Ainsi durant les maux que i'ay tant supportez
A la honte d'Amour, & de vos cruautez,
Depuis que par vos yeux mon ame est retenuë:
En dépit du malheur contre moy coniuré,
Mon cœur inuiolable est touſiours demeuré,
Et ma foy iuſqu'ici ferme ſ'eſt maintenuë.

LXI.

Celle qui de mon mal ne prend point de ſouci,
Comme ſi de ſes yeux il n'auoit ſa naiſſance,
Se rit de mes douleurs ſi toſt que ie commence
A me plaindre en pleurant de ſon cœur endurci.
I'ay beau m'humilier & luy crier merci,
Merci de l'aimer trop: car c'eſt ma ſeule offenſe:
Elle en eſt plus rebelle, & ſe plaiſt que ie penſe
Qu'vn courage ſi fier ne peut eſtre adouci.
Ce n'eſt pas toutesfois ce qui plus me tourmente,
Car ſa rigueur m'eſt douce, & mõ mal me cõtente,
Voyant mes beaux vainqueurs ſes yeux que i'aime
Ie me plains ſeulement de voir que la cruelle (tant:
Ne croit pas que ie l'aime, & m'appelle inconſtant,
Ou dit que mes ennuis viennent d'autres que d'elle.

LXII.

Sommeil, paisible fils de la Nuict solitaire,
Pere alme nourricier de tous les animaux,
Enchanteur gracieux, doux oubli de nos maux,
Et des esprits blessez l'appareil salutaire:
Dieu fauorable à tous, pourquoy m'es-tu contraire?
Pourquoy fuis-ie tout seul rechargé de trauaux
Or' que l'humide Nuict guide ses noirs cheuaux,
Et que chacun iouist de ta grace ordinaire?
Ton silence où est-il? ton repos & ta paix,
Et ces songes vollans comme vn nuage espais,
Qui des ondes d'Oubli vont lauant nos pensees?
O frere de la Mort que tu m'es ennemi!
Ie t'inuoque au secours, mais tu es endormi,
Et i'ards tousiours veillant en tes horreurs glacees.

LXIII.

Si le pasteur de Troye, eleu diuinement
Pour iuger des beautez de trois grandes deesses,
Dédaigna les grandeurs, la gloire, & les richesses
Pour la Grecque beauté, prix de son iugement:
I'en eusse faict autant: il fist fort sagement.
Car aupres de vos yeux pleins de douces rudesses,
Quels threfors, quels honneurs, triõphes & hautesses
Pourroiẽt mouuoir mõ cœur si ferme en vous aimãt?
Puis qu'estre pris de vous apporte tant de gloire,
Quel trophee assez digne orneroit la victoire
Du cœur qui bien aimant vous pourroit conquerir?
O seul but de mes vœux, ô bien que ie n'espere,
L'or & les vaïs hõneurs soyẽt cherchez du vulgaire,
Rien ne me plaist q̃ vous, pour vous ie veux mourir.

LXIIII.

Rendez-vous plus cruels, beaux Yeux qui me blessez,
Ce trait doux & piteux m'empoisonne & me tue:
Ah! non, durez ainsi. Mon ame est combatue
De trop de desespoirs vous voyant courroucez.
Temperez seulement ces rayons élancez
Trop clairs & trop ardãs qui m'offusquẽt la veüe,
Mais ne les baissez pas: car mon mal continüe,
Et mon espoir defaut quand vous les abaissez.
Doux, cruels, humbles, fiers, gais & trempez de larmes,
Amour pour ma douleur trouue en vous assez d'ar-
D'agreables langueurs, & de plaisans trespas. (mes,
Bref, toutes vos façons, beaux Yeux, m'ostent la vie,
Hé! donc pour mon salut cachez-vous ie vous prie:
Non, ne vous cachez point, mais ne me tuez pas,

LXV.

Le tyran des Hebreux transporté de furie
Ne fit iadis meurtrir tant d'enfans innocens,
Que ie tue en maillot de pensers languissans,
Et ne touche à celuy qui menace ma vie.
Car luy desia rusé fuyant ceste turie
Se sauue à la beauté qui domine mes sens,
Et là tout asseuré rit des maux que ie sens
Et m'abuse sans fin par quelque tromperie.
Or' en ses chauds regards ce penser se formant,
Or' en ses doux propos mon esprit va charmant,
L'empriſonne & l'estraint en des chaisnes pesantes:
Helas c'est le malheur qui m'estoit destiné,
Et que me presageoyent deux estoiles luisantes
Que ie vey sur le poinct que ce meschant fut né!

LXVI.

Quand l'ombrageuse Nuict nostre iour decolore,
Et que le clair Phebus se cache en l'Occident,
Au Ciel d'astres semé les mortels regardant,
Prisent or' ceste estoile, & or' ceste autre encore:
Mais si tost qu'à son tour la matinale Aurore
Fait leuer le Soleil de rayons tout ardant,
Lors ces petits flambeaux honteux se vont perdant
Deuant le Roy du iour, qui tout le ciel decore.
Ainsi quand mon Soleil sa splendeur va celant,
On voit deçà delà maint astre estincelant,
Et le monde abusé mille Dames reuere.
Mais dés qu'il apparoist, adieu foibles clairtez,
Tout obiet s'obscurcit, & ce Roy des beautez,
Come en son firmament, dans tous les cœurs éclaire.

LXVII.

Que ie suis redeuable à la douce pensee
Qui nourrit mon esprit de son bien separé!
Iamais sans tel secours ie n'euse tant duré,
Si fort de vos beautez ma poitrine est blessee.
Quand par crainte ou respect il faut force forcee
Que i'esloigne vostre œil dont ie suis esclairé,
Ie mourrois à l'instant triste & desesperé
N'estoit ce reconfort de mon ame oppressee.
Mari, frere, vallets ne sçauroyent l'empescher
Que iusqu'à vostre lict ne se vienne approcher,
Vous voit, vous entretient, vous estime admirable.
Las si vous l'entendiez que d'heur m'en aduiendroit!
Car vous disant mon mal, ie sçay qu'elle rendroit,
Moy contant pour iamais, vous douce & pitoyable.

LXVIII.

Amour, choisis mon cœur pour butte à tous tes traits,
Et bastis ta fournaise en ma chaude poitrine,
I'estimeray tousiours ta cruauté benine,
Ton dueil contentement, & ta guerre vne paix.
I'ay veu tant de clairtez, de thresors, & d'attraits
D'vn œil doux, d'vn beau front, d'vne gorge yuoirine,
Et gousté la douceur d'vne voix si diuine,
Que i'oublie à bō droit les maux que tu m'as faits.
O celestes beautez si pleines de merueilles!
O propos, qui sonnez tousiours en mes oreilles,
Que vous m'auez tué d'vne douce rigueur!
Que vous auez ietté de soulphre sur ma flame!
Que vous m'auez laisé d'aiguillons dedans l'ame,
De pensers en l'esprit, & d'amours dans le cœur!

LXIX.

Langue muette à mon secours tardiue,
Que m'a serui tant d'heur que i'ay receu
De voir ma Dame? aussi bien tu n'as sceu
Dire le mal qui de repos me priue.
Propos bruslans, voix dolente & plaintiue,
Vostre faueur ceste fois m'a deceu:
Car vn seul mot hors de moy n'est issu
Propre à monstrer combien ma peine est viue.
Mais qui ne fut autant que vous surpris?
L'estonnement gela tous mes esprits,
Ie deuins sourd, sans pouls, & sans haleine:
Vn voile obscur sur mes yeux s'estendit,
Le cœur me cheut, tout mon sens se perdit,
Et ne restay qu'vne peinture vaine.

LXX.

De quels couteaux fut mon ame bleſſee,
Et quelle flamme en mon cœur ſ'alluma,
Quand ſes beaux yeux de rigueur elle arma,
Pour me tuer ſans l'auoir offenſee?
Que d'vne plainte en pleurant commencee
Ne fis-ie voir le dueil qui m'entama?
Ie l'eſſayay: mais la douleur preſſee
A mes propos le paſſage ferma.
Que ne leut-elle aumoins ſur mon viſage
Mes paſſions, me voyant tout tranſi,
Palle mon teint, mes yeux couuerts d'ombrage,
Qui pour ma bouche alors crioyent merci?
Helas! la Nuict m'oſta ceſt aduantage,
Et l'empeſcha qu'elle me viſt ainſi.

LXXI.

Mes yeux accouſtumez au iour de voſtre veuë
Sont clos auſſi ſoudain que vous diſparoiſſez,
Et des autres beautez les rayons élancez
Ne ſont pour m'eſclairer qu'vne effroyable nuë.
Mon ame en vos cheueux eſt ſi bien detenuë,
Mes ſens de trop d'amour ſont ſi fort inſenſez,
Et vers vous mes deſirs tellement ſont dreſſez,
Qu'aucune autre beauté n'eſt de moy recogneuë.
Et ſi le Ciel ialoux me force à vous laiſſer,
Quelque mont, fleuue, ou bois que ie puiſſe paſſer,
Biẽ qu'aux deſerts glacez pour iamais ie m'habite,
Touſiours malgré le temps, la diſtance & les lieux,
Voſtre beauté diuine, ô celeſte Hippolyte,
Sera pres de mon cœur ſ'elle eſt loing de mes yeux.

LXXII.

Ie vay contant les iours & les heures passees
Depuis que de mon bien ie me suis separé,
Et qu'auec vn grand Roy des mortels adoré
I'ay choisi pour seiour ces campagnes glacees.
Amour, qui vois sans yeux mes secrettes pensees,
Si ie t'ay iusqu'ici saincterment reuere,
Chasse, ô Dieu, le regret dont ie suis deuoré
Et tant de passions dans mon ame amassees.
Fay qu'auec moins d'ardeur ie desire à la voir,
Ou que de mon grand Roy congé ie puisse auoir,
Ou m'apprens à voller & me preste tes ailes,
Ou ne fay plus long temps mon esprit esgarer,
Ou tempere mon mal qu'il se puisse endurer,
Ou m'enseigne à souffrir des douleurs si cruelles.

LXXIII.

Au nid des Aquilons en la froide Scythie,
Où iamais le Soleil ne se daigne leuer,
Ie ne puis, malheureux, de remede esprouuer,
Amour, pour rendre en moy ta chaleur amortie.
Celle que de mon cœur l'exil n'a departie,
M'accompagne par tout, par tout me vient trouuer,
Et parmi les rigueurs d'vn eternel Hyuer
Elle fait que mon ame en braise est conuertie.
Mais le plus grand ennuy, dont ie sois tourmenté,
C'est de sentir le feu sans en voir la clairté,
Mõ Soleil luit ailleurs quãd plus fort il m'enflame.
N'est-ce vn presage seur qu'en bref ie doy mourir?
Ie suis loin du plaisir qui me peut secourir,
Et porte en tous endroits le tourment de mon ame.

CHANSON.

TANT que i'ay eu du sang, des soupirs & des larmes,
I'ay payé le tribut à vostre cruauté,
Esperant follement par ma fidelité
De vos cruelles mains faire tomber les armes.
Ie n'ay plus ceſt espoir, mais i'ay bien cognoissance
Que pour plus m'affoiblir vous m'alliez outrageãt,
Ainsi qu'vn fier Tyran ses suiets va chargeant,
Pour les deffaire apres auec moins de defense.
Et bien ie mourray donc: & la fin de ma vie
Sera fin de mon mal & de vostre desir.
Ie mourray bien contant de vous faire plaisir,
Mais faſché que de moy ne serez plus seruie.
C'est le poignant regret qui m'oppresse & m'entame,
Et qui fait que ie meurs triste & desesperé,
Auec ceſt autre soing dont ie suis martyré,
Sçauoir apres ma mort que deuiendra mon ame.
Sa constance & sa foy, sa despouille meurtrie,
Son martyre enduré la doit faire sauuer:
Mais ie crains d'autre part de la voir reprouuer,
Et damner à bon droit pour son idolatrie.
Car en vous seulement elle auoit sa fiance,
Au plus fort des tourmens vostre nom reclamoit,
N'adoroit rien que vous, & constante affermoit
Qu'il n'estoit nul salut hors de ceſte creance:
Et qui plus est encor elle est tant obstinee,
Que ceſte vieille erreur ne veut point delaisser:
Et dit, pour tout confort, qu'il luy plaist de penser
Que par trop vous aimer elle sera damnee.

COMPLAINTE.

QVELLE manie eſt egale à ma rage?
Quel mal ſe peut à mon mal comparer?
Ie ne ſçauroy ny crier ny pleurer,
Preſſé du dueil qui groſſiſt mon courage.
Helas i'eſtouffe, & la fureur ſoudaine
Me cloſt l'ouye, & m'aueugle les yeux!
Mais ce m'eſt heur de ne voir plus les cieux,
Les cieux cruels, coupables de ma peine.
Au vaſe eſtroit maintenant ie reſemble,
Qui tout plein d'eau goutte à goutte la rend:
Mon œil auſſi larme à larme reſpand
Ce qu'en mon cœur de riuieres i'aſſemble.
Maudit le iour que premier ie vey luire,
Pour eſtre eſclaue à ſi forte douleur!
Le Ciel alors pleuuant tout ſon malheur
Verſa ſur moy ce qu'il auoit de pire.
Aſtres maudits, qui trop pleins de licence,
Maux & plaiſirs aux humains deſtinez,
Puis qu'en naiſſant de nous vous ordonnez,
Que nuiſt la faute, ou que ſert l'innocence?
Helas de rien! i'en puis ſeruir de preuue,
Qui n'ay iamais vn tourment merité:
Et toutesfois par voſtre cruauté
Plus miſerable au monde ne ſe treuue.
Tout eſt bandé pour me faire la guerre,
Par mes amis mille ennuis ie reçoy.
Que doy-ie faire? Il n'y a point pour moy
De Dieux au ciel, ny de Fortune en terre.
Dans les Enfers cherchons donc allegeance,

Parmi l'effroy, les fureurs, & les cris,
Accompagné des malheureux esprits,
Qui pour ma peine oubliront leur souffrance.
Hastons la mort, seul but du miserable:
Mais tout ainsi que mes iours ont esté
Couuerts d'ennuis, d'horreur, d'obscurité,
Soit mon trespas horrible & detestable.

CHANSON.

POVR voir ma fin toute asseuree
Que vos rigueurs ont preparee,
Ie ne me plains aucunement:
Car veu la douleur qui m'offense,
La Mort venant soudainement
Me tiendra lieu de recompense.
Sans plus pour mes yeux ie me plains,
Ces yeux qui vous ont veu si belle,
Priuez d'vne lumiere telle
Faut-il helas qu'ils soyent estaints?
Faut-il aussi que mes oreilles
Apres tant de douces merueilles
Rauissans l'esprit bien-heureux,
Pour iamais demeurent fermees,
Sans que vos propos amoureux
Les puissent plus rendre charmees?
Ce m'est vn ennuy trop amer
Qu'il faille que ce cœur perisse
Qui fut nay pour vostre seruice,
Et qui osa bien vous aimer.
Mais en ce regret qui m'affole

Peu à peu ie me reconsole
Pensant que c'est vostre vouloir.
Car puis que ma mort vous est chere,
Ie n'ay garde de me douloir
D'vne chose qui vous peut plaire.

CHANSON.

SÇAVEZ vous ce que ie desire
Pour loyer de ma fermeté?
Que vous puissiez voir mon martyre,
Comme ie voy vostre beauté.

Le Ciel ornant vostre ieunesse
De ses dons les plus precieux,
Pour mieux me monstrer sa richesse
M'éclaira l'esprit & les yeux:
Tousiours depuis ie vous admire
D'vn œil tout en vous arresté,
Mais vous ne voyez mon martyre
Comme ie voy vostre beauté.
Maudite soit la cognoissance,
Qui m'a couste si cherement:
Ma douleur n'a eu sa naissance,
Que d'auoir veu trop clairement.
Las! i'ay bien raison de maudire
Ce qui perdit ma liberté,
Puis que ne voyez mon martyre
Comme ie voy vostre beauté.
L'aueugle enfant qui me commande,
Qu'on nomme à tort Dieu d'amitié,

Les deux yeux comme à luy vous bande,
A fin que soyez sans pitié.
Il le faut : car i'ose bien dire
Que n'auriez tant de cruauté,
Si vous pouuiez voir mon martyre
Comme ie voy vostre beauté.
Si le Ciel de vostre visage
Luit de mille perfections,
Il n'en peut auoir d'auantage
Que mon cœur a de passions.
Il pleure, il gemist, il soupire,
D'amour nuict & iour tourmenté:
Helas ! voyez donc mon martyre
Comme ie voy vostre beauté.
Ie me plains d'auoir trop de veuë,
Moy qui ne puis voir seulement
Parmi tant d'ennuy qui me tuë,
Vn seul trait de contentement.
Aueugle au bien ie me puis dire,
Et au mal trop plein de clairté,
Ne pouuant rien voir que martyre
Au miroir de vostre beauté.
Puis qu'on guarist par son contraire,
Tout l'espoir que ie puis auoir
Est de sortir de ma misere
Lors que ie cesseray de voir:
A la mort donc ie me retire
Pour rendre mon mal limité,
Lors si ne voyez mon martyre
Ie ne verray vostre beauté.

CHANSON.

LE mal qui me rend miserable,
Et qui me conduit au trespas,
Est si grand qu'il est incroyable,
Aussi vous ne le croyez pas.
Amour qui des yeux a naissance,
Court aussi tost vers le desir,
Se conserue auec l'esperance,
Et trouue repos au plaisir.
Mon amour est d'vne autre sorte:
Le desespoir la rend plus forte,
Elle renaist de son trespas,
Perdant elle acquiert la victoire:
C'est vne chose forte à croire,
Aussi vous ne le croyez pas.
Tout ce que l'vniuers enserre
Tend au bien, le cherche & le suit,
Le feu, l'air, les eaux, & la terre,
Et tout ce qui d'eux est produit:
Moy seul de moymesme aduersaire
Ie cours à ce qui m'est contraire,
Et ne suy rien tant que mon bien,
Ie rends ma douleur incurable:
Mais pource qu'il n'est pas croyable,
Ma Dame, vous n'en croyez rien.
Si i'aimois à l'accoustumee,
Ie croy qu'il seroit bien aisé
De iuger mon ame enflammee
Par quelque soupir embrasé.
Si tost qu'vne autre amour commence

Elle apparoist, chacun le pense,
On la cognoist, on en fait cas:
Mais le feu qui me met en cendre,
Est tel qu'il ne se peut comprendre,
Aussi vous ne le croyez pas.
Il n'y a regret ny tristesse
Qui trouble si fort vn amant,
Que de voir celle qui le blesse
Ne croire rien de son tourment:
Et c'est ce qui plus me console.
Car si mes pleurs ou ma parole
Ma douleur pouuoyent asseurer,
Ce me seroit fort peu de gloire
Qu'elle fust si facile à croire,
Estant si forte à endurer.
Le mal qui me rend miserable,
Et qui me conduit au trespas
Est si grand qu'il est incroyable,
Aussi vous ne le croyez pas.

CHANSON.

POVR faire qu'vne affection
Ne soit suiette à l'inconstance,
Il faut beaucoup de cognoissance
Et beaucoup de discretion.

Ie suis bien d'aduis qu'vne Dame
Ne doiue aisément s'asseurer,
Qu'vn ieune Amant garde sa flame
Pour le voir plaindre & soupirer.

Car presqu'aussi tost qu'il commence,
Le refus ou la iouissance
Esteignent ses feux si cuisans,
Et n'y peut auoir d'asseurance
Qu'il n'ait passé deux fois douze ans.
Et puis la ieunesse indiscrette
Bruslant d'amoureuse chaleur,
Ne sçauroit retenir secrette
Vne ioye ou vne douleur:
De ses faueurs elle se vante
Prompte, dedaigneuse, arrogante,
Rien ne s'y peut voir d'arresté,
Et son ame est plus inconstante
Qu'vn flot deçà delà porté.
I'estime aussi peu recevable,
Aumoins pour durer longuement,
Ceste ardeur qu'on croit veritable
Du premier regard s'allumant.
L'Amour est foible à sa naissance,
Mais le temps luy donne accroissance
Et le guide à perfection.
Il faut donc de la cognoissance
Pour fonder vne affection.
Mais sur tout qui veut viure heureuse,
La grandeur ne doit estimer.
L'amour des grands est dangereuse,
Et ne se peut assez blasmer:
Suiette au bruit & à l'enuie,
De mille ennuis elle est suiuie.
Celle qui s'y veut hazarder,
Se trouue à la fin asseruie

Au lieu qu'elle doit commander.
Chacun d'eux de soy tant presume
Qu'il pense estre aimé par deuoir:
Ils bruslent comme on les allume,
L'œil d'autruy les fait esmouuoir:
Et dés que leur ame est espriſe,
Fureur guide leur entrepriſe,
Tout conſeil arriere eſt laiſſé,
Puis ne font cas apres la priſe
Du bien qu'ils ont tant pourchaſſé.
Suiuez le conſeil des Deeſſes,
Qui n'ont aimé ſi hautement:
Et puis que vous eſtes maiſtreſſes,
Retenez le commandement.
Fuyez auſſi toute accointance
De ces muguets pleins d'apparence,
Qui ſe paiſſent de vanité,
Et qui fondent leur recompenſe
Plus au bruit qu'en la verité.
Si quelque heur en Amour ſe treuue
Il vient d'auoir bien ſceu choiſir,
Et ſur vne conſtante preuue
Auoir arreſté ſon deſir.
Celuy qui garde en ſa penſee
Vne amour de loing commencee,
Touſiours ſagement retenu,
Et qui ne l'a iamais laiſſee,
Merite eſtre bien reconneu.
Celuy qui diſcret & fidelle,
Sans gemir ſ'eſt laiſſé bruſler,
Et à qui la peine cruelle,

N'a iamais rien faict deceler:
Qui cache au dedans son martyre,
Que la peur d'aimer ne retire,
Et trouue au mal contentement,
Tel seruiteur se peut elire
Sans auoir peur du changement.

CHANSON.

SI tost que vostre œil m'eut bleſſé,
Tant de feu s'eſpriſt en mon ame,
Que ie n'euſſe iamais penſé
Pouuoir ardre en plus chaude flame.
Mais croiſſans en vous chacun iour
Les graces qui vous font ſi belle,
I'ay veu croiſtre auſſi mon amour
Touſiours de quelque ardeur nouuelle.
Elle eſt ore à l'extremité,
Plus grande on ne la ſçauroit rendre:
Ne croiſſez donc plus en beauté,
Ou vous me mettrez tout en cendre.

CHANSON.

HELAS *Tyran plein de rigueur*
Modere vn peu ta violence!
Que te ſert ſi grande deſpenſe?
C'eſt trop de flammes pour vn cœur.
Eſpargnes-en vne eſtincelle,
Puis fay ton effort d'eſmouuoir

La fiere qui ne veut point voir
En quel feu ie bruſle pour elle.
Execute, Amour, ce deſſein,
Et rabaiſſe vn peu ſon audace,
Son cœur ne doit eſtre de glace,
Bien qu'elle ait de neige le ſein.

STANSES.

SI l'angoiſſe derniere en rigueur eſt ſemblable
Au mal de mon eſprit, le mortel miſerable
Deſpitant les hauts cieux, a fort iuſte raiſon,
Les cieux qui trop cruels pour mourir l'ont fait naiſtre:
Mais las! vn ſi grand mal que le mien ne peut eſtre.
La mort & ma douleur ſont ſans comparaiſon.
En la mort ſeulement ſe corrompt la matiere,
Qui tient des elemens: l'ame demeure entiere,
Franche & libre du corps, & ſ'en reuolle aux cieux.
En ceſte mort d'Amour, inhumaine & cruelle,
Mon eſprit ſe diuiſe, & ſa part immortelle,
Que plus chere ie tiens, s'en va quant & vos yeux.
Amour qui de tes mains en as faict le partage,
Tu me fais trop cognoiſtre à mon deſauantage,
Qu'on ne doit vn enfant pour arbitre choiſir.
L'intellect, la raiſon, tu le laiſſe à ma Dame,
Et à moy ſeulement ceſte part de noſtre ame,
Où ſont les paſſions, la crainte, & le deſir.
Las! i'en porte en mon cœur en ſi grand' abondance,
Qu'en pleurant ie m'eſtonne, accablé de ſouffrance,

Comment pour y durer mes esprits sont si forts.
On dit qu'on peut mourir d'vne douleur trop forte,
Mais ie croy le contraire au mal que ie supporte:
Car la seule douleur donne vie à mon corps. (ricière
Tout ainsi qu'vn flambeau quand l'humeur nour-
Commence à luy faillir, iette haut sa lumiere,
Et scintile plus fort sur le poinct qu'il defaut:
Tout ainsi, malheureux, lors que ma fin arriue,
Mon feu se fait plus chaud, & ma douleur plus viue.
Le plus rude en Amour c'est le dernier assaut.
Peu rusé que i'estois, ie me faisois accroire
Quand Amour de mon cœur eut la premiere gloire,
Que mon mal fust dés lors à son extremité:
Mais helas! ie cognoy par ses nouuelles breches,
Qu'il a pour les enfans de moins poignantes fleches,
Et qu'auecque nostre âge il croist sa cruauté.
Come on voit bien souuent vne eau foible & debile,
Qui du cœur d'vn rocher goutte à goutte distile,
Et sert aux pastoureaux pour leur soif estancher,
Par l'accroist d'vn torrent plus fiere & plus hautaine
Emporter les maisons, noyer toute la plaine,
Et rien qui soit deuant ne pouuoir l'empescher.
De ma premiere amour le cours estoit semblable,
Elle erroit peu à peu, çà & là variable,
Le moindre empeschement la pouuoit arrester:
Mais ce nouueau desir la rend ores si forte,
Que malgré la raison tous mes sens elle emporte,
Et ma foible vertu n'y peut plus resister.
O moy trois fois heureux si ma libre pensee
Du puissant trait d'Amour n'eust point esté blessee!
Tous ces autres soucis bourreaux de nos esprits,

La folle

La folle ambition, le soing, la conuoitise,
Et tant de vains honneurs que l'ignorance prise,
Comme trop bas pour moy i'auois tous à mespris.
Ie les dedaignois tous, & n'auois point de crainte
De voir ma volonté si laschement contrainte,
Appris dés ma ieunesse à dresser l'œil aux cieux:
Et tenant vers le cœur vne si ferme roche,
Que rien pour l'assaillir n'en pouuoit faire approche
Sinon la passion, commune aux plus grands Dieux.
Helas i'en suis vaincu! ie la sens qui sacage,
Comme vn fier ennemi, les forts de mon courage.
Ie me rends, mais en vain: son courroux ne s'esteint,
Elle bruſle mon cœur d'vne flamme eternelle,
Et me laisse au pouuoir d'vne ieune cruelle
Qui croit le feu d'Amour n'estre rien qu'vn feu peint.
Ce n'est pas toutesfois le subiet de mes plaintes
Qu'Amour dedans mon sang ses sagettes ait teintes:
Ie n'accuse le ciel pour vn si beau malheur,
Ny pour me voir au ioug d'vne maistresse dure:
Car ce m'est reconfort de penser que i'endure
Pour la plus grand' beauté la plus grieſue douleur.
Ie me plains seulement que l'astre de ma vie
Sa diuine clairté si soudain m'ait rauie:
A peine il apparoist lors que ie suis priué,
Et l'œil ma seule guide en l'amoureux voyage,
Peu fidelle, me laisse au plus fascheux passage:
Las dés le poinct du iour mon soir est arriué!
Pauures yeux desolez, qui vous souliez tant plaire
En l'obiet bien aimé de ma douce contraire,
Et de m'auoir trahy vous teniez glorieux,

Faites de vostre erreur maintenant penitence,
Et deuenez torrens pour pleurer ceste absence:
Mais pour la biẽ pleurer c'est trop peu que deux yeux.

FIN DES AMOVRS
D'HIPPOLYTE.

ELEGIES.

PAR

PHILIPPES DES PORTES.

ELEGIE I.

APRES auoir passé tant d'estrãges trauerses,
Apres auoir serui tant de beautez diuerses,
Auoir tant combatu, trauaillé, supporté
Sous la charge d'Amour le guerrier indomté:
Ie pensois à la fin, rompu de tant de peine,
Auoir eu mon congé de ce grand Capitaine,
Me retirer chez moy, remporter ma raison,
Et passer le surplus de ma ieune saison
En repos, doucement, soulageant mes pensees
Du plaisant souuenir des fortunes passees.
Ainsi qu'vn vieux guerrier maladif & cassé,
Qui a d'vn braue cœur mille dangers passé,
A cheual & à pied, en bataille rangee,
En approche, en assaut d'vne place assiegee,
Enduré chaud & froid, couru, veillé, cherché,
Surpris ses ennemis en embusche caché,

Achetant le sçauoir & l'honneur de la guerre
Du cher prix de son sang respandu sur la terre:
En fin il se retire honoré iustement,
Et sent entre les siens vn grand contentement,
Racontant sa proüesse en tant & tant d'allarmes,
Et qu'il a faict essay de toutes sortes d'armes.
I'en pensois faire autant loing d'Amour retiré,
M'asseurant fermement auoir tout enduré:
Et que quand il voudroit autrefois me reprendre,
D'autres nouueaux tourmens ie ne pouuois attendre.
I'auois porté l'ennuy d'aimer sans estre aimé,
I'auois sans recueillir pour vn autre semé,
I'auois souffert la mort qu'on sent pour vne absence,
I'auois au desespoir long temps faict resistance,
I'auois senti le mal qui vient d'estre priué
D'vn grand contentement dés qu'il est arriué:
Puis i'auois soustenu le regret & la rage
D'aimer plus que mon cœur, vne Dame volage:
I'auois esté ialoux, insensé, furieux,
Portant la glace au cœur & le feu dans les yeux:
Et si quelque autre peine en reserue se treuue,
Ainsi qu'il me sembloit i'en auois faict espreuue.
Mais ce n'estoit qu'vne ombre, or' helas! ie le sens,
Depuis que vos regards, enchanteurs de mes sens,
M'ont embrasé l'esprit d'vne flamme immortelle,
Depuis que vostre main, pour mon malheur trop belle,
M'a volé ma raison, & m'a percé le cœur
D'vn trait enuenimé de soucis & de peur.
Las! on dit que l'Amour oste la cognoissance,
Et ce Dieu trop cruel pour croistre ma souffrance
Me rend les yeux plus clairs, à fin de voir mon mal,

Et qu'à voſtre grandeur ie ne ſuis pas eſgal.
Ie le cognois aſſez, dont ie me deſeſpere,
Mais en le cognoiſſant ie ne puis le contraire,
Et faut qu'en voyant bien mon malheur preparé,
Les yeux ouuerts ie coure au naufrage aſſeuré.
Ma Dame en ce ſeul poinct vous pouuez bien co-
Que de ma liberté ie ne ſuis plus le maiſtre: (gnoiſtre
Donc helas! ſi ie fauls vous oſant adorer,
C'eſt par vne contrainte: Amour me fait errer,
Amour qui me tranſporte auec tant de puiſſance
Qu'en voyant que ie fauls, ie ſouſtiens mon offenſe.
Ie dy que ie fay bien d'oſer aimer vos yeux,
Et qu'vn eſprit diuin tend touſiours vers les cieux:
Ie dy que ma douleur qui de vous prend naiſſance,
De mon loyal ſeruice eſt digne recompenſe:
Et que le mal d'Amour, qui me guide au treſpas,
Vaut mieux que tous les biens, qu'on reçoit icy bas.
Auſſi durant mon mal ce qui plus me trauaille
C'eſt helas que i'ay peur que le tourment me faille:
Car ie ſens en ſouffrant tant de contentement,
Que ie ne crains rien tant que d'eſtre ſans tourment.
On dit que les Martyrs courageux & fidelles
S'eſiouiſſoyent, contans, en leurs peines cruelles:
Celuy qui pour la Foy plus de maux ſupportoit
Deſſus ſes compagnons la victoire emportoit,
Se reclamoit heureux, & chantoit au ſupplice
Pendant que lon faiſoit de ſon cops ſacrifice.
De moy i'en fais autant: car ie meurs pour ma foy,
Et me tiens bien-heureux du mal que ie reçoy:
Et ce qui plus me plaiſt, languiſſant de la ſorte,
C'eſt que ie ſuis tout ſeul en ma paſſion forte,

Et ne ſçaurois ſentir de plus cruel malheur
Que ſi quelque autre amant egalloit ma douleur.
Ie fais vn magazin de ſoucis & de peines,
De triſtes deſeſpoirs & de morts inhumaines:
I'en garde pour le iour & pour l'obſcurité,
Ne voulant demeurer ſans eſtre tourmenté.
Car ſi ie ne ſuis propre à vous faire ſeruice,
Au moins ce m'eſt honneur que pour vous ie languiſſe.
C'eſt pourquoy de tourmens ie ſuis ſi deſireux,
Veu que ſans mes tourmens ie ſerois malheureux:
Et le iour que ie ſens quelque nouuelle attainte
Ie reuere ce iour comme vne feſte ſainte.
Ie vous ſuis donc, ma Dame, obligé grandement,
Puis que pour vous aimer i'ay ceſt heureux tourment.
Or ne m'eſtimez point eſtre ſi temeraire
D'attẽdre en vous ſeruant quelque plus grãd ſalaire:
Car puis que mes douleurs ie ne vous puis payer,
I'aſpirerois en vain à plus riche loyer:
Ie deſire ſans plus, que vous ſoyez contente
Que ie prenne de vous ce bien qui me tourmente,
Que ie viue pour vous, que ie meure par vous,
Et que vos yeux cruels ne me ſoyent iamais doux.
Car de mon ſeul penſer ie reçoy tant de gloire,
Et de ce que i'oſay debatre la victoire
En la guerre d'Amour, où ie perdi le cœur,
Qu'eſtant de vous vaincu ie m'eſtime vainqueur,
Et ſens mon amitié trop bien recompenſee
Alors qu'il me ſouuient du vol de ma penſee.

ELEGIE II.

QVE ie fu malheureux de me laisser reprendre!
Non, ie deuois mourir plustost que de me rendre,
La mort m'eust este belle & fauorable aussi,
Veu que mesme en viuant ie suis mort & transi:
Ie suis mort pour le bien, & ie vy pour la peine,
D'vne vie ennuyeuse, importune, inhumaine,
Pleine de desespoirs, longue pour les malheurs,
Et courte pour pleurer mes cruelles douleurs.
Las i'ay fermé les yeux pour ne voir ma misere!
Deuois-ie pas penser que mon seul aduersaire,
Mon mortel ennemi iustement courroucé,
Amour que i'auois tant par mes vers offensé,
Ne cesseroit iamais qu'il n'en eust pris vengeance,
Et qu'il n'eust chastié ma folle outrecuidance?
Ie le deuois penser: mais ie ne l'ay pas faict,
Mon orgueil & mon cœur à ce coup m'ont deffait.
I'estois si temeraire & si plein de ieunesse,
Que i'estimois qu'Amour n'auroit la hardiesse
De s'attaquer à moy, moy qu'vn iuste dedain
Auoit tout fraischement garanti de sa main:
Aussi n'est-ce pas luy, qu'il n'en prenne la gloire,
Iamais plus de mon cœur il n'eust eu la victoire,
Ie l'eusse bien tousiours contre luy defendu:
C'est à vous seulement que ie me suis rendu,
Ma Dame helas! c'est vous qui renchaisnez mon ame,
Vous renaurez mon cœur, vous attisez la flame
Qui bruste mon esprit tellement allumé,

Qu'il ne sera long temps sans estre consumé.
Pourquoy donc ce cruel prend-il si grand' audace?
Pourquoy me poursuit-il & me donne la chasse?
Pourquoy fait-il le braue, & se rit de me voir
Encor vne autre fois reduit sous son pouuoir?
Ce n'est par son effort : i'auois perdu la crainte
De voir iamais par luy ma franchise contrainte.
Et si de ces propos il se trouue irrité,
Qu'il me face r'auoir ma chere liberté:
Qu'il s'accorde auec vous qui en estes geolliere,
Et deliurez mon ame en vos yeux prisonniere:
Puis qu'il se mette aux chãps garni d'arc & de traits,
Qu'il vse de regards, de douceurs, & d'attraits,
Pourueu que ie sois seur de vos yeux que i'adore,
Pour voir s'il pourra bien me captiuer encore:
Mais il n'en fera rien, il cognoist trop mon cœur,
Dont vostre œil seulement pouuoit estre vainqueur.
Ie cognoy maintenant que nostre ame diuine
Tenant touſiours du Ciel, lieu de son origine,
Presage nos malheurs deuant que d'aduenir,
Et nous en aduertit, à fin d'y preuenir:
Ou que quelque Démon, ou quelque autre puissance
Nous fait deuant le mal en auoir cognoissance.
De mon mal toute chose assez m'aduertissoit,
Oyant parler de vous le cœur me fremissoit,
Ma couleur se changeoit, mon ame estoit esmeuë:
Bref, ie vous redoutois ains que vous auoir veuë
Comme mon ennemie, & celle qui deuoit
Me rendre entre les mains d'vn qui me poursuiuoit.
Il me souuient touſiours que ie mourois d'enuie
De voir vos yeux diuins les meurtriers de ma vie,

Et de parler à vous, d'autant qu'on me disoit
Que le Ciel vous aimoit & vous fauorisoit,
Qu'il se plaisoit en vous, & qu'il vous auoit faitte
Pour monstrer ici bas quelque chose parfaitte.
Or bien que de vous voir il ne fust malaisé,
Et que de ce desir mon cœur fust embrasé,
L'heur qui m'accompagnoit fit tant de resistance
Que pour lors mon desir n'eut aucune puissance,
Quelque chose en chemin touſiours me retardoit:
Car lors d'vn œil benin le Ciel me regardoit.
Il m'auoit pris en charge, & pere debonnaire,
Destournoit loing de moy toute chose contraire:
Mais depuis quelque temps helas! i'ay trop cognu,
Qu'il m'estoit par ma faute ennemi deuenu:
Et au lieu qu'il souloit m'estre si fauorable,
Il semble qu'il se plaise à me voir miserable.
De cent mille malheurs il me vient assaillir,
Il fait dessous le faix mon pauure cœur faillir:
Et à fin que ma peine à iamais continuë,
Helas! il a permis que ie vous aye veuë.
Et vrayment bien qu'il soit contre moy despité;
Encor eut il pitié de ma calamité.
Car le iour malheureux que ie vous vey si belle,
Iour de mon infortune & de ma mort cruelle,
Il ne fit que pleuuoir, l'air estoit tout noircy,
Et se tenoit couuert d'vn grand voile obscurcy,
Soit qu'il le fist d'ennuy de ma perte prochaine,
Ou qu'il portast le dueil de ma mort inhumaine.
Mesme ce iour maudit comme ie m'auancé
Pour sortir du logis, le pié ie me bleſſé:
Mais le malheur que i'eu pour guide en mon voyage

Fit que ie ne pris garde à ce mauuais presage:
Toutesfois par trois fois ie voulu retourner,
Et mon mal à la fin ie ne peu destourner.
Mais qui se fust douté qu'Amour eust eu puissance
De me ranger alors sous son obeïssance?
On dit qu'Amour ne naist que de l'oisiueté,
Et iamais en vn lieu ie n'estois arresté,
I'estois hors de repos, ie n'auois point de cesse,
Les soucis me faisoyent vne angoisseuse presse,
Long temps deuant le iour i'en estois resueillé:
Et bref, ie me sentois tellement trauaillé
Que i'estois las de viure, & pensois que ma vie
Aux plus cruels malheurs fust alors asseruie:
Mais lors que ie vous vey, soudain ie cogneu bien
Qu'aupres du mal d'Amour tout autre mal n'est rien.
Dés que ie vey vos yeux i'oubliay tout affaire,
Mesmes ie m'oubliay: car ie ne peu distraire
Mes yeux de vos regars, mes yeux me trahissoyent,
Car volontairement vers vous ils s'adressoyent:
Et voyant flamboyer vostre lumiere saincte,
Estonnez & rauis ils vaciloyent de crainte,
S'en retiroyent vn peu, puis ils vous regardoyent
Pendant que tous mes sens de frayeur se rendoyent,
Et que cent mille esprits pleins de subtile flame
Troubloyent mon sang esmeu, ma raison & mon ame.
Ie cogneu bien mon mal quand mon cœur l'eut receu,
Mais las! ce fut trop tard que ie m'en apperceu.
Ie fey comme la Biche alors qu'elle est blessee
Et qu'elle sent d'vn trait sa poitrine percee:
Elle fuit le Chasseur, mais elle ne fuit pas
La fleche & la douleur qui causent son trespas.

Ainſi ie vous laiſſay : car i'auois eſperance
D'empeſcher que ce mal ne prendroit accroiſſance.
O dommageable eſpoir tu n'es plein que de vent!
Hé pourquoy ſans ceſſer nous vas-tu deceuant?
Ie retourne au logis bruſlant d'ardeur cruelle,
Lors ie cognu ſoudain ma playe eſtre mortelle,
Et que le fer qu'Amour au cœur m'auoit caché,
Par la mort ſeulement pourroit eſtre arraché.
Ie ſentois la poiſon dans mes os eſcoulee
Qui faiſoit ſes efforts : mon ame eſtoit bruſlee,
Mon cœur eſtoit ſaiſi, mes eſprits languiſſoyent,
Mille penſers confus dedans moy ſ'amaſſoyent:
I'eſtois confus moymeſme, & ne ſçauois que faire
Sinon de blaſphemer la Fortune contraire:
Puis ie m'en repentois, de crainte d'offenſer
Ces courtois ennemis qui me font treſpaſſer,
Ie veux dire vos yeux, dont la puiſſance ſainte
Fait que lon tient Amour en honneur & en crainte.
Las! dés ce triſte tour que ie languis ainſi,
De choſe que ce ſoit ie n'ay plus de ſouci:
Ie fuy tous les esbats où ie me ſoulois plaire,
Ie me tiens à l'eſcart pour eſtre ſolitaire:
Et pour penſer en vous c'eſt tout mon reconfort,
Et rien que ces penſers n'ont empeſché ma mort:
Mort que i'auancerois, veu le mal que i'endure,
Mais ie crains, me frappant, toucher voſtre figure,
Qu'Amour deſſins mon cœur graua ſi viuement
Qu'elle ne doute rien fors la mort ſeulement.
Or ie veux donc durer pour la rendre durable,
Et ne veux plus nommer mon eſtat miſerable:
Mais ie diray qu'Amour m'eſt bien doux & benin

De tenir en mon cœur vn portrait si diuin
Et si beau, que luymesme à fin qu'il le contemple,
Iamais ne m'abandonne & fait de moy son temple.

ELEGIE III.

CELVY *qui n'aime point, ou qui n'a point aimé,*
A le cœur tout autour de rochers enfermé,
Il est tout despouillé d'affections humaines,
Il n'a point de poumons, ny de sang, ny de veines,
Et ne merite pas que le bel œil du iour
Luise à ses yeux, priuez des lumieres d'amour.
Or de moy qui n'ay point de roc en la poitrine,
Qui ne suis point conceu des flots de la marine,
Animé d'vn beau sang, d'vn esprit & d'vn cœur
Ie recognois Amour pour maistre & pour vainqueur:
Et quand de le quitter il me prendra l'enuie
Que les flammes du Ciel mettent fin à ma vie:
Encor qu'en le suiuant, & viuant amoureux
Ie sois diuersement heureux & malheureux.
Vrayment ie suis heureux, & tel ie me confesse
D'estre né pour seruir vne telle Deesse,
Que le plus cher thresor de la terre & des Cieux
Ne se peut egaler à vn clin de ses yeux:
Et semble que Nature à plaisir l'aye faitte,
Pour faire voir en terre vne chose parfaitte.
Car tout ce que lon voit qui nous peut contenter,
Qui nous rauit les cœurs, & qui nous fait gouster
Ici bas des douceurs de la gloire eternelle,
Loge dedans les yeux d'vne dame si belle:

Et c'eſt ce qui me fait bien-heureux eſtimer
Sentant d'vn feu ſi clair ma poitrine enflammer,
Si bien qu'aux plus grãds maux qu'en aimant ie ſup-
D'vn ſi beau ſouuenir mon cœur ſe reconforte. (porte,
Or ſi de ce penſer naiſt mon contentement,
Ce penſer tout de meſme enfante mon tourment,
C'eſt ma ioye & mon dueil, mon repos & ma peine:
Deux ruiſſeaux differens coulent d'vne fontaine.
L'heur qui me rẽd heureux fait naiſtre mõ malheur,
Et de mon plus grand bien procede ma douleur.
Car ce qui me contente & qui cauſe ma gloire,
C'eſt de penſer aux yeux qui ont ſur moy victoire,
Et que i'ay eu le cœur d'aimer en ſi haut lieu,
Que celle que ie ſers feroit ſeruir vn Dieu,
Ou quelque choſe encor de plus hautain merite,
Si rien plus grand qu'vn Dieu dedans le Ciel habite.
Suis-ie donc pas heureux d'aimer ſi hautement?
Et plus heureux encor ſi ie meurs en l'aimant?
Certes c'eſt vn grand heur: mais ſi lon conſidere
Il eſt accompagné d'vne extreme miſere,
De crainte & de ſoucis qui me font ſoupirer,
Sans me promettre rien dont ie puiſſe eſperer.
Car en me propoſant la parfaitte excellence
De celle qui me tient ſous ſon obeïſſance,
Les beaux lis de ſon teint, ſes propos gracieux,
La puiſſance des traits que decochent ſes yeux,
La douce maieſté qui luiſt deſſus ſa face.
Et ſçachant d'autre part ſa grandeur & ſa race,
Helas! ie cognoy bien que i'ay trop entrepris,
Et qu'vn aueuglement a ſaiſi mes eſprits,
Que mon vol eſt trop haut, & que pour recompenſe

Vn triſte deſeſpoir punira mon offenſe:
Toutesfois le ſçachant ie ne puis me rauoir,
Et plus ie vais auant plus ie perds le pouuoir.
Car quand le deſeſpoir me donne quelque atteinte,
La figure en mon cœur ſi diuinement peinte
S'offrant deuant mes yeux, me fait perſeuerer
Tant que le deſeſpoir ne m'en peut retirer,
Bien que trop importun ſans ceſſe il me trauaille,
Et que mille penſers me liurent la bataille.
Las! ſi toſt que ie ſuis à par moy retiré,
Quelqu'vn de ces penſers contre moy coniuré
Me dreſſe l'eſcarmouche, & va preſſant mon ame,
Me propoſant touſiours la grandeur de ma Dame.
Il met deuant mes yeux les biens & les honneurs,
La race & les vertus de tant de grands ſeigneurs,
Deſireux comme moy du bien qui me tourmente,
Et qui n'ont peu iouir du fruict de leur attente.
Chetif (ce dy-ie alors) que veux-ie deuenir?
Oſé-ie bien penſer de pouuoir paruenir
Iuſqu'à ſi haut degré pour choſe que ie face,
Apres tant de ſeigneurs grands de biens & de race?
Et ſur ce deſeſpoir qui me preſſe & me poind,
Helas! c'eſt faict de moy, ie ne me cognoy point,
Ie fay mille diſcours, ie reſue & me depite,
Maudiſſant le malheur où ie me precipite:
Ie me plains de l'Amour d'où me vient ce ſouci,
Ie regarde le Ciel comme vn homme tranſi,
Ce pendant que mes yeux ſources de mon dommage,
Coulans de larges pleurs n'arroſent le viſage.
Las! ſi pour bien aimer on eſtoit auancé,
Ie ſçay que ie ſerois ſur tous recompenſé,

Comme le mieux aimant : car mon amour loyale
N'en trouuera iamais aucune qui l'esgale:
Ie n'ay point de pareil en ferme loyauté,
Non plus que les beautez dont ie suis arresté,
Et qui me font contant & triste tout ensemble,
Ne trouueront iamais chose qui leur ressemble.
Est-ce pas bien aimer que de ne rien penser
Qu'en ce bel œil meurtrier qui me fait trespasser,
Viure de sa lumiere, & la perdant de veuë
Demeurer tout couuert d'vne effroyable nuë:
Esperer quelquesfois, & puis n'esperer rien,
Seruir fidellement sans attente de bien,
Discourir sans discours, viure tousiours en crainte,
N'auoir dedans le cœur qu'vne figure emprainte,
Pour vn mot de trauers souffrir mille trespas,
Perdre par vn martel & repos & repas,
Se laisser consommer d'vne flamme cuisante,
Et trouuer sa douleur agreable & plaisante?
I'aime ainsi malheureux, toutesfois ie ne puis
Me promettre en aimant le bien que ie poursuis:
Mais plus ie vais auant, plus s'approche ma peine,
Laissant derriere moy l'esperance lointaine.
Las! pour comble d'ennuy ie ne me puis tenir
De penser au malheur qui me doit aduenir:
Et ce qui plus me trouble & renforce ma plainte,
C'est lors que ie prenoy qu'il faudra par contrainte,
Ou par vostre vouloir qu'en bref vous vous changiez,
Et qu'aux loix d'vn mari serue vous vous rangiez.
Mais deuant qu'il aduienne, ô Mort, ie te supplie
De vouloir par pitié mettre fin à ma vie:
Et plustost que de voir ce desastre approcher,

Que le Ciel me transmue en pierre ou en rocher:
Aussi bien s'il aduient, ma douleur excessiue
Ne souffrira iamais qu'vne heure apres ie viue.
Toutesfois quand le ciel pour m'outrager plus fort,
En ce temps malheureux retarderoit ma mort,
Emportant ma douleur ie quitterois la France,
Comme indigne de voir vostre heureuse presence:
Et m'en irois choisir triste & desesperé,
Aux païs estrangers quelque lieu separé,
Sauuage, inhabité, desert, & solitaire,
Pour maudire à mon gré la Fortune aduersaire:
Et passerois ainsi le reste de mes iours,
Compagnon des Lyons, des Serpens, & des Ours.
Il est vray que ie veux, quelque ennuy qui m'auiene,
Que de vos yeux diuins sans cesse il me souuienne.
Car parmi les rochers & les antres secrets
Le matin & le soir en faisant mes regrets,
I'apprendray vostre nom aux murmurans riuages,
Aux oiseaux passagers & aux bestes sauuages
Qui viendront pour m'ouir des forests d'alentour,
Et plaindront en longs cris ma peine & mon amour.
Quand ie n'en pourray plus, & que ma voix lassee
Sera de trop crier enrouee & cassee,
Ie m'en iray choisir les arbres les plus droits
Pour grauer sur l'escorce en mille & mille endroits
Ce beau nom que i'adore entre tous admirable,
Qui me fait estimer mon trauail agreable.
Mais ie suis trop certain qu'vn tel esloignement
Ne me souffriroit pas viure si longuement:
Car du feu de vos yeux ma vie est allumee,
Qui sera les perdant aussi tost consumee.

ELEGIE IIII.

POVR gage de ma foy, & pour monstrer l'enuie
Que i'ay de vous seruir durant toute ma vie,
Et mesme apres la mort, puis qu'apres le trespas
On garde vn souuenir des choses d'ici bas:
En vous offrant ces vers ie vous offre, ma Dame,
Mon sang, mes yeux, mõ cœur, mon esprit, & mõ ame,
Et d'auantage encor si i'ay quelque pouuoir,
Faites moy tant de bien que de le receuoir
Comme vostre qu'il est, bien que vostre merite
Ne doiue faire cas de chose si petite,
Si vous ne mesurez mon vouloir, qui me rend,
En vous obeïssant, audacieux & grand.
Vous n'estimerez point, s'il vous plaist, que ie pense
Faire auec du papier preuue de ma constance,
Et qu'en le faisant plaindre, & me plaignant aussi,
Ie vous vueille conter mon amoureux souci,
Et de quelles douleurs ma pauure ame est chargee
Depuis que sous vos loix vous la tenez rangee.
Non, ie ne le veux point: il faut que mon deuoir,
Mon seruice & ma foy vous le facent sçauoir,
Et qu'auecque le temps vous ayez cognoissance
De ce qui sera deu à ma perseuerance.
Ce que ie vous requiers pour mon plus grand desir,
C'est que tant seulement vous preniez le loysir
De me voir endurer, en vous faisant la preuue
Qu'vne si ferme amour que la mienne on ne treuue.
Et si vous en doutez, pour le commencement

N'ayez point de pitié de mon cruel tourment,
Et sans vous soucier de me voir en martyre,
Permettez que mon cœur vostre se puisse dire,
A fin que vos beautez que ie veux adorer
Luy facent constamment les tourmens endurer:
Et ie suis asseuré que le temps qui tout brise,
Ne pouuant esbranler ma foy trop bien assise,
Fera de vostre cœur la douceur approcher,
Ou dedans l'estomach vous auriez vn rocher
Et le cœur inhumain d'vne beste cruelle.
Or en vous cognoissant si diuine & si belle,
Ie ne le puis penser: veu que la cruauté
N'accompagne iamais vne diuinité.
Toutesfois quand du Ciel la maligne influence,
Quand l'obstiné malheur qui depuis ma naissance
Marche sur mes talons, & quand vostre rigueur
Empescheroyent le bien que dessert ma langueur,
Et quand pour le loyer de mon amour extrême,
Et quād pour vous aimer cēt fois plus que moymesme
Ie n'aurois à la fin qu'vn refus asseuré,
Qui rendist mon espoir du tout desesperé,
Dont d'extreme douleur ie perdisse la vie,
Si n'aurois-ie regret de vous auoir seruie.
Car pensant seulement que ie mourrois pour vous,
Mon trespas me seroit bien agreable & doux.
Voyla comment, ma Dame, il ne se sçauroit faire
Que de vostre amitié ie me peusse distraire.
Ne m'alleguez donc point que ie puis bien penser,
Que vous n'auez pouuoir de me recompenser
A cause de la loy: loy vrayment trop estrange,
Qui sous la volonté de personne vous range,

Qui n'ha point d'amitié : loy cruelle assemblant
Auec le doux Printemps l'Hiuer triste & tremblant,
Le chaud auec le froid, & la gaye ieunesse
Auec tous les soucis d'vne palle vieillesse.
Si la Loy vous retient, vous n'auez pas raison:
» Car L'Amour & la Loy sont sans comparaison.
» Amour est vn grãd Dieu qu'vn chacun doit ensui-
» Et cil qui ne le suit est indigne de viure, (ure,
» Et de voir le Soleil. Or si l'Amour est Dieu,
» Iamais l'humaine Loy contre luy n'aura lieu.
Car il faut qu'au plus grand tousiours le petit cede,
» Et l'Amour en grandeur toutes les loix excede.
Et d'auantage encor la Nature est pour moy.
» La Nature est tousiours plus forte que la Loy:
» Et quand Nature parle & monstre sa puissance,
» La Loy foible se taist & rend obeïssance.
Ainsi donc sans raison, Maistresse, vous doutez,
Et pechez contre Amour, à qui vous resistez:
Il s'en faut repentir de peur qu'il ne se venge,
Comme il se vengera si ce vouloir ne change:
Car iamais de fureur il n'est plus embrasé,
Que s'il voit son pouuoir tant soit peu mesprisé.
Si vous vous arrestez doutant de ma constance,
Estimez s'il vous plaist qu'ayant ceste asseurance,
Qui me rendroit d'Amour satisfaict & contant,
Ie n'aurois le pouuoir de vous estre inconstant:
Et bien qu'auparauant i'eusse eu le cœur vollage,
I'aurois occasion de changer de courage.
» L'homme est bien miserable, ingrat, & insensé
» Qui ne fait plus seruice estant recompensé:
» Car plus de bon vouloir on nous fait apparoistre,

» Et plus l'affection de bien seruir doit croistre.
Et d'auantage encor par ce poinct desiré
D'vn mutuel amour me voyant asseuré,
Ie pourrois beaucoup mieux d'vne façon discrette
Rendre pour l'aduenir nostre amitié secrette.
Ce qu'à mon grand regret or' helas ! ie ne puis,
Or' estant assailli de mille & mille ennuis,
Flotant incessamment entre l'aise & la peine,
Entre le desespoir & la ioye incertaine,
Et si viuement poinct de ma grand' passion
Que ie ne puis vser d'aucune fiction:
Au lieu qu'en ce doux tẽps ie n'aurois point de crainte
D'vn dédain, d'vn refus ou d'vn excuse feinte:
Mais ioyeux & contant il me seroit aisé
De couurir ceſt amour d'vn habit desguisé,
Sans que les mesdisans, les ialoux, ny l'enuie
Peussent donner atteinte à nostre heureuse vie.
Voyla ce que l'Amour m'a faict vous adresser,
Et vous prie humblement ne vous en offenser:
Car i'escry tout ceci forcé de la puissance
Du Dieu qui m'a rangé sous vostre obeïssance.
Si i'ay faict quelque erreur ie vous prie excuser,
Si i'ay dict verité ie vous prie en vser,
Et penser vn petit si ie dois estre en peine
Mourant d'extreme soif aupres de la fontaine.

ELEGIE V.

COMME dedans vn bois enrichi de fueillage,
D'herbes, d'eaux, & de fleurs, & tout couuert d'ombrage
Se branchent les oyseaux esmaillez de couleurs,

Soupirans doucement leurs plaisantes douleurs.
Comme on voit dans vn pré les fleurettes nouuelles
Monstrer comme à l'enui leurs beautez naturelles.
Ainsi dedans vn cœur hautain & genereux
Se retirent tousiours les desirs amoureux,
Les douces passions, les delectables peines,
Les soucis, les langueurs, dont les Amours sont pleines,
Qui ne doiuent iamais vn Amant retenir,
Veu qu'vn grand bien ne peut sans trauail s'obtenir.
Vn cœur noble & gentil sans Amour ne peut estre:
Car auecques l'Amour Nature l'a faict naistre,
Les a liez ensemble, & les ioint tellement
Qu'ils demeurent tousiours inseparablement,
Comme le beau Soleil & sa lumiere claire,
Comme l'ombre effroyable & la nuict solitaire,
Comme la flamme viue & l'ardente chaleur,
Comme l'humide & l'eau, la fieure & la douleur:
Bref, quiconque est bien né sent tousiours dedans l'ame
L'inuincible effort de l'amoureuse flame,
Qui ne reçoit iamais de refroidissement.
» Car la parfaite amour dure eternellement,
Mesme alors qu'il aduient qu'elle ha son origine
D'vne perfection dont l'essence est diuine,
Qui la rend immuable & son cours arresté.
» Car si rien est constant c'est la diuinité.
Et voyla ce qui fait que l'amour que ie porte
A vos beautez, ma Dame, est si constante & forte
Que le temps ny la mort ne la pourroyent changer,
Ny vostre rigueur mesme autre part la ranger.
Aussi pour dire vray mon amour i'ay fondee
Sur la perfection d'vne si belle idee,

Que ie croy quant à moy qu'on peut sans blasphemer,
Plus que la deïté diuine la nommer:
Et qui fillé d'erreur ne le voudra pas croire
Qu'il vienne voir vos yeux, causes de la victoire
Que vous auez sur moy, dont ie m'estime heureux,
Bien qu'ils me soyent à tort quelquefois rigoureux:
Yeux, où l'enfant Amour tient son celeste empire,
Yeux, où le beau Soleil tous les soirs se retire,
Yeux, les lampes du iour, demy-clos, gracieux,
Qui font honte à la Lune & aux astres des cieux,
Qui font en mesme poinct viure & mourir ensemble,
Qui font qu'en les voyant l'ame soupire & tremble,
L'œil esperdu s'egare, & tout soudainement
On perd sa liberté sans cognoistre comment.
Qu'il vienne voir apres l'or de vos tresses blonder,
Soit quand vous les laissez flotter comme des ondes,
A l'abandon du vent, qui s'empestre au dedans
Des filés blonds-dorez de vos cheueux pendans:
Soit quand vous les tenez sur le chef amassees,
Les ayant par deuant mignonnement troussees:
Ou qu'auec vn bonnet vous nous representez
D'Hylas ou d'Adonis les celestes beautez.
Qu'il vienne voir ce front, large table d'yuoire,
Plaine, claire & polie, où l'Amour à sa gloire
Tient appendus deuant les noms & les escus
De tant de Cheualiers que vos yeux ont vaincus:
Il y a mis le mien le plus haut de la bande,
Pensant auoir acquis vne gloire bien grande
D'auoir vaincu celuy, qui libre se gardoit,
Et qui sans obeïr à chacun commandoit.
Mais ce m'est grand honneur pour vainqueur reco-
(gnoistre

Vn Dieu qui eſt des Dieux & des hommes le maiſtre,
Et lequel nonobſtant tout ſeul ne m'euſt domté,
S'il n'euſt eu pour ſecours voſtre vnique beauté,
Beauté qui eſt ſi rare & tellement extreme,
Qu'elle peut prendre Amour, & le vaincre luy meſme,
Ainſi qu'elle m'a prins, qui ne fey nul effort
Sçachant que mon pouuoir ne ſeroit aſſez fort.
Las! que depuis ce temps i'ay paſſé de trauerſes,
Que i'ay porté d'ennuis & de peines diuerſes,
Qui en me trauaillant toutesfois me plaiſoyent
Quand ie voyois vos yeux, deux ſoleils, qui luiſoyent
Au centre de mon ame, & que par leur preſence
Mon cœur ſe nourriſſoit d'vne douce eſperance.
Mais lors qu'il me fallut de la Court ſeparer,
Et en l'abandonnant au camp me retirer,
Où i'eſtois attendu d'vne puiſſante armee
Que mon œil pouuoit rendre au combat animee,
Dieu ſçait les paſſions qu'il me fallut ſentir!
Mais voyant que l'honneur me forçoit de partir,
Ie m'en allay ſans cœur, ſans eſprit, & ſans vie,
Que ie vous delaiſſay pour en eſtre ſeruie:
Et demouray chetif triſtement languiſſant,
Le Ciel comme ennemi ſans repos maudiſſant,
Accompagné d'Amour, qui, tout rempli de rage,
Me faiſoit ſans ceſſer quelque nouuel outrage:
Dieu trop impitoyable, inhumain, furieux,
Qui pour me trauailler me ſuyuoit en tous lieux,
M'accompagnoit par tout, me liuroit mille allarmes,
Et ne doutoit l'effort de dix mille gendarmes,
Ny de tant de guerriers que i'auois à l'entour,
Sans me pouuoir garder des embuſches d'Amour,

Amour qui n'auoit seul l'entreprise dressee.
Car il estoit suyui d'vne troupe amassee
De pensers ennemis, qui cruels m'assailloyent,
Et de iour & de nuict mon esprit trauailloyent:
L'vn me faisoit songer à ma perte aduenuë,
L'autre rendoit ma vie en espoir maintenuë,
L'autre me faisoit peur, l'autre plus gracieux
Vos diuines beautez offroit deuant mes yeux.
Mais quand il m'aduenoit vn bien si desirable,
Ie changeois ma douleur en douceur agreable,
Ie fondois de liesse, & m'estimois heureux
D'estre ainsi que ie suis de vos yeux amoureux,
Souhaittant ardemment de voir arriuer l'heure
Que ie peusse iouir de fortune meilleure:
Et qu'au lieu du penser qui souloit m'enchanter,
Ie peusse en vous voyant au vray me contenter.
Or i'ay si fort contraint le Ciel par ma priere,
Qu'à la fin ie reuoy vostre belle lumiere,
Ie reuoy les thresors de vostre poil doré,
Les lis de vostre teint de roses coloré:
Ie reuoy le coral de vos leures iumelles,
Qui ouurent en riant des perles naturelles:
I'entr'oy ces doux propos, qui me retiennent pris,
Qui rauissent mes sens, qui charment mes esprits:
Et bref vous reuoyant bien heureux i'imagine
L'entier contentement de la troupe diuine.
Ie iouis ici bas des biens qui sont aux cieux,
Et d'vn homme mortel ie suis esgal aux Dieux,
Sinon de ce seul poinct, que leur bien est durable,
Et moy dés que ie pers vostre veuë amiable
Mon bien leger s'enuole auſsi tost que le vent,

Et ma

Et ma douleur me presse ainsi qu'au parauant.
Mais ie m'estime heureux de viure en telle sorte,
Pourueu que vous sçachiez l'amour que ie vous porte,
Que vous preniez mon cœur lequel vous est offert,
Que vous plaigniez le mal que pour vous i'ay souffert,
Et que ie souffre encor, de la playe cruelle
Que ie receu le iour que ie vous vey si belle:
Que vous vous asseuriez de ma fidelité,
Et que tous mes propos ne sont que verité.
Croyez qu'vn noble cœur est franc de tromperie,
Il demeure immobile, & iamais ne varie:
D'aucune fiction il ne sçauroit vser.
» Car la parfaitte amour ne se peut déguiser:
» Ioint que tant plus qu'vn prince est grãd & remer-
» Plus il se doit mõstrer entier & veritable. (quable,

ELEGIE VI.

DE tous ceux qui ont eu de l'Amour cognois-
sance,
Qui ont deuotement flechi sous sa puis-
sance,
Et qui pour le loyer de l'auoir honoré,
Ont par sa cruauté le martyre enduré:
Il ne s'en trouue point, que ce Dieu plein de rage
Ait battu plus que moy de tonnerre & d'orage,
Ne qui plus iustement se puisse lamenter
D'auoir comme sa foy veu sa peine augmenter,
Il a sur moy touſiours deschargé sa colere,
Il m'a touſiours preſſé comme son aduersaire,
Sans me donner relasche, & sans que mon deuoir
Ny ma ferme amitié l'ayent peu esmouuoir

A changer de courage, & deliurer ma vie,
De tant de cruautez durement poursuiuie.
Il est bien vray qu'auãt qu'il euſt pouuoir ſur moy,
A fin de m'attirer ſous l'amoureuſe loy,
Il vſa de feintiſe, & par vn doux viſage
Couurit la cruauté de ſon mauuais courage:
Et pour me retenir ſeurement arreſté
Il offrit à mes yeux voſtre vnique beauté,
Riche d'attraits ſubtils, de regards, & de flame,
Qui percerent mon cœur & bruſlerent mon ame.
Mais ce tourment nouueau m'eſtoit plaiſant & doux,
Tant i'aimay dés ce iour tout ce qui vient de vous.
Ioint que bien toſt apres vous euſtes cognoiſſance
Combien pour vous aimer i'endurois de ſouffrance:
Et en recompenſant ma chaude affection
Vous euſtes de mon mal quelque compaſſion,
Me receuant pour voſtre, & prenant dauantage
Mõ cœur qu'au meſme inſtãt ie vous laiſſay pour gage
Lequel pour quelque ennuy qu'il ait peu ſouſtenir
Deuers moy du depuis n'eſt voulu reuenir.
Ah! qu'en ce temps heureux ie ſentois de lieſſe
Me voyant fauori d'vne grande Princeſſe,
Dont les yeux gracieux qui doucement luiſoyent,
Mille feux amoureux dans mon ame attiſoyent!
De ſes diuins propos ie prenois nourriture,
I'admirois les threſors du Ciel & de Nature:
Souuent par mes penſers au Ciel ie m'eleuois,
Et priué de moymeſme en elle ie viuois.
O temps heureux & doux, ô ſaiſon deſirable
Helas que ta faueur me fut lors peu durable!
Que mon printemps fut court, & comme en vn momẽt

I'esprouuay le malheur d'vn obſcur changement!
» Tout ce qui eſt au monde eſt vn ieu d'inconſtance,
» Et encor en Amour on voit moins d'aſſeurance:
» Sa faueur eſt ſemblable à vn beau iour d'hiuer,
» Qui ſe perd auſſi toſt qu'on le voit arriuer.
Veu qu'en ce temps heureux que ie ne pouuois croire
Que le plus grand des dieux peuſt offenſer ma gloire,
Ce fut lors que mon heur en malheur ſe changea,
Et que mon plus grand bien quãt & vous ſ'eſtrangea.
Vous fuſtes mariee (ô dure ſouuenance!)
Helas! ie meurs encor auſſi toſt que i'y penſe,
Ie ſens renouueller mes mortelles douleurs,
Et faut que de mes yeux ie verſe mille pleurs.
Qui plus eſt mon malheur s'augmenta dauantage,
Quand tout ſoudain apres ce triſte mariage
Ie vous perdi de veuë, & en vous delaiſſant
Ie demeuray ſans cœur à par moy languiſſant,
Nommant le Ciel cruel qui me laiſſoit en vie
Alors que de mourir i'auois ſi grande enuie.
Helas! combien depuis ay-ie eſté trauaillé?
Combien de fois la nuict en ſurſaut eſueillé,
Ay-ie arrouſé de pleurs mon viſage & ma couche,
Ayant voſtre beau nom à toute heure en la bouche,
Et ne pouuant trouuer de plus grand reconfort
Que de crier ſans ceſſe & d'implorer la mort?
Or durant les aſſauts de ma dure infortune,
L'ennuy, qui me preſſoit autant que choſe aucune,
Eſtoit que mon malheur n'eſtoit point entendu:
Car comme vous ſçauez, vous m'auiez defendu
De m'en plaindre, ma Dame, & de vous en eſcrire.
Ainſi i'eſtois contraint de couuer mon martyre,

Et mourir en souffrant sans m'oser deceler,
Ny d'vn seul mot d'escrit mes ennuis consoler,
Seulement vostre image en mon cœur si bien peinte
Empeschoit bien souuent mon amoureuse plainte.
Voyla les doux plaisirs qu'Amour m'a fait sentir,
Sans que de ses prisons i'aye voulu sortir.
Encor n'est-ce la fin de ma griefue souffrance,
I'ay sceu que vous doutez de ma ferme constance,
Et que ce que i'ay faict par vostre volonté,
Vous faisoit mal penser de ma fidelité.
Las! est-ce le guerdon de ma foy si certaine?
Faut-il (ô Dieux!) qu'apres auoir mis tant de peine
A couurir mes douleurs en vous obeïssant,
Ie sois plus que iamais à grand tort languissant?
Et qu'auecques l'Amour vous faciez alliance,
Pour rendre mon malheur sans espoir d'allegeance?
Certes vous auez tort: & ne sçaurois penser
Que Dieu peust vn tel faict en silence passer:
N'estimez toutesfois, quoy que vous puissiez faire,
Que de vostre amitié ie me vueille distraire.
Car ainsi comme l'or estant mis au fourneau,
Plus il est refondu & plus il se fait beau:
Tout ainsi ma constance au plus fort des allarmes,
Des ennuis, des rigueurs, des soupirs & des larmes,
Se monstrera plus forte & ne flechira pas,
Deussé-ie en vous seruant souffrir mille trespas.
Car ie croy qu'en mourant pour vne beauté telle,
On s'acquiert, comme en guerre, vne gloire immortelle.

ELEGIE VII.

EN la saison premiere alors que toutes choses
Furent de leur Chaos heureusement decloses,
Lors que tous blancs de foy les mortels, ici bas
(Nouuelle œuure du Ciel) seulement n'auoyent pas
Entr'eux le nom de vice, ains guidez d'innocence
Ensuiuoyent la vertu dont n'auoyent cognoissance:
Amour le grand Démon qui le premier des Dieux
Auoit franchi le sein du Chaos ocieux,
Ayant mis fin par tout au trouble & à la guerre
Amoureux des humains vint demeurer sur terre.
Bien qu'il fust immortel il ne les dedaignoit,
Mais de iour & de nuict il les accompagnoit,
Il logeoit dans leurs cœurs, il échaufoit leurs ames,
Et si tost qu'ils sentoyent l'aiguillon de ses flames
Chacun sans haranguer sa moitié choisissoit,
Et nageant doucement sa flamme attiedissoit.
Lors tous viuoyent contãs, l'Amante estoit sans crainte
Que de son amoureux la foy se trouuast feinte,
Qu'il fust suiet au change: & l'Amant tout ainsi
N'auoit l'esprit trouble d'effroyable souci.
La bouche estoit du cœur asseuré tesmoignage,
On ne s'amusoit point à farder son langage,
La parole estoit seure, & sans rien déguiser
On sçauoit de l'Amour franchement deuiser.
La beauté, la douceur, les vertus & l'adresse
Estoyent les seurs attraits pour prendre vne maistresse,
Qui n'estoit point volage, & qui ne sçauoit pas

Vſer diuerſement de mille & mille appas,
Façonner vn ſou-ris, compoſer ſes œillades
Pour rendre en ſe iouant les ieunes cœurs malades.
Et qui plus eſt encor, l'or eſtoit ſans pouuoir,
Les chaines, les carquans ne ſeruoyent d'émouuoir
La beauté d'vne Dame, & l'amitié priſee
Par deſſus la richeſſe eſtoit authoriſee.
Mais comme peu à peu le vice ſ'auança,
Et que ceſte ſaiſon en vne autre paſſa,
Et que l'or iauniſſant ſe mit en euidence,
Et que la fermeté fit place à l'inconſtance,
Qu'on ſe ſceut deguiſer, & qu'on ſceut finement
Au pois de la richeſſe eſtimer vn amant:
Qu'on peut de cent façons couurir ſa fantaiſie,
Et du beau nom d'honneur maſquer l'hypocriſie,
Amour tout eſtonné de voir ſi toſt changé
Vn peuple qui naguere eſtoit ſi bien rangé,
Tranſporté de colere arc & fleches eſtuye:
Il faut il faut (dict-il) il faut que ie m'enfuye,
Ce peuple eſt miſerable, & ne cognoiſt combien
Il a par ma faueur receu d'aiſe & de bien.
Comme il diſoit ces mots, pouſſé de violence
Ses deux ailes ebranle, & d'vn vol il s'eſlance
Et ſe perd en la nuë, où ſouſtenu de l'air
Pour dire ces propos il ceſſa de voler.
Tu t'en repentiras, Race ingrate & chetiue,
Et regrettant vn iour le bien dont tu te priue,
Cognoiſtras les plaiſirs dont ie t'ay faict iouir,
Et maudiras le iour que tu m'as faict fuir.
Car ie m'en veux vanger, & veux que ta malice
S'eleue encontre toy, pour me faire iuſtice.

De ton ingratitude, & d'auoir offensé
Le plus grand Dieu du ciel iustement courroucé.
Vous Hommes les premiers qui n'auez voulu suiure
Le chemin des plaisirs où ie vous faisois viure,
Qui vous estes lassez de la simplicité,
Qui pensez par le change acquerir liberté:
Pour les simples bontez qu'auez tant mesprisees
Vous aurez desormais des Maistresses rusees,
Sans arrest, sans amour & qui rien n'aimeront
Fors ceux-la seulement qui plus leur donneront.
Vous serez retenus du fil de leur harangue,
Elles auront au cœur autrement qu'à la langue,
Par art elles sçauront leurs façons déguiser,
La fin de leur trauail sera vous abuser:
Or' vous serez de glace, ores chauds comme braise,
Ores vous pleurerez, or' vous sauterez d'aise
Sous vn espoir trompeur: puis vn nouueau venu,
A fin de l'attraper, sera plus cher tenu.
Vous qui le cognoistrez, tombans en frenaisie,
Aurez l'esprit gelé de froide Ialousie:
Vous ferez mille plaints, dont elles se riront,
Et de vostre furie vn plaisir sentiront.
Las! combien malheureux aurez-vous de martyre?
Combien de foux propos alors sçaurez-vous dire?
Combien de iuremens de plus ne les reuoir,
Qui n'auront toutesfois vne heure de pouuoir?
Car il ne faudra rien qu'vne larme contrainte,
Vn regard pitoyable, vne parole feinte,
Pour plus fort vous reprendre, & croirez tout soudain
Ce que vous aurez veu n'auoir esté certain.
Lors pour plus me venger ie changeray mes fleches,

Mon carquois & mon arc, & feray mille breches
Diuerses en vos cœurs, & non comme autrefois
Quand vous recognoissiez mon empire & mes loix.
Ceſtuy celle aimera qui ne ſera point belle,
Et l'autre celle-la qui ſera la rebelle,
Se maſquant d'vn honneur, & ne doutera pas
D'en tenir toute nuict vn autre entre ſes bras:
Et l'autre en s'eſtonnant d'vne feinte rudeſſe,
Adorera Laïs au lieu d'vne Lucrece:
L'autre à bon droict craintif, l'inconſtance doutant,
Bien qu'il ſoit iouiſſant, ne ſera pas contant:
L'autre ſera prodigue, à fin qu'on le guerdonne,
Et ne cognoiſtra pas que celuy qui plus donne
En doit auoir le moins, à fin qu'en eſperant
Pour paruenir au but, donne le demeurant:
Bref, ie vous feray voir ſi l'homme eſt miſerable
Qui vit deſſous le ioug de la femme muable,
A fin que vous ſentiez voſtre temerité
Et le courroux d'Amour iuſtement irrité.
Et vous Dames, & vous qui n'auez tenu conte
De la force d'vn Dieu qui tous les Dieux ſurmonte,
C'eſt à vous que i'en veux, pour vous faire ſentir
Si de ſe prendre à moy lon ſe doit repentir:
C'eſt à vous que i'en veux qui auez preferee
A la ſainte amitié la richeſſe doree,
Le vice à la vertu, la grandeur au ſçauoir,
Et l'orde conuoitiſe au fidelle deuoir,
Et n'auez eſtimee eſtre choſe vilaine
Du reuenu du lict accroiſtre ſon domaine:
Vous ne iouirez plus du doux contentement,
Qui prouient de l'amour qu'on ſent egalement.

Vous aimerez les grands à cauſe des richeſſes,
Et les grands comme vous ſçauront mille fineſſes
Pour vous amadoüer, & en tous leurs diſcours
De conſtance & de foy vous parleront touſiours
Pour paruenir au but où l'amoureux aſpire,
Et deux heures apres ne ſ'en feront que rire:
Changeront de penſee & vous delaiſſeront,
Et par meſmes appas autres pourchaſſeront,
Pour monſtrer leur addreſſe, & pour auoir la gloire
De triompher ſur vous d'vne pauure victoire.
Tout ainſi que l'on voit le Chaſſeur qui pourſuit
Ardant, impatient, le Lieure qui ſ'enfuit,
Ores ſur la montagne, or' à trauers la plaine,
Et pour bien peu de choſe il prend beaucoup de peine:
Car la chaſſe luy plaiſt, & le plaiſir qu'il prend
Mille & mille fois plus que ce qu'il en attend.
Ainſi feront les grands en l'amoureuſe chaſſe,
Qui n'eſpargneront rien pour gaigner voſtre grace,
Ny trauaux, ny ſermens, puis dés qu'ils vous tiendront
A quelque autre beauté leurs filets ils tendront.
Vous alors qui verrez leur foy diſſimulee,
Et leur amitié feinte au vent ſ'en eſtre allee,
Bien que mon feu diuin voſtre cœur n'ait eſpoint,
Et que de vraye amour au dedans n'ayez point,
Vous aurez de dépit l'ame tout embraſee
Voyant voſtre beauté ſi ſoudain meſpriſee,
Et bruſlerez de rage alors qu'on vous dira
Que de ce nouueau bien quelque autre iouïra:
Car ie veux pour monſtrer les forces de mon ire,
Que vous vous efforciez l'vne à l'autre de nuire.
Ainſi crioit Amour qui ſon aile eſtendit,

Puis d'vn vol redoublé dans les cieux se perdit,
Et par nostre malheur sa menace effroyable
D'âge en âge depuis apparut veritable.
Vous le sçauez, ma Dame, helas vous le sçauez,
Et de sa prophetie experience auez!
Car vous auez esté de la grandeur espriſe,
Et vous auez des grands esprouué la feintiſe.
Et bien q̃ vos beaux yeux ardans flãbeaux d'Amour
Surmontent la clairté qui nous donne le iour:
Bien que vostre beau teint face honte à l'Aurore,
Que l'or de vos cheueux l'or meſme decolore,
Qu'vn yuoire poli vous finiſſe la main,
Que des Graces ayez la poitrine & le ſein,
Et que tant de vertus qui vous font admirable
Euſſent pouuoir de rendre aſſeuree & durable
La plus legere foy, vous auez nonobſtant
Senti le changement d'vn courage inconſtant,
Qui a laiſſé le bien d'vne amour mutuelle
Pour ſuiure inconſtamment vne beauté nouuelle.
Mais vous deuez ceſſer de vous en tourmenter,
Encor que vous voyez vne autre ſ'en vanter:
Car celle qui ſ'en rend maintenant ſi hautaine,
Deuant cinq ou ſix mois ſentira voſtre peine.

ELEGIE VIII.

CEST *en vain qu'on ſ'eſſaye à forcer la puiſſance*
Du Ciel, qui nous contraint depuis noſtre naiſſance,
Il faut tout laiſſer faire à la fatalité:
Car on ne peut changer ſon terme limité.

Pour courir à clos yeux au hazard de la guerre,
Chercher toutes les mers, rauder toute la terre,
Ou pour viure à ſon aiſe & ſe contregarder
Le Deſtin ne ſe peut haſter au retarder.
Tel auoit mille fois attendu le naufrage
L'hiuer en pleine mer, qui ioignant le riuage
Apres s'eſtre aſſeuré des frayeurs de la mort,
S'eſt veu ſans y penſer ſubmergé dans le port:
Ainſi que moy chetif, qui fais experience
Que le malheur nous prend lors que moins on y penſe.
Car ie me voy captif & bleſſé durement,
Alors que i'eſperois viure plus ſeurement.
Durant le temps piteux que la France embraſee
Tournoit le fer contre elle en deux parts diuiſee,
Voyant en tant de lieux ſes champs enſanglantez
Du ſang de ſes enfans meurtris de tous coſtez:
Voyant eſtinceler tant de luiſantes armes,
Les deux camps oppoſez, tant d'aſſauts, tãt d'allarmes:
Voyant mes compagnons mourir deuant mes yeux,
Eſmaillant de leur ſang vn tombeau glorieux,
I'attendois d'heure en heure vne mort aſſeuree,
Et voir de mille coups ma poitrine honoree:
I'attendois la priſon, & les autres hazars,
Ordinaire loyer des ſeruiteurs de Mars,
Mais le Ciel rigoureux me reſerua la vie,
Pour eſtre à mille morts auſſi toſt aſſeruie,
Et me garda, cruel, d'vne captiuité,
A fin qu'apres ie fuſſe à iamais arreſté.
Il me retira ſauf de la ciuile flame,
Pour me faire mourir par les yeux d'vne Dame,
D'vn feu qu'on ne voit point en l'air eſtincelez:

Car helas ! ie le couure, & me laiſſe bruſler,
Ie recelle mon mal ſous vne feinte ioye,
Et cache ma bleſſure à fin qu'on ne la voye.
Ce m'euſt eſté grand heur de tomber renuerſé
Sanglant entre les morts, ayant le cœur percé,
I'euſſe auec ce treſpas tant de peine euitee,
Et quelqu'vn le ſçachant euſt ma mort regrettee,
Où mourant maintenant perſonne ne me plaint.
Car nul ne ſçait le mal duquel ie ſuis attaint,
Sinon vous homicide & guerriere inhumaine,
Qui vous reſiouïſſez de m'auoir mis en peine:
Vous riez de mes pleurs, de ma mort vous viuez,
Et de mon ſang troublé vos rigueurs abreuuez.
Encor ſi parauant ie vous euſſe offenſee,
Et que vous à bon droit contre moy courroucee
M'euſſiez pour chaſtiment à la mort condemné,
Bleſſé de mille traits, durement enchaiſné,
Parmi tant de douleurs ie prendrois patience
Au lieu de vous blaſmer accuſant mon offenſe
Mais ſans auoir failli, contre toute raiſon
Pour vous donner plaiſir me tenez en priſon:
Et pour voir ſi vos yeux pourront bruſler vne ame,
Vous me faites mourir en l'amoureuſe flame,
Las vous deuiez ailleurs voſtre force eſſayer,
Et ſur vos ſeruiteurs vos regards n'employer!
Si ie durois mille ans en voſtre obeïſſance,
Ie garderay touſiours viue la ſouuenance
Du temps que commença ma mortelle langueur,
Quand feignant vous iouër vous bleſſaſtes mon cœur.
Ce iour de mon malheur fut la cauſe premiere
(Ie tremble en y penſant) quand vous belle guerriere

Tenant vn trait en main, & portant dans les yeux
Tous les flambeaux d'Amour qui cõsommẽt les dieux,
Vous choisistes mon cœur pour butte & pour addresse,
Et me dites riant, Il fault que ie vous blesse.
Ce mot n'estoit fini que le trait fut laſché,
Et l'Amour qui le veit, dans vos yeux embuſché
Pour mieux marquer le coup faict d'vne main ſi belle,
Tira cent fleches d'or en ma playe nouuelle:
Puis il y meit le feu pour plus me tourmenter,
Voulant qu'autre que vous n'euſt pouuoir de l'oſter.
Las! ceſte viue ardeur, qui point ne diminuë
Me tient impatient en fieure continuë,
Qui m'eſmeut, qui me trouble, & qui me fait reſuer,
Et ne puis à mon mal aucun ſecours trouuer:
Car de vous ſeulement ma guariſon procede,
Et ie crains vous prier de m'y donner remede.
Aumoins ſ'il ne vous plaiſt ma langueur ſecourir,
Ne refuſez, ma Dame, en me voyant mourir
De croire que ma peine a de vous pris naiſſance,
Et que vous me tuez ſans auoir faict offenſe.
Quand ie ſçauray pour vray que vous le cognoiſſez,
Ie tiendray mes trauaux aſſez recompenſez,
Et me reſiouiray de voir finir ma vie
Pour vous donner plaiſir, & vous rendre ſeruie.
Mais ce m'eſt vn regret plus dur que le treſpas,
De voir qu'en me tuant vous ne le croyez pas:
Ou ſi vous le croyez, monſtrez de n'en rien croire,
De crainte que ma mort ne tache voſtre gloire:
Ou de peur qu'à la fin voſtre cœur endurci
Touché de mes douleurs ne ſe rende adouci.
Vrayment quand vous ſeriez d'vne roche ſauuage,

Si vous voyez mon cœur ainſi que mon viſage,
Meurdry, couuert de ſang, percé de toutes parts
Au milieu d'vn grand feu qu'allument vos regards,
Recognoiſſant deſſus voſtre figure empraincte,
Vous ſeriez (i'en ſuis ſeur) de ſoupirer contrainte,
Et chaſſant mes douleurs par vn doux traittement
Vous me rendriez, ma Dame, heureux parfaittement.
Lors vous auriez honneur par ceſte experience,
Monſtrant de vos beautez l'admirable puiſſance,
Egale aux plus grands Dieux, qui ont entre les mains
L'heur, le malheur, la vie & la mort des humains.
Ma Dame, ſ'il vous plaiſt de me rendre la vie,
Que vos yeux foudroyans d'vn ſeul coup m'ont rauie,
Vous ferez voir en moy par ce diuin effort,
Que vous pouuez donner & la vie & la mort.

ELEGIE IX.

QVE doit faire vn Amant comme moy miſerable,
Bleſſé dedans le cœur d'vne playe incurable,
Et bruſlant peu à peu ſans eſpoir de ſecours,
Sinon touſiours ſe plaindre & ſoupirer touſiours,
Ainſi comme ie fais en vous ſeruant ma Dame?
Car ie perds mes ſoupirs où i'ay perdu mon ame,
Et me plains ſans ceſſer du mal que ie reçoy
Pour eſtre tout à vous & n'eſtre plus à moy.
En Hyuer, en Eſté ſans relaſche à toute heure,
Soit de nuict ſoit de iour deſeſperé ie pleure,
Voyant que mon malheur ne peut eſtre euité,

Et me deuls baſſement de voſtre cruauté:
Mais ce m'eſt deshonneur qu'en ma peine exceſsiue
Ie me plaigne de vous qui faites que ie viue:
Et d'vne paſſion, qui me plaiſt tellement
Que quand i'en ſuis priué ie ſouffre doublement.
Car i'ay tant de plaiſir alors que i'imagine
Que toutes mes douleurs ont de vous origine,
Que ce doux ſouuenir, qu'on ne peut eſtimer,
Me fait en mes trauaux bien-heureux eſtimer.
Ce ſeroit donc en vain que i'aurois eſperance
D'eſchapper quelque iour de voſtre obeïſſance,
Puis que de ma priſon vient ma felicité,
Et que i'aime plus fort plus ie ſuis tourmenté.
Helas! ie le ſçay bien qu'il ne faut que i'eſpere
D'eſchapper de vos fers, quoy que ie puiſſe faire:
Le Ciel à vous ſeruir m'a trop predeſtiné.
Ne m'accuſez donc point que ie ſois obſtiné
Si i'aime ardentement vne ame ſi rebelle,
Blaſmez pluſtoſt le Ciel qui vous a faict ſi belle,
Que le ſeul ſouuenir de mon hautain penſer
Fait que de mes trauaux ie ne me puis laſſer.
Car au plus fort du mal ce penſer me conforte,
Que c'eſt pour vous aimer qu'à tort ie le ſupporte.
Las! ſ'il n'eſtoit ainſi, i'ay ſi fort enduré
Depuis que de mon œil le voſtre eſt adoré,
Et que dans mon eſprit ie porte voſtre image:
Il y a ia long temps que mon triſte courage
(Bien que ferme & conſtant) ailleurs ſe fuſt rangé
Et que le deſeſpoir mon deſir euſt changé.
Car ſi ie veux conter les angoiſſes mortelles,
Les diuerſes fureurs, les morts continuelles,

La peur, le deſeſpoir, les rigoureux tourmens,
Les rapports enuieux, les meſcontentemens
Qu'Amour a faict pleuuoir dans mon ame oppreſſee,
Depuis que ie vous fey royne de ma penſee:
Encor que voſtre cœur ſoit plus dur qu'vn rocher,
La pitié vous fera maint ſoupir arracher,
Et vos yeux ſi cruels aux amoureux allarmes
Eſpandront par cõtrainte vn grand fleuue de larmes.
Car i'ay veu mille fois eſcoutant mes douleurs
Le cruel Dieu d'Amour tout arrosé de pleurs.
I'ay ſouffert tous les maux de l'amoureux martyre,
I'en ay plus ſupporté que ie ne ſçaurois dire:
Et en voy deuant moy mille autres aduenir,
Qui mon ardent deſir ne peuuent retenir.
Vous pouuez bien iuger voyant tant de conſtance,
Que de faire autrement ie n'ay pas la puiſſance:
Si i'ay quelque pouuoir il ſ'eſtend ſeulement
A vous aimer, ma Dame, & ſeruir conſtamment:
Et quand pour mon ſalut ie voudrois le contraire,
(Que ſert de le nier?) ie ne le pourrois faire:
Mais ie ne le veux pas, ny ne puis le vouloir,
Deuſſé-ie en vous aimant à iamais me douloir.
Puis donc que vous voyez que ma foy continuë,
Puis que mon amitié vous eſt aſſez cogneuë,
Ie m'esbahy comment vous m'auez peu penſer
Auoir ſi laſche cœur que de vous offenſer,
Et que i'aye entrepris, plein d'enuieuſe rage,
Blaſphemer contre vous d'vn meſdiſant langage.
Vrayment vous auez tort, ma ferme volonté
N'auoit en vous ſeruant ce loyer merité:
Ie confeſſeray bien que ie vous ay blaſmee,

Sentant de mille ennuis ma pauure ame entamee.
Durant vos cruautez au fort de ma langueur
I'ay souuent, sans mentir, blasmé vostre rigueur,
Ie vous nommois cruelle, inexorable & fiere,
I'accusois de vos yeux l'homicide lumiere,
I'accusois vos cheueux dont ie suis enlacé,
I'accusois vos beautez qui m'ont ainsi bleſsé:
Mais bien souuent encor au milieu de ma plainte
Ie demeurois tout court, palle & tremblant de crainte,
Et reprenois mon cœur qui de vous se plaignoit,
Quand vostre cruauté plus fort le contraignoit.
Car bien qu'en vous seruant à grand tort ie languisse,
Au milieu des tourmens ie veux qu'il vous benisse.
Helas mon Dieu! comment auez-vous donc pensé
Qu'à vostre honneur sacré ie me sois addreſsé?
Honneur si pur & beau, que qui veut en mesdire
Veut empescher auſsi le clair Soleil de luire.
Le malheur m'a liuré maint assaut dangereux
Depuis que ie suis serf de vos yeux rigoureux,
Sans auoir peu forcer mon courage inuincible:
Mais ce dernier effort s'est monstré si terrible,
Et m'a du premier coup tellement combatu,
Que mon esprit en est de tout poinct abatu:
I'en laisse au deſespoir ma vie abandonnee,
Et maudi sans ceſser ma fiere destinee.
Mais i'ay ce reconfort qu'il ne peut aduenir
Qu'vn tel mal ne finisse, ou ne face finir
Auant qu'il soit long temps, ma languissante vie
Par vn rapport menteur à tous maux asseruie.

ELEGIE X.

IE vous ay si souuent mes douleurs faict entendre,
Douleurs que vous auez vous mesme peu comprendre
Depuis que ie suis vostre, & que trop malheureux
La douceur de vostre œil me rendit amoureux.
Ie vous ay si souuent descouuert ma constance
Dont vous auez faict preuue, helas! sans recompense,
Que ie n'espere pas, mon dueil renouuelant,
Soulager le fardeau d'vn mal si violant,
Mais que ma iuste plainte au lieu d'estre entendue,
Se perdra dedans l'air vainement respandue:
Si veux-ie toutesfois des destins me douloir,
Et de vostre rigueur. Car que me peut chaloir,
M'estant perdu moymesme en vostre amitié ferme,
De perdre à ceste fois ma parole & ma plainte?
C'est peu c'est peu de cas pour me faire cesser,
Ie veux sur les soupirs les sanglots amasser,
Et rendre en m'esclatant ma voix toute cassee,
Puis que de mes tourmens vous n'estes point lassee,
Et que par ma souffrance & ma fidelité
Vous ne voulez iuger de ce qu'ay merité.
Helas si vous voulez vn peu penser, ma Dame,
De vostre cruauté vous vous donnerez blasme:
Il vous faut seulement à par vous discourir,
Combien depuis le iour que me faites mourir
Vous auez esprouué de muables courages,
Et combien d'amoureux se sont trouuez volages,
Tant ceux qui pour la peine ont quitté les plaisirs,

Que ceux qui tous les iours ont faict nouueaux desirs,
Et ont changé de cœur, d'amour & de Maistresses,
Courans leurs fictions de cent mille finesses:
Vous n'en trouuerez point vn qui soit demeuré
Endurant comme moy, de constance asseuré,
Qui n'ay voulu changer les douleurs de ma vie
A toutes les faueurs d'vne plus douce amie,
Et qui ne sentis onc pour estre tourmenté
Remuer tant soit peu ma ferme loyauté.
Mais comme vn ferme roc que les vens & la gresle,
La tempeste & les flots combatent pesle-mesle,
Et pour tous leurs efforts n'est iamais abatu,
Ains resiste plus fort plus il est combatu:
Ainsi contre l'assaut de vos rigueurs cruelles,
Et contre les beautez de mille Damoiselles,
Qui las! ne m'eussent pas comme vous reietté,
Immuable & constant i'ay tousiours resisté.
Et puis pour mon loyer ne faites difference
De moy d'auecques ceux qui suiuent l'inconstance,
Qui de bouche & de cœur sont feints & deguisez,
Mais plus (ce croy-ie) encor' vous les fauorisez.
O trop iniuste Amour, que tes fleches bruslantes
Font dedans nos esprits de playes differentes!
Pourquoy fais-tu que i'aime vne helas! qui me fuit,
Et que ie n'aime point celle qui me poursuit?
Si c'est pour faire voir ce que peut ta puissance,
Ne te pren pas à ceux qui en ont cognoissance:
Si c'est pour te venger de quelques vieux forfaicts,
Hé pourquoy punis-tu ceux qui ne les ont faicts?
On peut dire à bon droict la loy trop inhumaine,
Quand ceux qui n'ont failli mesme en endurent peine.

Or de moy ie n'ay point faict de faute enuers toy,
Ou ce seroit faillir de n'auoir qu'vne foy,
D'estre demeuré ferme encontre tous allarmes,
D'auoir obstinément tousiours gardé ses armes,
Et de n'auoir voulu pour vn autre laisser
La diuine beauté royne de mon penser.
Voyla ce que i'ay faict : or si cela s'appelle
Vne faute en Amour de demeurer fidelle,
I'ay certes bien failli, mais non point autrement.
Car i'ay sans varier aimé fidellement,
Et veux continuer d'vne amitié certaine,
(Ne deusse-ie esperer pour mon loyer que peine)
Tandis qu'il y aura des poissons sous les eaux,
Des estoiles au ciel, dedans l'air des oyseaux,
Des bestes dans les bois, des hommes sur la terre,
Et tandis qu'aux moutons les loups feront la guerre,
Que l'Hiuer sera froid & l'Esté chaloureux,
Et tant que lon sçaura que c'est d'estre amoureux.

ELEGIE XI.

IE ne veux point blasmer la Nature & les Cieux,
L'Amour, le sort aueugle, ou quelque autre des Dieux:
Ie ne veux d'vne voix qui lamente ma perte,
Faire haut resonner vne plaine deserte
Soupirant & criant : & ne veux point tascher
D'amollir par mes pleurs vn antre ou vn rocher,
Encor' que i'eusse droit pour ma triste aduenture
De despiter le Ciel, l'Amour, & la Nature:
Et que ie peusse aussi regrettant mon malheur

Esmouvoir les rochers & les bois à douleur:
Il faut que de mon mal seule ayez cognoissance,
Puis que de m'en guarir seule auez la puissance.
Car helas! si de vous ne vient ma guarison,
La pourray-ie esperer des choses sans raison?
C'est pourquoy seulement à vous ie me retire,
Pour me plaignant de vous raconter mon martyre,
Si vous le permettez: car de vous offenser
I'endurerois la mort plustost que d'y penser.
Ah! que i'ay de regret quand ie mets en memoire
Combien i'ay receu d'heur, de plaisir, & de gloire
Depuis l'heure qu'Amour deuers vous m'adressa,
Et que son feu diuin par vos yeux me blessa.
Car presqu'au mesme instant vous eustes cognoissance
Combien pour vous aimer i'endurois de souffrance:
Dont vous eustes pitié, & chassant mon souci
Vous me fistes sçauoir que vous m'aimiez aussi:
Alors trop fortuné de vous ie prenois vie,
Alors vous me teniez pour vostre ame demie,
Et le mesme tison vostre cœur embrasoit,
Qui de pareille ardeur doucement me cuisoit.
Helas qui me l'eust dit en ce temps desirable,
Que vous auiez, ma Dame, vn vouloir si muable,
Que mal ie l'eusse creu! veu qu'ores que i'en suis
Si clairement certain, croire ie ne le puis,
Ny ne le croiray plus, si cela se peut faire
Que vous vouliez d'vn mot m'asseurer le contraire.
Mais vous souuient-il plus qu'en nos cõmuns propos
Vous ne me laissiez point vne heure de repos?
Vous doutiez de ma foy, & tout vostre langage
Estoit de m'appeller inconstant & volage:

Et toutesfois voyez que ie n'ay point changé,
Et que depuis deux ans que vos yeux m'ont rangé
Mille & mille beautez n'ont point eu de puissance
Pour me faire sortir de vostre obeïssance.
Car quand ie m'asseurois qu'en feriez tout autant,
Ie voulois à l'enui vous demeurer constant,
Comme ie fais encor' : tenant à grand' louange
Que vous tant seulement ayez suiui le change.
Aumoins si de mon lieu quelqu'vn eust herité,
Qui par extreme amour eust ce bien merité,
Ou qui sceust, comme il faut, d'vne façon discrette
Conduire & pratiquer vne amitié secrette:
Qu'il peust dissimuler ses faueurs finement
Feignant vne tristesse en son contentement:
Qu'il pleuraſt ses douleurs, vous nommaſt inhumaine,
Ou qu'il dist seulement qu'il a pris quelque peine
Deuant que d'estre aimé, i'en serois moins faſché:
Mais alors que ie voy qu'il fait si bon marché
D'vne chose si rare, & n'en fait presque conte,
Mon extreme douleur toute rage surmonte.
Il se rit des escrits que vous luy adressez,
Il fait voir les anneaux que luy auez laissez
Pour memoire de vous : il a vostre peinture,
Il dit qu'auez la sienne : il sçait vostre nature,
Il cognoist vostre cœur & vostre intention,
Et iuge que pour luy vous souffrez paſsion:
Bref, par tous ses discours il voudroit faire accroire
Qu'il a gaigné sur vous quelque belle victoire.
Hé Dieu sçait le regret dont mon cœur est saisi,
Maistresse, quand ie voy qu'auez si mal choisi!
Ores que sans relasche à mon malheur ie pense,

Ie n'ay contentement qu'à blasmer l'inconstance
Et demeurer tout seul bastissant à par moy
Les estranges dessein d'vn homme hors de soy,
Et dis en soupirant : Chetif, que doy-ie faire?
N'ay-ie pas contre moy toute chose contraire?
A qui croiray-ie plus ? Tout le monde est sans loy,
Puis que mesme ma Dame a violé sa foy.
Quelle estrange rigueur se veit iamais descrite
Par tragiques regrets, qui ne soit plus petite,
Si lon veut mesurer ceste legereté,
Et ce qui m'estoit deu pour ma fidelité?
Pourquoy ne faites-vous, ma Dame, qu'on peust dire,
Louant tant de vertus qu'on voit en vous reluire,
Pour embellir encor vostre perfection,
Que vous ayez vn cœur qui soit sans fiction,
Que vous gardiez tousiours vn vouloir immuable,
Qui plus que les beautez vous feroyent admirable,
Et reluire ici bas ? Car sans la fermeté
La plus belle vertu perd toute sa clairté,
Et ne se monstre point, non plus qu'il n'y a chose
Qui monstre sa valeur quand la nuict est declose.
Or bien que vous m'ayez à tort de vous banni,
Et que ie coue en l'ame vn regret infini:
Bien que l'aspre fureur de ma passion forte
A toute heure du iour hors de moy me transporte:
Bien que mille soucis que ie cache au dedans,
Animez contre moy de griffes & de dents,
Exercent pesle-mesle vne guerre immortelle,
Se paissans de mon cœur qui sans fin renouuelle:
Si n'ay-ie point desir, & deussé-ie mourir,
Par autre que par vous mes langueurs secourir.

Ie veux demeurer ferme, & garder plus d'enuie
De perdre en voſtre amour mon ſeruice & ma vie,
Sans eſpoir, ſans confort à iamais langoureux,
Que d'eſtre en vous laiſſant autre part bien heureux.

ELEGIE XII.

VOVS qui tenez ma vie en vos yeux priſonniere,
Et qui de mon amour fuſtes l'ame premiere,
Oyez quelle eſt ma peine, & quelle froide peur
Me remplit de glaçons la poitrine & le cœur:
Ainſi voſtre beauté, qui peut guarir ma playe,
Contre l'effort des ans touſiours demeure gaye.
Dés le ſoir que ie fu prendre congé de vous,
Et de vos yeux diuins ſi cruellement doux,
Pour retourner en France, helas! dés l'heure meſme
En vous abandonnant ie deuins froid & bleſme,
Preuoyant le malheur qui deuoit m'aduenir,
Et ce qu'il me faudroit ſans raiſon ſouſtenir.
Ie iugeois qu'vn amour ſi comblé de lieſſe
N'eſtoit pour demeurer touſiours franc de triſteſſe,
Et redoutois ſur tout le courage irrité
Des enuieux, ialoux de ma felicité:
Toutesfois à la fin ie reprins aſſeurance,
Me mettant à penſer qu'ayant la cognoiſſance,
Telle que vous deuiez, de mon ferme vouloir,
Tous les propos menteurs n'auroyent point de pouuoir.
Las! ſi vous l'euſſiez faict, ie ne ſerois en peine.
Car vous ne douteriez de ma foy trop certaine,
Ny de l'affection que ie porte à vos yeux,

Dont

Dont ie vay surpassant tous ceux des siecles vieux,
D'autant que vostre teint qui les roses efface,
Les plus rares beautez des vieux siecles surpasse:
Ie ne douterois ceux qui me blasment à tort,
Ny de tant d'ennemis le violant effort:
Ie serois sans tristesse, & ma poitrine attainte
Ne logeroit tousiours ceste immortelle crainte
Et ce iuste despit de me voir reietté
Sans iuste occasion du bien qu'ay merité:
Merité? las nenny! mais mon amitié forte
Meritoit pour le moins traittement d'autre sorte:
D'autre sorte? helas non! trop doux m'est ce souci,
S'il vous plaist seulement que ie languisse ainsi.
Ie sçay qu'on vous a dict que depuis mon absence
Vne beauté nouuelle auoit sur moy puissance,
Que i'aime en mille lieux, passager, inconstant,
Et par tout où ie vais que i'en fais tout autant.
Las! si vous le croyez, c'est faute de cognoistre
Auec quelles beautez le Ciel vous a faict naistre:
Quel est de vostre chef l'or prime & delié,
Dont l'Amour de son gré s'est luy mesme lié:
Les efforts de vos yeux, archers de la sagette
Qui rendit sous vos loix ma liberté suiette:
Ce que peut vostre belle & delicate main,
Et le laict cailloté qui vous blanchist le sein:
La vertu du coral de vos leures pourprettes,
Et les soupirs tesmoings des flammeches secrettes
Qui vous cuisent dedans: bref, tout ce bel honneur
Dont le Ciel en naissant vous fut large donneur.
Car si parfaittement vous auiez cognoissance
De vos charmes diuins, & de quelle puissance

Les amours de vos yeux tous cœurs peuuent ranger,
Vous diriez à par vous que ie ne puis changer,
Quoy que ie vueille faire : & que quand l'inconstance
M'auroit faict iusqu'icy descrier par la France,
Estant de vos beautez si dignement espris,
Sur tous les plus constans i'emporterois le pris.
Car sçachant bien iuger d'vne beauté si grande,
Impossible est qu'apres quelque autre me commande:
Veu que l'obiet luisant de vostre œil radieux
Fait que tout autre iour semble foible à mes yeux,
Et que si chere image empreinte en ma pensee
Rend la plus belle grace aupres d'elle effacee.
Voila quelle est ma vie, & comme ie ne puis
Ny ne veux m'affranchir des prisons où ie suis.
Ne m'accusez donc point si ie hante les belles:
Car i'en iure vos yeux, ie vous adore en elles,
Ie ne pense qu'en vous, & leurs traits plus prisez
Me remettent en l'ame ou vos cheueux frisez,
Ou les lis de vos mains, ou quelque autre merueille
De ces fieres beautez, qui vous font sans pareille.
Hé n'est-il pas permis ? Est-ce passer en rien
Les statuts de l'Amour qui les cœurs cognoist bien?
Nous prenons bien plaisir à voir vne peinture,
Et l'azur esmaillé de la belle verdure,
Les fueilles des forests, & les viues couleurs
De l'amoureux Printemps tout couronné de fleurs.
Pourquoy doc, trop grossiers, feriõs nous moins de conte
D'vne ieune beauté, qui tout Printemps surmonte,
Qui sçait que c'est d'Amour, qui en sçait discourir,
Qui peut par vn clin d'œil faire viure & mourir,
Et charmer d'vn propos le souci qui nous presse,

Quand nous aimons par trop vne dure maistresse,
Ainsi que moy chetif, qui ne puis toutesfois
Pour toutes vos rigueurs esprouuer d'autres loix?
Dites moy seulement si vous auez enuie
Que ie passe tout seul le reste de ma vie,
Ennuyeux, mal-plaisant, muet, aueugle & sourd:
On me verra soudain abandonner la Court,
Afin de vous complaire, & prenant pour conduite
Vn morne desespoir, ie me feray Hermite.
Car las! mon cher souci, plustost que vous fascher
On me verra grimper sur le haut d'vn rocher:
I'y bastiray ma loge, & vn antre effroyable
Redira tous les iours mon malheur deplorable,
I'apprendray aux forests & aux tertres bossus
Vostre nom que i'adore, & l'escriray dessus
Vn Chesne ou vn Peuplier, à fin que leur escorce
Tesmoigne aux suruiuans mon amoureuse force.
Mais vous pouuez bien mieux (ioint que la cruauté
Accompagneroit mal vostre ieune beauté)
Vous pouuez s'il vous plaist, d'vne seule parolle
Chasser bien loing de moy le souci qui m'affolle:
Ainsi que du Soleil les rayons eslancez
Escartent çà & là les brouillars amassez
De l'espesse bruine: & comme la lumiere
Chasse l'obscurité de la nuict coustumiere.
Ie suis hors de souci seulement si ie voy
Qu'aux propos mensongers vous ne donniez plus foy,
Et que vous mesuriez d'vne egalle balance,
Mon amour d'vne part & ma perseuerance:
Ce qu'auez peu iuger de mon affection,
Depuis qu'Amour me mist sous la subiection

De vos diuinitez : & en l'autre partie
Mettez les faux propos, qui vous ont subuertie,
Ceux qui en sont autheurs, quelle est leur volonté,
Ce qu'ils ont par seruice enuers vous merité:
S'ils ont dedans le cœur l'enuie & la feintise,
Et quelle passion leurs courages attise,
Vous cognoistrez alors si iamais i'entrepris
Acte dont iustement ie peusse estre repris,
Et si mon cœur se deult d'autre playe nouuelle,
Que de celle qu'il eut quand ie vous vey si belle.

ELEGIE XIII.

MAIS TRESSE, en t'escriuant ie ne veux entreprendre
De te pouuoir assez mes ennuis faire entendre,
Et comme ie languy n'ayant aucun espoir,
Veu l'estat où ie suis, de iamais plus te voir.
Helas ! ie ne pourrois ie ne pourrois l'escrire,
Ce ne seroit qu'encor augmenter mon martyre
Et te donner ennuy : car ie ne puis penser
Que mon malheur si grand ne te vint offenser,
Et que le souuenir de mes fascheux allarmes
N'emplist de dueil tõ ame, et tes beaus yeux de larmes.
Si faut-il que mon cœur ie vienne à descharger,
Pour voir si mes douleurs s'en pourroyent alleger:
Non que par ceſt escrit au vif ie represente
L'estat où m'a reduit ma fortune presente,
Pour ne t'ennuyer trop de mes maux rigoureux,
Et du nouueau souci qui me rend malheureux.
Las ! auſsi qui diroit l'ennuy qui m'importune

Depuis le triſte iour que ma dure infortune
Me priua de tes yeux ? qui pourroit raconter
Combien de paſſions me viennent tourmenter?
Combien de fiers penſers qui iamais ne me laiſſent,
Et touſiours affamez de mon cœur ſe repaiſſent?
De combien de ſoupirs i'ay faict bruſler les cieux,
Et combien de ruiſſeaux ſont coulez de mes yeux
Depuis ce triſte iour, qui fait que ie deſpite
L'heure que ie fu nay, comme choſe maudite,
Nommant heureux celuy qui ſans voir le Soleil
Eſt ſurpris en naiſſant d'vn eternel ſommeil?
Ie n'auois à grand' peine abandonné ta porte,
Que ma douleur extreme hors de moy me tranſporte,
Que ie me laſche au dueil, & tout deſeſperé
Ie maudy le deſtin contre moy coniuré,
Nommant le Ciel cruel qui permet que ie viue,
Bien qu'vn faſcheux depart de tout eſprit me priue,
Et que ie voye aſſez que mon malheureux ſort
Me conduiſe à grans pas au chemin d'vne mort,
D'vne mort trop eſtrange, inhumaine & cruelle,
Qui chacune heure en moy mille morts renouuelle.
Las! plus eſtrange mort ſçaurois-ie bien ſouffrir
Que de voir ſans repos deuant mes yeux s'offrir
Tant & tant de penſers, qui dedans moy ſe tiennent,
Et me gelans le cœur tout tranſi me detiennent?
Que de voir mon eſprit ennemi de mon corps,
Trauailler, obſtiné, pour en ſortir dehors?
Et que de voir auſſi que toute mon enuie
Ne regarde autre but que la fin de ma vie?
Helas! permettez donc, Dieux, à qui i'ay recours,
La fin de mes malheurs par la fin de mes iours.

C'eſt grãd cas que mon mal ne peut auoir de treſue,
Et que dés le matin comme l'Aube il ſe leue
Et me ſuit iuſqu'au ſoir quand ie me veux coucher,
Et lors plus que deuant met peine à me faſcher.
Le lict m'eſt vne geſne, & la plume ocieuſe
Redouble en la preſſant ma langueur ſoucieuſe,
Et dis en m'eſcriant : O ſolitaire nuict,
O Lune, ô clairs flambeaux, las ! où ſuis-ie reduict?
Tout ſe taiſt à preſent, toute ſorte de beſte
Laſſe de trauailler courbe au ſommeil la teſte:
Les bœufs dedans l'eſtable, & aux bois les oiſeaux,
Aux cauernes les Ours, les poiſſons ſous les eaux,
La marine eſt paiſible, & les vents qui ſe taiſent
Font que les flots mutins comme endormis s'appaiſent:
Le marinier ſans crainte en ſa nef eſt couché,
Le bruſlé moiſſonneur du ſommeil eſt touché,
Le ſilence eſt par tout, & ne ſe peut voir choſe
Qui n'oublie ſa peine, & qui ne ſe repoſe,
Fors que moy deſolé, qui ne puis repoſer
Et qui ne ſens iamais mon trauair ſ'appaiſer.
Ie fay mille autres cris, & la Lune argentee
Dû ſon de mes regrets quelquefois tranſportee,
Cache ſa belle face, & change de couleur,
Tant elle a de pitié de ma grieſue douleur:
Et demeure en ce poinct, tant que vaincu de peine,
Ayant faict de mes yeux couler vne fontaine,
I'abbaiſſe vn peu la teſte, & vn faſcheux ſommeil
Me cloſt preſqu'à regret les paupieres de l'œil.
Mais ce n'eſt commencé que la legere feinte
D'vn Songe horrible à voir me reueille de crainte.
Et nulle viſion ne me peut aduenir

Qui ne me face triſte & penſif deuenir.
Vne fois ie te voy que ma douleur te touche,
Auoir la larme à l'œil, & les cris en la bouche,
Maudiſſant le malheur qui m'a faict eſtranger:
Mais las! preſqu'auſſi toſt tu me ſembles changer
Ceſte façon tragique en gaye contenance,
N'auoir plus de mon mal ny de moy ſouuenance.
Alors en t'accuſant ie m'eſueille deſpit,
Et demy forcené ie ſaute hors du lict,
Et demeure long temps ſi confus de ce doute
Qu'vne froide ſueur de tout mon corps degoute:
Mais ie penſe à la fin que ta fidelité
Ne me fera porter ceſte infelicité.
Puis ſi toſt que le iour a ſes portes deſcloſes,
Et qu'on voit arriuer l'Aurore au ſein de roſes,
Ie me pers dans vn bois, où bien loing eſgaré
Ie cherche la fraiſcheur d'vn antre ſeparé:
Lors me trouuant tout ſeul en ce lieu ſolitaire
Ie recommence encor mon esbat ordinaire,
Ie recommence encor à plaindre & ſoupirer,
Et meſmes aux buiſſons mes ennuis declarer:
Mais touſiours ce pendant ma force diminuë,
Et mon ſouci cruel s'augmente & continuë
Croiſſant mes paſſions, ce qui me fait penſer
Que bien toſt par la mort ie les verray ceſſer.
Car mon ſang que l'amour de ſon trait fait reſpãdre,
Les pleurs q̃ des mes yeux ſans ceſſe on voit deſcendre,
Et les ſoupirs ardens que ie pouſſe dehors
M'ont affoibli ſi fort & deſſeiché mon corps,
Que ie n'eſpere plus pouuoir garder ma vie,
Priué de ſang, d'humeur, de chaleur, & d'amie.

ELEGIE XIIII.

LAS! faut-il que tousiours mon dueil ie continuë?
Faut-il que ma frayeur iamais ne diminuë?
Hé verra lon tousiours mille soucis diuers
Remplir de cris ma bouche & de plaintes mes vers?
Ma Dame excusez moy, car si ma faute est grande
(Come elle est pour certain) Amour qui me comande,
Amour qui m'a faict vostre, Amour qui est mon roy,
Mon seigneur & mon tout, a plus failli que moy:
C'est luy qui en est cause, & qui dedans mon ame
Lasche le poignant trait du souci qui m'entame.
Car par luy i'ay cogneu le pouuoir de vos yeux,
Vostre teint blanchissant, vostre ris gracieux,
L'honneur de vostre sein, vostre port venerable,
Et les sages discours qui vous font admirable:
I'ay cogneu ceste esprit qui vous fait estimer,
Et mille autres vertus que ie ne puis nommer,
Puis en les cognoissant, mon ame trop hastiue
Perdant sa liberté se fist vostre captiue.
Confessez s'il vous plaist, Ay-ie pas quelque droit
De trembler de frayeur? Helas! qui ne craindroit?
Qui ne craindroit, bõs dieus! i'ay biẽ cause de craindre.
Tant d'attraits amoureux ne peuuent-ils contraindre
Vn grãd Prince, vn Monarque, ou quelcun de ces dieus
Qui pour moindre que vous descendirent des cieus?
Et qui sçait (mais ie croy que n'estes variable)
Si lors tant de grandeur vous seroit agreable?
Que ne voulut Amour, pour m'oster de souci,

Grauer dessus mon cœur vos pensers tout ainsi
Comme il y entailla le celeste visage?
Peut estre qu'en lisant dedans vostre courage,
Ce que ie veux sçauoir helas! ie trouuerois,
Et plus de mon souci l'accez ne sentirois.
A l'homme trop auare en aimant ie ressemble,
Il ne peut esloigner son thresor qu'il ne tremble,
Bien qu'il l'ait mis en terre, à toute heure en tous lieux
L'idole d'vn larron volle deuant ses yeux.
Ainsi, mon cher thresor, vous perdant de presence,
La crainte arriere moy bannit toute esperance,
Me gelle tout le sang, & me fait rauasser,
M'amoncelant sans fin penser dessus penser.
Mais si tost, ô mon Cœur, ie ne verray reluire
Le clair feu de vos yeux où l'Amour se retire,
Que l'Esperance en moy la maistresse sera,
Et loin de mon esprit la Crainte chassera.
Retourne donc mon bien, retourne, & reconforte
Mon esperance helas! qui tombe à demi-morte.
Comme quand le Soleil retire sa clairté
Faisant place à la nuict pleine d'obscurité,
L'ombre se fait plus grande, & d'vne vaine feinte
Nous sentons dans le cœur vne effroyable crainte:
Puis si tost que l'Aurore a le iour esclairci,
L'ombre s'euanouit & la frayeur aussi.
De mesme, ô mon Soleil, si ie te perds de veuë,
Mes yeux tout aussi tost sont couuerts d'vne nuë:
Le poil me dresse au chef, & tout plein de frayeur,
Vn grand rocher glacé m'enuironne le cœur.
Mais si tost ne verray ta diuine lumiere
Que mes yeux reprendront leur clairté coustumiere:

Le poil dessus mon chef ne sera plus dressé,
Et plus de vaine peur ie ne seray pressé.
Retourne donc vers moy ta lumiere plaisante,
Et chasse, ô ma clairté, ceste crainte nuisante.
Quand Phebus se recule & qu'il laisse les iours,
L'Automne finissant, froids, ennuyeux & courts,
Les vens tous indignez d'vn grãd bruit se font guerre,
Ils irritent la mer, ils font trembler la terre:
La neige couure tout d'vn linge blanchissant,
Et la gresle à l'enui descend en bondissant:
On n'oit plus les oyseaux, ny le plaisant murmure
Des ruisseaux doux-coulans: & la gaye verdure
Des prez, & des forests, veufue de son honneur,
A perdu son beau teint, & sa viue couleur.
Tout ainsi, ma Diane, alors que tu me prine
De ton benin aspect, le desespoir arriue,
La peur d'vn changement, le souci deuorant,
Qui me font vn Hiuer qui m'est tousiours durant,
Soit que le Printemps vienne, ou le chaud ou l'Autone,
Et iamais ceste peur relasche ne me donne.
Reuien donc mon Soleil, & d'vn trait de tes yeux
Fay refleurir encor mon printemps gracieux,
Romps la glace endurcie, & l'orage, & la gresle,
La neige & le frimas, qui troublent pesle-mesle
Le serein de mon ame, & d'vn œil amoureux
Adouci la rigueur de l'Hiuer froidureux.
Mais retourne deuant que la crainte peruerse
Maistrise mon espoir & du tout le renuerse,
Mon espoir qui desia s'affoiblit chacun iour,
Bien que les passions renforcent mon amour.

ELEGIE XV.

LORS que le trait d'Amour sortant de
vostre veuë
Blessa d'vn coup mortel mon ame à l'im-
pourueuë,
Et qu'en vos blonds cheueux mon cœur fut arresté
Sans espoir d'eschapper de sa captiuité
(Malheureux que ie suis!) trop tard ie deuins sage,
Apres le coup receu ie cogneu mon dommage,
I'accusay la Fortune, & pleuray vainement
Ma nouuelle douleur pour tout allegement,
Ie cogneu que mon mal estoit sans esperance.
Car bien qu'Amour ne garde aucune difference,
I'estimay cognoissant nostre inegalité
Que vous diriez ma peine vne temerité.
Et craignant ce malheur ou quelque autre rudesse
I'essayay de couurir ma nouuelle tristesse,
Esperant que le temps la pourroit alleger,
Et ce nouueau desir en quelque autre changer.
Mais las plus ie m'obstine à receler ma flame,
Plus elle ard mon esprit & consomme mon ame!
Ie ne puis plus souffrir vn feu si violant,
Qui brûsleroit plus fort que ie l'irois celant,
Il faut que ie l'esuente, & que ie vous confesse
La douleur qui me tue, ô ma seule Deesse. (cours,
Les mortels en leurs maux aux Dieux ont leur re-
De vous semblablement i'attens tout mon secours:
Et dauantage encor ie serois à reprendre
Si par ce feu couuert i'estois reduit en cendre,
Faute d'ouurir mon cœur & de luy donner vent.

Car la soudaine mort que i'irois receuant,
(Mort que i'estimerois bien douce & fauorable)
Ma Dame, plus qu'à moy vous seroit dommageable:
Moy qui ne suis plus rien que perdroy-ie en mourant
Que le fier desespoir qui me va deuorant?
Car mon esprit est vostre, & mon ame esgaree
Volle autour de vos yeux de son corps separee:
Ie perdroy mes soucis, ma flamme & mes douleurs,
Mes desirs, mes amours, mes soupirs & mes pleurs,
Et de tant de pensers la grand' troupe immortelle:
Vous perdriez, quant à vous, vn seruiteur fidelle,
Qui ne pense qu'en vous, & qui vit seulement
Pour languir, s'il vous plaist, en l'amoureux tourment.
Las! si vous estimez que i'aye faict offense
D'oser tant entreprendre, escoutez ma defense,
La faute vient de vous & d'Amour, qui m'a faict
Cognoistre en vous voyant vn subiect si parfaict:
Vous n'auriez pas raison de vous mettre en colere,
Pour vne belle erreur que vous m'auez faict faire.
Au lieu de m'accuser accusez vos beaux yeux,
Riches des traits d'Amour, courtois & gracieux:
Accusez vostre teint qui la neige surpasse,
Accusez vos vertus & vostre bonne grace,
Et commandez, ma Dame, à vos douces beautez
De ne retenir plus nos libres volontez.
Si vous auez desir de n'estre point aimee,
Ne voyez point le iour, demeurez enfermee,
Tenez-vous dans vn antre ou dans quelque rocher,
Encor vostre valeur ne se pourroit cacher,
Touſiours vous paroistrez en beautez la premiere.
» Car le Soleil par tout decouure sa lumiere.

Las! dés le premier iour que mon cœur fut bleſſé,
Et que mon libre eſprit fut par vous enlacé,
Ie feis ce que ie peu pour auoir deliurance,
Et pour me retirer de voſtre obeïſſance:
Ie ne le faiſois point de crainte d'endurer,
Mais la peur ſeulement de n'oſer aſpirer
A vous faire ſeruice, agitoit ma penſee,
Qui ne pouuoit pourtant eſtre ailleurs adreſſee.
Car mon cœur qui vous eſt ſeulement deſtiné
Aime mieux viure ainſi durement enchaiſné,
Bleſſé, deſeſperé, priſonnier, miſerable,
Que receuoir ailleurs traittement fauorable:
Seulement le penſer d'aimer ſi hautement,
Luy ſert en ſes douleurs d'entier allegement.
Soyez moy donc, ma Dame, ou fiere ou gracieuſe,
Soyez ou ne ſoyez de mon mal ſoucieuſe,
Faites moy receuoir la vie ou le treſpas:
Bref, ſoyez moy cruelle, ou ne le ſoyez pas,
Vous ne ſerez iamais, quoy que vous puiſſiez faire,
Que de voſtre amitié ie me vueille diſtraire,
D'autres nouueaux deſirs ie ne veux plus auoir,
Et quand ie le voudrois, ie n'aurois le pouuoir.
Au feu des paſſions ma foy ſe rend plus forte,
Puis contre vos rigueurs ce poinct me reconforte,
Si par voſtre rigueur ie meurs ſoudainement
I'en auray beaucoup moins de peine & de tourment:
Et rendray par ma mort ma memoire eternelle,
Mourant pour bien aimer & pour eſtre fidelle.

ELEGIE XVI.

COMME le Pelerin qui sent en son courage
Vn desir violant d'accomplir son voyage,
Se reueille en sursaut : & comme il est pousé
Continue à grands pas le chemin commencé.
Et à fin que la nuict son desir ne retarde,
Parmi l'obscurité leue l'œil, & regarde,
Choisissant pour sa guide vn astre au firmament,
Sous la faueur duquel il marche asseurément:
Pense bien remarquer la trace plus certaine,
Maintenant passe vn bois, maintenant vne plaine,
Vit mont, vne valee, vn costau separé,
Et va tant qu'à la fin il se trouue égaré,
Tout chemin luy est clos, ne sçait qu'il doiue faire,
L'astre qu'il a choisi n'ha la flamme assez claire,
Et les autres flambeaux par le ciel reluisans
Pour le bien radresser ne sont pas suffisans.
En fin la nuict s'enuole, & l'Aube coloree
Haste le beau Soleil à la tresse doree,
Qui de ses clairs rayons l'Vniuers resioüit,
Et toute autre lumiere aupres s'euanoüit:
Lors il reprend courage, & ioyeux il saluë
Ceste clairté nouuelle à son secours venuë,
Se remet au chemin qu'il auoit delaissé,
Et cognoist de combien il s'est desauancé.
I'en ay faict tout ainsi, i'ay suiui mesme adresse,
Vray pelerin d'Amour dés ma tendre ieunesse:
Car mon âge si tost du printemps n'approcha,

Que ce Dieu contre moy mille traits décocha,
Se fit Roy de mon ame, eschauffa mon courage,
Et me mit au chemin de l'amoureux voyage:
Lors pour seruir de guide à mon ardant desir
La ieuneſſe me fit vne beauté choiſir,
Qui ſ'offrit fauorable à mes yeux la premiere,
Et que ie recogneu pour ma ſeule lumiere:
Son ardeur doucement mon eſprit embraſoit,
Ie ne voyois plus rien qu'ainſi qu'il luy plaiſoit,
C'eſtoit mon ſeul obiet, mon deſir, & ma flame,
Et ſa ſeule influence auoit force en mon ame.
I'ay longuement erré parmi l'obſcurité
De mes ſens aueuglez ſuiuant telle clairté,
I'ay paſſé maint taillis, & maint deſert champeſtre,
Eſloigné du chemin ſans me pouuoir cognoiſtre:
En vain mille beautez ſ'offroyent deuant mes yeux
Comme aſtres qui la nuict vont allumant les cieux:
Ie n'en pouuois auoir de plus ſeure conduite,
Et touſiours leur clairté me ſembloit trop petite.
Mais ſi toſt que le iour de vos yeux m'eſclaira
Mon cœur d'aiſe rauy ce Soleil adora,
Et cogneu tout ſoudain que la flamme allumee
Dedans moy parauant n'eſtoit rien que fumee:
De ma premiere erreur ie fu tout aſſeuré,
Et vey que inſqu'ici ie n'eſtois égaré.
Car celuy qui ne ſuit voſtre beauté ſi rare
(Seul Soleil de nos ans) peut dire qu'il s'égare,
Son deſir mal conduit erre ſans iugement,
Et ne cognoiſt d'Amour l'agreable tourment.
Il me ſouuient touſiours qu'en mon ardeur premiere,
Lors que mon ame eſtoit autre part priſonniere,

Ie penſois fermement qu'on ne ſceuſt mieux aimer
Et n'euſſe iamais creu qu'Amour peuſt enflammer
Plus chaudement vn cœur de ſa viue eſtincelle,
Ny qu'vn parfaict Amant peuſt eſtre plus fidelle:
Mais vos yeux m'ont appris que i'eſtois abusé
M'ayant de tant de feux l'eſtomach embrasé,
Et mis en mon eſprit de penſers ſi grand nombre
Que ma premiere amour au pris n'eſtoit qu'vne ombre:
Bref, ie ſuis ſi preſſé qu'ores ie cognois bien
Helas! qu'aupres de vous ie n'aimay iamais rien.
Vrayment c'eſt bien raiſon que l'Amour qui me tue
Paſſe toute autre amour qu'auparauant i'ay euë:
Et qu'en vous adorant ie croiſſe en loyauté,
Voyant que vos beautez paſſent toute beauté,
Beautez pleines de lis & de roſes nouuelles,
D'agreables langueurs, de flammes immortelles,
D'amours, de doux attraits, de threſors precieux,
Et des perfections que receloyent les cieux.
Car tout ce que le Ciel auoit mis en reſerue
De plus belle richeſſe en vos yeux ſe conſerue,
Vos yeux ſi beaux aux miens, qui me donnent le iour,
Et qui font qu'Amour meſme eſt embrasé d'amour.
Quant à moy ſi ie voy quelque autre Damoiſelle
Qui guide en cheminant les Graces auec elle,
Qui ait les cheueux beaux, les yeux cruels & doux,
Ie dy qu'en quelque choſe elle approche de vous,
Mais non pas que pourtant elle ſoit ſi parfaitte:
Car pour chef d'œuure ſeul Nature vous a faitte.
Touſiours on vous peut voir admirable exceller,
Et à vous rien que vous ne ſe doit egaller:
Ainſi que la douleur qu'en mon ame i'aſſemble,

Qui surpassant toute autre à soy seule ressemble.
I'ay tousiours iusqu'ici blasmé l'extremité,
Mais ie perds cest aduis perdant ma liberté.
Car vous voyãt, ma Dame, en beautez tant extreme,
Ie consens que mon cœur extremement vous aime:
Ie veux qu'en vous seruant il souffre extrememẽt,
Et le desauoûrois s'il faisoit autrement.
Peut estre quelque iour vous en serez touchee:
Et à fin que ma mort ne vous soit reprochee,
Finirez mes langueurs, aurez de moy pitié,
Et recompenserez ma fidelle amitié.
O Dieux si d'vn tel heur ie contente ma vie,
Ne m'accordez plus rien de chose que ie prie!
On ne me verra plus d'autres biens desireux
Et m'estimeray lors contant & bien heureux:
Mais si par mon malheur trop cruelle & trop fiere
Vous ne vous flechissez au son de ma priere,
Sans plaisir, sans confort, triste & desesperé
Ie veux blasmer le Ciel contre moy conuiré,
Et maudire ma vie où tout malheur abonde,
Prenant congé d'Amour le seul bien de ce monde.
Car que me seruira que ie sois redouté,
Que i'aye en mon printemps maint effort surmonté,
De m'estre veu le chef de si grandes armees,
D'auoir des ennemis les campagnes semees,
D'estre eschapé vainqueur de cent mille dangers,
D'estre le seul effroy des princes estrangers,
D'vn Roy si genereux auoir pris ma naissance,
Courageux, indomté, d'inuincible puissance:
Auoir dessus mon front semé tant de lauriers,
Auoir ieune arraché la palme aux vieux guerriers,

Iusqu'au plus haut du Ciel planté ma renommee,
Que le temps ny la mort ne rendront consommee,
Bien voulu d'vn chacun, bien craint, bien estimé,
Si de vous seulement ie ne puis estre aimé,
Et si vous refusez de m'estre fauorable?
» La grandeur sans amour est chose miserable.
I'aymerois beaucoup mieux estre né bassement,
N'auoir pas tant de cœur, ny tant de sentiment,
Que mon esprit fust lourd, & mon ame pesante,
Ma douleur pour le moins ne seroit si cuisante.
» Car plus vn homme est grand & de gloire animé,
» Plus chaud est le brandon qui le rend consumé:
» Et le mal qui le presse est beaucoup plus terrible
» Que celuy du commun qui est presque insensible.
Puis ie croy que l'Amour archer victorieux,
A des fleches à part pour les Rois & les Dieux,
Et ne sçaurois penser que les grands il surmonte
Comme le peuple bas dont presque il ne fait conte.
Las! de ses traits choisis mon cœur est trauersé,
Il a tout dedans moy son carquois renuersé,
Ie suis sa trousse mesme, & sa chaude fournaise,
Vos yeux & mes pensers en nourrissent la braise,
Dont mon corps languissant sera tost deuoré
Si par l'eau de pitié ce feu n'est moderé.
Car le voulant couurir d'vne froide apparence,
Par ma discretion i'accrois sa violence,
De vous voir bien souuent ne faisant pas semblant,
Quand ie suis tout en feu feignant d'estre tremblant,
Et me monstrant ioyeux en ma douleur cruelle,
Seul entre tous les grands qui mes amours recelle.
» Car eux communément au lieu de les celer

» Deſirent qu'on les ſçache, & en veulent parler:
Où moy ie les contrains & les cache en mon ame,
Aimant mieux endurer que de nuire à ma Dame,
Et ne voulant qu'vn peuple ignorant & ſans loy
Cognoiſſe mes deſirs, & babille de moy.
Ceux qui ſçauent comment à part ie me retire,
Que ie me plais tout ſeul, que i'aime tant à lire
Les paſſions d'Amour, ſes effets rigoureux,
Iugent tout auſſi toſt que ie ſuis amoureux.
Ils le diſent aſſez, mais ils n'ont cognoiſſance
Que vous me reteniez en voſtre obeïſſance,
Tant ie ſçay bien couurir mon deſir violant,
Qui las ! croiſt d'autant plus que ie le vay celant.
Mais i'aime mieux ſouffrir vne douleur plus forte
Que mon contentement quelque ennuy vous apporte:
I'aime mieux me priuer du beau iour de vos yeux,
Fuyant ce que i'adore & que i'aime le mieux.
Car i'ay ce reconfort, qui mon mal diminuë,
De penſer que ma foy par là vous ſoit cogneuë,
Et que la verité de mon affection
Se decouure aiſément par ma diſcretion,
Qui eſt de fermeté le plus ſeur teſmoignage:
Car vn homme diſcret ne peut eſtre volage.

ELEGIE XVII.

VOVS qui pipez d'Amour, d'erreur & de ieuneſſe,
Adorez vainement vne folle Maiſtreſſe:
Vous qui meſme ſur vous n'auez plus de pouuoir,
Vous qui ſous bonne foy vous laiſſez deceuoir,

Vous qui prenez le blanc pour vne couleur noire,
Vous qui de vos malheurs bastissez vne gloire,
Et qui tout possedez de charme & de poison,
Estes sans yeux, sans cœur, sans ame, & sans raison:
Oyez le iuste dueil d'vne personne attainte,
Oyez l'aspre courroux & l'ardante complainte
Du desolé Philandre à bon droit irrité
Pour auoir decouuert vne infidelité:
Et pour auoir perdu sa ieunesse abusee
Seruant fidellement vne Alcine ruſee,
Vne fine Lamie, vne peste, vn venin,
Et tout le deshonneur du sexe feminin.
Vn des iours de l'Esté que la flamme etheree
Bruſloit de toutes parts d'ardeur demesuree,
Ceſt amant furieux, qui sentoit au dedans
De son iuste despit les aiguillons ardans
Et les elancemens d'vne forcenerie,
Tombe du haut de soy, tout vaincu de furie,
Sans parler, sans mouuoir, palle, & tout esperdu,
Ayant auec l'esprit tout sentiment perdu.
Il ne pouuoit pleurer, encor qu'il euſt enuie
De voir couler en pleurs ses amours & sa vie:
Mais comblé de douleur sans ceſſe il halletoit,
Et son cœur mutiné pour sortir combatoit.
Il demeura long temps ainſi vaincu de rage,
Ayant les mouuemens, le geſte & le viſage
D'vn qui tire à la mort lors qu'il va fremiſſant
Auec vn gros hocquet les membres roidiſſant:
Puis il reuient vn peu entr'ouurant la paupiere,
Et monſtre qu'à regret il voit noſtre lumiere,
Tant il eſt las de viure, & tant il ha deſir

Qu'vne agreable mort tranche son desplaisir.
Mais voyant que la mort n'abregeoit sa misere,
Il saute sur les pieds transporté de colere,
Pour saisir vne espee & s'en percer le flanc,
Ou pour plonger sa dague aux sources de son sang.
Tenant le fer tout nu dans sa dextre meurtriere,
Il fait sortir ces mots pour complainte derniere.
Mourons mourons (dict-il) punissons nostre erreur,
Eschappons par le fer des dents de la fureur:
Faisons rire vne ingrate, & donnons quelque cesse
Au regret eternel qui nous charge & nous presse.
Las! que i'aime la mort qui me peut secourir:
Mais ie maudi le Ciel qu'il ne m'a faict mourir
Quand i'estimois son cœur estre vn roc immuable,
La mort m'eust esté lors bien douce & fauorable.
Achouant ces propos, comme il veut s'auancer
Pour le fer inhumain dans sa gorge enfoncer,
Et qu'il court gayement à la mort toute preste,
Il sent qu'au mesme instant vn bon Esprit l'arreste,
Qui luy saisit le bras, qui le fait tressaillir,
Qui luy fait le couteau de la dextre saillir,
Et qui parle en son cœur disant en telle sorte.
Quelle extreme fureur hors de toy te transporte?
Quelle rage te tient? quel braisier vehement
Te deuore l'esprit, l'ame & l'entendement,
Que tu vueilles mourir d'vne mort si cruelle
Pour l'impudicité d'vne Dame infidelle,
Encor sans te vanger & sans faire sentir
Si de se prendre à toy lon se peut repentir?
Vange toy pour le moins, puis d'vn grand coup d'espee
Mets fin à ton amour si laschement trompee.

Ainſi ce bon Eſprit l'Amant diſſuada,
Et l'heure de ſa mort par ces mots retarda.
Au poinct que le Soleil commençoit ſa carriere
Monſtrant ſes cheueux d'or qui portent la lumiere,
Ce chetif amoureux, amoureux & ialoux,
Tout cuit de paſſions de rage & de courroux,
Se met à diſcourir en ſa triſte penſee
Comme il pourra venger ſon amour offenſee.
Cent mille tourbillons l'vn ſur l'autre amaſſez,
Cent penſers differens contrairement pouſſez
Luy liurent la bataille, & font dedans ſa teſte
Vn brouillement confus tout bruyant de tempeſte.
Neptune en temps d'Hyuer n'eſt point plus agité
Eſtant pouſſé des vents d'vn & d'autre coſté,
Et ne voit tant de flots, & tant de vagues perſes,
Comme il roule en l'eſprit d'affections diuerſes.
Il ne faut point penſer qu'il puiſſe repoſer,
Il reſue, il ſe depite, & ſe ſent embraſer
Le cœur tout à l'entour d'vne nouuelle flame,
Dés qu'il ſe reſſouuient des ruſes de ſa Dame,
De ſes ſoupirs trompeurs, de ſes mots déguiſez,
De ſes yeux tant de fois feintement arroſez:
Et voyant (ô regret) ſa feintiſe notoire
La croyant il ſe faſche & ſe hait de la croire,
Mais il la croit pourtant, & la doit croire auſſi,
Bien qu'en ſen ſouuenant il reſte tout tranſi.
Or quand ce ſouuenir à ſes yeux ſe preſente,
Helas! c'eſt faict de luy, il crie, il ſe tourmente,
Il ſoupire, il ſanglote, il eſt plus qu'au treſpas,
Et deſpite ſa vie, il chemine à grands pas,
Et cherche en rauaſſant les lieux plus ſolitaires,

Pour maudire à son gré les destins aduersaires.
Il va de ses douleurs la terre ensemensant,
De ses cuisans soupirs l'air s'eschauffe en passant,
Et la piteuse Echo d'aigre douleur contrainte,
Parmi les rocs cauez respond à sa complainte.
O feminin cerueau (dict-il en soupirant)
Traistre, feint, sans arrest deçà delà courant,
Contraire obiect de foy, pariure & variable,
Que celuy qui te croit est pauure & miserable!
Ie t'ay creu toutesfois: aussi tu m'as faict voir
Combien ton naturel est propre à deceuoir.
Mais las qui ne t'eust creu? ceste aspre violence,
Ces sermens, ces propos tant vrais en apparence,
Tant enflammez d'amour, tant chauds d'affection,
Ces regards dérobez bruslans de passion,
Ces doux languissemens, ces mignardes caresses,
Ces larmes, ces propos, & ces longues promesses,
Estoyent-ce les tesmoings d'vne legere foy,
Et qu'on fauorisast les autres plus que moy?
Ah traistre & lasche cœur! de quel masque hypocrite
As-tu sceu deguiser ta volonté maudite,
Sans que par mon amour ny par ma fermeté
I'aye peu retenir tant d'infidelité?
» *On dit que Cupidon n'est iamais soul de larmes,*
» *Ny le Dieu Thracien de meurtres & d'allarmes,*
» *Les abeilles de fleurs, les cheures d'arbrisseaux,*
» *De riuieres la mer & les prez de ruisseaux:*
» *Mais de mesme la femme ingrate & inconstante*
» *De cent mille amoureux ne seroit pas contante:*
» *S'elle en a vn acquis, elle en veut vn nouueau,*
» *Et iamais fermeté n'habite en son cerueau:*

» Animal plein de ruse, indomtable & volage,
» Qui ha dedans la bouche autrement qu'au courage.
Las! ie croy que les dieux ardemment courroucez,
Vn iour que les mortels les auoyent offensez,
Feirent naistre ici bas pour punir leur audace
Et pour les trauailler, la feminine race:
Ainsi que les serpens, les tigres, & les loups,
Qui nous sont mille fois plus courtois & plus doux:
Et comme on voit sortir parmi les bonnes plantes
Des chardons inutils & des herbes mechantes.
Hé pourquoy la Nature & les Cieux n'ont permis
Que les hommes par eux, & d'eux mesmes amis
Sans toy, sexe imparfaict, peussent auoir naissance,
Pour ne te deuoir plus ceste recognoissance?
Ainsi que nous voyons qu'vn soigneux Iardinier
Ente sur vn prunier les greffes d'vn prunier,
Vn pommier sur vn autre, & vn chesne sauuage
De ses ieunes rameaux peupler tout vn bocage.
Ou comme le Phenix soymesme se bruslant,
Sans finir, par sa fin se va renouuellant.
Mais en vain ie m'arreste aux effets de Nature,
Qui tout cest vniuers conduit à l'aduenture,
Par hazard, par fortune, & par legereté,
Et qui se resiouit de sa diuersité.
Quelle perfection faut-il esperer d'elle,
Puis qu'on sçait que Nature est mesme vne femelle?
Cessez pourtant cessez, Femmes, de vous vanter
De ce que vous pouuez les hommes enfanter,
Et qu'ils naissent de vous n'en soyez arrogantes:
Les lis au teint d'argent naissent d'herbes puantes,
Ou voit sortir des fleurs d'vn fumier tout pourri,

Et le

Et le bouton vermeil sur l'espine est nourri.
Sources de tous malheurs, superbes, deguisees,
D'orgueil, d'ire, de rage, & d'enuie embrasees,
Qui portez dans le cœur l'inconstance pour loy,
Sans amour, sans raison, sans conseil & sans foy,
Pleines de trahisons, temeraires, cruelles,
Et des pauures humains les pestes eternelles.
Ainsi crioit Philandre embrasé iustement,
Donnant air par soupirs à son feu vehement,
Et faisant de ses yeux deux bouillantes fontaines
Qui monstroyent la rigueur de ses cruelles peines,
Les bestes d'alentour s'arrestoyent pour l'ouïr,
Les oyseaux tous rauis demeuroyent sans fuir
Attentifs à ses plaints, & par vn doux murmure
Les riuages prochains plaignoyent son aduenture:
Les rochers & les monts de pitié se fendoyent,
Et iusqu'au plus haut ciel ses regrets s'entendoyent,
Regrets trop violans qui n'auoyent point de trefue,
Fust au poinct du matin quand l'Aurore se leue,
Fust au plus chaud du iour, quand le Soleil ardant
A moitié de son cours nous bruſle en regardant:
Ou fust quand tout suant d'auoir couru le monde
Il laue en l'Ocean sa cheuelure blonde:
Ou fust en plein my-nuict, quand les hommes lassez,
Sont plus profondement d'vn fort sommeil pressez.

DISCOVRS.

SI l'Amour est vn Dieu, c'est vn Dieu d'iniustice,
Recognoissant le moins ceux qui luy font seruice:

Vn aueugle en nos maux, vn enfant inconſtant,
Au plaiſir du hazard ſes faueurs departant,
Qui s'abreuue de ſang, & de larmes bruſlantes,
Et qui perce les cœurs de fleches differentes,
A fin que nos eſprits errans diuerſement
Sans iamais repoſer ſoyent touſiours en tourment.
Vous qui de ſes rigueurs n'auez la cognoiſſance
Ne vous eſclauez point, faites luy reſiſtance,
Les plus loyaux Amans ſont moins recompenſez:
Mon mal peint en ces vers le fait cognoiſtre aſſez.
Ceſt enfant inuaincu, Dieu de ſang & de flame,
Vn iour pour mon malheur me fit voir vne Dame
Qui de ſes chauds regards tout le Ciel allumoit,
Et les petits Amours comme roſes ſemoit.
Si toſt que ie la vey mon ame en fut eſmeuë,
Et l'Amour auſſi toſt flamboyant en ſa veuë
Comme vn eſclair ſubtil par vn verre eſlancé,
Paſſa dedans mon cœur qu'il n'a iamais laiſſé.
Ie l'adoray depuis comme choſe diuine,
Et rien qu'vn feu ſi beau n'échauffoit ma poitrine:
En ſes yeux ſeulement tout mon heur s'aſſembloit,
Et tout autre plaiſir ennuyeux me ſembloit.
Mais pour premier malheur de ma triſte auanture,
Vn mari deffiant, de ialouſe nature,
Comme vn Dragon veillant de la voir m'empeſchoit,
Et ſon riche threſor auarement cachoit.
Tout ce qu'on dit d'Argus de luy ſe peut bien dire:
Iamais le doux ſommeil, quand Phebus ſe retire,
Ne luy ferme les yeux, il veille inceſſamment,
Ou s'il dort il l'entend, & la voit en dormant:
Et quand vn Papillon volle autour de la belle,

Il crie, & veut ſçauoir s'il eſt maſle ou femelle.
De ce maudit ialoux mon mal eſt procedé,
Car depuis la trouuant cent fois ie retardé
(Trop diſcret pour mon bien) de luy faire ma plainte,
Et tandis mon deſir croiſſoit par la contrainte,
Ainſi que le braſier ſous la cendre caché,
Ou comme vn grand ruiſſeau quand il eſt empeſché.
Mais plus que mon malheur ie plaignois le ſeruage
De la ieune beauté royne de mon courage,
Qui ſous vn ioug ſi dur foiblement languiſſoit,
Et ſans aucun plaiſir ſa ieuneſſe paſſoit.
Souuent de ce regret ayant l'ame bleſſee
A part contre le Ciel i'ay ma plainte dreſſee,
De ce qu'il aſſembloit ſans ordre & ſans raiſon
Auec vn froid Hiuer ceſte belle ſaiſon:
Et bien ſouuent auſſi plein d'amoureuſe rage,
Comme s'il fuſt preſent, i'vſois de ce langage.
O mari trop cruel pour ſi douce beauté,
Que penſes-tu gaigner geſnant ſa liberté?
Ton extreme rigueur ſon vouloir ne retarde,
Si tu gardes le corps l'ame eſt hors de ta garde,
Tu rens par tant de ſoing l'amant plus enflammé.
» Vn plaiſir trop permis n'eſt iamais bien aimé.
» Le malade aime l'eau qui luy eſt defendue,
» Et l'amour par contrainte eſt plus chaude rendue.
Argus auoit cent yeux, Amour les enchanta,
Et le palais d'airain Iupiter n'arreſta.
» Celle peche le moins qui ha plus de licence,
» Et ce qui deſplaiſoit eſt cher par la defenſe.
Mais ſi ton cœur felon ne peut eſtre adouci,
Aumoins de la garder laiſſe moy le ſouci,

Ne te trauaille point, ie veux que l'eſtincelle
Qui luit en mon eſprit tous les autres decelle:
Ie liray dans leurs cœurs quand plus ils ſe feindront,
Et te deſcouuriray ce qu'ils entreprendront.
De mille autres propos i'accuſois ſa rudeſſe,
M'efforçant quelquefois de luy faire careſſe:
Et pour mieux deguiſer le mal qui me tenoit
Ie deſtournois les yeux quand ſa femme venoit,
Et de peur ſeulement de la voir mal traittee
Ma chaleur d'vn ſoupir n'oſoit eſtre euentee.
Sage diſcretion tu m'as bien cher couſté,
Sans tant de vains reſpects i'euſſe plus proffité!
Ainſi durant long temps ie languy miſerable,
Eſperant que l'Amour quelque iour fauorable
S'ennuyant de mes maux prendroit de moy pitié,
Et qu'il falloit ſans plus couurir mon amitié.
» Las qu'vn nuage eſpais couure l'eſprit de l'homme!
Durant qu'en ces deſſeins mon cerueau ie conſomme
Et que ie pers le temps, ceſt Archer rigoureux
Voulut qu'vn ieune Prince en deuint amoureux,
Qui ſans tant de reſpects deſcouurit ſa penſee,
Rendant de ſa beauté ma Maiſtreſſe bleſſee.
Seul il eſtoit ſon bien, ſa lumiere & ſon cœur,
Et ce nouueau ſouci de ſa crainte vainqueur,
Qui d'vn aueugle feu ſans pitié la deuore,
Luy fait meſpriſer tout, ſinon l'œil qu'elle adore.
Elle qui parauant n'oſoit leuer les yeux,
Se mocque maintenant du ſoing trop curieux
De ſon mari ialoux : elle eſt toute de flame,
Et rien plus que l'Amour ne commande en ſon ame.
Ah Prince bien-heureux, roy de ſa volonté,

Que ie porte d'enuie à ta felicité!
Non pour eſtre ſorti d'vn ſi fameux lignage,
Non pour tãt de beaux traits qu'on voit ſur tõ viſage,
Non pour eſtre en cent lieux iuſtement renommé,
Non pour tant de Lauriers dont ton front eſt ſemé,
Non pour mille vertus honorans ta ieuneſſe,
Mais pour eſtre adoré de ma ſeule Deeſſe:
Voyla ton plus grand heur dont ie ſuis enuieux,
Tu as iouy d'vn bien qui n'appartient qu'aux Dieux.
Or durant ceſte flamme à mon bien ſi contraire,
Oncques de mes liens ie ne me peu deſfaire,
A l'enui du malheur ma conſtance augmenta,
Et iamais le dépit ſi fort ne m'irrita
Que ie peuſſe blaſmer l'ardant amour de celle
Qui ſi douce à autruy m'eſtoit touſiours cruelle.
De ſon nouueau deſir mon malheur i'accuſé,
Et touſiours ſans flechir conſtant ie m'oppoſé,
Reſolu d'endurer: meſmes, s'il ſe peut dire,
Penſant à ſon plaiſir i'allegeois mon martyre:
Et l'œil deuers le Ciel ie priois baſſement
Qu'vn couple ſi parfait s'entr'aimaſt longuement,
Hayant plus que la mort ceux qui bruſlez d'enuie
Troubloyent l'heureux repos d'vne ſi douce vie.
Ainſi ferme touſiours i'aimois ſans eſtre aimé,
Et comme ſi mon cœur au ſien fuſt transformé
I'auois part à ſon bien, ſa lieſſe eſtoit mienne,
Oubliant ma douleur pour ſoupirer la ſienne,
Lors que quelque enuieux d'vn langage cuiſant
Alloit de ſes amours franchement deuiſant:
Bref, en ferme amitié n'ayant point de ſemblable
I'aidois à mon malheur pour luy eſtre agreable.

Qui diroit le regret que mon cœur supporta
Quand ce Prince à la fin de ses yeux s'absenta,
Emportant quand & soy son ame & sa puissance,
Et ne luy laissant rien que l'ennuy d'vne absence?
Il falloit que son cœur fust en roche endurci,
De pouuoir (trop cruel) l'abandonner ainsi,
Voir pleurer ses beaux yeux pour forcer sa demeure:
De moy sans la laisser ie fusse mort à l'heure.
Helas! combien depuis ce rigoureux depart,
Dedaignant tous plaisirs l'ay-ie veuë à l'escart
Soupirer tendrement pensiue & solitaire,
Monstrant que sans le voir rien ne luy pouuoit plaire?
Comme vn que le Soleil dans vn bois a laissé
Ne peut plus remarquer l'endroit qu'il a passé,
Vne effroyable horreur couure l'herbe fleurie,
Et ce qui luy plaisoit luy donne fascherie.
Ainsi se voyant loin du Soleil de ses yeux,
La Court ne luy est plus qu'vn desert ennuyeux,
Tout obiet luy deplaist, sa parole forcee
Monstre à qui l'entretient qu'ailleurs est sa pensee.
O cœur rempli d'amour, de constance & de foy,
Tu meritois trouuer vn amant tel que toy!
Que de vraye amitié ton amour eust acquise
Si en autre qu'vn grand ta fortune l'eust mise!
Mais durant qu'en regrets tu te vas consumant
Maudissant la rigueur d'vn triste esloignement,
Celuy qui tient la clef de ton ame enchaisnee
Ne songe plus en toy t'ayant abandonnee:
Vne autre affection regne en sa volonté,
Foible iouët à vent, deçà delà porté.
Et puis aimez les grands, croyez en leur langage!

La Bise en arriuant n'abat tant de fueillage,
Et n'esmeut sur la mer tant de flots escumans,
Comme ils font & refont de diuers changemens:
Leur flamme aussi soudain est par tout espandue,
Et pensent que l'amour de chacun leur est deue.
De ce dernier malheur à ma Dame aduenu
Ie suis plus que iamais angoisseux deuenu:
Car outre le tourment coustumier que i'endure
Ie pleure maintenant sa piteuse aduenture,
Et vay blasmant le Ciel d'vn esprit despité
De ce qu'il ne punist tant de legereté.
Loüe Amour qui voudra, c'est vne frenaisie
Que les fouls ont faict Dieu selon leur fantaisie,
Vn mal, vne fureur, vn fort enchantement,
Par ses charmes cruels troublant l'entendement.
Las si mon foible esprit n'estoit troublé de rage
Ie me retirerois cognoissant mon dommage,
Ou d'vn autre desir plus doucement espoint
Ie cesserois d'aimer ce qui ne m'aime point.
Mais d'vn si puissant trait ma raison est forcee
Que ie suy malgré moy la trace encommencee,
Et sers sans proffiter vne ingrate beauté,
Qui pour aimer autruy n'ha plus de liberté.
Or ce dernier confort pour remede i'embrasse,
Que si dans son esprit la raison trouue place,
Et qu'vn iour le despit iustement allumé
Face mourir l'amour d'vn qu'elle a trop aimé,
Qu'alors de mes douleurs elle aura cognoissance
Payant tant d'amitié de quelque recompense,
Et verra quelle erreur follement l'abusoit
Quand vn Prince inconstant ses desirs maistrisoit.

» *L'amour des grands seigneurs est tousiours dommageable,*
» *Et sert le plus souuent au vulgaire de fable:*
» *Nulle discretion leur fureur ne reçoit,*
» *Et dés qu'ils sont espris chacun s'en apperçoit:*
Car cent mille espions veillent sur leur affaires.
» *La grandeur & l'amour sont deux choses cõtraires.*

FIN DES ELEGIES.

AD PHILLIPPVM PORTÆVM.

NON leue forma prior castæ Peneïdi nomen,
Et Latonigenæ dura repulsa dedit,
Pòst tamen in melius mutata cacumine cœlum
Pulsat, & intonsi tempora fronde dei,
Irarúmque Iouis secura, tonitrua temnit
Vsque virens fastus in monumenta sui,
Nec, reor, in priscam vellet reuoluta figuram
Quæsitæ famæ tristia damna pati.
Cinge, Arioste, comas æternùm virgine lauro,
Sortẽ animo hanc reuocans ad tua fata refer,
Et versus tandem, noua per miracula, senti
PORTÆVM famæ consuluisse tuæ.

IMITATIONS DE L'ARIOSTE.

ROLAND FVRIEVX.

PAR

PHILIPPES DES PORTES.

AV ROY.

IE veux chanter Roland, ses fureurs & sa rage,
Ie veux châter d'Amour la tempeſte & l'orage,
La colere exceßiue & le forcenement,
Qui troublerent l'eſprit d'vn miſerable Amant
Delaiſſé ſans raiſon d'Angelique la belle:
Pitoyable loyer d'vn amour ſi fidelle.
CHARLES Roy magnanime iſſu du ſang des Dieux,
Ie chante en m'eſſayant ces regrets furieux,
Attendant qu'vne fois plus hardiment i'entonne
Les combats acheuez pour ſauuer ta couronne,
Quand le Diſcord mutin par la France allumé
Rendoit contre l'enfant le pere enuenimé:
Tandis d'œil fauorable & de Royal courage

Reçoy ce que i'appens aux piés de ton image:
Et si tu pris iamais plaisir à mes escrits,
Enten de quelle ardeur ceſt amant fut eſpris.
Le grand Dieu des amours, Dieu de telle puiſſance
Qu'encor il n'a trouué qui luy fiſt reſiſtance,
Vn iour bleſſa Roland le redouté guerrier,
Le vaillant palladin, le braue auanturier:
Et bien qu'il n'euſt pas craint vne puiſſante armee,
Si toſt qu'il euſt d'vn trait ſa poitrine entamee,
Et que de deux beaux yeux le rayon s'eſpandit,
Il mit les armes bas, & vaincu ſe rendit.
Pauure que feroit-il, ſi la celeſte bande
Des Eſprits immortels, ſi le Dieu qui commande
Aux Enfers tenebreux, & cil qui peut domter
L'orgueil des flots mutins n'ont ſceu luy reſiſter?
Or pour flechir le cœur de ſa fiere Maiſtreſſe
Il fait en mille endroits retentir ſa proüeſſe,
En Inde, en Tartarie, & deſia l'Oriant
Reſtant tout eſtonné va ſes faits publiant:
Puis il repaſſe en France, où le peuple d'Eſpagne,
Le Numide & le More empliſſoyent la campagne
Conduits par Agramant, qui deſia ſe promet
Que la France captiue à ſes loix ſe ſoumet.
Là de mille beaux faits il enrichit ſa gloire,
Là de mille combats remporta la victoire:
Il foudroye, il ſaccage horrible & furieux,
Et l'ennemi qui craint ſon bras victorieux,
Fuit au deuant de luy, comme dedans la plaine
Fuit au deuant du loup le mouton porte-laine.
Qui a veu quelquefois tournoyer dedans l'air,
Gronder & faire feu le tonnerre & l'eſclair,

Puis tombant tout à coup en mille eſtranges ſortes
Eſclater & partir les roches les plus fortes,
Briſer les marbres durs, mouuoir les fondemens,
Et peſle-meſle encor broüiller les elemens,
Qu'il penſe voir Roland marchant de place en place,
Qui portant ſur le front la tempeſte & l'audace,
Et les armes au poing, debachant & taillant
Fait refroidir le ſang du plus braue & vaillant.
On n'oit autour de luy que mortelles complaintes,
Son eſpee & ſon bras & ſes armes ſont teintes
Du ſang des ennemis : car rien ne les defend,
Maille ny corſelet, quand Durandal deſcend.
Il fend, il taille, il perce, il frape, il tue, il chaſſe,
Chacun fuit deuant luy, qui ſon armet delace,
Qui laiſſe choir ſa lance, & qui ſouuentesfois
Quitte là ſon eſpee, & fuit dedans le bois,
Qui deçà qui delà, & leur ame craintiue
A chaque flair de vent croit qu'encore il les ſuiue,
Qu'il preſſe leurs talons, & qu'il hauſſe le bras
Pour les priuer de vie au milieu de leurs pas.
Comme vn ieune Cheureul qui dedans vn bocage
A veu le fier Lyon chaud de ſoif & de rage,
Qui eſtrangle ſa mere, & conuoiteux de ſang
La demembre & deſchire, & luy ouure le flanc,
Craintif il ſe derobe, & d'vne courſe iſnelle
Eſchappe la fureur de la beſte cruelle:
A chaque pas qu'il fait touſiours il s'en ſouuient,
Et s'vne fueille branſle il penſe qu'on le tient.
Ainſi deuant Roland la tourbe eſpouuentee
S'enfuit à qui mieux mieux d'vne courſe haſtee:
Et luy qui les pourſuit continuant ſes coups,

Renuerſe les cheuaux & les maiſtres deſſous.
Ia deſia le renom de ſa force admirable
Le rendoit en tous lieux terrible & redoutable:
Ia ſe diſoit par tout qu'il n'auoit ſon pareil
Depuis les Indiens iuſqu'au lict du Soleil:
Quand vn iour de l'Eſté lors que la Canicule
Commence à ramener la ſaiſon qui nous bruſle,
Ayant depuis deux iours vainement pourchaſſé
Le vaillant Mandricard, il deſcend tout laſſé
De chaud & de trauail, aupres d'vn clair riuage
Enceint tout-alentour d'vn gracieux ombrage
D'arbres droict arrangez, & des belles couleurs
D'vn beau pré verdiſſant tout émaillé de fleurs:
L'Oeillet y floriſſoit, l'Eglantier & la Roſe,
Et Clytie au Soleil ſa robe auoit decloſe,
Le Thym y prenoit place, & le Lis blanchiſſant,
Et la fleur du mignon qui mourut languiſſant
Par trop aimer ſon ombre & la figure vaine
Qu'il veit en ſe mirant és eaux d'vne fontaine.
Le Soleil ſ'auançant pour parfaire ſon tour,
A moitié du chemin nous marquoit le mi-iour,
Quand Roland y ſuruint qui tout par tout degoute,
Et de ſon mal prochain le chetif ne ſe doute:
Il penſoit repoſer, mais au lieu de repos
Vn eſpineux trauail le perça iuſqu'à l'os.
Cheualier malheureux à qui la deſtinee
Reſeruoit trop cruelle vne telle iournee!
Car en ſe deſtournant, comme il leue les yeux
Vers les arbres prochains, il voit en mille lieux
Le nom de ſa Deeſſe engraué ſur l'eſcorce,
Teſmoignage euident d'vne amoureuſe force.

Il admire le chiffre, & cognoist tout soudain
Que la belle Angelique y auoit mis la main.
Parquoy tout estonné s'approche & le regarde,
Et mieux qu'auparauant curieux il prend garde
A tout cela qu'il voit, & lit par tout encor
Enlacez de cent nœuds Angelique & Medor.
Desia d'vn chaud despit sa poitrine est attainte,
Et vn triste penser le fait trembler de crainte:
Autant de traits qu'il voit, autant de clous ardans
Amour fiche en son cœur, qui le percent dedans:
Encor il ne sçait pas que tout ceci veut dire,
Toutesfois il fremit, & tout blesme il soupire,
Puis il se reconforte, & de tout ce qu'il voit
Il s'efforce de croire autrement qu'il ne croit.
Il feint mille discours, & pense à l'aduenture
Que quelque autre Angelique a fait ceste escripture:
Puis il cognoist la lettre, & voit qu'il se deçoit,
Mais vne autre esperance aussi tost il conçoit.
Hors de moy (ce dict-il) penser qui me deuore,
Ie cognoy maintenant que celle que i'adore
(Amour en soit loué) m'aime parfaittement,
M'ayant sous vn Medor deguisé finement:
Car ie suis ce Medor, & cognoy que ma Dame
En deguisant mon nom veut deguiser sa flame.
Ainsi disoit Roland, mais vn nouueau penser
Luy fait presqu'aussi tost ce propos delaisser:
Car tousiours il se doute, & ce qui le fait craindre
Se renflamme & s'accroist plus il le veut esteindre.
Comme le simple oiseau qui s'empestre & se prend
Au piege & à la glus que l'oiseleur luy tend,
Tant plus qu'il bat de l'aile, & que plus il s'efforce

De se desempestrer, plus la glueuse amorce
L'attache & le retient : Roland en est ainsi
Qui sent croistre tousiours son amoureux souci.
Or' il reste immobile, & or' il se destourne
Puis deçà puis delà, & iamais ne seiourne
Sa pensee inconstante, & sent dedans le cœur
Vn combat obstiné d'esperance & de peur.
Discourant en ce poinct sans qu'il pense à soymesme,
Tant il est possedé d'vne manie extreme,
Il vient iusques aux lieux où les amans heureux
Sur la chaleur du iour doucement langoureux
Se retiroyent à l'ombre aupres d'vne fontaine,
Où de mille baisers ils allegeoyent leur peine,
Ores de leurs amours doucement iouissans,
Ores demi-lassez doucement languissans:
Et souuent redoublans l'amoureuse escarmouche,
Ils se tenoyent serrez la bouche sur la bouche,
Le flanc contre le flanc, & nageoyent à souhait
Dans le fleuue d'Amour de nectar & de laict.
Medor pour faire foy du plaisir desirable
Qui l'auoit bien-heuré dans ce lieu delectable
Par dessus tous les Dieux, auoit subtilement
En mille & mille endroits peint son contentement.
On voit tout-alentour mainte & mainte deuise,
Et ne peut courir l'œil vn seul lieu qu'il ne lise
Escrit de cent façons, Angelique aux beaux yeux,
Angelique & Medor le fauori des cieux.
Roland regarde tout, qui a l'ame saisie
De la froide poison d'vne aspre ialousie,
Et chancelle inconstant comme le Prestre saint
Que le tan de Bacchus trop vinement attaint.

Mais ainſi que touſiours de plus pres il s'approche
Et contemple eſtonné la fontaine & la roche
Tournant mille diſcours en ſon entendement,
Voit ces vers de Medor engrauez fraiſchement.
O tertres verdiſſans, ô gracieux ombrages
Des antres tenebreux, des prez & des rinages,
O bois delicieux, ô doux-courans ruiſſeaux
Eſpeſſement bordez de plaiſans arbriſſeaux,
Où la belle Angelique ornement de ceſt âge,
Qui de tant de grands Rois enflamma le courage,
La fille à Galafron, vray miracle des cieux,
Celle qui feit trembler les plus audacieux,
Abaiſſant ſa grandeur & ſa race royale
A moy pauure Medor ſe fiſt ſi liberale,
Que mille fois enſemble en mille heureux plaiſirs
Auons donné relaſche à nos boüillans deſirs.
Pour ces douces faueurs entre vos bras receuës,
Tertres, ombrages, bois, & cauernes mouſſuës,
Herbes, riues & fleurs, ie ne puis auancer
Si ie veux preſumer de vous recompenſer.
Parquoy ne pouuant mieux ie benis à toute heure
Et d'eſprit & de voix ceſte heureuſe demeure:
Priant tous palladins qui paſſeront ici,
S'ils ont iamais ſenti le doux-poignant ſouci (brages,
Du grãd vainqueur des Dieux, qu'aux gracieux om-
Aux antres tenebreux, aux prez & aux rinages,
Aux bois delicieux, aux doux-courans ruiſſeaux
Eſpeſſement bordez de plaiſans arbriſſeaux
Ils ſouhaittent ainſi: Ces lieux tant deſirables
Ayent à tout iamais les Nymphes fauorables,
La Lune & le Soleil, & iamais paſtoureau

Ne puisse en leur giron conduire son troupeau,
Cinq ou six fois Roland releut ceste escriture
Fiché sans dire mot contre la roche dure,
Qui ia luy ressembloit, tant son dueil vehement
L'auoit en moins d'vn rien priué de sentiment,
Et tousiours en cherchant vainement il essaye
De ne trouuer escrite vne chose si vraye:
Mais tant plus qu'il la lit, & mieux il la cognoist,
Et sa forte douleur de plus en plus s'accroist.
Il n'ha plus sur le front ceste audace engrauee,
Il ha les yeux ternis, & la face cauee,
Et le cœur si enflé qu'il ne sçauroit pleurer,
Ny du chaud estomach vne plainte tirer,
Mais tout pantoisement il halette de rage.
Car l'extreme douleur, qui grossist son courage,
Veut sortir tout à coup, & se pousse, & se suit,
Mais au lieu de sortir estoupe le conduit:
Comme le vase estroit, dont l'eau pour sortir toute
Se presse & se contraint de tomber goute à goute.
Puis il retourne à soy, & ne sçauroit penser
Que sa Dame en ce poinct ait peu le delaisser:
Mais que d'vn ennemi la main iniurieuse
A graué tout ceci pour la rendre odieuse.
Las (dict-il) quel qu'il soit, comme il a de bien prés
Imité la main d'elle, & sa lettre & ses trais!
Ainsi d'vn foible espoir sa douleur il console,
Et s'allege vn petit du souci qui l'affole:
Et remonte à cheual sur l'heure de la nuict,
Lors que desia la Lune au ciel claire reluit,
Et que le beau Soleil dans la plaine azuree
Va plongeant le threſor de ſa treſſe doree.

Cheminant incertain, or' à gauche, or' à droit,
Il ne va guere loin que d'vn haut tertre il voit
Haut reiaillir du feu d'vne maiſon prochaine,
Oit abayer les chiens, & ſortans de la plaine
Il entendit beeller les innocens troupeaux,
Et les mugiſſemens des bœufs & des toreaux.
Il vient droit au village, où tout las veut deſcendre,
Et ſoudain vn garçon ſon cheual luy vient prendre:
Vn autre le deſarme, & du haut iuſqu'au bas
Vn autre met la nappe, & la couure de plas.
Mais l'accez continu du mal qui luy commande,
Le degouſte ſi fort qu'il n'a ſoin de viande:
Plus cherche de repos plus trouue de langueur,
Et de poignans trauaux acerez de rigueur.
Car il voit tout par tout aux feneſtres & portes
Angelique & Medor lacez de mille ſortes.
Quelquefois il vouloit la cauſe en demander,
Mais vne froide peur ne luy fait hazarder:
Car il fremiſt touſiours, & ce qui eſt doutable
Il craint qu'en le cherchant le trouue veritable.
Mais il a beau fuir: car le cruel malheur
Ne luy veut eſpargner vn ſeul poinct de douleur.
L'hoſte de la maiſon qui voit comme il ſoupire,
Qu'il tient la veuë en bas & que ſans treſue il tire
Tant de ſanglots rompus, penſant le reſiouir
Luy veut des deux Amans le diſcours faire ouir.
Ceſſez grand Cheualier (dict-il) de vous cõtraindre,
Et chaſſez le regret qui dedans vous fait plaindre,
Si vous eſtes preſſé de quelque aſpre courroux,
Sans le couuer ainſi banniſſez-le de vous:
»Il vous faut eſperer. Toute choſe eſt muable,

»Rien que l'eſtat des Dieux n'eſt cõſtant & durable,
»Tout ſe change & rechange en ce mortel ſeiour,
»La ioye & la douleur commandent tour à tour.
Mais quel autre nuage en ſi grande ieuneſſe
Peut troubler voſtre eſprit, ſinon quelque Maiſtreſſe
Qui vous ſemble trop dure? Et bien qu'il fuſt ainſi,
Deuez vous en ce poinct vous geſner de ſouci?
Leur cœur eſt variable, & telle en ſa penſee
Vous aime ardentement qui fait la courroucee:
Puis Amour maintefois pour monſtrer ſon pouuoir
Recompenſe les ſiens quand ils ſont hors d'eſpoir.
Vn des iours de ceſt an durant la ſaiſon belle
Que les prez & les bois prennent robe nouuelle,
Eſtant ſorti aux champs gueres ie n'auancé
Que ie trouue à mes piés vn iouuenceau bleſſé,
Qui tiroit à la mort, & d'vne large veine
Son beau ſang decouloit comme d'vne fontaine,
Son teint eſtoit poudreux, tout palle & tout ſeiché,
Comme vn ieune bouton qui languit tout panché:
Et s'en alloit mourant lors qu'en ceſte infortune
Il eſprouua des Dieux la faueur oportune:
Car preſqu'au meſme inſtant vne Vierge y ſuruint,
Et de ſi triſte cas compaſſion la print.
Elle n'auoit alors qu'vne veſture telle
Que porte en ce païs la ieune paſtourelle:
Mais elle ha la façon pleine de grauité,
Qui decouuroit en terre vne diuinité:
Elle eſt toute celeſte, & ſa douce hauteſſe
Me perſuade encor que c'eſt vne Deeſſe.
Auecques deux cailloux d'vne herbe elle pila,
Et retint dans la main le ius qui diſtila,

Le mit dessus la playe & tellement s'efforce
Qu'elle estancha le sang, & qu'il print quelque force:
Ie le monte à cheual & meine en ma maison,
Où elle le pensa tant qu'il eut guarison.
Il reprint tout soudain sa beauté coustumiere,
Il auoit les yeux noirs flamboyans de lumiere,
La face ouuerte & belle, & le teint blanchissant
Coloré viuement d'vn bouton rougissant:
C'est vn miroir d'Amour, l'or de sa tresse blonde
Fait hõte aux beaux cheueux de ce grãd œil du mõde:
Bref, il estoit si beau qu'Angelique l'aima
(La belle auoit ce nom) & si bien s'enflamma
Qu'elle mespriſe tout, & n'est plus ententiue
Qu'à guarir le cruel qui la fait mourir viue,
Ore froide ore chaude: & comme il guarissoit
La pauure amante sent que sa playe croissoit.
S'il reprend sa beauté, le chaud mal qui la tue
Fait que de plus en plus la sienne diminue
Et se consomme, ainsi qu'on voit dessus vn mont
Aux rayons du Soleil la neige qui se fond:
Et luy faut à la fin, tant sa fureur la domte,
Qu'elle chasse de soy toute craintiue honte
Pour demander merci, qui luy est octroyé,
Et le temps du depuis fut par eux employé
En tous ces ieux mignars, où doucement se bagnent
Ceux-la que la ieuneſſe & l'amour accompagnent.
Oublians la douleur qui les auoit preſſez
Ils se tiennent sans fin l'vn & l'autre embraſſez:
S'ils partent du logis ils vont touſiours enſemble,
Et l'Amour auec eux, qui leurs deux cœurs aſſemble.
Or' ils ſont dans vn bois eſtendus à l'enuers,

Or' sur le chaud du iour ils se tiennent couuerts
De l'ombrage d'vn antre, & à leures decloses
Ils cueillent mille œillets, mille lis, mille roses:
Puis en se pourmenant ne se trouue arbrisseau
Qu'ore auec vn poinson, or' auec vn cousteau
Ils n'y grauent leurs noms, mesme la roche tendre
Entaillee en cent lieux leurs amours fait entendre.
Voyla comme vn bon cœur ne doit iamais faillir
Pour quelque grand mechef qui le vienne assaillir.
» Car lors que nous pensons estre plus miserables,
» C'est alors que les cieux nous sont plus fauorables.
Ainsi dist le Pasteur & laisse là Roland,
Qui dedans & dehors de rage est tout bruslant:
Il veut celer son dueil, mais rien: car quoy qu'il face
Vn ruisseau distilant luy coule sur la face:
Et bien qu'il se contraigne, il verse sans repos
De la bouche & des yeux des pleurs & des sanglots.
Puis quand il se voit seul la fureur qui le guide
Le possede plus fort & va laschant la bride
A sa rage indomtee, & sans trefue il respand
Vn grand fleuue de pleurs qui des yeux luy descend
Iusques sur la poitrine, & le soing qui l'esueille
Ne luy permet iamais qu'vn moment il sommeille.
Deçà delà se vire, ores sur ce costé,
Ores dessus cest autre, il n'est point arresté,
Se tourne impatient, & quelque part qu'il aille
Sa ialouse fureur luy liure la bataille.
Il cherche tout le lict les plumes estreignant,
Et ne trouue vn endroict qui ne soit plus poignant
Que l'espine & la ronce: & pense en ceste peine
Que c'estoit le lieu mesme où sa belle inhumaine

Caressoit son Medor: & pource tout despit
Il abhorre la plume & saute hors du lict.
Comme quand vn berger sur l'herbe se renuerse,
Et descouure à ses pieds marqué de couleur perse
Vn Serpent qui se traine en sifflant bassement,
Tout estonné se leue & fuit hastiuement.
Roland plein de dedain s'habille en diligence,
Il vestit son harnois, redemande sa lance,
Et resaute à cheual sans attendre le iour,
Et que la belle Aurore annonçast son retour.
Il picque à trauers champs, & la nuict solitaire
Qui tient tout assoupi, refraischit sa misere:
Il plaint, il se tourmente, & d'vn cri furieux
Il blaspheme le Ciel, les astres, & les Dieux,
Et sanglotte sans fin: puis quand le iour se leue
Son trop ferme souci ne luy fait point de treue?
Il va deçà delà par les lieux escartez,
Et fuit tant comme il peut les bourgs & les citez.
Sa veuë est esgaree, & auec triste mine
Sans qu'il sçache où il va, tout le iour il chemine
Laschãt maints chauds regrets et maints soupirs trenchãs
Qui enflamment le Ciel, l'air, la terre & les champs:
Il forcene de rage & sent dedans sa teste
Peste-meste tourner l'orage & la tempeste,
Et Neptune en hiuer n'escume en tant de flots
Comme il ha dans le cœur de tourbillons enclos.
Puis si tost que la nuict les paupieres nous serre,
Il descend dans vn bois, & se veautre sur terre,
Criant horriblement: & le Somme ocieux
N'a iamais le pouuoir de luy clorre les yeux,
Qui distilent tousiours mille pleurs qui descendent,

Et comme d'vn torrent à grands flots ſe reſpandent.
Luy meſme il ſ'en eſtonne, & ne ſçauroit penſer
Comme il puiſſe des yeux tant de larmes verſer,
Et dit en ſoupirant : Ces ruiſſeaux qui ſ'eſcoulent
Ce ne ſont point des pleurs, tant de larmes ne roulent
Comme i'en ſors des yeux. Non, ce ne ſont point pleurs,
Les pleurs ne ſuffiront à finir mes douleurs.
Car mes douleurs ne ſont au milieu de leur courſe,
Et i'ay ia de mes pleurs tari toute la ſource.
Ie cognoy bien que c'eſt : C'eſt la vitale humeur
Qui fuit deuant le feu que i'ay dedans le cœur,
Et coule par mes yeux de ma poitrine cuitte,
Et tirera mon mal & ma vie à ſa ſuitte.
Mais las ! ſ'il eſt ainſi, double double ton cours
Et auance la fin de mes malheureux iours.
Et vous, ô chauds ſoupirs, teſmoings de ma triſteſſe,
Vous n'eſtes point ſoupirs. Car les ſoupirs ont ceſſé,
Et ne durent touſiours : mais plus i'en vay ſortant,
Mon eſtomach enflé va plus fort haletant.
Amour qui m'ard le cœur fait ce vent de ſes ailes,
Pour tenir en vigueur mes flammes immortelles.
Quel miracle eſt-ce ci, que mon cœur allumé
Par tant de feux d'Amour n'eſt iamais conſumé?
Mais que ſuis-ie à preſent qui ſouffre telle rage?
Seroy-ie bien celuy que ie monſtre au viſage?
Seroy-ie donc Roland ? ah non, Roland eſt mort!
Sa Dame trop ingrate a occis à grand tort
Ce Roland que i'eſtoy, ſon corps eſt deſſous terre,
Ie ne ſuis ie ne ſuis que ſon eſprit, qui erre
Hurlant, criant, fuyant en ce lieu ſeparé,
Où ie fay mon enfer triſte & deſeſperé,

» Pour teſmoigner à tous par ma douleur profonde
» Ce que doit eſperer qui ſur l'amour ſe fonde.
Toute la nuict Roland en ces regrets paſſa,
Et comme le Soleil ſes rayons eſlança
Pour eſclairer le iour, & que l'Aube vermeille
Eut laiſſé dans le lict ſon vieillard qui ſommeille,
Guidé par le deſtin il ſe reuoit encor
Au rocher tout eſcrit d'Angelique & Medor.
Il le voit, & ſoudain le dédain qui l'enflame
De rage & de fureur luy remplit toute l'ame:
Il ſaiſit ſon eſpee, & de taille & d'eſtoc
Il part en mille eſclats l'eſcriture & le roc,
Et par tout où il va la place eſt malheureuſe,
S'il y trouue vn ſeul trait de la lettre amoureuſe:
Car ſoudain il la tranche, & n'ha iamais ceſſé
Iuſqu'à tant que par terre il voit tout renuerſé.
Ainſi reſta la roche, & au troupeau ſauuage
Iamais à l'aduenir ne ſeruira d'ombrage:
Et la belle fontaine heureuſement coulant,
Qui d'vn repli tortu fait vn tour ruiſſelant,
Pour nette qu'elle ſoit, froide, argentee, & claire,
N'a pouuoir d'amortir ſa bruſlante colere.
Il y iette des troncs, des pierres, des rameaux,
Et n'a iamais ceſſé qu'il n'ait troublé ſes eaux:
Puis tout mol de ſueur, de trauail & de peine
Il chet deſſus le pré ſans pouls & ſans haleine,
Plein d'ire & de dédain & de forcenement,
Et les yeux vers le Ciel ſoupire inceſſamment.
Ny pour vent, ny pour froid, ny pour chaleur qu'il face
Iamais il ne voulut abandonner la place,
Où ſans dire vn ſeul mot il demeure couché,

Et touſiours vers le Ciel a le regard fiché.
Il y fut ſi long temps ſans manger & ſans boire,
Que la nuict par trois fois veſtit ſa robe noire,
Et trois fois Apollon ſortant du creux ſeiour
De l'humide Ocean nous alluma le iour,
Et touſiours la rigueur du mal qui le tranſporte
En le diminuant s'aigriſt & ſe fait forte:
Si qu'en fin tout gaigné de ſi chaude poiſon
Il deuint hors du ſens & perdit la raiſon,
Et le iour enſuiuant d'vne main outrageuſe
Il ſe meurtrit la face horriblement hideuſe:
Il eſcume de rage & derompt ſans repos
La maille & le plaſtron qu'il ha deſſus le dos.
En ce lieu chet l'eſpee, & ſur vne autre place
Les braſſats, les cuiſſots, & le corps de cuiraſſe,
L'armet, le gorgerin, & tout par tout le bois
En mille lieux diuers il ſeme ſon harnois.
D'heure en heure plus fort ſa rage le maiſtriſe,
Or' il rompt ſon pourpoinct, & ores ſa chemiſe,
Et court d'vn pas ſubit, eſcumant, forcenant,
Et de mille façons ſes leures trançonnant,
Il monſtre à nud le ventre, & le dos, & l'eſchine:
Et quand plus ſa fureur aſprement le domine,
Il arrache de terre vn grand cheſne & vn pin,
Comme ſ'il arrachoit de la ſauge ou du thym.
Tout en bruit à l'entour, les rocs cauez en ſonnent,
Et les bergers des champs tous effrayez s'eſtonnent,
Et viennent voir que c'eſt: mais prompts au repentir
Bien toſt gaignent au pied ſe penſans guarantir.
Le fol ſe met apres, & d'vne main meurtriere
En leur froiſſant les os les abat par derriere:

Il tire

Il tire à vn la teſte, à vn autre le bras,
Et vn autre tout mort il fait tomber à bas
D'vn ſeul coup qu'il luy baille: & plus il voit de preſſe
En fronçant les ſourcils ſa perruque luy dreſſe,
Et tout enſanglanté trauerſe horriblement
Par les rangs plus ſerrez l'vn ſur l'autre aſſommant.
Comme vn Ours furieux qui bien peu ſe ſoucie,
Quand il eſt pourſuiui des chaſſeurs de Ruſſie,
S'il rencontre en ſa voye vn nombre bien eſpés
De petits chiens courans qui le ſuiuent de prés:
Car ſi toſt qu'il ſ'arreſte eſlançant vne œillade
Il eſcarte bien loin ceſte foible embuſcade.
Ainſi Roland en fait au trauers ſe ruant,
Et rend en vn inſtant tout le peuple fuyant,
Qui court en ſa maiſon, qui monte ſur vn temple,
Et qui d'vn haut couuert tout effrayé contemple
La fureur de ce fol, qui par les prez herbeux
Deſmembre en ſe iouant les toreaux & les bœux.
Il mord, il eſgratigne, il ſe tourne, il ſe vire,
Des piés, des poings, des dents, il röpt, froiſſe, & déchire:
Il hurle furieux, & fait vn plus grand bruit
Que le flot courroucé qui bouillonnant ſe ſuit.
D'vn choc continuel ſes dents ſe font la guerre,
Son viſage eſt craſſeux, plein de fange & de terre,
Ses yeux de grand courroux ſont tout bordez de ſang,
Et en les contournant n'en monſtre que le blanc.
Soit de iour ſoit de nuict erre par les campagnes,
Si toſt qu'on l'apperçoit chacun fuit aux montagnes
Euitant ſa fureur, & quand il ſent la faim
Il ſe remplit le ventre, & ſ'aſſouuit de pain,
Ou de cela qu'il treuue: & entrant aux bocages

Il met à mort les daims & les cheureulx sauuages,
Les biches & les cerfs, & combat quelquefois
Les ours & les sangliers, cruels hostes des bois,
Les derompt piece à piece, & à teste panchee
Il en hume le sang dont sa face est tachee,
Sa mouſtache en degoutte, & va courant ainsi
Sanglant, defiguré, tout poudreux & noirci,
Ne retenant plus rien de la graue apparance
De ce guerrier Roland, la colomne de France.
Et fut ainsi trois mois errant tout furieux,
Iusqu'à tant qu'à la fin en descendant des cieux
Le vaillant Mirthe Anglois sus vn courſier qui volle
Luy rapporta son sens dedans vne fiole.

FIN DE ROLAND FVRIEVX.

LA MORT DE RODOMONT, ET SA DESCENTE aux Enfers, partie imitee de l'Arioste, partie de l'inuention de l'Autheur.

A MONSEIGNEVR DE VILLEROY SECRETAIRE D'ESTAT.

LE sens d'vn feu diuin ma poitrine enflammee,
Qui ne m'eschauffe point d'ardeur accoustumee:
Vne ardente fureur qui me vient agiter,
Me rauit hors de moy, pour me faire chanter
Ie ne sçay quoy d'estrange & difficile à croire,
Quittant de Cupidon le triomphe & la gloire,
Les larmes des amans, leurs soupirs & leurs cris,
Suiet accoustumé des poetiques esprits.
VILLEROY mõ support, l'ardeur qui me commande
Me veut faire entreprendre vne chose plus grande,
La mort de Rodomont, le contempteur des dieux,
Qui fit trembler viuant, l'air, la terre & les cieux:
Qui fit rougir de sang les campagnes de France,
Grand de corps, grãd de force, & plus grãd d'arrogãce:
Et comme quand Roger aux Enfers l'enuoya,
Caron tout estonné le voyant s'effroya,

L'enfer trembla de peur, Pluton pallit de crainte,
Et Proſerpine auſſi de frayeur fut attainte,
Megere en treſſaillit, & ſes crins enlacez
De ſerpens furieux ſe tindrent tous preſſez:
Tant ceſte ame enragee, inhumaine & terrible
Faiſoit de tintamarre & ſe monſtroit horrible.
Vn iour à ſon malheur ce braue Roy d'Arger,
Ainſi que lon faiſoit les nopces de Roger,
Qu'on s'eſtoit mis à table, & qu'on auoit pris place
Chacun ſelon ſon rang, ſon merite, ou ſa race,
Et que les Cheualiers ſur la fin du repas
Deuiſoyent ſeurement des perilleux combas,
Des aſſauts, des hazards, des murailles forcees,
Et comme on auoit faict aux victoires paſſees.
Au fort de leur diſcours ce ſuperbe arriuant,
Voyant Charles à table, & Roger plus auant,
Fierement les regarde, & maſche vne menace.
C'eſt moy (dit-il) Roger, ie ſuis le Roy de Sarſe,
Qui viens pour te combatre, & qui te veux monſtrer
Qu'vn ſi laſche que toy ne ſe peut rencontrer.
Tu as faulsé ta foy, tu as trahi ton maiſtre,
Et encor, effronté, tu ne crains de paroiſtre
Parmi tous ces guerriers, qui ſelon leur deuoir
Ne peuuent ſainctement entr'eux te receuoir.
Car vn ſi mechant traiſtre eſt digne qu'on le fuye,
Et que le Ciel vengeur par mes mains le chaſtie,
Ainſi que ie feray deuant tous promptement,
Si craignant mes fureurs tu ne fuis laſchement.
Mais ſi tu n'as le cœur aſſez bon pour m'attendre,
Choiſis auecques toy ceux que tu voudras prendre,
Quatre, ſix, douze, vingt, ie vous le maintiendray.

Et de tes trahiſons la vengence prendray.
Il finit ſon propos regardant l'aſſemblee,
Laquelle en le voyant deuient toute troublee:
Les deux fils d'Olivier, Sanſon, Renaud, Roland,
Sentent mouuoir dedans vn deſir violant
De rabatre l'orgueil de ce fier aduerſaire:
Mais Roger qui s'echauffe & qui boult de colere,
Demande ſon harnois au combat animé,
Et n'a preſque loiſir de ſe voir tout armé.
Chacun pour luy aider ſoudain ſe met en place,
Marfize & Bradamant luy veſtent la cuiraſſe,
Charles luy ceint l'eſpee, & Naimes & Oger
Faiſoyent autour du camp tout le peuple ranger.
Renaud tient ſon chenal qui bat du pié la terre,
Qui blanchiſt tout ſon mors, qui le maſche, & qui ſerre
Aucunefois l'oreille, & d'vn hennifſement
Teſmoigne que la guerre eſt ſon esbatement.
Roger monte deſſus, & Dudon qui s'auance
A chacun des guerriers baille vne forte lance
De pareille groſſeur, de force & de grandeur.
Alors tout furieux s'eſloignent de roideur,
Ne plus ne moins qu'on voit dedans vn gras herbage
Deux toreaux eſchauffez de l'amoureuſe rage,
S'eſloigner l'vn de l'autre, & choquer rudement,
Laiſſans tout le troupeau ſaiſi d'eſtonnement.
Les Dames ce pendant auſſi mortes que viues
D'vn ſi ſoudain effroy tremblent toutes craintiues,
De la ſorte qu'on voit les colombes en l'air,
Qui tout en vn inſtant ne ſçauent où voller
Quand l'emeute des vens, l'orage & la tempeſte
Les eſtonne & ſurprend voulans faire leur queſte.

Chacun treſſaut de peur & palliſt pour Roger
Voyant le fier ſemblant du ſuperbe eſtranger,
Qui pique en l'abordant, ſous luy la terre tremble,
Et croit-on que le Ciel à l'abyſme ſ'aſſemble:
Roger vient d'autre part qui fait bruit en courant,
Comme le flot grondant d'vn ſuperbe torrent.
A ce terrible choc les deux lances baiſſees
Iuſques dans la poignee eſclaterent froiſſees,
Mais les coups ſont diuers. Rodomont qui donna
Dans l'eſcu de Roger, ſeulement l'eſtonna
De la force du coup, ſans luy faire nuiſance:
Car l'eſcu qui ſ'oppoſe au fer fit reſiſtance.
Roger ſemblablement dans l'eſcu ſ'addreſſa,
Mais le coup fut ſi grand qu'en outre il le faulſa,
Bien qu'il fuſt bon & fort, & que la couuerture
Fuſt d'vn acier luiſant, bien trempee & bien dure:
Et ne fuſt que du coup Roger briſa ſon bois,
Il luy perçoit tout net le corps & le harnois.
Les cheuaux eſtonnez de rencontre ſi fiere
Mettent la croupe en terre, & tombent en arriere,
De bride & d'eſperon ils les font releuer,
Puis d'extreme fureur viennent ſe retrouuer
Le coutelas au poing, tous deux bruſlans d'enuie
De voir leur ſang en terre, & ſ'arracher la vie.
Leurs harnois martelez flambans eſtinceloyent,
Ils tournent leurs cheuaux ainſi comme ils vouloyent,
Or' à gauche or' à dextre ils cherchent l'auantage,
Et taſtent les endroits pour ſe faire dommage.
Roger teint ſon eſpee au ſang de Rodomont.
Et celle du Payen rebondiſt contremont
Sur l'armeure enchantee, & ne peut, quoy qu'il face,

Entamer la ſallade, ou le corps de cuiraſſe:
Dont il creue de rage eſcumant enflammé,
Et fait auſſi grand bruit que le flot animé
De la mer courroucee au temps qu'elle s'augmente,
Et que le froid Hiuer par les vents la tourmente.
Car Roger ſans repos le pourſuit furieux,
Empourprant de ſon ſang la terre en mille lieux.
Rodomont qui blaſpheme & deſpite en ſoymeſme
La lumiere & le Ciel d'vne colere extréme,
Menaçant le Dieu Mars, a ſoudain arraché
Son eſcu qui pendoit par lambeaux detranché,
Le iette contre terre, & plein de violence,
Comme vn fort tourbillon, en bruyant il ſ'auance,
Prend l'eſpee à deux mains, qui vient en deſcendant
De pareille roideur qu'vn tonnerre grondant,
Ou qu'vn cheſne esbranlé par l'effort de l'orage
Qui foudroye en tombant les threſors d'vn bocage:
Sur l'armet de Roger le coup eſt deſcendu,
Qui ſans l'enchantement tout entier l'euſt fendu.
Roger tout eſtourdi d'vne telle tempeſte
Trois fois contre l'arçon laiſſa pancher ſa teſte,
Ne ſçait plus où il eſt, s'il eſt iour, s'il eſt nuict,
Et touſiours Rodomont ſans ceſſe le pourſuit,
Et ſur le meſme endroict vn autre coup redouble,
Qui fait que de Roger la lumiere ſe trouble:
Il laiſſe cheoir la bride, il ouure les genoux
Chancelant & tombant, l'autre double ſes coups
Et martelle touſiours: car il ne veut attendre
Que l'eſprit luy reuienne, & ſe puiſſe defendre.
Mais en continuant trop furieux & prompt
Son eſpee à la fin iuſqu'aux gardes ſe rompt.

Fay ce que tu voudras, sois moy tousiours contraire
Iupiter (ce dit-il) si ne sçaurois tu faire
Ny toy ny tout le Ciel contre moy coniuré
Que ce chetif m'eschappe & demeure asseuré.
Ce disant il s'approche, & hausse de la selle
Roger tout esblouy, qui encores chancelle,
Et ne se cognoist point priué de sentiment,
Tant il est offusqué de ceste estourdiment.
Rodomont le sousleue, il l'estreint, il le serre,
Et puis de grand' fureur le iette contre terre
Estendu de son long, & se rit de le voir,
Pensant l'auoir priué de vie & de pouuoir.
Mais ainsi comme on dit que le Libyque Antee
Sentoit en combatant sa puissance augmentee
Lors qu'il touchoit la terre: & tel qu'il se leuoit,
Roger hastif se leue, & se leuant il voit
La belle Bradamant toute palle & troublee,
Dont de honte & d'ennuy sa force est redoublee:
Il a le cœur si gros & si plein de dédain
Qu'il conclut de mourir ou se venger soudain.
Rodomont vient encontre, & Roger plus adestre
La bride du cheual prend en la main senestre,
De l'autre il le chamaille aux cuisses & au flanc,
Et de cent mille endroits luy fait pisser le sang,
Martelle coup sur coup d'vn bras robuste & ferme,
Et ne luy donne point vn seul moment de terme.
Le Payen s'en estonne, & ne sçait où tourner:
Car Roger ne veut point le laisser seiourner,
Le presse & le poursuit à grands coups d'allumelle,
Et semble qu'il acquiere vne force nouuelle.
Rodomont qui se voit en extreme danger,

S'auance vne autrefois pour estourdir Roger
Du reste de l'espee en sa main demeuree,
Mais il s'en donne garde, & d'vne ame asseuree
A chef baissé se coule, & luy saisit le bras,
Le demenant si fort qu'il le fait cheoir à bas:
Lors prompt il se releue, & l'estour recommence
Plus aspre que deuant & plein de violence:
Roger tousiours le suit ne cessant de trancher,
Et à coups de taillant l'engarde d'approcher.
Rodomont tout bruslant de fureur & de rage
S'arme plus que iamais d'vn genereux courage,
Il rassemble sa force, il ramasse son cueur,
Frappant son ennemi de toute sa vigueur
A l'endroit de l'espaule, & du coup qu'il luy donne
Roger en chancelant tout estourdi s'estonne.
Le Payen veut entrer, mais le pié luy faillit,
Roger plus que iamais courageux l'assaillit,
Le frappe en la poitrine, en la teste, en la face,
Tant que de couleur rouge il teint toute la place:
L'autre desesperé, comme vn foudre eslancé,
Se iette sur Roger & le tient embrassé,
Et luy de son costé l'estreint de toute force.
Alors chacun des deux à qui mieux mieux s'efforce
De choquer, de pousser, d'estreindre & se mouuoir,
Conioignant l'artifice auec leur grand pouuoir.
Roger à ce combat est adextre & agile,
Et le fier Rodomont, qui tout par tout distile,
Et qui iette le sang par tous les lieux du corps,
N'ha les bras si tendus ny les membres si forts:
Tellement qu'à la fin apres mainte secousse,
Maint tour & maint retour, Roger si fort le pousse

Mettant le pié deuant, qu'il le fait trebuſcher,
Comme vne groſſe tour, ou comme vn grand rocher
Quand ils ſont emportez par l'effort du tonnerre,
Puis auec vn grand bruit ils retombent en terre.
Roger ſur l'eſtomach luy met les deux genoux,
Et d'vn bras vigoureux luy donne mille coups,
Luy fait crier le ventre, & le charge, & le preſſe,
Le harnois retentit ſous le fer qui ne ceſſe.
Comme aux mines de l'or bien ſouuent il aduient
Que tout à l'impourueuë vne ruine ſuruient
Qui eſtouffe les vns, & les autres à peine
Peuuent ouurir la bouche & rauoir leur haleine.
Le Payen eſt ainſi qui ne peut reſpirer,
Ny des poulmons preſſez ſon haleine tirer.
Roger luy tient vainqueur le poignard à la face
Et d'vne mort prochaine en parlant le menace,
S'il ne ſe vouloit rendre à fin de ſe ſauuer:
Mais luy qui veut pluſtoſt mille morts eſprouuer
Que d'abreger ſa gloire en allongeant ſa vie,
Fait voir en ſe taiſant qu'il n'en a point d'enuie.
Il s'efforce, il remue, & met tout ſon pouuoir
De renuerſer Roger, & deſſus luy ſe voir,
Sans qu'auec tant d'efforts il auance ſa peine:
Car celuy qui le tient rend ſa puiſſance vaine.
Qui a veu quelquefois vn maſtin renuerſé
Deſſous vn puiſſant dogue au dos tout heriſſé,
Qui luy tient de la dent la machoire entamee,
Le maſtin ſe debat d'vne rage enflamee,
Sa leure eſt eſcumeuſe, il ha les yeux ardans,
Et monſtre en rechignant de grands crochets de dents:
Il a veu Rodomont ſous Roger ſe debatre,

Qui voudroit s'il pouuoit la Fortune combatre.
Il maugree, il escume, & s'émeut tellement
Qu'il se depestre vn bras, dont tout soudainement
Du poignard qu'il tenoit il cherche par derriere
A priuer son hayneux de la douce lumiere.
Roger voyant l'erreur où il peut encourir,
S'il tarde plus long temps de le faire mourir,
Dresse le bras bien haut, puis comme vne tempeste
Desserre le poignard trois coups dessus sa teste,
Et autant sur le front tout rouge & tout souillé:
Le cerueau tombe à bas du test escarbouillé,
Et l'ame en blasphemant orgueilleuse & despite
Vers l'ombreux Acheron soudainement prend fuite,
Abandonnant le corps qui roidist froid & blanc,
Ondoyant tout par tout à gros bouillons de sang.
Le peuple en s'estonnant d'vne telle victoire
Eleue iusqu'au Ciel le vainqueur plein de gloire,
Chacun à qui plustost le vient enuironner,
On oit l'air tout autour de grand bruit resonner,
Son nom deçà delà parmi les bouches volle,
Et ce mot de Roger est toute leur parolle.
Les Palladins courans viennent tous l'embrasser,
Charlemagne le tient qui ne le veut laisser,
Tout rauy de liesse il le baise, il l'embrasse,
Et d'vn pleur agreable il luy baigne la face:
Marsize en fait autant, Sobrin, Renaud, Roland,
Dudon, Grifon le noir, & le blanc Aquilant:
La belle Bradamant, la guerriere amoureuse,
Baise de son Roger la main victorieuse,
Rasserene sa face, & rallume ses yeux
Encores tout troublez du combat furieux.

En ce
l'Aric
finit s
liure.

Combien helas, combien l'amante desolee
Sentit de dures morts durant ceste meslee,
Tremblant pour son Roger, son cœur, son tout, son dieu!
Las qu'elle desira de se voir en son lieu!
Non que de sa proüesse elle eut aucune crainte:
Mais le fier Rodomont ne donne aucune attainte
Qui ne perce son ame, & que son cœur blessé
D'vne tremblante peur ne deuienne glacé.
Maintenant au contraire elle est toute rauie,
L'appelle son esprit, sa lumiere & sa vie,
Et souhaitte en son cœur de voir la fin du iour,
Pour cueillir le doux fruict de si parfaicte amour.
Le peuple en cependãt à grãds monceaux s'assemble
Tout à l'entour du corps, qui de grandeur ressemble
Le Cyclope Etnean sur la terre estendu,
Apres que le fin Grec l'eut aueugle rendu.
L'vn admire, estonné, son visage effroyable,
L'autre admire sa barbe & son poil admirable,
L'autre admire ses bras qui paroissent si forts,
L'autre admire, effroyé, la grandeur de son corps:
Et mesme en le voyant ils font doute de croire
Qu'il soit mort, & qu'vn homme en ait eu la victoire.
Charles qui veut sacrer à l'immortalité
Ce haut faict de Roger par son sang acheté,
Fait desarmer le corps des armes redoutees,
Qui sont comme vn trophee au plus beau lieu plantees
De Paris la peuplee, à fin qu'à l'aduenir
Les François estonnez s'en peussent souuenir.
La grand' masse de chair ia relante & pourrie
Est trainee à grand' force & mise à la voirie,
Pasture des corbeaux de tous les prochains lieux.

Qui font en croaſſant maint repas de ſes yeux.
L'ame de Rodomont en blaſphemant arriue
Au fleuue d'Acheron, & voit deſſus la riue,
Mille images ombreux attendans ſur le bord
Le nautonnier Caron pour les conduire au port.
Caron le nautonnier eſt deſſus la riuiere,
Conduiſant les Eſprits que la Parque meurtriere
A deſpouille des corps, le nombre eſt ſi eſpais
Que ſa vieille naſſelle en gemiſt ſous le faix.
L'Ombre du fier Payen qui n'a loiſir d'attendre
Que le patron d'Enfer retourne pour la prendre,
S'efforce de paſſer, deſpitant, maudiſſant
Le Ciel, & les Enfers ſans repos menaçant.
Caron le voit venir qui ſ'allume de rage
De ce qu'il le priuoit des droicts de ſon peage,
Et vient pour l'empeſcher la rame dans la main,
Tout preſt à le charger ſ'il ne ſ'enfuit ſoudain.
L'Eſprit audacieux ſa force a meſpriſee,
Et luy dit en iettant vne amere riſee.
Si les Ombres d'Enfer ne ſont autres que toy
Ie veux que tout l'Enfer obeïſſe à ma loy:
Ie le veux & le puis, ma force eſt aſſez grande
Pour me faire ſeigneur de l'infernale bande.
Pource fuy t'en d'ici, Vieillard, va te cacher,
Ie veux pourueoir l'Enfer d'vn plus braue nocher.
Caron qui veut donter ſa folle outrecuidance,
Tenant la rame au poing tout courroucé ſ'auance
Penſant le renuerſer au plus profond de l'eau:
Mais l'Eſprit ſe recule à coſté du bateau,
Puis d'extreme viſteſſe il ſaute en la nacelle,
Qui de la peſanteur de ſon coſté chancelle:

Prend Caron par la barbe & le crin blanchissant.
L'Enfer de ses hauts cris est tout retentissant,
Et se debat si fort que la barque froissee
Laisse au milieu de l'eau sa charge renuersee:
Les Manes font vn bruit, & Caron par ses cris
Reclame à son secours Pluton & ses Esprits.
L'ombre du Roy defunct hautaine & genereuse
Court à sa volonté dedans l'eau tenebreuse,
Entrainant les Esprits, la barque & le Nocher;
Et tasche tant qu'il peut de la riue approcher
Pour entrer par surprise en la maison ardente.
Mais Pluton ce pendant tempeste & se tourmente,
Ne sçait qu'il doiue faire, à fin de resister
A ce fier ennemi, qui le veut debouter
Du royaume des morts, qu'il eut pour son partage,
Quand, trois, du monde entier partirent l'heritage:
Et craint que Iupiter le vueille desloger
Pour auecques le Ciel son empire ranger.
Persephone qui sent vne pareille crainte,
Dresse contre le Ciel son amere complainte,
Puis d'vne voix cassee esperdûment criant,
Auec ces mots plaintifs les Esprits va priant.
O vagabonds Esprits, ô malheureuses ames,
Qui bruslez dans la glace, & gelez dans les flammes,
Vous qui ne sentez point en ces lieux malheureux
De tourment si cruel que le mal amoureux:
Encor que la pitié n'ait point ici de place,
Resistez par pitié contre cil qui pourchasse
De m'oster la couronne, & se faire Empereur
De ces lieux pleins d'effroy, de silence & d'horreur.
Opposez vostre force à la sienne cruelle,

Et soyez animez par ma iuste querelle.
Si vous me secourez en ceste extremité,
Par le fleuue de Styx, par ceste obscurité,
Par le fuzeau des Sœurs, par leurs trames fatales,
Et par les crins retors des fureurs infernales
Ie iure & vous promets de si bien m'employer,
Que vos Dames vn iour pour leur iuste loyer
Viendront en ces bas lieux, & sentiront la peine
Que merite à bon droit toute Dame inhumaine.
Et vous foibles Esprits, qui sentez seulement
(Francs des flammes d'Amour) l'ordinaire tourment
Qu'on endure aux Enfers pour quelque erreur cõmise,
Si vous me secourez ie vous mets en franchise:
Ie veux qu'on vous deliure, & que sans endurer
Vous puissiez ici bas pour plaisir demeurer,
Si lon peut ici bas quelque plaisir attendre,
Et si quelque soulas aux Enfers se peut prendre.
Ainsi dit Proserpine, & les Esprits tenus
Au plus profond d'Auerne en bruyant sont venus
Rauder à l'entour d'elle, esmeus de sa promesse,
Et veulent sans delay monstrer leur hardiesse.
Agrican le premier braue s'est presenté,
Agramant vient apres, & l'esprit redouté
Du vaillant Mandricard, qui bruste de combatre
Et veut de Rodomont l'outrecuidance abatre.
Le Ciel tout courroucé de leurs si longs debats,
Pour les faire cesser courbe le sein en bas,
S'anime de fureur, & de sa dextre armee
Delasche la tempeste & la foudre allumee:
On n'oit rien qu'vn tonnerre esclatant & bruyant,
On ne voit rien qu'esclairs sifflans en tournoyant,

Et tombent coup ſur coup, comme fleches pendantes,
Du Ciel dans les Enfers de grand's flammes ardantes.
La terre qui ſ'eſtonne en ces extremitez
D'ouir l'Enfer qui tremble, & les Cieux irritez,
Bruire, éclairer, tonner, penſe toute craintiue
Que c'eſt la fin du Ciel & d'Enfer qui arriue:
Tout ce qui eſt en haut, en bas de tous coſtez,
Immortels & mortels ſont tous eſpouuantez.
L'Ombre de Rodomont de ſon corps ſeparee
Eſt ſeule en ceſt effroy qui demeure aſſeuree,
Qui menace le Ciel, l'air, & les elemens,
Et deſpitant l'Enfer, & tous ſes tremblemens:
S'elle trouuoit la Mort comme elle a bien enuie,
Elle la contraindroit de luy rendre ſa vie,
Et veut malgré Pluton & les Manes ombreux
Eſtablir ſon empire aux Enfers tenebreux.
Chacun fuit au deuant, quelque part qu'il ſ'auance,
Et luy qui continue en ſa fiere arrogance,
Saute deſſus le pont, & ſ'en fait poſſeſſeur:
Car de crainte ſurpris le Chien engloutiſſeur,
Et les triſtes Fureurs de ſang toutes tachees
S'eſtoyent au fond d'Auerne honteuſement cachees.
Pluton à ceſte fois ne ſçait que deuenir
Et penſe voir encor Hercule reuenir
Auec ſes compagnons pour rauir Proſerpine,
Preſſez du feu d'Amour ardant en leur poitrine:
Il bruit, il ſe tourmente, & de fureur attaint,
Maudiſſant ſa fortune, il ſanglote & ſe plaint.
Les eſprits Stygieux ſont eſmeus de lieſſe,
Voyant leur fier tyran ſi rempli de triſteſſe:
Mais luy qui voit ſa perte & n'ha point de repos,

Les inuoque à son aide, & leur dit ces propos.
Helas ! chers Citoyens de ces lieux effroyables,
Maintenant au besoing soyez moy secourables:
Et si n'auez pitié de mes gemissemens,
Prenez au moins pitié de vos cruels tourmens.
Car qui s'opposera, braue, à ce temeraire
Ie le rens deliuré de toute sa misere,
Du gel, du feu, du fer, & des maux rigoureux
Que Minos fait souffrir aux esprits malheureux:
Et sera le premier aupres de ma personne,
Comme tenant de luy mon sceptre & ma couronne.
A ces mots de Pluton on voit de toutes parts
Sortir du creux d'Enfer les plus braues soldars,
Ceux qui durant leur vie auoyent troublé la terre,
Cerueaux ambitieux, par vne iniuste guerre:
Les tyrans conuoiteux, les meurtriers inhumains,
Qui du sang innocent auoyent souillé leurs mains:
Les traistres, les mutins, les semeurs de querelles,
Les esprits enuieux, les amis peu fidelles,
Ceux qui auoyent le droict par argent violé,
Ou vendu laschement leur païs desolé,
Chacun à qui mieux mieux veut mõstrer son courage,
Mais Pluton les renuoye, & leur tient ce langage.
Non ce n'est point en vous qu'il me faut esperer,
Esprits foibles & vains, allez vous retirer:
Il faut qu'vn Chef vaillant, vn conducteur d'armee,
Vn qui ait en cent lieux planté sa renommee
Par le glaiue trenchant, & qui d'vn braue effort
Aux guerriers plus fameux ait fait trouuer la mort,
Courageux & vaillant s'arme pour ma defense,
Et contre ce hautain espreme sa puissance.

L'Esprit du Roy Gradasse entendant tout ceci,
Cesse (dit-il) Pluton de te mettre en souci.
Car puis qu'vn Chef vaillant, vn conducteur d'armee,
Vn qui ait par le fer planté sa renommee,
Vn qui ait fait trembler les plus braues guerriers,
Vn qui soit couronné de cent mille lauriers,
Se doit armer pour toy, c'est moy qui le doy faire,
T'aidant contre le Ciel, si le Ciel t'est contraire.
Au seul bruit de mon nom qui volle en mille lieux,
I'ay remply de frayeur les plus audacieux,
I'ay rendu par mon bras l'Espagne surmontee,
I'ay faict trembler de peur la France espouentee,
Et suis venu à bout de deux vœux que i'ay faits,
Qui eussent peu courber le Dieu Mars sous le faix.
Pour les premiers essais de ma verte ieunesse,
Fuyant les voluptez & la molle richesse.
Peste des grãds seigneurs, d'vn cœur boüillant & chaud
Ie fey vœu de combatre & Roland & Renaud:
I'eu le cheual de l'vn, de l'autre i'eu l'espee
Au sang des ennemis à toute heure trempee.
L'Esprit audacieux ne cessoit de conter
Sans le fier Mandricard, qui ne peut supporter
Sa parolle orgueilleuse, ains tout plein de furie
L'œilladant de trauers horriblement s'escrie.
Ceste effroy des humains, ce guerrier si vaillant
Eschauffé d'vn beau sang & d'vn cœur si boüillant
Ne s'est peu garantir auec tant de puissance,
Qu'il n'ait esté captif sous mon obeïssance.
Astolfe qui n'est point de ces grands Cheualiers
Qu'on renomme pour estre au combat des premiers,
D'vne lance doree inutile à la guerre

Luy feit perdre la selle estendu contre terre:
Et encor il se vante, & pour mieux s'auancer
Il menace les Cieux, & nous veut deuancer,
Nous dont la renommee en tous lieux espanduë,
Immortelle & durable à bon droict s'est renduë.
Gradasse est tout esmeu d'vn courroux vehement,
Et le veut dementir: mais l'esprit d'Agramant
Le deuance à parler en voix terrible & forte,
Et regardant Pluton commence en ceste sorte. (tient?
Pourquoy font-ils debat d'vn droict qui m'appar-
Car puis que cest honneur par les armes nous vient,
On ne me le sçauroit iustement contredire:
I'ay veu trente deux Rois vassaux de mon empire,
I'ay eu plus de guerriers à mon commandement,
Qu'on ne voit de flambeaux la nuict au firmament:
I'ay faict planer les monts, i'ay tary les riuieres
Par le nombre infini de mes troupes guerrieres:
I'ay faict de sang humain les plaines ondoyer,
Et la mort nuict & iour par les champs tournoyer.
Pluton, tu le sçais bien, la memoire est recente
Combien par ma valeur d'Esprits on fait descente
Dans ces lieux tenebreux: Caron le sçait assez,
Qui de les traietter eut les membres lassez.
Mais à fin qu'à mon droict rien plus ils ne pretendent,
Monstre-nous le papier des Ombres qui descendent
Par contrainte aux Enfers: on cognoistra comment
I'ay plus accreu ton regne en deux iours seulement,
Qu'eux en toute leur vie, & que ma dextre armee
A peuplé de suiets ta grand' salle enfumee.
Ainsi ces trois esprits de propos combatoyent,
Et pour gaigner l'honneur leur gestes racontoyent:

Mais Pluton ennuyé de tant ouir debatre,
Taſche à les appaiſer, pour les faire combatre
L'ame du Roy d'Arger, qui touſiours ce pendant
Eſtoit deſſus le pont hardiment attendant.
Ceſſez (leur dit Pluton) ceſſez voſtre querelle,
Vne plus iuſte cauſe au combat vous appelle:
Quant à vos differens en quelque autre ſaiſon
Le iuſte Rhadamant vous en fera raiſon.
Mais puis qu'en tant de lieux voſtre gloire eſt cogneuë,
Puis que iuſques ici vous l'auez maintenuë
Claire & haute en degré, faites pour l'aduenir
Qu'auec le meſme honneur puiſſiez l'entretenir.
» *Qui acquiert fait beaucoup, mais il fait d'auantage*
» *Qui l'ayant bien acquis garde ſon heritage.*
Si vous auez bien fait quand vos corps ont veſcu,
Or qu'en eſtes priuez d'vn courage inuaincu
Faites encores mieux, monſtrans par voſtre force
Que les corps ne ſont rien qu'vne debile eſcorce.
Ainſi le Dieu d'Enfer animoit ſes Eſprits,
Quand le preux Mandricard, qui d'ardeur eſt eſpris,
S'eſcrie: O Roy des morts, laiſſe moy l'entrepriſe
De punir ce vanteur qui tes forces meſpriſe,
Ie le rens ſans pouuoir, captif de ta grandeur:
Mais deuant (s'il te plaiſt) appaiſe vn peu l'ardeur
De la rage d'Amour, qui me tient tout en flame,
Et qui comme vn vautour ſe repaiſt de mon ame.
Tous ces autres tourmens puniſſeurs des meſfaits,
Les cris, l'horreur, l'effroy, les ſerpens contrefaits,
La faim du Phrygien, le trauail des Belides,
Le foüet enſanglanté des fieres Eumenides,
Et tout le plus cruel qui ſoit ici dedans,

La torture, la rouë, & les flambeaux ardans
Ne me blessent point tant que l'amoureuse rage
Qui d'ongles & de dents cruellement m'outrage.
S'il te plaist pour vn peu sa rigueur moderer,
Laisse moy faire apres, ie te veux asseurer
Non sans plus du Payen qui braue te fait craindre,
Mais ie veux Iupiter & Neptune contraindre
De te payer tribut, & que victorieux
Tu sois Dieu de la Mer, des Enfers, & des Cieux:
Il reste seulement que l'Amour qui me tuë
D'vn trespas renaissant, sa fureur diminuë.
Il se tourne à ces mots regardant fierement,
Comme par vn desdain, Gradasse & Agramant.
Retournez (ce dit-il) retournez sur la terre,
Miserables Esprits, recommencez la guerre:
Que l'vn pour vne espee estonne l'vniuers,
Faisant voller au vent mille estendars diuers,
Et que l'autre agité d'vne folle ieunesse
Sur vn courroux vengeur fonde sa hardiesse:
Ie n'ay point faict ainsi, tous mes faicts entrepris
Ont eu l'Amour pour guide, & sa mere Cypris.
Celuy seul est vaillant, qui deuot sacrifie
Au puissant Dieu d'Amour ses armes & sa vie:
Mais de grace, Pluton, cherche de m'alleger,
Ie pourray mieux apres te sortir de danger.
Helas (ce dict Pluton) que veux tu que ie face
Si la rage d'Amour comme toy me pourchasse?
Et si ses poignans traicts acerez de rigueur,
Iusqu'au fond des Enfers viennent percer mon cœur?
Et bien qu'incessamment sa fureur me possede,
Ie n'ay peu, malheureux, trouuer vn seul remede

Qui m'en puisse exempter : mais plus ie vais auant
Plus ie voy ce tyran contre moy s'eleuant.
Voulant continuer, les ruisseaux qui descendent
Bouillonnans de ses yeux, le parler luy defendent:
Et va laschant du cœur des soupirs enflammez,
Dont deux fagots d'Enfer soudain sont allumez.
L'Ombre de Rodomont sur le pont se promeine
Continuant tousiours, orgueilleuse & hautaine,
De menacer Pluton, de bruire & de crier,
Et les Esprits damnez au combat defier.
Le vaillant Mandricard pour resister se monstre,
Rodomont qui le voit soudain vient à l'encontre,
Tenant par l'vn des pieds Caron tout effroyé.
Apres que le Payen eut long temps tournoyé
Le vieillard miserable à l'entour de sa teste,
Il l'eslance en bruyant comme vn trait de tempeste
Droict contre Mandricard : & l'atteint tellement
Que l'Esprit estourdi perd tout le sentiment.
Il tombe en chancelant, & Caron tout de mesme
Tõbe aux pieds de Pluton qui deuient froid & blesme,
Et qui est de ce coup tellement estonné
Qu'il a de grand' frayeur son sceptre abandonné:
Ce sceptre estoit de fer d'vne barre massiue,
Ayant vn croc au bout de grandeur excessiue.
Rodomont l'apperçoit, qui tout soudainement
S'approche, & se courbant le saisit hardiment.
Ayant ce croc au poing, il ne sçauroit plus croire
Que les plus redoutez de la region noire
Osent luy faire teste : il commence à fraper
Pour renuerser le pont, & garder d'eschaper
Ceux qui voudront fuir : autant de coups qu'il donne

De son crochet de fer, tout l'abysme resonne:
Les Esprits font sortir de grands gemissemens,
Et maints tout esperdus rentrent aux monumens.
L'ame de Mandricard du grand bruit esueillee
Tenoit la veuë en bas toute rouge & souillee
De honte & de despit, & voit en se leuant
Vn gros nœu de serpens enflammez par deuant,
Marquetez tout par tout de couleur bleuë & verte,
Qui iettoyent par les yeux & par la bouche ouuerte
De grand's pointes de feu: le suc qui degoutoit
Tous les lieux d'alentour de venin infectoit,
Luy qui les recueillit d'vne allegresse pronte
Les iette à Rodomont pensant vanger sa honte:
Mais il n'en fait que rire, & comme en se iouant
D'vne main les suffoque & les va secouant.
L'Esprit plus que iamais transporté de colere,
Voyant le peu de cas que son fier aduersaire
Fait de tous ses efforts, saute dessus le pont,
Puis de toute sa force il hurte Rodomont,
Et le choque si fort, que l'Ombre malheureuse
La teste contre bas tombe en l'eau tenebreuse,
L'eau se fend au dessous & reiaillist en haut.
L'Esprit est tout troublé de ce dangereux sault,
Et commence à nager pour gaigner le riuage,
Brulant au fond de l'eau de fureur & de rage:
D'vne sueuse escume il est tout degoutant,
Et va l'eau par la bouche & par les yeux iettant.
Pluton lors tout ioyeux animoit la canaille,
Sus compagnons (dit-il) qu'on saute la muraille,
Qu'on garde ce hautain de reuenir à port,
Qu'on luy face sentir vne seconde mort:

Si quelqu'vn le peut faire, à ceſtuy-la i'ordonne
D'vn cyprés mortuaire vne riche couronne.
Mandricard entendant tout l'Enfer ſ'eſmouuoir
Aux propos de Pluton, luy qui ne veut auoir
Vn ſecond en ſa gloire acquiſe à tant de peine,
Du creux de l'eſtomach pouſſe vne voix hautaine.
Si tu ne veux (dit-il) Pluton t'en repentir,
Donne ordre à tes Eſprits qu'ils ne puiſſent ſortir:
Ou ſinon contre toy ie tourneray mes armes,
Et tremperay mes mains au ſang de tes genſd'armes.
Ce pendant Rodomont ayant bien trauaillé,
Malgré tous leurs efforts ſort de l'eau tout mouillé
Si poſſedé de rage & d'ardeur violente
Que le fier Mandricard le voyant ſ'eſpouuente.
Rodomont ſ'en approche & le tient embraſſé,
L'eſtreint eſtroictement & le rend tout froiſſé,
Luy fait tirer la langue, & fait que du martyre
L'Eſprit tombe à l'enuers ſans que plus il reſpire.
Le Payen ne ſ'arreſte & marche plus auant
Vers la porte d'Enfer ſa victoire ſuiuant:
Pluton pour l'empeſcher luy iette vne fiole
Pleine du Deſeſpoir, & du mal qui r'affole
Les amoureux ialoux: mais luy qui n'en fait cas,
La reçoit dans la main & reſpand tout en bas.
Garde Roy des Enfers, garde ta mercerie
(Dit-il en ſe mocquant) pour la forcenerie
De ces foux abuſez, eſperdus, inſenſez,
Qui des ieux d'vn enfant ſe ſentent offenſez:
De moy ie ne crain point ny les feux, ny la glace,
Ny les monſtres hideux, ny tout ce qui ſ'amaſſe
D'horrible en tes Enfers, & de plus odieux:

Et m'eſtonne

Et m'estonne aussi peu des Enfers & des Cieux,
Qu'Aquilon au sortir de sa caue desclose
Fait cas de rencontrer vn voile qui s'oppose.
Ainsi dist Rodomont, qui s'altere en parlant,
Et qui sent au dedans vn feu si violant
De trauail, de sueur, de passion & d'ire,
Qu'il abandonne tout, courant droict sans mot dire
Vers le fleuue d'Oubli tout noir & tout troublé,
Pour estancher sa soif d'vn long traict redoublé.
Mais il n'eut pas baissé la teste pour y boire
Que tout au mesme instant il perdit la memoire,
Et ne se souuient plus des combats entrepris,
Ny de retourner voir Pluton & ses esprits,
Qui s'estoyent resolus, defaillis de courage,
De luy porter les clefs & de luy faire hommage.
Luy qui de faict aucun ne s'est plus souuenu,
Se remet au chemin dont il estoit venu:
Il passe de rechef l'infernale riuiere,
Et de rechef encore il reuoit la lumiere
De nostre beau Soleil, deçà delà courant,
Et ne seiourne point en vn lieu demourant,
Iusqu'à tant qu'à la fin il se trouue en la place,
Où gisoit son corps mort tout gasté par la face,
Puant & corrompu: les os en blanchissoyent,
Et cent mille corbeaux à l'entour croassoyent.
Alors tout furieux de voir sa sepulture,
Court apres les corbeaux qui prenoyent leur pasture
De sa relante chair, les chasse & les poursuit:
Les monts, riues & bois retentissent du bruit,
Et ne cesse iamais, ardant à la poursuite,
Regardant tous les lieux où ils prennent la fuite.

Mais ainſi qu'il les ſuit criant horriblement,
Il ſe trouue à la fin contre le monument
De l'heureuſe Yſabelle au ciel victorieuſe,
Pour auoir par ſa fin faict preuue glorieuſe
De foy, de chaſteté, d'vn cœur conſtant & fort,
Et que la vraye amour ſe monſtre apres la mort.
Le Payen tout ſoudain recognoiſt la tour forte,
Il recognoiſt le pont, il recognoiſt la porte,
Il recognoiſt le fleuue, & cognoiſt les eſcus
De tant de Cheualiers qu'il y auoit vaincus,
Encor qu'il euſt perdu toute autre ſouuenance:
Car le fleuue d'Oubli contre Amour n'ha puiſſance.
L'Eſprit à ceſte fois tout coy s'eſt arreſté
Adorant le ſainct lieu, tombeau de fermeté.
Et pource que des corps priuez de ſepulture
Les Eſprits ſont errans cent ans à l'aduanture,
L'eſprit de Rodomont qui doit errer autant,
Erre autour du tombeau tout ioyeux & contant.
On le voit quelquefois apparoiſtre viſible,
Plus grand qu'il ne ſouloit, plus fier & plus terrible,
Courant deſſus le pont, & hurle toute nuict,
Faiſant tout reſonner d'vn effroyable bruit:
Et touſiours en criant il ſemble qu'il appelle
Rodomont Rodomont, Yſabelle Yſabelle.

FIN DE LA MORT
DE RODOMONT.

IMITATION DE LA COMPLAINTE DE BRADAMANT, AV XXXII. chant de l'Arioſte.

DONCQVES *ſera-til vray qu'il faille que ie ſuiue*
Vne, helas! qui me fuit & ſe cache de moy?
Doncques ſera-til vray qu'il faille que ie viue
Touſiours deſeſperé ſous l'amoureuſe loy?
Souffriray-ie touſiours que celle me maiſtriſe
Qui rit lors que mon œil plus de larmes eſpand?
Me fault-il eſtimer celle qui me deſpriſe?
Me faut-il ſupplier celle qui ne m'entend?
Las que mon eſperance eſt douteuſe & petite!
Celle qui fait de moy comme il plaiſt à ſes yeux,
Preſume tellement de ſon hautain merite
Qu'elle n'eſtime rien la puiſſance des Dieux:
Et croit que ſi du ciel Amour oſoit deſcendre
Garni d'arc & de traits, pour ſon cœur entamer,
Elle pourroit ſans plus d'vn clin d'œil le ſurprendre,
Sans qu'auec tous ſes feux il la peuſt allumer.
La hautaine ſçait bien que ie l'aime, & encore
Ne me veut pour amant en faiſant mon deuoir:
Elle cognoiſt mon cœur, & voit que ie l'adore,
Et ſi ne me veut pas pour ſeruant receuoir.

La fiere ſçait aſſez la peine où ie demeure,
Et ne s'auance point pour me donner confort:
Elle cognoiſt qu'en bref il faudra que ie meure,
Et differe à m'aider lors que ie ſeray mort.
Ie te ſupplie, Amour, arreſte la cruelle,
Il ſemble qu'elle volle, & ie ne puis mouuoir:
Ou rens moy comme eſtois au temps que toy ny elle
Deſſus ma liberté n'auiez aucun pouuoir.
Mais las que mon attente eſt vaine & miſerable,
De prier le Tyran qui cauſe mes douleurs!
Car plus il eſt prié moins il eſt pitoyable,
Et prend ſa nourriture & s'abreuue de pleurs.
Mais dequoy las chetif! dequoy me doy-ie plaindre
Fors que de mon deſir qui m'eleue trop hault?
Et me paſſant en l'air en vn lieu veut attaindre
Où il ſe bruſle l'aile, & tombe d'vn grand ſault?
Lors vn vain Eſperer des plumes me rattache,
Ie reuole & retombe ainſi que i'auois faict.
Voyla comme en ſouffrant ie n'ay point de relaſche,
Et ce qu'vn iour auance vn autre le deſfait.
I'accuſe mon deſir, mais de meilleure ſorte
En me plaignant de moy ie me dois accuſer.
Car helas! ce fut moy qui luy ouuri la porte,
Tant il ſceut finement ma ieuneſſe abuſer:
Et depuis à clos yeux comme il veut il me guide,
Et n'y puis reſiſter: car il s'eſt faict trop fort,
Ioint que pour l'arreſter ie n'ay ny frein ny bride,
Et ſi ſuis tout certain qu'il m'emporte à la mort.
Mais ie me plains de moy qui n'ay point fait de faute
Que de vous aimer trop, m'en puis-ie repentir?
Certes non. Et qui plus, ma ieuneſſe peu caute

Des traits de vos regards n'euſt ſceu ſe garantir.
Deuoy-ie vſer de force, ou de choſe ſemblable,
Pour ne voir voſtre teint à l'Aurore pareil,
» Vos yeux & voſtre bouche ? Il eſt bien miſerable
» Qui refuſe de voir la clairté du Soleil.
Chanſon, ceſſe vn petit, va trouuer ma Deeſſe,
Celle qui dans ſes yeux tient mon cœur arreſté:
Dy luy comme ie vy, pour voir ſi ſa rudeſſe
Se pourroit amollir par ma fidelité.
Si tu treuue' au retour que de fureur contrainte
Ma pauure ame affligee ait ce corps delaiſſé,
Honore mon treſpas d'vne petite plainte,
Et fay voir que l'Amour m'a mal recompenſé.

FIN.

IMITATION DE L'ARIOSTE AV XXXIII. CHANT.

Las! ce qui m'a tant plen n'eſtoit rien qu'vn faux ſonge,
Et ce qui me tourmente vn aſſeuré reueil:
Mon bien s'eſt enuolé comme vn coulant ſommeil,
Et mon mal trop durable inceſſamment me ronge.
Pourquoy mes ſens trompez en veillant n'auez-vous
Le plaiſir qu'en ſongeant i'ay veu de la penſee?

Que ne iouissez vous de la gloire passee,
Et du bien fugitif qui m'a semblé si doux?
O mes yeux distilans, hé que voulez-vous dire,
Que clos d'vn doux sommeil vous voyez tout mõ bien,
Et qu'ouuerts mon plaisir s'euanouisse en rien,
Et ne pouuez plus voir l'obiet que ie desire?
Le Veiller importun m'est combat inhumain,
Et le Songe amoureux me promet paix ou trefue.
Las mon Songe est menteur, & l'ennuy qui me greue
Ainsi que mon Reueil se trouue tout certain!
Si le faux me fait paix, & le vray me fait guerre,
Et si iamais du vray ie n'ay peu m'esiouir,
Faites de grace (ô Dieux) que ie ne puisse ouir
Vn mot de verité tant que seray sur terre.
Et si le dur Reueil me peut tant trauailler,
Et que le Songe doux de soucis me deliure,
Accordez à mes vœux ce qui me reste à viure
Que ie songe tousiours sans pouuoir m'esueiller.
Le Reueil, comme on dit, à la vie est semblable,
Et la Mort au Sommeil: mais contraire est mon sort.
Car le triste Veiller m'est pire que la Mort,
Et le Songe m'est vie heureuse & fauorable.
Toutesfois s'il est vray qu'vn Sommeil gracieux
Nous figure la Mort, & le Veiller la Vie,
Las! de viure en veillant i'ay perdu toute enuie:
Pource (ô Mort) haste toy de me clorre les yeux.

FIN DES IMITATIONS
DE L'ARIOSTE.

ANGELIQVE.

CONTINVATION DV SVBIET DE L'ARIOSTE.

A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANJOV.

LIVRE PREMIER.

IE chante vne beauté des beautez la premiere,
Le paradis des yeux, & la viue lumiere
Qui cõme vn clair Soleil ici bas s'eſpandoit
Du tẽps que Charlemaigne aux François cõmandoit:
Celle qui receloit des attraits pour ſurprendre
Les braues, qui penſoyent contre Amour ſe defendre,
Qui ſurmonta Renaud, Ferragut, & Roland:
Mais ſans auoir ſouci de leur mal violant,
Ny de tant de combats qu'ils auoyent eus pour elle,
Se fiſt touſiours cognoiſtre auſſi fiere que belle.
RACE des Dieux de France, honneur de l'vniuers,
Mon Prince, mon Seigneur, le ſupport de mes vers,
Laiſſez vn peu la charge où voſtre eſprit s'applique,
Pour ouir les regrets de la belle Angelique,
Et la grieſue douleur qui ſon ame oppreſſa,

Quand ingrat & ialoux ſon Medor la laiſſa,
Medor qui tenoit ſeul ſa penſee aſſeruie,
Son cœur, ſon petit œil, ſon idole & ſa vie.
Amour voulant vn iour punir ſes cruautez,
Et vanger les Amans qu'elle auoit mal traittez,
Luy tira droict au cœur vne fleche diuine,
Et rompit le glaçon qui geloit ſa poitrine.
Luy fit aimer Medor, vn ieune homme incogneu,
Vn mignon qui fut ſeul pour amant retenu,
Et qui iouit tout ſeul de la deſpouille aimee,
Recueillant la moiſſon par tant d'autres ſemee:
Trop rare & digne prix de ce nouuel amant,
Qui des trauaux d'autruy receut le payement.
O Palladin Roland, ô Roy de Circaſſie,
O valeureux Renaud, que vous ſert, ie vous prie,
De vous eſtre aux hazards ſi librement trouuez,
Et d'auoir tant de fois les dangers eſprouuez
Rendans en mille endroits voſtre vertu notoire,
Puis qu'vn beau Ganymede en rapporte la gloire?
Et que ce qui vous eſt ſi iuſtement acquis
Eſt ſans aucun trauail par vn autre conquis,
Vn autre qui triomphe en heureuſe abondance,
Et vous autres chetifs en mourez d'indigence?
Or ce ieune Adonis d'Angelique adoré
Eut le chef tout couuert d'vn petit poil doré,
Qui flotte mollement quand le vent qui s'y iouë,
Raui de ſa beauté, doucement le ſecouë:
Vne toiſon ſubtile au menton luy naiſſoit,
Qui comme vn blond duuet mollement paroiſſoit
Prime, douce, & friſee, & nouuellement creuë,
Comme petits floccons de ſoye bien menuë.

De coral fut sa bouche, & son œil grossissant
Tresailloit de clairté comme vn nouueau croissant:
Il eut le teint de lis & d'œillets mis ensemble,
Ou comme la couleur d'vne rose qui tremble,
Nageant tout lentement dessus du laict caillé:
Bref, il semble à le voir vn pré bien esmaillé,
Qui decouure au Soleil mille beautez nouuelles,
Quand la verte saison rend les campagnes belles.
Amour n'est point si beau, Angelique n'eust sceu
Se garder d'enflammer aux rais d'vn si beau feu:
Aussi la belle amante au fond du cœur blessee
Rien plus que son Medor ne loge en sa pensee.
Elle est tousiours aupres, & ne pourroit durer
S'il falloit tant soit peu de luy se separer,
C'est son Dieu, c'est son tout, c'est l'ame de son ame:
Et luy qui sent au cœur vne pareille flame,
N'ha plaisir qu'à la voir, & à se contenter
De toutes les douceurs qu'vn amant peut gouster.
Soit quand Phebus reuient de la marine source,
Soit quand il a fourni la moitié de sa course,
Ou soit quand il descend de ses cheuaux lassez,
Il voit presque tousiours ces Amans embrassez:
Ores dans son giron Angelique est couchee,
Ores dedans sa main tient la teste panchee,
Et se mire en ses yeux, & or' en se haussant
Elle va son esprit sus la leure suçant:
Elle languit dessus sans dire vne parolle,
Et à peu que son ame en ces ieux ne s'envolle,
Son cœur est tout esmeu d'amoureux tremblement:
Et luy qui la regarde en ce doux mouuement
D'vn œil à demi clos tout raui s'esmerueille

De voir tant de beautez sur sa bouche vermeille,
Et de mille baisers longs & delicieux
Va repaissant son ame, & sa langue, & ses yeux.
Ils passerent deux mois en ceste douce guerre,
Iouissans à souhait d'vn paradis en terre
Au logis d'vn pasteur, où leur contentement
Et leur parfaicte amour eut son commencement.
Or il aduint vn iour qu'Angelique eut enuie,
Pour mieux continuer ceste agreable vie,
De reuoir son Royaume, & de s'en retourner
Pour faire son Medor nouueau Roy couronner.
Du Soleil tout voyant la vermeille courriere
Chassoit l'humide Nuict par sa viue lumiere,
D'vne couleur doree enrichissant les cieux,
Quand ces ieunes Amans partirent de ces lieux,
Prenans congé deuant des gracieux ombrages,
Des antres, des rochers, des prez, & des riuages,
Et laissans pour tesmoins de leurs plaisirs passez
Sur l'escorce des bois leurs noms entrelacez.
Tandis la Renommee, hastiue messagere,
Met ses ailes aux piés vollant prompte & legere
Aux quatre parts du monde, & par tout en passant
Va de ce nouueau faict la merueille annonçant,
Et crie à pleine voix qu'Angelique la belle,
Celle qui se monstroit si hautaine & rebelle,
A changé sa rigueur en douce priuauté,
Et qu'vn pauure soldat iouist de sa beauté,
Vn More bas de race, & plus bas de courage,
Pour ie ne sçay quel fard qui luist en son visage.
Si iamais amoureux ont esté trauaillez
Estans de Ialousie & d'Amour tenaillez,

Les amans d'Angelique à ceſte fois le furent,
Lors que ſans y penſer ces nouuelles ils ſceurent.
Ce ne ſont que regrets & ſoupirs enflammez,
Ce ne ſont que ſanglots ſur l'arene ſemez,
L'air retentit par tout de leurs cris pitoyables:
Ils inuoquent la Mort, recours des miſerables,
L'œil iamais ne leur ſeiche, & de propos cuiſans
Blaſphement la Fortune, & les aſtres nuiſans.
Mais comme leur amour fut de diuerſe ſorte,
Ils ſentirent auſſi de leur paſſion forte
Les effects differens: & ceſt aſpre courroux
Aux vns eſtoit extreme, & aux autres plus doux.
Car ſelon qu'ils aimoyent d'amour grande ou petite,
Fureur petite ou grande au dedans les irrite.
Or le premier de tous qui le fait entendit,
Fut le Comte Roland vn iour qu'il ſe perdit
Cherchant vn Cheualier: car ſa triſte aduenture
Le conduit dans vn pré tout fleuri de verdure,
Aupres de la fontaine, où les Amans heureux
Cueilloyent de leurs amours tant de fruicts ſauoureux.
Là fut-il aſſailli d'vne ardante triſteſſe,
Recognoiſſant le nom de ſa fiere Maiſtreſſe,
Et celuy de Medor, engrauez par endrois
De la main d'Angelique en l'eſcorce des bois:
Mais c'eſtoit peu de cas, & la ialouſe flame
Ne prenoit comme point de vigueur en ſon ame,
N'euſt eſté le paſteur hoſte des deux Amans,
Qui luy fit les diſcours de leurs contentemens,
Et comme leur amour auoit là pris naiſſance,
Dont ſans beaucoup languir ils eurent iouiſſance.
Ce fut lors que le Comte ardemment allumé,

Eut de mille cousteaux l'estomach entamé:
Ce fut lors qu'il ouurit à son dueil la carriere,
Ce fut lors qu'il maudit la celeste lumiere,
Ses cris furent de rage & de fureur guidez,
Et ses yeux furent faicts deux torrents desbordez
Qui couloyent nuict & iour d'vne longue entre-suitte,
Laschant maints tourbillons de sa poitrine cuitte.
En fin luy defaillant le vent pour soupirer,
Ne pouuant plus du cœur vne plainte tirer,
Et de ses tristes yeux la source estant tarie
Sa debile raison fit place à la furie:
Bref, il courut les champs du mal qui l'agitoit,
Piés nuds, estomach nud, ignorant qu'il estoit.
Renaud le sceut apres, mais ayant cognoissance
Long temps auparauant par longue experience,
De l'amour feminine, & de sa fermeté,
Il creut fort aisément telle legereté,
Et la dissimula d'vne façon plus sage,
Bien qu'il sentist au cœur de grand's pointes de rage:
Il se plaignit pourtant, mais ce fut tellement
Qu'on ne cognoissoit point son ennuy vehement,
Ny le poignant despit qui blessoit sa pensee.
Car il tenoit sa langue & sa leure pressee,
Soupirant sans mouuoir comme tout esperdu,
Et parlant dans le cœur sans qu'il fust entendu:
Puis quand il eut faict trefue à sa douleur terrible,
Et qu'elle l'eut remis en estat plus paisible,
Sera-til vray (dit-il) que i'aille plus suiuant
Vne ingrate, muable aussi tost que le vent?
Qui de flamme nouuelle à toute heure est saisie,
Suiuant pour tout conseil sa seule fantaisie,

Sans foy, sans iugement, qui a mis à mespris
Tant de grands Cheualiers de ses beautez espris,
Pour suiure vn estranger incongneu par le monde,
Qui n'a rien qu'vn beau teint & la perruque blonde?
Ainsi parloit Renaud, & sur l'heure il sentit
Vn desdain violant qui sa flamme amortit:
Il n'ha plus dans le cœur l'affection premiere,
Sa volonté n'est plus de l'amour prisonniere,
Sa Dame luy desplaist, & ne trouue plus beaux
Ses yeux qui luy sembloyent deux celestes flambeaux:
Il iuge pallissant le coral de sa ioüe,
Et ne sçauroit souffrir que personne la loüe,
Mais en s'appelant sot, il nomme malheureux
L'an, le mois & le iour qu'il deuint amoureux.
Il reste Sacripant, lequel ne sent encore
La bruslante poison qui les autres deuore,
Mais trop plus que iamais ha le cœur enflammé:
Chetif, qui meurt d'Amour & qui n'est point aimé,
Toutesfois il le pense, & son mal il soulage
Croyant que pour le moins nul ne l'est dauantage.
C'estoit en la saison que les prez sont couuerts,
Les forests & les champs d'accoustremens tous verds,
Que l'air est chaud d'Amour, & que le doux Zephyre
Nauré d'vn poignant trait si tendrement soupire,
Lors que les petits bleds seulement verdoyans
S'enflent au gré du vent comme flots ondoyans,
Que Progné se lamente, & que le bois resonne
Des accords de sa sœur qui ses plaintes entonne.
Il estoit fort haute heure, & le Soleil bien haut,
Pour la saison si douce estoit ardant & chaud,
Quand ce gentil amant, dont la gloire esuentee

Estoit en mille endroits par sa vertu plantee,
Se trouua dans vn bois de sommeil agraué,
Ayant long temps deuant maint haut faict acheué.
Vn bois que la Nature auoit faict pour complaire,
Où couloit par dedans vne eau luisante & claire,
D'arbrisseaux & de fleurs ombragee à l'entour,
Dont le flot tremblotant sembloit parler d'Amour:
L'air rit à l'enuiron, & les haleines douces
Des Zephyres mollets d'agreables secousses
Font branſler le fueillage, & vont refraichissant
Celuy qui trauaillé s'y repose en passant.
Sacripant y demeure, & couché sur l'herbage
Pense à se reposer au frais de ce riuage,
Du trauail & du chaud, & de l'Amour cruel
Qui luy ronge le cœur, vautour perpetuel.
Ah ! chetif, que fais-tu ? fuy ce lieu, ie te prie:
Car bien qu'il soit plaisant, que l'herbe y soit fleurie,
Le fueillage agreable, & le vent adouci,
Tu ne dois pas pourtant y demeurer ainsi.
Las ! ne l'entens-tu point ? ce ruisseau qui murmure,
Pleure & plaint de pitié ta prochaine aduenture.
Mais ie parle à vn sourd, l'Archer malicieux
L'a priué de l'ouye aussi bien que des yeux.
Ce Roy s'arresta là, n'ayant en la pensee
Que l'vnique beauté dont son ame est blessee,
Il en fait cent discours en son entendement,
Il se dit bien-heureux d'aimer si hautement,
Et est si hors d'esprit en ses amours qu'il pense
Que mesme son tourment luy sert de recompense.
Mais comme il est ainsi songeant & rauassant,
De l'vn de ses pensers vn autre renaissant,

Survient vn messager qui entre en ce bocage
Pour y passer le chaud & se mettre à l'ombrage.
Sacripant se retourne en le voyant venir,
(Las on ne peut fuir ce qui doit aduenir!)
Il l'enquiert d'où il est, quel chemin il veut prendre,
Et qui luy fait ainsi son voyage entreprendre.
Le Courrier qui le iuge à son geste hautain
Quelque grand Cheualier : Ie suis (dit-il soudain)
Messager d'Angelique, & ce mot vous suffise,
Vne que le Ciel mesme admire, honore & prise,
Qui sert de iour au monde, & dont l'œil gracieux
Recelle tous les traits qui surmontent les Dieux.
C'est elle qui m'ennoye en diuers lieux estranges,
Pour annoncer sa gloire & ses dignes louanges:
Et pour faire sçauoir qu'vn Cupidon nouueau,
Vn petit Dieu d'Amour, tout celeste & tout beau,
La rend de ses beautez doucement embrasee,
Et comme il en iouist & la tient espousee,
C'est vn Dieu pour certain digne d'estre adoré.
Mais voyez (ce dit-il) son portraict figuré
Et luy faites honneur, c'est vne chose sainte:
Car du pinceau d'Amour ceste image est depeinte.
Ainsi dict le Courrier, despliant de la main
Vn parchemin couuert qu'il portoit dans le sein,
Où se voyoit au vif la belle portraicture
Du bien-heureux Medor, chef-d'œuure de Nature.
Mon Dieu que de beautez s'esbatoyent là dedans!
Que d'appas, que de traits, que de flambeaux ardans,
Que de lis, que d'œillets, que d'amoureuses graces,
Que d'agreables morts, de douceurs, & d'audaces!
L'œil y restoit perdu, l'esprit tout estonné,

Et le corps plein de feu de cœur abandonné.
Si toſt que Sacripant y eut ietté la veuë,
Il la ſent auſſi toſt couuerte d'vne nuë:
Vne froide ſueur par les membres luy court,
Il perd les ſentimens, muet, aueugle, & ſourd:
Son cœur enflé de rage au dedans ſe mutine,
Et pour ſortir dehors combat dans ſa poitrine:
Sa iouë eſt toute teinte en extreme couleur,
Son ame eſt languiſſante en mortelle douleur,
D'amertume & de fiel ſa bouche eſt toute pleine,
Et tombe deſſus l'herbe ayant perdu l'haleine.
Qui a veu quelquefois vn qui n'y penſe pas,
Par vn triſte recit conduit pres du treſpas,
Qui perd les mouuemens, la parole & l'ouye,
Et ne monſtre d'vne heure aucun ſigne de vie:
Il a veu Sacripant de ſon long eſtendu
Ayant auec l'eſprit tout ſentiment perdu,
Il ne reſpire point, & reſte en telle ſorte
Qu'on ne peut l'eſtimer qu'vne perſonne morte.
En fin les yeux bagnez vers le Ciel eleuant,
Par vn ardant ſoupir monſtre qu'il eſt viuant:
Lors il ouure la bonde à ſes larmes bruſlantes,
Il fait de ſes deux yeux deux riuieres coulantes,
Et de ſon eſtomach ſans ceſſer haletant,
De grands flots de ſoupirs coup ſur coup vont ſortant.
Il reprend le portrait tout priué de ſoymeſme,
Et tremble en le voyant de paſſion extréme,
Tient l'œil fiché deſſus, qui coule ſans repos,
Et demeure long temps ſans dire vn ſeul propos:
Mais voyant le Courrier il taſche à ſe contraindre,
Et retient au dedans l'ennuy qui le fait plaindre.

Va mon ami (dit-il) annonce le discours
En mille lieux diuers des nouuelles amours
De ta belle Maistresse, helas trop variable!
Et luy conte au retour pour nouuelle agreable
Que Sacripant est mort, qu'il est froid & transi,
Et que pour bien aimer on le guerdonne ainsi.
Ayant dict ces propos en voix basse & plaintiue,
S'enfuit au fond du bois d'vne course hastiue,
Taxant & maudissant par cris desesperez
Les astres sans raison contre luy coniurez.
Tout ha pitié de luy: les rochers qui l'entendent,
Esmeus de ses regrets, par le milieu se fendent:
Et les petits oiseaux de sa douleur touchez
Demeurent tous muets sur les branches perchez.
Le Messager surpris d'vne telle merueille
Le suit tant comme il peut de l'œil & de l'oreille,
Pour en sçauoir l'issue, & s'approchant de prés
Se musse doucement dans vn lieu bien espés,
D'où sans estre apperceu faisant vn coy silence,
Il oit tous ses regrets, & voit sa contenance:
Contenance si triste & pitoyable à voir,
Qu'elle eust peu l'Enfer mesme à douleur esmouuoir.
Car il se laisse aller à ses tristes pensees,
Et mille passions contrairement poussees:
Le courroux, la douceur, la rage, la pitié,
La haine bien conceuë, & la vraye amitié
Se font guerre en son ame, & ne veulent permettre
Qu'à vne des deux parts il se puisse remettre.
Ainsi Comme vn vieux Chesne agité rudement
Par deux vents ennemis soufflans diuersement,
L'air single du grand bruit de leur forte secousse:

L'vn le pousse deçà & l'autre le repousse
A l'enui l'vn de l'autre, & diriez à les voir
Qu'il y a de l'honneur à qui le fera cheoir.
Durant que ces pensers font guerre ainsi diuerse,
Le Roy qui n'en peut plus se iette à la renuerse
Sur l'herbe, où sans parler demeure longuement,
Puis parlant en soymesme il dit tout bassement.
Qui donnera conseil à mon ame oppressee?
Doy-ie pas, pour vanger mon amour offensee,
Aller non au Catay, mais iusqu'en celle part
Où le Soleil iamais ses rayons ne depart,
Pour trouuer l'ennemi d'où procede ma perte,
Luy fendre l'estomach, voir sa poitrine ouuerte,
M'abreuuer de son sang, me nourrir de sa chair,
Et de son cœur indigne Angelique arracher,
Rendant par quelque faict euident tesmoignage,
Combien la Ialousie en soy porte de rage?
Mais las! que dy-ie? Où suis-ie? Ay-ie donc arresté
De vouloir offenser la diuine beauté,
Qui me retient encore en son obeïssance?
O Dieux pardonnez-moy s'il vous plaist ceste offense!
Car elle est innocente, & suis tout asseuré
Qu'elle a de mes malheurs mille fois soupiré,
Et qu'elle a de mes maux regret de son amour faulsee.
Mais quoy? le Ciel cruel contre moy l'a forcee,
Et luy a faict choisir ce nouuel amoureux.
Hé que ne peut le Ciel malin & rigoureux!
Vy donc en doux repos, ô ma belle Deesse,
Que iamais ton Medor pour autre ne te laisse:
Ayez touſiours vn cœur, vn vouloir, vne foy,
Et tout vostre malheur puisse tomber sur moy.

Il se faisoit ia tard, & l'œil qui nous esclaire
Auoit presque mis fin à son cours ordinaire,
Toutesfois sa lumiere encor apparoissoit,
Mais en se retirant peu à peu s'abaissoit:
L'amant de plus en plus ses sanglots renouuelle,
Il fait sortir du chef vne source eternelle,
Et pourroit-on iuger, voyant couler ses pleurs,
Qu'il pretend de noyer sa vie & ses malheurs.
Il tient les bras croisez & tout transi regarde
Phebus qui de pitié sa carriere retarde,
Et les yeux vers le Ciel incessamment fichez
Sort ces derniers regrets de sanglots empeschez.
Oyseaux qui voletez par ces lieux solitaires,
Eaux, chesnes, & buissons, mes loyaux secretaires,
Oyez à ceste fois ce qui doit m'aduenir,
Puis de mes actions perdez le souuenir.
Vents cessez vn petit, que ma voix espandue
Ne soit point autre part qu'en ce bois entendue:
Et toy luisant Soleil arreste vn peu ton cours,
Et assiste à la fin de mes malheureux iours,
Ce sera bien tost faict: car ie veux en peu d'heure
Voir la fin de ma vie & du mal que i'endure.
Et toy Ciel inhumain qui tousiours m'as suiui
Comme vn fier ennemi, sois aumoins assouui
De ma mort auancee, & du sang que ie tire
Par ce fer de mon corps, pour appaiser ton ire.
Ce dict, en s'esleuant de fureur transporté
Se saisit du poignard qu'il portoit au costé,
Le baise en soupirant, puis d'ardeur violante
Au creux de l'estomach iusqu'aux gardes le plante:
Le retire aussi tost rouge, escumeux & chaud,

Puis se laisse tomber les yeux leuez en hault.
Le sang va contremont d'vne force soudaine,
Comme on voit quelquefois les eaux d'vne fontaine
Reiaillir en bruyant d'vn cours haut eslancé
Par le petit pertuis d'vn grand tuyau percé.
Le messager y court qui voit comme il sanglotte,
Qu'il a les yeux mourans, & que son ame flotte
Sur vne mer de sang qui ne veut s'estancher,
Alors en haletant tasche à le dessecher.
Le Roy qui le cognoist vers luy dresse la face:
Dy comme tu m'as veu (dit-il d'vne voix basse)
Et voulant acheuer, vn sanglot il tira,
Et son esprit au ciel comme vent soupira.
Le Ciel commençoit fort d'obscurcir son visage,
La clairté peu à peu faisoit place à l'ombrage,
Et desia dans le bois rien plus ne se voyoit
Qu'vn grand voile obscurci qui les cœurs effroyoit.
Parquoy le Messager qui sent son ame atteinte
Ne voulant demeurer toute la nuict en crainte
Aupres de ce corps mort, en pleurant le laissa,
Et pour gaigner logis autre part s'adressa.
Son cœur est tout serré d'vn faict si pitoyable,
Il doute si c'est songe ou chose veritable:
Et luy tarde beaucoup qu'il ne trouue où loger,
Pour faisant ce recit son esprit alleger.
Tant que la nuict dura les Nymphes des fontaines,
Celles des clairs ruisseaux, celles qui sont aux plaines,
Et dans les bois sacrez, toutes grosses d'ennuy
Pleurerent Sacripant, & firent dueil sur luy,
Honorans à l'enui son obseque derniere.
L'vne arrosoit sa playe auec eau de riuiere,

L'autre essuyoit le sang : l'autre qui soupiroit,
La paupiere des yeux doucement luy serroit:
L'autre tenoit sa teste en son giron couchee,
L'autre amassoit des fleurs & en faisoit ionchee,
L'autre en plaignant sa mort la rigueur maudissoit,
Et quelqu'vne à l'escart l'œil au Ciel addressoit
Faisant priere ainsi. Pere de toutes choses,
Qui as faict, qui maintiens, qui conduis, qui disposes,
Qui iuges droictement, & qui plein d'equité
Regardes les ingrats d'vn œil tout despité,
Voy ce sang d'vn martyr qui te requiert vengence,
Et puni iustement d'vne ingrate l'offense:
Ingrate, outrecuidee, & qui n'estime pas
Que tu voyes du ciel les choses d'ici bas.
Fay, Pere, qu'elle porte vne peine cruelle,
Pour auoir faict mourir vn amant si fidelle:
Ou si tu ne le fais, à bon droit les humains
Diront qu'en vain tu tiens le tonnerre en tes mains,
Que tu n'as point de soing de ce mõde où nous sommes,
Et que c'est pour neant que te craignent les hommes.
Ainsi prioit la Nymphe, & le maistre des Dieux
Trois fois en se courbant tonna dedans les cieux,
Et d'vn esclair subtil fit scintiller la nuë,
Signe que la priere au ciel estoit venuë.

FIN DV PREMIER LIVRE D'ANGELIQVE.

DIVERSES AMOVRS
ET AVTRES OEVVRES MESLEES.

PAR

PHILIPPES DES PORTES.

CHANSON.

BIENHEVREVX qui peut passer sa vie,
Entre les siens franc de haine & d'enuie,
Parmi les champs, les forests & les bois,
Loin du tumulte & du bruit populaire:
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux foux desirs des Princes & des Rois!
Il n'a souci d'vne chose incertaine,
Il ne se paist d'vne esperance vaine,
Vne faueur ne le va decouant,
De cent fureurs il n'a l'ame embrasee,
Et ne maudit sa ieunesse abusee,
Quand il ne trouue à la fin que du vent.
Il ne fremit quand la mer courroussee
Enfle ses flots, contrairement poussee
Des vens esmeus soufflans horriblement:
Et quand la nuict à son aise il sommeille,
Vne trompette en sursaut ne l'esueille
Pour l'enuoyer du lict au monument.

L'ambition son courage n'attise,
D'vn fard trompeur son ame il ne deguise
Il ne se plaist à violer sa foy,
Les grands seigneurs sans cesse il n'importune:
Mais en viuant contant de sa fortune
Il est sa court, sa faueur, & son Roy.
Ie vous rens grace, ô Deitez sacrees
Des monts, des eaux, des forests & des prees,
Qui me priuez de pensers soucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,
Chassant bien loin la miserable attente,
Et les desirs des cœurs ambitieux.
Dedans mes champs ma pensee est enclose,
Si mon corps dort mon esprit se repose,
Vn soin cruel ne le va deuorant:
Au plus matin la fraischeur me soulage,
S'il fait trop chaud ie me mets à l'ombrage,
Et s'il fait froid ie m'eschauffe en courant.
Si ie ne loge en ces maisons dorees,
Si ie ne voy ces voustes peinturees
D'azur, d'esmail, & de mille couleurs,
Mon œil se paist des thresors de la plaine
Riche d'œillets, de lis, de mariolaine,
Et du beau teint des printanieres fleurs.
Dans les palais enflez de vaine pompe,
L'ambition, la faueur qui nous trompe,
Et les soucis logent communément:
Dedans nos champs se retirent les Fees
Roynes des bois à tresses decoiffees,
Les Ieux, l'Amour, & le Contentement.
Ainsi viuant rien n'est qui ne m'agree,

I'oy des oyſeaux la muſique ſacree,
Quand au matin ils beniſſent les cieux:
Et le doux ſon des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines
Pour arrouſer nos prez delicieux.
Que de plaiſir de voir deux Colombelles
Bec contre bec en tremouſſant les ailes,
Mille baiſers ſe donner tour-à-tour!
Puis tout rauy de leur grace naïue,
Dormir au frais d'vne ſource d'eau viue
Dont le doux bruit ſemble parler d'Amour!
Que de plaiſir de voir ſous la Nuict brune,
Quand le Soleil a faict place à la Lune,
Au fond des bois les Nymphes ſ'aſſembler,
Monſtrer au vent leur gorge deſcouuerte,
Danſer, ſauter, ſe donner cotte-verte,
Et ſous leurs pas tout l'herbage trembler!
Le bal fini, ie dreſſe en haut la veuë
Pour voir le teint de la Lune cornuë,
Claire, argentee, & me mets à penſer
Au ſort heureux du paſteur de Latmie:
Lors ie ſouhaite vne auſſi belle amie,
Mais ie voudrois en veillant l'embraſſer.
Ainſi la nuict ie contente mon ame,
Puis quand Phebus de ſes rais nous enflame,
I'eſſaye encor mille autres ieux nouueaux:
Diuerſement mes plaiſirs i'entrelaſſe,
Ores ie peſche, or' ie vais à la chaſſe,
Et or ie dreſſe embuſcade aux oiſeaux.
Ie fay l'amour, mais c'eſt de telle ſorte
Que ſeulement du plaiſir i'en rapporte,

N'engageant

N'engageant point ma chere liberté:
Et quelques laqs que ce Dieu puisse faire
Pour m'attraper, quand ie m'en veux distraire
I'ay le pouuoir comme la volonté.
Douces brebis, mes fidelles compagnes,
Hayes, buissons, forests, prez & montagnes
Soyez tesmoins de mon contentement:
Et vous (ô Dieux) faites, ie vous supplie,
Que ce pendant que durera ma vie,
Ie ne cognoisse vn autre changement.

I.

Recherche qui voudra les apparens honneurs,
Les pompes, les thresors, les faueurs variables,
Les lieux haut esleuez, les palais remerquables,
Retraites de pensers, d'ennuis & de douleurs:
I'aime mieux voir vn pré bien tapissé de fleurs,
Arrousé de ruisseaux au vif-argent semblables,
Et tout encourtiné de buissons delectables
Pour l'ombre et pour la soif durãt les grãs chaleurs.
Là, franc d'ambition, ie voy couler ma vie
Sans enuier aucun, sans qu'on me porte enuie,
Roy de tous mes desirs, contant de mon parti.
Ie ne m'appaste point d'vne vaine esperance,
Fortune ne peut rien contre mon asseurance,
Et mon repos d'esprit n'est iamais diuerti.

II.

D'vne fontaine.

Ceſte fontaine eſt froide, & ſon eau dous-coulante
A la couleur d'argent, ſemble parler d'amour:
Vn herbage mollet reuerdit tout autour,
Et les arbres font ombre à la chaleur bruſlante.
Le fueillage obeit à Zephyr qui l'eſuente
Soupirant amoureux en ce plaiſant ſeiour:
Le Soleil clair de flamme eſt au milieu du iour,
Et la terre ſe fend de l'ardeur violente.
Paſſant, par le trauail du long chemin laſſé,
Bruſlé de la chaleur, & de la ſoif preſſé,
Arreſte en ceſte place où ton bon-heur te meine.
L'agreable repos ton corps delaſſera,
L'ombrage & le vent frais ton ardeur chaſſera,
Et ta ſoif ſe perdra dans l'eau de la fontaine.

III.

Quel deſtin fauorable, ennuyé de mes peines,
Rompra les forts liens dont mon col eſt preſſé?
Par quel vent reuiendray-ie au port que i'ay laiſſé
Suyuant trop follement des eſperances vaines?
Verray-ie plus le temps qu'au doux bruit des fontaines
Dans vn bocage eſpais mollement tapiſſé
Nous recitions nos vers? moy d'Amour offenſé,
Toy bruyant de nos Rois les victoires hautaines?
Si i'eſchappe d'ici, DORAT, *ie te promés*
Qu'Apollon & Cypris ie ſuiuray deſormais,
Sans que l'ambition mon repos importune:
Les venteuſes faueurs ne me pourront tenter,
Et de peu ie ſçauray mes deſirs contenter,
Prenant congé de vous Eſperance & Fortune.

DISCOVRS.

QVE faites-vous Mignons, mon desiré souci,
Le souci d'Apollon & des Muses aussi?
Amis que i'aime mieux, qu'vne ieune pucelle
N'aime les belles fleurs de la saison nouuelle,
Ores que faites vous à la suitte du Roy?
Est-il possible aumoins qu'ayez souci de moy?
De moy, qui chacun iour au ciel rien ne demande,
Que l'heur de tost reuoir vne si chere bande?
Et bien qu'absent de vous, mille contentemens
Chassent de mon esprit tous fascheux penſemens,
Ie ne puis toutesfois, quelque esbat qui me tienne,
Faire tant que tousiours de vous ne me souuienne:
Ie ne pense autre chose, & l'obstiné desir
Que i'ay de vous reuoir, amoindrit le plaisir
Où i'entretien ma vie, or' que la Chienne ardente
De chaleur & de soif à l'esgal nous tourmente:
Et qu'au clair de la nuict les Satyres cornus,
Les Siluains cheure-piés, & les Faunes tout nus
Vireuoltent en rond & font mille gambades,
Pour eschauffer les cœurs des fuitiues Naiades,
Et des Nymphes des bois: & or' que sans cesser
Le Forgeron des dieux, hâtif, fait auancer
Haletant & suant, & tout couuert de poudre,
Le tonnerre grondant, les esclairs & la foudre.
Dés la pointe du iour, que l'Aube qui reluit
A faict esuanouir les frayeurs de la nuict,
Ie choisi quelque mont dont la cyme est hautaine,
Et m'y faisant chemin tout pensif ie rameine

Et tourne en mon esprit mille & mille discours
Des succés incertains de vos vaines amours.
Ie crains la cruauté de vos fieres maistresses,
I'ay part à vos soupirs, ie gouste vos tristesses,
Et tout ce qui vous vient d'amertume & de doux,
Fidelle compagnon, ie porte comme vous.
Puis ie beni le Ciel, qui content me fait viure,
Ie rens grace au Démon qui m'a gardé de suiure
Les faux pas d'vn aueugle, & qui fait reboucher
Ses traits, lors qu'il les veut contre moy decocher.
Vn autre iour plus gay ie m'en vais à la chasse,
Ie cherche vn lieure au giste, ou le suis à la trace,
Ou auecques les chiens, qui de leurs longs abois
Font esclater les monts, les rochers, & les bois:
Or' auec vn Autour ie fay tomber de crainte
L'innocente Perdrix: or' sous vne voix feinte
Ie prens la simple Caille entr'imitant son chant:
Quelquefois ie retourne auec le Chien couchant
Luy dresser autre embusche, & le soir ie deuise,
Quand elle est dans le plat, comme ie l'ay surprise.
Puis las de ce mestier i'en choisis vn nouueau,
Et auec les filés ie vay chasser sur l'eau
A la Truite & à l'Vmbre, & si bien ie m'esprouue
Qu'vn Saumon quelquefois dans mes filés se trouue:
Or' auecques la ligne, & le traistre hameçon,
Or' auecques le feu ie fay guerre au poisson:
I'en salle vne partie, & l'autre frais ie mange,
Et mille fois le iour de passetemps ie change.
Ie fay faucher le foin, dont les diuerses fleurs
Gisent egalement veufues de leurs honneurs:
Ores demi-lassé ie me couche sur l'herbe,

Et ores mesnager i'aide à serrer la gerbe,
A faire des plongeons, & les bien entasser,
De crainte que le vent les face renuerser.
Si c'est vn iour de feste, ou de quelque reinage,
Ou qu'on chomme le iour d'vn patron de village,
Ie m'en vais à la dance, où courent à monceaux
De tous les lieux prochains les ieunes pastoureaux.
Mon Dieu que de plaisir de voir nos montagneres
Blanches comme le laict, dispostement legeres,
Bondir en petits saults, reculer, auancer,
Et de mille façons leurs branles compasser!
Là le plus amoureux à qui mieux mieux s'efforce:
» *Car Amour tout par tout fait cognoistre sa force,*
» *Et trauaille aussi bien à ranger sous ses loix*
» *Les plus simples Bergers comme les plus grands Rois.*
Adon en sert de preuue, & le pasteur d'Amphryse,
Et l'ami de la Lune, & le vieillard Anchise,
Et le sac d'Ilion, pastoureaux amoureux,
Qui furent en aimant mille fois plus heureux,
Iouissans à souhait des plus grandes Deesses,
Que mille & mille Rois chargez de leurs richesses.
» *Car l'Amour au village est simple & peu rusé,*
» *Il s'est tant seulement pour la Court desguisé,*
» *Et pour les grãs Seigneurs, & pour les Damoiselles,*
» *Mais il retient aux champs ses façons naturelles.*
Il est tousiours enfant plein de simplicité,
Il va nud, pour monstrer qu'il n'est point acqueste
Par argent ny presens, & sans vser de feinte
Il guarit auss-i tost comme il donne l'atteinte,
Et non comme en ces lieux, où l'argent ha pouuoir
Par dessus la beauté, la grace & le sçauoir.

Mais moy qui n'ay senti la cuisante pointure
De l'archer Paphien, i'aime mieux la verdure,
L'ombrage & la fraischeur des forests & des bois,
Que les sauts & les ieux de tous ces villageois.
Aussi le plus souuent tout seul ie me retire
Au milieu d'vn taillis, où ie me mets à lire:
Mais ie n'ay commencé qu'vn sommeil gracieux
Me clost, sans y penser, la paupiere & les yeux.
O champs plaisans & doux, ô vie heureuse & sainte,
Où, francs de tout souci, nous n'auons point de crainte
D'estre accablez en bas, quand plus ambitieux
Et d'honneurs & de biens nous voisinons les cieux!
Où nous viuons contans, sans que la chaude rage
D'auancer en credit nous bruste le courage:
Où nous ne craignons point l'effort des mesdisans,
Où nous n'endurons point tant de propos cuisans,
Où nous n'auons souci de tant nous contrefaire
Et ployer le genoil, mesme à nostre aduersaire:
Où tant de vains pensers, d'erreurs, d'affections,
De veilles, de trauaux, d'ennuis, d'ambitions,
De gesnes, de regrets, de desirs, de miseres,
De peurs, de desespoirs, de fureurs, de coleres,
De remors inhumains & de soucis mordans,
Comme loups affamez, ne nous rongent dedans,
Nous iaunissans la face: & la despite Enuie
D'vne seule douleur ne trouble nostre vie.
O gens bien fortunez qui les champs habitez,
Sans enuier l'orgueil des pompeuses Citez!
Que ie plains Nicolas, Bonnet, & la Fallaise,
Qui contens comme moy ne iouissent de l'aise
Que ie reçois ici deliuré de l'amour

Et du soing importun qui les suit à la Cour.
Voyla Mignõs des Dieux, les plaisirs qui me suiuẽt,
Compagnon des Siluains qui par les forests viuent:
Voyla ce que ie fais or' que l'Esté bruslant
Tousiours en s'auançant se fait plus violant,
Et que Phebus laissant le Lion effroyable
Visitera bien tost la Vierge pitoyable.
Mais tant d'heureux plaisirs qu'ici ie puis auoir,
Sans regret i'abandonne, à fin de vous reuoir:
Et la beauté des champs, & l'abri des bocages,
Et la couleur des prez, & le frais des riuages:
Car ie vous aime plus cent mille & mille fois
Que les champs, que les prez, les riues & les bois.

STANSES.

AMOVR guide ma plume, & me donne l'addresse
Pour dignement louer vne ieune deesse,
Qui prend les Deïtez aux filés de ses yeux,
Qui rend les plus hautains sous son obeïssance,
Et qui ouure ici bas par sa douce presence
Ce qui est de plus rare au cabinet des cieux.
Angelique beauté, ie sacre à la memoire
Ces vers leger-vollans, courriers de vostre gloire,
Qui n'atteindront iamais au ciel de vostre honneur:
Pour aspirer si haut ma force est trop petite,
Ie sçay mon impuissance & vostre heureux merite,
Et sçay qu'il vous faudroit vn plus diuin sonneur.
Que le luisant Soleil, quand il fait sa carriere,
S'arreste à regarder & deuant & derriere,

En la terre & au Ciel d'vn & d'autre coſté,
Il dira qu'il ne voit tant de beautez enſemble,
Que tout le plus parfait en vous ſeule s'aſſemble,
Et meſme que vos yeux font honte à ſa clairté.
Celuy qui delibere, & qui ferme, s'obſtine
De ne loger iamais l'Amour en ſa poitrine,
Qu'il s'arreſte à vous voir ſeulement vne fois,
Puis qu'il s'enfuye apres s'il en ha la puiſſance,
Faiſant comme deuant à l'Amour reſiſtance,
Et ne recognoiſſant ſon empire & ſes loix.
Vous auez pour compagne vne Grace amiable,
La Chaſteté vous ſuit doucement venerable,
Qui empeſche qu'Amour ne vous fait ſoupirer:
La Vertu, la Douceur, l'Honneur, la Courtoiſie,
Toutes ont dedans vous leur demeure choiſie,
Et vous font ici bas des humains adorer.
Qui voit vos yeux diuins heureuſement reluire,
Il peut dire qu'il voit, quand le iour ſe retire,
La Lune qui ſe monſtre en vn temps obſcurci,
Ou qu'il voit du Soleil la lumiere enflammee,
Quand il veut commencer ſa courſe accouſtumee,
Et que l'eau de la mer le rend plus eſclairci.
Le printemps gracieux, mignon de la Nature,
Ne nous eſtale point tant de riche peinture,
Tant de roſes, d'œillets, & de lis blanchiſſans,
Comme vos doux regards font naiſtre de fleurettes,
D'agreables deſirs, de douces amourettes,
Et de hautains penſers qui nous font languiſſans.
Telle qu'on voit Diane auec ſa chaſte ſuitte,
Quand aux Cerfs plus legers elle donne la fuitte,
Ayant l'arc dans le poing & la trouſſe au coſté:

Bien qu'elle ait à l'entour mille & mille pucelles,
Elle apparoist tousiours sur toutes les plus belles,
Et leurs perfections font lustre à sa beauté.
Tout ainsi lon vous voit à la Court apparoistre,
Et parmi les beautez vostre beauté s'accroistre,
Et rien qu'on puisse voir ne vous peut egaler:
Vos propos gracieux donnent le plus sauuage,
Et vostre poil doré c'est le plaisant fueillage,
Où les petits Amours apprennent à voler.
Les hauts mõts de Sauoye où vous prinstes naissance,
De vos fieres beautez donnent bien cognoissance:
Ils sont tousiours remplis de neige & de froideur,
Et vous auez vn teint qui la neige surpasse:
Mais helas! vostre cœur est tout serré de glace,
Et si de vostre froid vous causez vne ardeur.
Quand i'admire, estonné, tant de graces parfaites
Dont vous rendez si bien les personnes sugettes,
I'estime Amour heureux d'auoir les yeux bandez:
Car s'il auoit la veuë il ne se pourroit faire
Que de tant de beautez libre, il se peust distraire,
Et se prendroit luymesme aux laqs que vous tendez.
Mais ie m'abuse trop: car voulant entreprendre
De pouuoir par mes vers vos vertus faire entendre,
I'entreprens de compter les estoiles des Cieux,
Les fueilles que l'Hiuer fait tomber du bocage,
Et les flots de la mer au temps d'vn grand orage,
Quand les vens se font guerre & sont plus furieux.

PLAINTE.

MA foy mal recõneue, Amour, & la Fortune,
Fot que le ciel cruel de regrets i'importune:
Ma foy me rend trop ferme aux assauts du malheur,
Et ne me veut souffrir d'alleger ma douleur,
Encor que iustement ie le peusse bien faire,
Puis qu'à mon plus grand bien elle est toute contraire.
Amour d'autre costé sans esgard à ma foy,
Foulle aux pieds ma franchise & triomphe de moy,
Laissant viue en mon ame vne immortelle braise:
Et ma Foy toutesfois ne veut que ie l'appaise,
Ains que plustost ie meure, & qu'en ceste verdeur
Mon cœur serue d'hostie à l'amoureuse ardeur.
Et la Fortune encor, sans raison mutinee,
Rend, las! plus que ces deux ma vie infortunee:
Car c'est par sa rigueur que ie me voy priuer
Des fleurs de mon printemps par vn fascheux hiuer:
Las c'est par sa rigueur que ie languy captiue,
Et me voy ieune & belle enterrer toute viue.
O Cieux fiers & cruels, ay-ie donc merité
Durant mes plus beaux iours telle captiuité?
Que n'auez-vous plustost, si i'auoy faict offense,
Mis en poudre mon corps pour plus douce vengence?
Helas que i'eusse eu d'heur, si le cruel flambeau
Qui seruit à ma nopce eust orné mon tombeau,
Finissant tant de morts dont il faut que ie meure!
Toutesfois en souffrant ceste espoir me demeure,
Que la mort que i'attens, m'ouurira quelque iour
Les prisons de la Foy, de Fortune & d'Amour.

IIII.

Quoy que face le Ciel ie seray tousiours telle,
On perd temps d'essayer à forcer mon vouloir:
Tous les assauts des vẽs cõtre vn roc n'ont pouuoir:
Ma foy c'est vn rocher qui iamais ne chancelle.
I'ay iuré sainctement d'estre tousiours fidelle
Sous l'empire d'Amour: ie luy veux faire voir
Que ie puis pour ma foy mille morts receuoir.
Car mourir pour sa foy c'est vne chose belle.
Les faueurs, la grandeur, les biens, l'esloignement,
La rigueur des parens, leur courroux vehement
De ce ferme vouloir ne me peuuent distraire.
L'or s'affine au fourneau: ma foy fait tout ainsi,
Elle s'affine au feu d'ennuis & de souci,
Et paroist aux malheurs pl^s constãte & plus claire.

CHANSON.

Las que nous sommes miserables,
D'estre serues dessous les loix
Des hommes legers & muables
Plus que le fueillage des bois!
Les pensers des hommes ressemblent
A l'air, aux vens, & aux saisons,
Et aux girouettes qui tremblent
Au gré du vent sur les maisons.
Leur amour est ferme & constante
Comme la mer grosse de flots,
Qui bruit, qui court, qui se tourmente,
Et iamais n'arreste en repos.

Ce n'eſt que vent que de leur teſte,
De vent eſt leur entendement:
Les vens encore & la tempeſte
Ne vont point ſi legerement.
Ces ſoupirs qu'ils ſortent ſans peine
De leur eſtomach ſi ſouuent,
N'eſt-ce vne preuue aſſez certaine
Qu'au dedans ils n'ont que du vent?
Qui ſe fie en choſe ſi vaine
Il ſeme ſans eſpoir de fruict:
Il veut baſtir deſſus l'arene,
Ou ſur la glace d'vne nuict.
Ils ſont des Dieux en leur penſee,
Qui comme eux ont l'eſprit leger,
Se riant de la foy faulſee
Et de voir bien ſouuent changer.
Ceux qui peuuent mieux faire accroire
Et ſont menteurs plus aſſeurez,
Entr'eux ſont eleuez en gloire,
Et ſont comme Dieux adorez.
Car ils prennent pour grand' louange
Quand on les eſtime inconſtans:
Et diſent que le temps ſe change,
Et que le ſage ſuit le temps.
Mais las! qui ne ſeroit eſpriſe
Quand on ne ſçait leurs fictions,
Lors qu'auec ſi grande feintiſe
Ils ſoupirent leurs paſſions?
De leur cœur ſort vne fournaiſe,
Leurs yeux ſont deux ruiſſeaux coulans,
Ce n'eſt que feu, ce n'eſt que braiſe,

Meſme leurs propos ſont bruſlans.
Mais ceſt ardant feu qui les tuë,
Et rend leur eſprit conſommé,
C'eſt vn feu de paille menuë,
Auſſi toſt eſteint qu'allumé.
Et les torrens qu'on voit deſcendre
Pour noſtre douceur eſmouuoir,
Ce ſont des appas à ſurprendre
Celles qu'ils veulent deceuoir.
Ainſi l'oiſeleur au bocage
Prend les oiſeaux par ſes chanſons:
Et le peſcheur ſur le riuage
Tend ſes filés pour les poiſſons.
Sommes-nous donc pas miſerables
D'eſtre ſerues deſſous les loix
Des hommes legers & muables
Plus que le fueillage des bois?

ODE.

CE pendant que l'honneſteté
Seruoit de bride à ta beauté,
Empreinte au plus vif de mon ame:
Quand ie ſentois bruſler mon cœur,
Ie me plaiſois en ma langueur,
Et nommois heureuſe ma flame.
Les filés de tes blonds cheueux,
Primes, friſez, retors en nœus
De cent mille façons nouuelles,
Serroyent tellement mes eſprits,
Que iamais ie n'euſſe entrepris

De rompre des chaisnes si belles.
Ton œil, qui les Dieux esmouuoit,
Contraignant tout ce qui viuoit,
Sous l'amoureuse obeïssance:
Et le doux effort de ton teint
M'auoyent si viuement atteint,
Que ie tremble encor quand i'y pense.
Bref, Ingrate, i'estois tant tien,
Que ie mettois mon plus grand bien
A te peindre en ma fantaisie
Pleine de tant de raritez,
Que mesme les diuinitez
S'en esmouuoyent de ialousie.
Quantefois vne froide peur
M'a gelé le sang & le cœur?
Combien de fois mon ame atteinte
A craint que le maistre des Dieux
Encore vn coup quittast les cieux,
Touché de ton œillade saincte?
Toutesfois or' en vn moment
Ie ne sens plus tant de tourment,
Mon ame n'est plus si craintiue,
Ton poil ne me semble si beau,
Ton œil ne me sert de flambeau,
Ny ta couleur ne m'est plus viue.
Sçais-tu pourquoy? C'est pour auoir
Ainsi manqué de ton deuoir,
Engageant ta gloire estimee.
Car ton honneur qui reluisoit,
Plus que la beauté me plaisoit,
Qui n'est sans honneur que fumee.

Encor si pleine de pitié
Tu l'eusses faict par amitié,
Ie ne dirois que ce fust vice:
Mais de mespriser ses amis,
Et se vendre par auarice,
Ce mal ne peut estre remis.

VILLANELLE.

MOSTANT le fruict de ma fidelle attente,
On veut helas que ie sois vn rocher,
Que ie me taise, & que rien ie ne sente:
Mais si grand dueil que ie ne puis cacher
Fend ma poitrine, & fait que ie m'escrie,
Il est aisé de tromper qui se fie.

Ie m'asseuroy, plein d'amoureuse flamme,
Sur des sermens qui souuent m'ont deceu:
Mais quel serment peut iurer vne femme?
Helas trop tard pour mon bien ie l'ay sceu!
O que mon cœur est preßé de furie!
Il est aisé de tromper qui se fie.

Si tu te plains, ame volage & feinte,
Du chaud despit mon courage irritant,
Las contre toy i'ay bien plus iuste plainte:
Tu fais le mal & ie le vay sentant,
C'est tout le fruict de t'auoir bien seruie.
Il est aisé de tromper qui se fie.

Iamais ton nom en mes vers ne se lise,
A fin qu'au moins on ne puisse auerer
Qui fut l'esprit si rempli de feintise:
Ie t'aimoy trop pour te deshonorer.

En ma douleur il suffit que ie die,
Il est aisé de tromper qui se fie.
Rens moy mon cœur, desloyale maistresse,
Ce n'est raison que tu l'ayes à toy:
Pour sa bonté trop grande est ta finesse,
Il est fidelle & tu n'as point de foy,
Assez tu as sa franchise asseruie,
Il est aisé de tromper qui se fie.
Heureux amant, goustant la iouissance
Du fruict que i'ay tant de fois sauouré,
Sermens, soupirs, faueurs en abondance,
De son amour ne te rende asseuré,
A tels appas elle arresta ma vie:
I'en fus trompé iamais ie ne m'y fie.

CHANSON.

LE suis las de lasser les hommes & les dieux,
Ie suis las de verser tant de pleurs de mes yeux,
Non pas yeux, mais fontaines:
Ie suis las de passer tãt de fascheus détours,
Ie suis las d'appeller la Mort à mon secours,
Pour la fin de mes peines.
Ces monts, ces prez, ces eaux, ces rochers, & ces bois,
Sont lassez de respondre aux acceus de ma voix
Enrouee & cassee:
Ah cieux trop inhumains pourquoy donc seulement
La douleur, qui me suit croissant incessamment,
N'est-elle point lassee?
On voit changer les iours, les mois, & les saisons,
Le Soleil se remue en ses douze maisons,

Toute choſe ſe change,
Rien n'eſt deſſous le Ciel qui ſoit ferme & conſtant
Sinon l'aſpre regret qui me va tourmentant
D'vne fureur eſtrange.
Que maudit ſoit Amour, ſes traits & ſon carquois!
Que maudit ſoit le iour que ie ſuiui ſes loix
Pleines de tromperie!
Iamais Venus la douce aux flancs ne l'a porté,
Il eſt fils de Cerbere, & ieune il a teté
Le ſang d'vne Furie.
De libre que i'eſtois il m'a mis en priſon,
Il a chaſſé bien loin la diuine raiſon
Qui conduiſoit mon ame:
Il a rendu mes yeux ennemis de mon cœur:
I'eſtois homme de chair, & or' par ſa rigueur
Ie ſuis homme de flame.
Ah! Prez où ie prenois tant de contentement,
Ie ſens en vous voyant, dans mon entendement
Mille nouuelles breches:
Las! vous me ſouliez plaire, & vous me tourmẽtez:
Voſtre verd m'eſt obſcur, & vos douces beautez
Me ſemblent toutes ſeiches.
O vie heureuſe & libre, ô mon plaiſir paſſé,
Hé! pourquoy ſi ſoudain m'auez-vous delaiſſé
D'vne fuitte incogneuë?
Et vous chefs deſolez de ma calamité,
Dites, mes triſtes Yeux, où eſt ma liberté?
Qu'eſt-elle deuenuë?
Or' mon pauure troupeau giſt maigre & languiſſant
Sans boire & ſans manger, beellant & gemiſſant
Pour l'ennuy que ie porte:

Mon chalumeau n'eſt plus dans ces bois entendu,
Et mon triſte Rebec eſt demeuré pendu
A ceſte branche morte.
Las ! ils ne ſont pas ſeuls qui plaignent mon malheur,
Les rochers l'ont pleuré, les oiſeaux de douleur
En ont faict mille plaintes:
Pan meſme en a gemi ayant la larme à l'œil,
Et les Nymphes des bois en ont porté le dueil
De grand' pitié contraintes.
Mais qui me fait rentrer en ce dur ſouuenir,
Qui refraiſchit ma playe, & ſert d'entretenir
Mon rigoureux martyre?
Quoy ? mon Cœur, d'endurer n'es-tu donc pas laſſé?
Et toy mon triſte Eſprit, l'ennuy que i'ay paſſé
Te doit-il pas ſuffire?

COMPLAINTE.

LAS plus ie vais auant, plus ie ſuis outragé
D'vn regret inhumain, qui me tient aſſiegé
Depuis le triſte iour que i'ay laiſſé ma Dame,
Et que ie ne voy plus la clairté de ſes yeux,
Ardans flambeaux d'Amour, ſereins & gracieux,
Qui comme vn beau Soleil eſclairoyent à mon ame!
Amour qui ne veut point mes triſteſſes finir,
Trauaille mon eſprit d'vn poignant ſouuenir,
Mettant deuant mes yeux tant de faueurs laiſſees,
Tant d'heureuſes beautez, tant de contentemens,
De diſcours, de baiſers, de doux languiſſemens,
Et tant de briefues nuicts ſi doucement paſſees.

Ie cognoy maintenant qu'il me faisoit gouster
Les plaisirs amoureux, non pour me contenter,
Ny pour pitié qu'il eust de ma peine soufferte:
Mais à fin qu'en perdant ceste felicité,
Ie fusse puis apres aisément emporté
Par le dur souuenir d'vne si grande perte.
O mer que i'abandonne auec mille douleurs,
Ie fay croistre tes eaux par les eaux de mes pleurs,
Et fay par mes soupirs esleuer vn orage:
Las! ie serois heureux si la force du vent
Me noyoit à ce bord sans passer plus auant,
A fin que mon esprit errast sur ce riuage.
Celuy qui bien au vif d'Amour n'est point espris,
Abandonnant les yeux dont son cœur est surpris,
Appelle ceste absence vne aigre departie:
Mais de moy ie l'appelle vn rigoureux tourment,
Vne angoisse, vne rage, & vn gemissement,
Qui n'a point d'autre fin que la fin de la vie.
Las ie croy que le Ciel m'auoit predestiné
Pour souffrir des trauaux deuant que d'estre né,
Et pour n'auoir iamais de repos sur la terre!
I'ay couru sur la mer mille & mille dangers,
Et supporté, chetif, aux pais estrangers
Le froid, le chaud, la faim, les prisons & la guerre.
Mais pour tant de mechefs dont i'estois assailli,
Iamais ie ne me vey le cœur lasche & failli,
Tousiours d'vn ferme esprit i'y faisois resistance:
Maintenant au besoing le courage me faut,
Et voulant resister à ce dernier assaut,
Ie pers soudainement l'esprit & la puissance.
Quand celuy qui voyage est surpris de la nuit,

Et qu'il s'eſt eſgaré du chemin qu'il pourſuit,
Il ha pour ſon recours la clairté de la Lune:
Mais las! où me faut-il deſormais retirer
Suiuant l'aueugle Amour qui m'a faict eſgarer,
Puis que ie ne voy plus ma lumiere opportune?
Quand le Nautonnier ſage eſt au milieu de l'eau,
Et que les vens eſmeus combattent ſon vaiſſeau,
Vers vn Signe luiſant pour guide il ſe retire:
Mais las! que puis-ie faire en l'amoureuſe mer?
Ie voy les vens eſmeus, & les flots eſcumer,
Et ſi ie ne voy plus mon bel aſtre reluire.
Viuant, comme ie vy, dolent & ſoucieux,
I'accompare à mon ſort ces monts audacieux,
Qui ſéblent faire aux Dieux vne autre fois la guerre:
Ils ſont voiſins du Ciel, & mon hautain penſer
Iuſqu'au plus haut des cieux s'eſt bien oſé hauſſer
Pour choiſir la beauté que i'adore en la terre.
Ils ſont couuerts de neige en perdant leur ſoleil:
Dés que ie pers le mien mon ſort eſt tout pareil,
I'ay le cœur tout ſerré de glace & de froidure,
Ils ſont pleins de rochers: & mon dueil vehement
M'a priué tout d'vn coup d'ame & de ſentiment,
Et m'a changé l'eſprit en vne roche dure.
Si ie n'euſſe eu le cœur en rocher tranſmué,
L'exceſſiue douleur auſſi toſt m'euſt tué,
Par vne ſeule mort mettant fin à mes peines:
I'euſſe eſté ſous le faix mille fois abbatu,
Sans durer aux ſoucis dont ie ſuis combatu,
Et ſouffrir immortel mille morts inhumaines.
Soit de iour, ſoit de nuict, ie ne puis repoſer:
Car mon iuſte regret ne ſe veut appaiſer.

Mes penſers importuns ne me font point de treſue,
Tant plus ie vais auant plus ie ſuis tourmenté,
Ie ſouhaite le iour durant l'obſcurité,
Et ſouhaite la nuict quand le Soleil ſe leue.
I'ay pour tout reconfort vn eſpoir menſonger,
Qui veut contre mon gré mes douleurs alleger
Par le doux appareil d'vn retour deſirable:
Mais ceſt eſpoir eſt vain. Car faut-il eſperer
Qu'auec tant de tourmens ie puiſſe aſſez durer,
Pour attendre vn retour vainement fauorable?

POVR VNE MASQVARADE DE FAVNES.

ASSEMBLEZ-vous, ô Deïtez ſacrees
De ces taillis, de ces eaux, de ces prees,
Aſſemblez-vous en ce lieu gracieux
Pour receuoir trois diuines Princeſſes,
Trois belles ſœurs immortelles Deeſſes,
Qui vont ſemant mille amours de leurs yeux.
Deſſous leurs pas naiſſent les fleurs déclоſes,
Leurs doux regards font eſpanir les roſes,
Ce bois en prend vne viue couleur:
Chacun des Vents ſon haleine retire,
Fors ſeulement le gracieux Zephyre,
Qui de ſoupirs allege ſa chaleur.
Les chauds deſirs, la ieuneſſe agreable,
L'eſpoir craintif, la conſtance immuable,
L'heureux repos, les douces cruautez,
Oiſeaux legers vollent à l'entour d'elles,
Et doucement eſuentent de leurs ailes
Les feux cuiſans qu'allument leurs beautez.

Amour captif d'vne si belle bande,
De tous les lieux où vainqueur il commande
A retiré ses threſors precieux
Dedans ces trois qui ſont aux Dieux la guerre:
Auſſi durant qu'elles ſeront en terre
Le paradis ne ſera plus aux cieux.
Mon cœur ſaiſi de flammeches nouuelles,
Eſt ſi raui de tant de choſes belles,
Qu'il a plaiſir en ſon nouueau tourment:
Heureux qui ſouffre en leur obeïſſance,
Puis que le mal eſt douce recompenſe,
Et la douleur vaut tout contentement.
Tu as en vain ta clairté retiree,
Soleil ialoux, dans la mer azuree,
Où tu languis en pareſſeux ſeiour:
Car loin de toy les beaux yeux de ces Dames,
Soleils luiſans, chauds d'amoureuſes flames,
Chaſſent l'ombrage & nous donnent le iour.

POVR MONSEIGNEVR LE DVC D'ANJOV.

Ces vers furent recitez en la Comedie de I. A. de Baif.

LORS que le preux Achille eſtoit entre les Dames
D'vn habit feminin deſguiſé finement,
Sa douceur agreable en cet accouſtrement
Allumoit dans les cœurs mille amoureuſes flames.

En voyant ses attraits, sa façon naturelle,
Les beaux lis de son teint, son parler gracieux,
Les roses de sa iouë, & l'esclair de ses yeux,
On ne l'estimoit pas autre qu'vne pucelle.
Mais bien qu'il surpassast la plus parfaitte image,
Qu'il eust la grace douce & le visage beau,
Le teint frais & douillet, delicate la peau,
Il cachoit au dedans vn genereux courage:
Dont il rendit depuis mille preuues certaines,
Faisant sur les Troyens les siens victorieux,
Et s'acquist tel renom par ses faicts glorieux
Qu'il offusqua l'honneur des plus grãs Capitaines.
Ainsi ceste beauté qu'on voit en vous reluire
Vous fait comme celeste à bon droict admirer:
Amour dedans vos yeux s'est venu retirer,
Et de là coup sur coup mille fleches il tire.
Mais bien que vous ayez vne douceur naïue,
Et que rien de si beau n'apparoisse que vous,
Que vos yeux soyent rians, vostre visage doux,
Vous auez au dedans vne ame ardente & viue:
Et serez comme Achille au milieu des allarmes,
Foudroyant les plus forts, tuant & renuersant.
Et tout ainsi qu'vn Ours se fait voye en passant,
Vous passerez par tout par la force des armes.
Heureux en qui le Ciel ces deux threfors assemble,
Qu'il ait la face belle, & le cœur genereux:
Vous qui estes guerrier, aimé & amoureux,
Nous faites voir encor Mars & Venus ensemble.

STANSES.

A LA ROYNE.

Pour vn balet de xij. de ses filles.

DOVZE *Filles d'Afrique, honneur de leur contree,*
En qui du plus hault Ciel la puissance est monstree,
Dont les yeux prennent tout, & ne sont iamais pris,
Auoyent faict vn dessein de passer leur ieunesse
Toasiours en liberté, n'adorans pour maistresse
Que la Chasteté seule, empreinte en leurs esprits.
Filles, si vous voulez (leur dist la voix certaine
De l'oracle d'Ammon) vostre foy n'estre vaine,
Et qu'vn si beau desir finisse heureusement,
Il faut aller en France où le ciel vous appelle:
Là toutes les Vertus dont la gloire est si belle,
Couurent leur deïté d'vn mortel vestement.
La Royne du païs en beautez admirable,
Est la Chasteté mesme, & viue & remerquable,
Elle parle en sa bouche, elle luit en ses yeux:
Passez vostre bel âge à si digne seruice,
Et luy bruslez vos cœurs en deuôt sacrifice.
C'est estre en liberté que de seruir les dieux.
Elles s'acheminoyent au destiné voyage
Toutes pleines de flamme & d'aise en leur courage,
Le trauail leur est doux esperant si haut prix,
Lors que douze Geãs, qui n'ôt dieux q̃ leurs armes,
Marchãs pour les rauir, cõblẽt leurs yeux de larmes,
De frayeur leur poitrine, & leur bouche de cris.

Tout

Tout espoir leur defaut & toute aide celeſte,
Quand ces petits guerriers, dont la taille & le geſte
Eſt ſemblable aux Amours, courent à leur ſupport:
Et bien qu'vn tel ſecours cauſaſt peu d'eſperance,
Leur bras eut tãt d'adreſſe & leur cœur d'aſſeurãce,
Que les monſtres cruels furent tous mis à mort.
Depuis par leur conduitte & leur force incroyable
Elles ont ſurmonté maint danger effroyable,
Auant que d'aborder à ce port deſiré:
Mais tant de maux ſoufferts & de peines paſſees
Maintenant à ſouhait leur ſont recompenſees,
Voyans l'aſtre immortel en leurs veux adoré.
Royne, honneur de noſtre âge & ſa gloire premiere,
Si voſtre œil tout diuin eſt leur ſeule lumiere,
Adorans ſainctement ſon pouuoir nompareil,
Fauoriſez le zele & la foy de leurs ames,
Et pour humble preſent, vous le ſoleil des Dames,
Receuez de leurs mains l'image du Soleil.

CARTEL.

L'HOMME eſt bien malheureux, qui penſe en bien aimant
Receuoir à la fin quelque contentement,
Et ſe voir ſatisfaict au prix de ſon ſeruice.
Car ſi l'Amour eſt Dieu, c'eſt vn Dieu d'iniuſtice,
Vn enfant, vn aueugle, vn tyran inhumain,
Qui porte au lieu de ſceptre vn flambeau dãs la main,
Dont il bruſle les cœurs de flammes eternelles,
Et tourmente plus fort ceux qui ſont plus fidelles.
De ce mechant Amour iniuſte & rigoureux
Quatre amans eſtrangers, courtois & genereux

Ont faict (à leur malheur) beaucoup d'experiences,
Et tiré des rigueurs pour toutes recompenses,
Apres auoir long temps fidellement aimé,
Nourrissans dans le cœur vn brasier allumé:
Apres auoir passé les plus cruels allarmes,
Et de sang & de pleurs souuent baigné leurs armes:
Apres auoir souffert, serui, pleuré, prié,
Et n'auoir leur esprit qu'en vn lieu dedié,
Lors qu'ils pensoyẽt cueillir le dous fruit de leurs peines
Ont receu pour tout bien des esperances vaines,
Des propos incertains, des refus, des rigueurs,
Qui leur font supporter mille extremes langueurs,
Et mourir malheureux en cruelle souffrance,
Pitoyable loyer de leur obeïssance.
Or bien que ces guerriers si durement traitez
Peussent estre à bon droict contre Amour despitez,
Et blasphemer ses traits, son pouuoir & sa flame:
Chacun d'eux en mourant honore tant sa Dame,
Qu'il inuoque son nom au milieu du tourment,
Et reçoit son trespas comme vn doux payement.
Voire & sont eschauffez d'ames si genereuses,
Qu'ils veulent maintenir leurs douleurs amoureuses
Passer toutes douceurs, & qu'ils sont plus heureux
Que les plus iouissans & contans amoureux.
Or donc si quelque Amant cheri de sa Maistresse
A desir d'essayer au combat leur addresse,
Au hazard de sa vie il la peut esprouuer
S'il veut tout aussi tost en armes se trouuer:
Soit pour courre vne bague, & pour donner carriere,
Ou rompre à camp ouuert vne lance guerriere,
Donner six coups d'espee, & soudain faire voir

Au combat de la pique vn amoureux deuoir:
Car ils s'asseurent tant en leur iuſte querelle
Qu'ils eſperent l'honneur d'entrepriſes ſi belle.

CARTEL.

Sur la mort d'Amour.

CE dueil que nous portons aux habits & aux ames
N'eſt pour nos parens morts, nos amis, ou nos femmes,
Plus iuſte occaſion noirciſt nos veſtemens:
C'eſt pour la mort d'Amour iadis tant redoutable,
Que la race mortelle, ingrate & miſerable
Par force a faict mourir entre mille tourmens.
Luy qui fut vn Démon nompareil en puiſſance
Apres auoir long temps faict au mal reſiſtance
(Les Démons de tout poinct immortels ne ſont pas)
En fin a veu ſa vie eſteinte & conſumee,
Non d'vn coup de piſtole au milieu d'vne armee,
La feinte & l'inconſtance ont cauſé ſon treſpas.
Tout ainſi comme vn corps fort & ſain de nature
S'alterant à la longue en ſa temperature,
Se voit de maux diuers l'vn ſur l'autre aſſaillir:
Or' il ſe plaint d'vn bras, or' d'vne autre partie,
Tant qu'il ſente d'vn coup ſa puiſſance amortie,
Et luy faille à la fin tout entier defaillir.
Ainſi de ce Démon la deité connue,
Ayant tant de ſaiſons ſa vigueur maintenue,
Touſiours plein de ieuneſſe, entier, pur, ſaint, et beau:
A la fin peu à peu dans luy ſe ſont gliſſees

Les infidelitez, les legeres pensees,
La feinte & les mespris qui l'ont mis au tombeau.
Nous trois fusmes presens à ce piteux office,
Detestans la fureur de l'humaine malice,
Mere des changemens qui le faisoyent perir:
Nous l'eussions biẽ voulu racheter de nous mesmes,
Mais nos cris furẽt vaïs, nostre aide & nos blasphe-
Tout remede en ce tẽps ne l'eust peu secourir. (mes,
Or comme cet Amour fut mis en sepulture,
Vn volage Desir de mauuaise nature,
Double, fardé, trompeur, pariure & mensonger,
Se fist son successeur par mechantes cautelles:
Mais du defunct Amour il n'a rien que les ailes,
Pour voler en tous lieux comme oyseau passager.
C'est luy qui maintenant du nom d'Amour s'honnore,
Qui commande en sa place, & que le peuple adore:
C'est le prince & le dieu des amans de ce temps,
C'est luy qui verse aus cœurs tãt de durables flames,
Et qui rend auiourdhuy si constantes les femmes
Que les flots & les vẽts sont beaucoup plus cõstans.
L'autre estoit de deux cœurs vne vnion parfaicte,
Que l'oublieuse mort n'eust sceu rendre desfaicte,
L'Oubly sur cestuy ci d'heure en heure est vaïqueur:
L'autre à vn but sans plus addressoit son attente,
Quelle amour maintenant d'vn obiet est contente?
Selon le temps qui court c'est n'auoir point de cœur.
Aussi pour tant de biens comblans l'humaine vie,
Tant d'estroittes faueurs dont l'ame estoit rauie,
De desirs mutuels, de doux languissemens,
Ce ne sont auiourdhuy que trompeuses caresses,
Feints regars, feints soupirs, peu certaines promesses,

Penſers diſſimulez, meſpris & changemens.
Plus d'amour veritable en la terre n'habite,
Il n'y a plus d'amant qui ce beau nom merite,
Tel tiltre à l'aduenir ne doit eſtre permis:
Car puis que leur deſir à toute heure varie,
Et que leur dernier but n'eſt rien que tromperie,
Il faut au lieu d'amans les nommer ennemis.
Or c'eſt ce qui nous fait en main les armes prendre,
Pour maintenir à tous ce qu'auons faict entendre:
Qu'il n'y a plus d'amour ny de vrais amoureux,
A fin que telle erreur n'abuſe plus les dames,
Et qu'on s'aille mocquant des glaçons & des flames
De tant d'eſprits legers à credit langoureux.
Donc ſi quelqu'vn de ceux qui ſe donnent la gloire
D'aimer parfaictement, & qui le font accroire,
Demeure en ſon erreur follement endurcy,
Qu'il s'auance au cõbat plein du dieu qui le domte,
A fin qu'vn de nous trois face voir à ſa honte
Qu'Amour eſt mort du tout & les Amans auſſi.

MASCARADE.

Pour des cheualiers portans des teſtes d'Hydra.

L'HYDRE D'AMOVR.

AQVOY ſe peuuent mieux nos deſirs comparer,
Et les tourments diuers qu'on nous fait endurer
Qu'au ſerpẽt merueilleux dõt Lerne eſtoit couuerte,
Qui plus eſtoit bleſſé plus ſes forces croiſſoyent:

Car pour vn chef coupé sept autres luy naissoyent,
Trouuant vie en sa playe, & profit en sa perte.
Par sentence des cieux Amour cruel serpent
Nourri dedãs nos cueurs, s'y traine & va rempant:
Pour vn chef qu'on luy trenche on en voit sept renaistre,
Traictements rigoureux, trauail, peine & lãgueur
Au lieu de l'affoiblir maintiennent sa vigueur,
Ce qui deust le tuer le conserue en son estre.
Plus fertile qu'vn Hydre il produit des tourmens,
Des fureurs, des regrets, des soucis vehemens,
Et nõ point sept à sept, ains sans nõbre & sans cõte:
Si l'espoir fauorable en a trenché quelcun,
Mille & mille à l'instant en renaissent pour vn,
Il n'y a ny rigueur, ny douceur qui les domte.
Quel secourable Hercule à nostre aide arriuant
Pourra faire mourir vn serpent si viuant,
Et de l'Hydre d'Amour deliurera nos ames?
Las! pour nostre secours peu vauldra son effort
Puis qu'auecques du feu l'Hydre fut mis à mort,
Quãd le nostre au cõtraire est nourri dãs les flames.

Autre mascarade.

CEs deux enfans de Mars, dont la gloire indontee
Aux deserts plus cachez par le fer s'est plantee,
La terreur du Leuant, en tous lieux redoubtez,
Du butin qu'ils ont faict courants toute la terre
Viẽnent payer ces vœux, non au Dieu de la guerre,
Mais à vos yeux vainqueurs, deesses des beautez.
Ce sont six prisonniers grands d'honneurs & de race,
Qui de tout l'vniuers faisoyent trembler l'audace

Auant que la Fortune euſt ſoubmis leur valeur:
Beaux, courtois, & diſcrets, en l'Auril de leur âge,
De qui les accidents n'ont flechi le courage,
Mais ſont moins abbatus plus ils ont de malheur.
Acceptez ce preſent d'vn œil doux & propice,
Retenant les captifs pour vous faire ſeruice,
Ou pour les immoler à voſtre cruauté:
Ils ſont tous reſolus d'endurer voſtre empire,
Et, quoy qu'il en arriue, vn ſeul d'eux ne deſire
Que ſi belle priſon ſe change en liberté.
Que pour eux la rigueur loin de vous ſoit bannie:
Aux Ours & aux Lions propre eſt la felonnie,
Mais non aux Dëitez qui dominent ſur nous.
Vne beauté cruelle eſt vn monſtre en nature.
La fierté des Lions ſe lit en leur figure,
Où le viſage eſt beau le cœur doit eſtre doux.

STANSES DE LA CHASSE.

AVX DAMES.

I.

NOVS ſommes ſix Chaſſeurs de la belle Cypris,
Nourris en ſes foreſts de Paphos & d'Eryce,
Entre les ieux mignars: où nous auons appris
De Nature & d'Amour ce plaiſant exercice,
Qui par diuers ſentiers, & par lieux inconnus
En chaſſant iour & nuict, ſommes ici venus
Bien fournis de courtaux, de limiers & de toiles,
Pour chaſſer aux foreſts des ieunes Damoiſelles.

II.

On dit que leurs taillis sont assez frequentez,
Et que tout ce terroir est fort propre à la chasse,
Les piqueurs seulement ne sont pas bien montez,
Leurs courtaux & leurs chiens sont de mauuaise race:
Ils n'ont iamais appris comme lon doit chasser,
Faire enceinte és deuants, rembuscher, & lancer,
Requester, redresser, mettre bien sa brisee:
Mais souuent redresser est chose malaisee.

III.

Ce n'est pas peu de cas de chasser comme il faut,
A la perfection mainte chose est requise:
Les piqueurs bien rusez souuent sont en defaut,
Et sans plus redresser laissent leur entreprise.
Pour estre bon chasseur il faut premierement
Estre ferme & bien roide, & piquer viuement,
Garder l'ordre & le temps, & l'art, & la mesure,
Et non comme les foux courir à l'aduenture.

IIII.

Il faut vn bon limier, penible & poursuiuant,
Nerueux, le rable gros, & la narine ouuerte,
Qui roidisse la queuë & s'allonge en auant
Si tost qu'il sent la beste, ou qu'il l'a descouuerte:
Et lors c'est le plaisir quand vn Veneur parfaict
Le sçait tenir de court, ou luy lascher le traict,
L'arrester, l'eschauffer comme il ha cognoissance
Ou que la beste ruse, ou bien qu'elle s'auance.

V.

Tous endroicts pour courir ne sont pas approuuez,
Et chacune foreſt n'est duisante à la chasse:
Les champs marescageux, qui sont trop abbreuuez,

Bien ſouuent à nos chiens ont faict perdre la trace:
Les lieux d'autre coſté raboteux & pierreux
Sont faſcheux à piquer, & ſont fort dangereux.
Qui veut que ſans danger le plaiſir l'accompagne,
Il n'eſt que de chaſſer en la plaine campagne.

VI.

Ces couſtaux verdiſſans en gazons releuez,
Qui commencent encor à pouſſer vn herbage,
Des Chaſſeurs bien experts les meilleurs ſont trouuez,
Mais ils veulent des chiẽs qui ſoyent de grand courage.
Vn chien foible de reins ſe rompt ſoudainement,
On a beau forhuer & ſonner hautement,
Quand il a faict vn cours ſa force diminue,
Et ſans plus requeſter il va branlant la queuë.

VII.

Nos chiens ne ſont pas tels, mais touſiours vigoureux,
Eſchauffez du plaiſir vont ſupportant la peine:
Ils ne craignent l'Hiuer, ny l'Eſté chaloureux,
Vn cri les reſiouit, & les met en haleine,
Et ſans eſtre en defaut, legers comme le vent,
Touſiours bien ameutez le droict ils vont ſuiuant:
Et n'y a lieu ſi fort, ne ſi ſerré bocage
Qu'ils n'y mettent la teſte, & n'y treuuent paſſage.

VIII.

Quel plaiſir penſez-vous qu'vn chaſſeur doit auoir
Pourſuiuant finement vne beſte ruſée,
Qui tournoye en ſon fort penſant le deceuoir,
Ou qui donne le change & fait ſa repoſée:
Quand apres grand trauail il la voit commencer
A ſe feindre le corps & ſa teſte baiſer,
Chanceler coup ſur coup, à la fin renuerſée

Tomber à ſa merci toute molle & laſſee?

IX.

Dames, qui par vos yeux amoureuſement doux
Rendez comme il vous plaiſt vne ame aſſuiettie,
Sans perdre ainſi le temps chaſſez auecques nous,
Et la chaſſe en commun vous ſera departie:
Preſtez-nous ſeulement vos bois & vos foreſts,
Nous fournirons de chiens, de courtaux, & de rets.
Et bien que ſur nous ſeuls la peine ſoit remiſe,
Vous aurez le plaiſir, & le fruict de la priſe.

V.

Hé que n'eſt-il permis auſſi bien qu'à mes yeux,
A tous mes autres ſens d'exercer leur puiſſance?
L'accez qui m'affoiblit perdroit ſa violence,
Et ſans plus deſpiter ie beniroy les cieux.
O iour bien fortuné, iour clair & radieux,
Où de tant de beautez mon œil eut iouiſſance,
Que le ſeul ſouuenir chaſſe au loing ma ſouffrance
Et d'vn homme mortel me rend eſgal aux Dieux.
Ie vey dans vn beau ſein ſur deux fraiſes nouuelles
Amour comme vne abeille errer d'vn vol ſoudain,
Laiſſant dedans mon cœur mille pointes mortelles.
Ie le vey le mechant, le meurtrier, l'inhumain,
O ſi lon m'euſt permis d'y mettre vn peu la main,
Ie l'euſſe bien puni de mes peines cruelles.

VI.

Belle & guerriere Main apprise à la victoire,
Iamais de l'arc d'Amour vn seul trait ne perdant:
Main qui de son beau char les resnes vas guidant,
Quãd il retourne en Cypre orgueilleux de ta gloire.
Main dont le blanc esclat obscurcist tout yuoire,
Qui fais de ta froideur naistre vn desir ardant,
Qui le sceptre & l'estat des Amours vas gardant,
Qui m'escris en l'esprit la loy que ie veux croire.
Main qui sur tes beautez as fait l'œil enuieux,
Main qui sçais triompher des plus audacieux,
Et qui rens de mon cœur les tempestes sereines:
Las ne t'oppose point, ô belle & blanche Main,
Quand ie cherche, embrasé, le secours de mes peines
Qu'vne ingrate me cache en la bouche & au sein.

VII.

Pardonnez moy, ma Dame, en l'ardeur qui m'agite,
Si recherchant de vous le fruict tant souhaitté,
I'ose bien affermer que ie l'ay merité,
Et que ce mot trop libre helas ne vous irrite:
Ie ne veux esgaller ma foy ny mon merite
A vn bien qui ne peut estre assez acheté:
Mais estant mon amour iointe à l'extremité,
Faueur autre qu'extreme est pour moy trop petite.
Vous ayant faict present de tout ce que ie puis,
Tout ce que vous pouuez iustement ie poursuis,
Si l'amour par amour seulement se compense.
Or' d'vn si grand loyer me rendant guerdonné,
Vous donnez tout à vn qui tout vous a donné,
Et qui donneroit plus s'il auoit la puissance.

VIII.

Ie n'ay plus dans le cœur que la branche eſtimee,
Qu'Amour de la main droicte y a voulu planter:
Autre fleur ne ſçauroit mon deſir contenter,
Autre graine en mes vers ne peut eſtre ſemee.
I'eſpere auec le temps que ſa belle ramee
Pourra par mes eſcrits iuſqu'aux aſtres monter,
Et que les Florentins ceſſeront de vanter
La deſdaigneuſe nymphe en laurier transformee.
Ma foy viue touſiours pour racine elle aura,
L'eau ſortant de mes yeux d'humeur luy ſeruira,
Mon amour de chaleur, mon eſpoir de fueillage.
Puiſſé-ie en ſes rameaux mes bras entrelaſſer,
Et ſur l'arbre eſtendu mon trauail delaſſer,
Ou prendre vn peu de frais ſous vn ſi bel ombrage.

STANSES.

QVEL ſecours faut-il plus que i'attende à ma peine,
Si ce n'eſt par la mort, qui m'eſt toute certaine,
Puis que mes longs ſoupirs, ma foy, mon amitié,
Le braſier de mon cœur, l'effroy de mon viſage
Ne peuuent eſmouuoir voſtre obſtiné courage
A ſe laiſſer toucher d'vn ſeul trait de pitié?
Tantale aupres de moy bien-heureux ſe peut dire,
Son trauail eſt petit: tout le bien qu'il deſire
C'eſt d'auoir quelque pomme & ſa ſoif eſtancher:
Et moy ie bruſle, helas! & mourant ie pourchaſſe
Vn bien pour mon ſecours, qui tout autre ſurpaſſe,
Mais qui croiſt le deſir d'autant qu'il eſt plus cher.

O que le feu d'Amour est d'estrange nature!
Mon cœur sans defaillir luy sert de nourriture,
Ie n'ay sang ny poulmon qui n'en soit consommé:
Mais differant en tout de la commune flame,
Encor q̃ ie vous touche il n'émeut point vostre ame,
Et rien qui soit en vous n'en peut estre allumé.
Ie te despite, Amour, & maudy ton empire:
Que me sert qu'en mon cœur tous tes traits ie retire?
Que me sert que le Ciel m'ait à toy destiné?
Que me sert que iamais de moy tu ne t'enole,
Si tout remply de toy ie pers temps & parolle,
Et ne puis amollir vn courage obstiné?
Non, ie n'auray iamais en vos yeux de fiance,
Leurs regards sont trõpeurs, par leur douce influence
Et par des traits piteux ils me font esperer:
Ie vous pense vaincue, & que mõ mal vous touche,
Mais voulant l'essayer, vn mot de vostre bouche,
Ou vostre blanche main me contraint retirer.
Belle & cruelle main, que vous m'estes mauuaise!
Ie vous laue de pleurs, tout rauy ie vous baise,
Ie sacre à vostre honneur mille vers amoureux,
Du feu de mes soupirs i'eschauffe vostre glace:
Mais rebelle touſiours vous m'empeschez la place,
Dont le trop de desir me rend si langoureux.
Il faut faire autrement, puis que rien ie n'auance
Par tant de vains respects, vsons de violence,
Si la douceur ny sert, gaignons-la par assaut.
Ie le veux, mais en vain: toute lasche & pesante
Ma vigueur s'affoiblist, mon ame est languissante,
Et par trop de desir la puissance me faut.
Seul but de mes desirs, ma celeste Deesse,

Helas ! voyez-vous point la fureur qui me presse?
I'aspire à l'impossible & fuy ce que ie puis:
Vn chaos amoureux dans mon ame s'assemble,
Ioye & dueil, mal & bien, i'ose & bruslät ie trẽble,
Ie ne sçay que ie fay, ie ne sçay qui ie suis.
Fut-il iamais tyran si cruel que ma Dame?
Par mille doux baisers elle attise ma flame,
Et se plaist de me voir peu à peu dessecher:
Parmi ces priuautez ie l'esprouue inhumaine,
Car la cruelle, helas ! me laisse à la fontaine
Sans souffrir que ie boiue, & que i'ose y toucher.
Que dira-ton de moy si lon sçait ma simplesse?
DES-PORTES *tout vn tour a tenu sa Maistresse*
A part, sans compagnie, auec elle enfermé,
Baisant ses beaux cheueux, ses yeux, & son visage,
Et n'osa le couard hazarder d'auantage:
Dites qu'vn tel amant est digne d'estre aimé.

BAISER.

FAY *que ie viue, ô ma seule Deesse,*
Fay que ie viue, & change ma tristesse
En plaisir gracieux:
Change ma mort en immortelle vie,
Et fay, mon Cœur, que mon ame rauie
S'enuolle entre les Dieux.
Fay que ie viue, & fay qu'à la mesme heure
Baissant les yeux entre tes bras ie meure,
Languissant doucement:
Puis qu'aussi tost doucement ie reuiue,
Pour amortir la flamme ardente & viue

Qui me va consumant.
Fay que mon ame à la tienne s'assemble,
Range nos cœurs & nos esprits ensemble
Sous vne mesme loy:
Qu'à mon desir ton desir se rapporte:
Vy dedans moy, & en la mesme sorte
Ie viuray dedans toy.
Ne me defens ny le sein ny La bouche,
Permets, mon Cœur, qu'à mon gré ie les touche
Et baise incessamment,
Et ces beaux yeux où l'Amour se retire:
Car tu n'as rien qui tien se puisse dire,
Ny moy pareillement.
Mes yeux sont tiens, des tiens ie suis le maistre:
Mon cœur est tien, le tien à moy doit estre,
Amour l'entend ainsi.
Tu es mon feu, ie dois estre ta flame,
Et dois encor, puis que ie suis ton ame,
Estre la mienne aussi.
Embrasse moy d'vne longue embrassee,
Ma bouche soit de la tienne pressee,
Suçans egallement
De nos amours les saueurs plus mignardes,
Et qu'en ces ieux nos langues fretillardes
S'estreignent mollement.
Au paradis de tes leures decloses
Ie vay cueillant de mille & mille roses
Le miel delicieux:
Mon cœur s'y paist, sans qu'il se rassasie
De la douceur d'vne saincte ambrosie
Passant celle des cieux.

Ie n'en puis plus, mon ame à demi folle,
En te baisant, par ma bouche s'envolle
Dedans toy s'assemblant:
Mon cœur halette à petites secousses:
Bref ie me fons en ces liesses douces,
Soupirant & tremblant.
Quand ie te baise, vn gracieux Zephyre,
Vn petit vent moite & doux qui soupire,
Va mon cœur esuentant:
Mais tant s'en faut qu'il esteigne ma flame,
Que la chaleur qui deuore mon ame,
S'en augmente d'autant.
Ce ne sont point des baisers, ma Mignonne,
Ce ne sont point des baisers que tu donne:
Ce sont de doux appas
Faicts de nectar, de sucre & de canelle,
A fin de rendre vne amour mutuelle,
Viue apres le trespas.
Ce sont moissons de l'Arabie heureuse,
Ce sont parfums qui font l'ame amoureuse
S'esiouir en son feu:
C'est vn doux air embasmé de fleurettes,
Où comme oiseaux vollent les Amourettes,
Les Plaisirs & le Ieu.
Parmi les fleurs de ta bouche vermeille
Amour oiseau volle comme vne abeille,
Amour plein de rigueur,
Qui est ialoux des douceurs de ta bouche:
Car aussi tost qu'à tes leures ie touche
Il me picque le cœur.

EPIGRAMME.

IE voulu baiſer ma Rebelle,
Riant elle m'a refuſé:
Et apres ſans penſer à elle,
Toute en pleurs elle m'a baiſé.
De ſon dueil vint ma iouïſſance,
Son ris me rendit malheureux.
Voyla que c'eſt, vn amoureux
A du bien quand moins il y penſe.

AVTRE EPIG.

SI deſſus vos leures de roſes
Ie voy mes lieſſes déclоſes,
Mon eſprit, ma vie, & mon bien,
Vous ne pouuez me les defendre:
Par tout le mien ie puis reprendre,
Il faut que chacun ait le ſien.

Contre vne Nuict trop claire.

O Nuict, ialouſe Nuict, contre moy coniuree,
Qui renflammes le ciel de nouuelle clairté,
T'ay-ie donc auiourdhuy tãt de fois deſiree
Pour eſtre ſi contraire à ma felicité?
Pauure moy ie penſoy qu'à ta brune rencontre
Les cieux d'vn noir bandeau deuſſent eſtre voilez:
Mais comme vn iour d'Eſté claire tu fais ta monſtre,
Semant parmi le ciel mille feux eſtoilez.
Et toy ſœur d'Apollon, vagabonde courriere,
Qui pour me découurir flambes ſi clairement,

Allumes-tu la nuict d'auſsi grande lumiere,
Quand ſans bruit tu deſcens pour baiſer ton amant?
Helas! ſ'il t'en ſouuient, amoureuſe Deeſſe,
Et ſi quelque douceur ſe cueille en le baiſant,
Maintenant que ie ſors pour baiſer ma Maiſtreſſe,
Que l'argent de ton front ne ſoit pas ſi luiſant.
Ah! la fable a menty, les amoureuſes flammes
N'eſchauffferent iamais ta froide humidité:
Mais Pan qui te cogneut du naturel des femmes,
T'offrant vne toiſon vainquit ta chaſteté.
Si tu auois aimé, comme on nous fait entendre,
Les beaux yeux d'vn berger de long ſommeil toucher,
Durant tes chauds deſirs tu aurois peu apprendre
Que les larcins d'Amour veulent eſtre cachez.
Mais flamboye à ton gré, que ta corne argentee
Face de plus en plus ſes rais eſtinceler:
Tu as beau decouurir, ta lumiere empruntee
Mes amoureux ſecrets ne pourra deceler.
Que de faſcheuſes gens! mon Dieu quelle couſtume
De demeurer ſi tard en la rue à cauſer!
Oſtez-vous du ſerein, craignez-vous point le rheume?
La nuict ſ'en va paſſee allez vous repoſer.
Ie vay, ie vien, ie fuy, i'eſcoute & me promeine,
Tournant touſiours mes yeux vers le lieu deſiré:
Mais ie n'auance rien, toute la rue eſt pleine
De ialoux importuns dont ie ſuis eſclairé.
Ie voudrois eſtre Roy pour faire vne ordonnance
Que chacun deuſt la nuict au logis ſe tenir:
Sans plus les Amoureux auroyent toute licence,
Si quelque autre y failloit ie le feroy punir.
O Somme, ô doux repos des trauaux ordinaire,

Charmant par ta douceur les penſers ennemis,
Charme ces yeux d'Argus, qui me ſont ſi contraires,
Et retardent mon bien, faute d'eſtre endormis.
Mais ie pers (malheureux!) le temps & la parolle,
Le Somme eſt aſſommé d'vn dormir ocieux:
Puis durant mes regrets la nuict prompte ſ'enuolle,
Et l'Aurore deſia veut defermer les cieux.
Ie m'en vay pour entrer, que rien ne me retarde,
Ie veux de mon manteau mon viſage bouſcher:
Mais las! ie m'apperçoy que chacun me regarde,
Sans eſtre découuert ie ne puis m'approcher.
Ie ne crains pas pour moy, i'ouurirois vne armee
Pour entrer au ſeiour qui recelle mon bien:
Mais ie crains que ma Dame en peuſt eſtre blaſmee,
Son repos mille fois m'eſt plus cher que le mien.
Quoy? m'en iray-ie donc? mais que voudroy-ie faire?
Auſſi bien peu à peu le iour ſe va leuant.
» *O trompeuſe eſperance! Heureux cil qui n'eſpere*
» *Autre loyer d'Amour que mal en bien ſeruant.*

ODE.

QVand tu ne ſentirois aucun feu d'amitié,
Quand tu n'aurois cognu que c'eſt que de pitié,
Quād tu aurois le cœur d'vne beſte felonne,
Quand tu aurois ſuçé le ſang d'vne Lyonne,
Si te ſeroit-ce ennuy de me voir en ce poinct
Tranſir de grand' froidure.
Car l'ayant veu venir ie n'ay pris qu'vn pourpoint
Pour toute couuerture.

N'ois-tu les Aquilons soufflans horriblement
Qui font par leur effort mouuoir ce tremblement?
N'entens-tu point Caurus qui donne à la trauerse,
Et sans dessus dessous toute chose renuerse?
Les forests en font bruit, où superbe il combat
Contre les souches fortes.
N'ois-tu pas bien aussi le terrible debat
Des fenestres & portes?
La neige couure tout, tout est paué de blanc,
L'excessiue froideur m'a tout gelé le sang,
Ie ne puis plus parler tant la glace me serre:
Mes nerfs sõt tous retraits, mes dẽs se font la guerre
D'vn choc continuel: & toute ma chaleur
Au cœur est deualee,
Et commence desia comme aussi fait mon cœur,
A se faire gelee.
Helas! aueugle Amour, où est ton grand pouuoir?
Où est ce feu diuin qui peut tout esmouuoir,
Qui des plus puissans Dieux embrase la poitrine,
Qui bruste les Enfers, la terre & la marine?
I'estimois que ton feu feroit à ma froideur
Abandonner la place:
Mais ce froid au contraire a changé ton ardeur
Et tous tes traits en glace.

IX.

Non non n'estimez point pour m'estre ainsi rebelle,
Et pour fauoriser vn autre plus que moy,
D'esbranler par ces flots le rocher de ma foy:
Car ie demeureray touſiours ferme & fidelle.
Ie confeſſeray bien que l'angoiſſe cruelle
Quelquefois me trãſporte & me rend hors de moy:
Mais ie reprens courage alors que ie vous voy,
Et me plais d'endurer pour Maiſtreſſe ſi belle.
Payez ma fermeté d'autant de cruautez,
Que i'adore en vos yeux d'admirables beautez,
Ie ne plaindray ma vie en ſi triſte auanture.
Seulement ie me plains & ſuis tout embraſé,
Quand ie cognois qu'vn autre eſt plus fauoriſé,
Et que la parenté vous ſert de couuerture.

X.

Friſez vos blonds cheueux, adouciſſez vos yeux,
De propos enchanteurs voſtre bouche ſoit pleine,
Lâchez des ſoupirs feints, dreſſez la veuë aus cieux,
Pleurez, cõtraignez-vous, voſtre eſperãce eſt vaine:
Ie n'y retourne plus. Tant de cris furieux,
Tant de iours conſommez en angoiſſeuſe peine,
Pour le poignant regret de vous voir ſi ſoudaine,
Feront qu'à l'aduenir ie me garderay mieux.
L'experience apprend, mon mal m'a rendu ſage.
O malheureux qui aime vne Dame volage,
Et de ſes feints propos ſe laiſſe deceuoir!
Non non ſi iamais plus voſtre douceur m'abuſe,
Ie ne veux ny pitié ny pardon receuoir:
Car la ſeconde erreur n'eſt pas digne d'excuſe.

XI.

Ie ne veux plus aimer vn cerueau si volage
Fantastique, incertain, qui n'ha rien d'arresté:
I'ay trop souffert d'ennuis par sa legereté,
I'ay trop fermé les yeux, à mon propre dommage.
Et si pour l'aduenir il faut que ie m'engage
Aux attraits enchanteurs de quelque autre beauté,
Deuant que mon esprit rentre en captiuité,
Ie voudray voir le cœur plustost que le visage.
I'ay bien serui quatre ans, & n'ay rien aduancé,
Maintenant que l'Espoir m'a du tout delaissé,
Au plus fort de mon mal ma guarison i'espreuue.
De ce prompt changement ie sçay que vous rirez,
Mais pourtant quelquefois vous me confesserez,
Qu'vn tel amãt que moy tous les iours ne se treuue.

XII.

Comme vn chien que son maistre a long temps caressé,
S'il aduient qu'à la longue il change de nature,
S'enfuit, puis s'en reuient, esperant qu'il ne dure,
Et pour six coups de fouet ne peut estre chassé.
En fin d'ardante soif & de faim trop pressé,
Comme il se voit faillir faute de nourriture,
Est contraint autre part chercher son aduenture,
Changeant pour vn nouueau celuy qui l'a laissé.
I'en ay faict tout ainsi, dedaigné de ma Dame,
I'ay couru, i'ay tourné pensant flechir son ame,
I'ay demandé pardon triste & desconforté:
Mais puis qu'en ses courroux si ferme elle demeure
Ie me pourchasse ailleurs de peur que ie ne meure,
Non par mon inconstance, ains par necessité.

XIII.

Non non ie veux mourir pluſtoſt que d'endurer
Qu'vn autre aille cueillant la moiſſon de ma peine,
Si parfaitte beauté n'eſt pas vne fontaine
Où chacun puiſſe aller pour ſe deſalterer.
Si le plus grand des Dieux vouloit vous adorer,
Contre luy de fureur mon ame ſeroit pleine:
Cõment donc ſouffrirois-ie vne perſonne humaine?
Les Rois & les Amans veulent ſeuls demeurer.
Decouurez à nos yeux quel eſt voſtre courage,
Gardãt celuy des deux qui vous plaiſt d'auantage,
Sans ainſi feintement l'vn & l'autre abuſer.
I'aime mieux n'auoir rien, que ſi i'eſtois le maiſtre
De la moitié d'vn bien qui tout à moy doit eſtre.
Vne ſi belle fleur ne ſe peut diuiſer.

XIIII.

Il faudra bien qu'vne femme ſoit belle,
D'œil & de port chaſtement compoſé,
Et que l'eſprit n'en ſoit trop aduiſé,
Pour m'abuſer & me fier en elle.
Il n'y a rien qui ſoit plus infidelle,
Ny cœur ſi feint, ſi traiſtre & ſi ruſé
Que d'vne Femme: animal deguiſé,
Qui iour & nuict ne diſcourt que cautelle.
A faire mal giſt ſon entendement,
Peu de ceruelle & moins de iugement,
La ſont ſuperbe, erratique, inconſtante.
A quel malheur nous ont ſoumis les Cieux!
La plus fidelle aimeroit beaucoup mieux
N'auoir qu'vn œil que d'vn eſtre contente.

XV.

Ie l'aime bien pour la douce puiſſance
De ſes beaux yeux ſi prompts à decocher,
Pour tant d'attraits dont ie n'oſe approcher,
Pour ſes propos tant vrais en apparance:
Mais ie la hay pour ſa grande inconſtance,
Pour tant d'amours qu'elle ne peut cacher,
Pour ſe laiſſer de chacun rechercher,
Et des Amans ne faire difference.
On ne voit point au ciel tant de clairtez,
Ny tant de fleurs en Auril par les plaines,
Que ſon viſage eſt orné de beautez.
Il n'y a point aux Enfers tant de peines
Ny ſur la mer tant de flots deſpitez,
Qu'elle refait & fait d'amours ſoudaines.

XVI.

I'ay tant ſouffert d'ennuis, de honte & de miſere,
Depuis qu'à vos beaux yeux mon eſprit ſ'eſt rendu,
Mon âge & mon labeur i'ay ſi mal deſpendu,
Que i'en ſers de riſee & de fable au vulgaire.
Ie veux rompre mes fers plein de iuſte cholere,
Et perdre heureuſement l'amour qui m'a perdu,
L'euſſé-ie faict pluſtoſt? i'ay bien tard attendu,
Mais ſi n'eſt-ce pas peu de m'en pouuoir deſfaire.
Loing loing bien loing de moy, Penſers fallacieux,
Eſpoirs faux & trompeurs, deſirs ambicieux,
Et des trauaux paſſez ſouuenir trop durable.
I'appens à Nemeſis, pour acquiter mes vœux,
Ces traits qu'elle a rõpus, ces flãbeaux & ces nœus
Eſteints & déliez par ſa main ſecourable.

Liberté

XVII.

Liberté precieuse en mes vœux adoree,
Qui depuis si long temps m'auois voulu laisser,
Te puis-ie donc encore, ô Deesse, embrasser,
Affranchi des liens qui mon ame ont serree?
T'ayant trop follement en la France esgaree
Depuis tant de saisons, euſſé-ie peu penser
Que ſi loin en Pologne il falluſt m'adresser
Pour voir sous ta faueur ma franchiſe asſeuree?
I'eſtois serf doublement: mon Roy me retenoit,
Et l'œil d'vne beauté mille loix me donnoit:
I'ay congé de mon Prince, & ma Dame me laisse:
Car depuis mon départ ſon cœur elle a changé.
O moy trois fois heureux qui me voy deſchargé
D'vn coup, à mon honneur, de Maiſtre & de Maiſtreſſe.

XVIII.

Ce mignon ſi fraizé qui ſert d'homme & de femme,
A voſtre eſprit leger nouuellement ſurpris:
Il eſt voſtre Adonis, vous eſtes ſa Cypris,
Il vous nõme ſon cœur, vous l'appellez voſtre ame.
Souuent entre vos bras il modere ſa flame,
Et ſe mire en vos yeux qui ſerf le tiennent pris:
Pour luy ceux du paſſé vous ſont tous à meſpris,
Bref il n'eſt point d'amãt mieux traité de ſa dame.
O trop credule Enfant, auant qu'il ſoit long temps,
Voyant de ceſte mer les reflus inconſtans,
Tu maudiras les Dieux, ta vie, & ta fortune.
Expert i'en puis parler, qui lâche & tout trempé
Du peril fraiſchement par miracle eſchapé,
Paye au port tout ioyeux mon offrande à Neptune.

XIX.

Quand ie portois le ioug de voſtre tyrannie,
Priué comme de cœur, d'yeux & de iugement,
Ie vous craignois ſi fort que l'ombre ſeulement
D'vn ſeul de vos dédains m'eſtoit peine infinie.
Mais or' qu'auecque moy la raiſon s'eſt vnie
I'ay perdu ceſte crainte, & cognois clairement
Que i'eſtois bien troublé d'aimer fidellement
Celle de qui la foy pour iamais s'eſt bannie.
Foudroyez maintenant, pleuuez flammes & dards,
D'audace & de courroux aigriſſez vos regards,
Changez à tous obiets voſtre cœur infidelle,
Et par deſpit de moy les autres careſſez,
Iamais vous ne tiendrez mes eſprits enlacez,
Soyez ferme ou legere, ou piteuſe ou cruelle.

XX.

Ces diſcours enchanteurs par mes vers tant priſez,
Ne ſont que bas propos d'vne ſotte ieuneſſe:
Ces yeux promts en regards, trompeurs & déguiſez,
N'ont pas tant de clarté, d'attraits ny de rudeſſe.
Ceſte viue couleur qui rauit & qui bleſſe,
Les eſprits des Amants de la feinte abuſez,
Ce n'eſt que blanc d'Eſpagne: & ſes cheueux friſez,
Ne ſont pas ſes cheueux, c'eſt vne faulſe treſſe.
Trompeur aueugle-né tu m'as long temps deceu,
Mais en fin le Dedain pour conſeil i'ay receu:
Tu m'aueuglois les yeux, & il m'ouure la veuë.
Adieu volage enfant, adieu vaine beauté,
Voſtre legere foy, que trop tard i'ay congneuë,
Me fait rompre mes fers pour viure en liberté.

XXI.

Ie connoy par essay que nostre esprit s'irrite
Et s'aigrit de fureur quand il est empeschè,
Ainsi qu'vn grãd torrent dont le cours est bouschè,
Contre l'empeschement s'obstine & se despite.
Vne Alcine impudique en tous charmes instruite
Par vengence du Ciel & pour quelque peché
En ses foibles liens me tenoit attaché,
Bien qu'elle n'eust discours, ny beauté, ny merite.
Par pitié seulement ie l'aimoy quelque peu,
En fin sans y penser mon cœur deuint en feu
La voyãt toute en proye à mainte amour nouuelle.
Ce despit furieux m'a trauaillé quatre ans
Essayant d'arrester ses pensers inconstans,
Et n'en eusse fait cas s'elle eust esté fidelle.

XXII.

Fort Sommeil de quatre ans qui m'as sillé la vene,
M'assoupissant du tout en la nuit des amours,
Où est ce rare esprit ? où sont ces hauts discours?
Et ceste grand beauté qu'est-elle deuenue?
Or' que la cognoissance vn peu m'est reuenue,
Ie voy que le suget de mes douloureux iours,
N'estoit rien que feintise & qu'impudiques tours
D'vne que pour mon bien trop tard i'ay reconnue.
Ie rougis de ma honte & voy trop clairement (ment,
Qu'Amour n'est point aueugle, ains les siens seule-
Puis qu'il leur vet du fard pour des beautés diuines.
Ie t'embrasse ô Dedain, fin de tous mes malheurs,
Par toy ie recognois qu'au lieu de belles fleurs,
Ie cueillois des chardons & de seiches espines.

XXIII.

Puis donc qu'elle a changé de flamme & de courage,
Et que son cœur tout mien s'est ailleurs diuerti,
C'est à moy maintenant à prendre autre parti,
Et si ie l'aimois bien l'abhorrer dauantage.
O Dieu que i'auray faict vn desiré naufrage,
Et que de ce malheur grand heur sera sorti,
Si mon feu de tout poinct se peut rendre amorti
Et que des eaux d'Oubly ie face mon breuuage!
Helas depuis deux mois que i'y suis resolu,
La voyant, ie voudrois ne l'auoir point voulu,
Et faut que ma raison loin de moy se desparte,
Ie rehume à longs traits l'amoureuse poison.
Hé que feray-ie donc pour auoir guarison?
Il faut vaincre en fuyant ainsi que fait le Parthe.

XXIIII.

I'auoy fait mille efforts pour rompre vne prison
Où la seule fureur rangeoit ma fantaisie,
Sans que le cours des ans, la peur, la ialousie
Eussent peu dedans moy reloger la raison.
Sentant au creux des os la brulante poison,
Dont mon ame insensee estoit toute saisie,
Forcé ie m'abandonne à ceste frenaisie
N'esperant iamais plus y trouuer guarison.
Mais en fin de bon-heur i'ay sceu que ma maistresse
Fauorisoit vn sot sans grace & sans addresse,
Durant qu'elle s'en moque & s'en rit auec moy:
Lors vn noble dedain vient gaigner mon courage,
Qui m'affranchit du tout de l'amoureuse loy.
Doy-ie pas bien aimer le sot qui m'a fait sage?

CHANSON.

TROMPÉ d'attraits subtils & déguisez,
Long temps mon ame en vous fit sa demeure,
Et ne pensois voir onq arriuer l'heure
Que nos esprits fussent moins embrasez.
Puis il vous pleut de changer sans raison
A tous les vens tournant vostre courage,
Dont ie senti tant d'aigreurs & de rage
Que i'en rompi mes fers & ma prison.
Il est bien vray que souuent du depuis
Auec regret i'en ay eu souuenance,
Et blasphemant vostre aueugle inconstance
Sans reposer i'ay passé maintes nuicts.
Mais ceſt ennuy peu à peu m'a laissé,
Rien plus de vous en l'esprit ne me passe:
Et maintenant ie vous rends plus de grace
Du changement que du plaisir passé.
Car vos douceurs fort long temps m'ont deceu,
Dans leurs filets ma liberté fut prise:
Et le dedain m'a remis en franchise
En m'apprenant ce qu'onc ie n'auois sceu.
Franc maintenant ie chante & vay disant
Que le dedain est vn ius salutaire,
Propre à la veuë & qui la rend plus claire,
Purgeant d'Amour le venin plus nuisant.

CHANSON.

QVAND vous aurez vn cœur plein d'amour & de foy,
Pur, entier & constant, pour m'offrir en eschange
De celuy si loyal que vous auez de moy,
Ne vous defiez point qu'autre part ie me range.
Mais tandis qu'en m'aimant ou feignant de m'aimer,
Ie vous verray voller pour tant d'amours nouuelles,
N'esperez s'il vous plaist de pouuoir m'enfermer:
Car comme vostre esprit le mien aura des ailes.
Ie ne suis point de ceux qu'en doute il faut tenir,
A fin que leur ardeur dure en sa violence:
La seule affection peut mon feu maintenir,
Qui s'esteint aussi tost que i'entre en mesfiance.
I'aime mieux peu de bien l'ayant en seureté,
Qu'vn plus riche thresor, prest à faire naufrage:
I'aime mieux m'asseurer d'vne moindre beauté
Que d'vne autre iouïr plus belle & plus volage.
Vostre bouche & vos yeux riches de mille appas,
Meritent bien qu'on meure en leur obeïssance,
Mais vostre esprit leger ne le merite pas:
A ce que l'vn contraint, l'autre nous en dispense.
Amour est vn desir de iouir & d'auoir
Pour soy tãt seulemẽt l'obiet qui beau nous semble:
Iamais de compagnon il ne veut receuoir,
Cupidon ne sçauroit lier trois cœurs ensemble.
Ne vous estonnez donc que si soudainement
Cognoissant vostre humeur autre part ie me iette,
C'est que ie veux bastir sur meilleur fondement,
A fin que mon amour au vent ne soit suiette.

ELEGIE.

LE ne refuse point qu'en si belle ieunesse
De mille & mille amans vous soyez la maistresse,
Que vous n'aimiez par tout, & que sans perdre temps
Des plus douces faueurs ne les rendiez contans:
La beauté florissante est trop soudain seichee
Pour s'en oster l'vsage, & la tenir cachee.
Mais ie creue de rage, & supporte au dedans
Des glaçons trop serrez & des feux trop ardans,
Quand en despit de moy vous faites que ie sçache
Le mal qui n'est point mal lors que bien on le cache.
M'est-ce pas grand regret quand sans le rechercher,
Fuyant pour n'en rien voir, on me le fait toucher?
On me le dit par force, & ce qui plus me tue
On le crie à la Court, au Palais, en la rue:
I'en entens le succés dés qu'il est aduenu.
Si vous faites vn pas vostre coche est cogneu,
Vos pages, vos laquais, & ces lieux ordinaires
Qui vous seruent de temple aux amoureux mysteres.
Pour n'en cognoistre rien fussé-ie aueugle & sourd!
Ou bien, las! que plustost le commun bruit qui court
Ne vient-il à moy seul, sans que la renommee
L'euentant çà & là vous rende diffamee?
Si seul ie le sçauois que ie serois contant!
Le mal qu'on dit de vous ne m'iroit despitant,
Et lisant de mes yeux vostre faute notoire
Pour me reconforter ie n'en voudrois rien croire.
Ie dirois que les sens se peuuent abuser

Et sentirois mon cœur d'heure en heure embraser
Voyant vostre beauté de chacun poursuiuie.
Car i'aime fort vn bien dont plusieurs ont enuie.
Mais le bruit que de vous le commun va semant,
Fait qu'vn homme de cœur se hait en vous aimant,
Et dresse à meilleur but le trait de son attente.
» *Car nostre opinion seule ne nous contente.*
» *Et ce qui rend plus fort vn esprit embrasé,*
» *C'est de voir que son choix de chacun est prisé.*
Pour dieu prenez y garde, & deuenez discrete,
Ne soyez pas plus chaste, ains soyez plus secrete,
Faites les mesmes tours, & plus si vous pouuez,
Ioignez d'autres amans à ceux que vous auez,
Et donnez, non ingrate, à tous la recompense,
Mais qu'est-il de besoing qu'on en ait cognoissance?
Prenez-en le plaisir, fuyez-en le renom.
» *Celle ne peche point qui peut dire que non.*

EPIGRAMME.

I'Aimois vn peu Phyllis, mais lors qu'elle m'aima
Dans mon sang eschaufé du soulphre elle sema:
Mes yeux auparauant la iugeoyent assez belle,
Et depuis ie la trouue vne Venus nouuelle.
Phyllis continuez, aimez touſiours ainſi,
Mes feux & vos beautez continueront auſsi:
Mais en ne poursuiuant les amours commencees
Vous rendez vos beautez & mes flammes passees.

AVTRE.

BLanche aux yeux verds femme du vieux Tityre,
Autant de fois que sa vache elle tire
Dit bassement d'vn courage marri:

Ie ne voy point que ma tâche finisse,
Car toute nuict ie fay mesme exercice
Tirant le bout qui pend à mon mari.

AVTRE.

IE t'apporte, ô Sommeil, du vin de quatre annees,
Du laict, des pauots noirs aux testes couronnees,
Vueilles tes ailerons en ce lieu desployer,
Tant qu'Alizon la vieille accroupie au foyer
(Qui d'vn poulce retors, & d'vne dent mouillee
Sa quenouille chargee a quasi despouillee)
Laisse cheoir le fuzeau, cesse de babiller,
Et de toute la nuict ne se puisse esueiller:
A fin qu'à mon plaisir i'embrasse ma rebelle
L'amoureuse Ysabeau, qui soupire aupres d'elle.

STANSES.

IVPITER, s'il est vray que tu fusse amoureux,
Quand ton poil de toreau deceut vne pucelle,
Que tu pouuois te dire à bon droit bien heureux
Portant dessur le dos vne charge si belle!
Dans l'eau que tu fendois d'vn pied souple & leger
L'heur si prest d'arriuer t'enflammoit la pensee:
Et l'Amour te faisoit oublier de nager,
Pour voir ce que monstroit sa cotte retroussee.
Mais quel heur de ce Dieu me pourroit esgaler,
Si las! en quelque forme ou vraye ou contrefaite,
Par la faueur d'Amour ie vous pouuoy voler,
Vous qui trop plꝰ qu'Europe estes belle & parfaite.
Ah! non ie ne voudroy vers vous me desguiser
Et rendre en vous tropant ma grãd' flãme amortie.

Or ne vous faschez donc si i'ose vous baiser,
Et si troublé d'Amour ie perds la modestie.

XXV.

Lycaste & Philemon qu'vn seul trait a blessez,
Et qui n'ont leurs pareils en amour pure & saincte,
O celeste Venus, te consacrent en crainte
Auec des myrtes verds ces lis entrelacez.
Fauorise leurs vœux à toy seule adressez,
Fay que leur claire ardeur iamais ne soit esteinte,
Et que leur pure foy chasse au loing toute feinte,
Rendant par sa blancheur les beaux lis effacez.
Ainsi qu'vn seul filet ces fleurettes assemble, (semble,
Qu'vn seul nœu pour tousiours lace leurs cœurs en-
Et qu'aucun accident ne le puisse trencher.
Fay qu'vn mesme vouloir regne en leur fantaisie,
Qu'ils n'espreuuent iamais que c'est que ialousie,
Et l'enuieuse dent ne les puisse toucher.

CHANSON.

VE vous m'allez tourmentant
De m'estimer infidelle!
Non vous n'estes point plus belle,
Que ie suis ferme & constant.
Pour bien voir quelle est ma foy,
Regardez moy dans vostre ame,
C'est comme i'en fay, Madame,
Dans la mienne ie vous voy.
Si vous pensez me changer
Ce miroir me le rapporte,
Voyez donc de mesme sorte

En vous, si ie suis leger.
Pour vous sans plus ie fu né,
Mon cueur n'en peut aimer d'autre:
Las! si ie ne suis plus vostre,
A qui m'auez vous donné?

DIALOGVE.

BERGER, quelle aduenture estrange,
D'ennuis fraischement t'a priué?
Amour est cause en moy d'vn change,
Dont tant de bien m'est arriué.
Quel succez assez fauorable
Pouuoit t'exenter de souci?
Aimer d'amour ferme & durable
En lieu qu'on m'aimast tout ainsi.
La gloire où ton esprit se fonde
Est-elle pour long temps durer?
Si rien de ferme est en ce monde,
Ie m'en dois tousiours asseurer.
Si ta Maistresse estoit volage,
Ton mal seroit-il vehement?
Las! changez ce triste langage,
Ie meurs en l'oyant seulement.
Qui sçait si quelque autre plus belle
Pourroit ton cœur faire changer?
Ie n'ay point de cœur que pour elle,
Et d'autre ie ne puis iuger.
Feins vn peu que dedans ton ame
Se loge vne autre affection.
Pour Dieu qu'en vous seruant, Madame,
Ie n'vse point de fiction.

Dy vray, l'amour qui te surmonte
Est-il si plein de fermeté?
Qui vous en peut mieux rendre compte
Que vostre admirable beauté?
Quelquefois i'en prens asseurance,
D'autresfois i'en doute bien fort.
L'heur fauorable à ma constance,
En ce seul poinct me fait grand tort.

XXVI.

O soupirs bien aimez, que ma douce rebelle
Tire de ce beau sein, mon superbe vainqueur,
Dites moy, s'il vous plaist, nouuelles de mon cœur,
Comme il vit en prison, ce qu'il fait auec elle.
Le cœur qui fut à toy reconneu pour fidelle,
N'est plus troublé d'ennuis, de peine, ou de rigueur:
La beauté que tu sers a gueri sa langueur,
L'aime, le fauorise, & sien mesme l'appelle.
Est-il vray, chers soupirs? Rien n'est plus asseuré:
Mais sera-til long temps en ce lieu bien heuré?
Faut-il point redouter que sa Dame l'en chasse?
Ce pendant que i'en parle & qu'ils sont emportez,
Amour iure ses traits, ma flamme, & vos beautez,
Que iamais plus mon cœur ne changera de place.

CHANSON.

DONCQVES ce tyran sans merci
Qui pour moy n'eut iamais des ailes,
N'a point maintenant de souci
Des vassaux qui luy sont fideles?
Doncques ceux qui plus viuement

Ont de son feu l'ame saisie
Il laisse outrager durement
Par l'Enuie & la Ialousie?
Rien rien ne profite la foy,
L'ardeur, le zele, & le martyre,
D'autres qu'Amour donnent la loy,
Et faut à leur gré se conduire.
Ce Dieu qui veit au temps passé
Sous luy toute force asseruie,
Maintenant luy mesme est forcé
Par les Ialoux & par l'Enuie.
Las! il faut mon pié retarder
D'aller où le desir me porte,
Mon œil n'ose plus regarder
L'obiect qui seul me reconforte:
Ma main tremble & n'ose tracer
L'image qu'au ciel i'ay choisie,
Et voy tous mes vers effacer
Par l'Enuie & la Ialousie.
Ie me defens de respirer,
De peur d'éuenter ma tristesse:
Ma bouche vn mot n'ose tirer,
Craignant de nommer ma Maistresse:
Et pour rendre moins descouuerts
Les feux qui sacagent ma vie,
I'erre sauuage en ces deserts
Fuyant les Ialoux, & l'Enuie.
Mais si les propos enuieux,
O ma claire & celeste flame,
Separent mes yeux de vos yeux,
Ilsn'en separent point mon ame.

Tousiours vostre vnique beauté
M'est presente en la fantaisie:
Tel bien ne me peut estre osté
Par l'Ennie & la Ialousie.
Car si vostre chaste froideur,
Et vos rigueurs pleines de glace,
N'ont rien peu contre mon ardeur,
Moins y peut toute autre menace.
Plus d'ennuis s'iront eleuans,
Mieux de moy vous serez seruie,
Tousiours ferme aux flots & aux vens
Tant des Ialoux que de l'Ennie.

COMPLAINTE.

Vers masculins.

QVI fera de mes yeux vne mer ondoyer,
A fin qu'à ce depart ie m'y puisse noyer?
Et quel dueil assez prompt me fera trepasser,
O France, entre tes bras auant que te laisser?
Quel Dieu plein de pitié me faut-il reclamer,
Qui me vienne en rocher maintenant transformer,
Non pour estre sans ame & pour rien ne sentir,
Mais plustost pour iamais de ce lieu ne partir?
Pensers trop inhumains, douleurs qui me troublez,
Desespoirs violans en mon ame assemblez,
Trauaux, soucis, regrets, ie vous inuoque tous,
Ne voulant plus auoir d'autre suitte que vous.
Tout plaisir desormais loing de moy soit chassé,
Et s'il me reste rien du bien que i'ay passé,

Que c'en soit seulement l'eternel souuenir,
Pour tousiours ma douleur plus viue entretenir.
O France, où i'ay receu tant d'honneurs meritez,
Tant planté de lauriers, tant d'ennemis domtez,
Ie te voy, me perdant, toute en pleurs te bagner:
Ie veux donc de mes pleurs les tiens accompagner.
Comme vn cruel Lyon par les bois trauersant
A la Biche trop foible vn fan va rauissant:
Le destin que les Dieux ne sçauroyent empescher
Me vient d'entre tes bras tout de mesme arracher.
Mais bien qu'vn tel ennuy presse assez ma vertu,
Si ne m'eust-il iamais de tout poinct abatu:
Et la douleur des miens, qu'ore il me faut quitter,
Pouuoit bien m'affoiblir non pas me surmonter.
Ainsi qu'vn haut Sapin par les vens menacé,
Bien qu'il soit esbranlé n'est pourtant renuersé:
Mais quand le fer cruel vient son pié destrancher,
Malgré sa resistance est contraint de broncher.
Mon cœur creu par la peine en ce poinct resistant,
Aux plus rudes efforts estoit tousiours constant:
Et quand quelque douleur me pensoit esmouuoir,
Tousiours pour l'empescher i'opposois mon deuoir.
Mais si grand desespoir ma raison va forçant,
Que pour y resister ie me trouue impuissant,
Et me laisse aux ennuis par contrainte emporter,
N'ayant rien que les pleurs pour me reconforter.
Amour, l'aueugle enfant, m'auoit ouuert les yeux,
Pour me faire cognoistre vn chef d'œuure des cieux:
Mais si tost que mon cœur s'est mis à l'adorer,
Le malheur me le cache & m'en fait separer.
Tout ce que pour mon bien i'auois voulu choisir,

L'espoir de mes trauaux, la fin de mon desir,
Par vn cruel orage, helas se va perdant,
Et dés le poinct du iour ie voy mon Occident!
Que deuiendra mon cœur esloigné de son bien?
Que ferez-vous mes Yeux? vous ne verrez plus rien,
Vostre soleil s'en va, fermez-vous desormais!
Ceste absence aussi bien vous aueugle à iamais.
Pourquoy, maudit Amour, l'as-tu voulu grauer
Si belle en mon esprit pour soudain m'en priuer?
Puis que ie ne pouuois long temps la regarder,
Tu deuois par pitié comme toy me bander.
D'auoir veu sa beauté tout mon mal est venu,
Mais ie me plains d'Amour, & ie luy suis tenu:
L'heur de voir vne fois tant de perfections
Ne se peut acheter d'assez de passions.
Comme vn nouueau Printemps sa ieunesse florist,
Sa grace au mesme poinct no⁹ blesse et no⁹ guarist:
Et tant d'astres au ciel la nuict ne sont plantez,
Qu'on voit luire en son frõt d'admirables beautez.
Amour par ses beaux yeux son empire maintient,
Il y donne ses loix, s'y retire & s'y tient,
Et luy mesme d'amour s'est si bien affolé,
Que pour plus n'en partir son plumage a bruslé.
De là ce grand vainqueur tirant visiblement
Ne blesse que les Dieux & les Rois seulement,
Comme digne conqueste, & ne veut employer
Les beaux traits de ses yeux pour vn moindre loyer.
Comme de l'Ocean tous fleuues ont leurs cours,
Puis y vont retournant apres diuers destours:
Ainsi de sa beauté toute beauté prouient,
Et commençant par elle en elle elle reuient.

Ou comme le Soleil honneur du Firmament,
Va de ſes clairs rayons toute choſe allumant:
A toutes les beautez ſon œil ſert de flambeau,
Et quand il ne luiſt point rien n'apparoiſt de beau.
Ceux qu'vn ſi cher threſor a rendu deſireux,
Ne font plus cas de rien, tout eſt trop bas pour eux:
Leur eſprit ſeulement vers le ciel eſt porté,
Et leur ciel n'eſt ailleurs qu'auec ſa deïté.
Comment donc malheureux enduré-ie en viuant
Que d'vn tel paradis le ciel m'aille priuant?
Et pour vne grandeur qu'on me vient preſenter
Puis-ie helas! de ſes yeux à iamais m'abſenter?
Miſerable grandeur, ſource de tous malheurs,
La butte des ſoucis, du ſoing & des douleurs,
Helas pourquoy ſi fort t'allons-nous adorant,
Pour vn ſonge d'honneur nos eſprits martyrant?
L'honneur tant deſiré n'eſt qu'vne viſion,
Qui troublant nos eſprits par ſon illuſion
Fait quitter l'heur preſent pour follement chercher
Vne ombre qu'on ne peut voir, ſentir ny toucher.
Quel royaume aſſez grand, quels ports, quelles citez
Pourront plaire à mes ſens de douleurs tranſportez?
I'aimerois beaucoup mieux moins de cõmãdement.
Que ſert l'authorité qui n'ha contentement?
Comme vn que le Soleil ſans lumiere a laiſſé
Dans vn bocage eſpais de buiſſons heriſſé,
Le chemin qu'il tenoit ne ſçauroit plus choiſir,
Et ce qui luy plaiſoit luy cauſe deſplaiſir.
Ainſi ne voyant plus l'œil du mien adoré,
Ie ſeray miſerable à toute heure eſgaré:
Et ce qui plus contente vn eſprit curieux,

Loing de vous, mon soleil, sera triste à mes yeux.
Prenant congé de vous, ie le veux prendre aussi
De tant de beaux pensers que i'ay eus iusqu'ici:
Ie veux de tous plaisirs pour iamais me bannir
Et le seul desespoir auec moy retenir.
Adieu traits & regards si doux & rigoureux,
Adieu seul paradis des esprits amoureux,
Adieu diuins propos dont le Ciel m'est iaslous,
Las faut-il pour iamais prendre congé de vous?
Adieu rares beautez dont mon cœur est bleſſé.
Mais que pensé-ie faire, ô moy pauure insensé?
Pourquoy vous dy-ie adieu pour ceſt esloignement,
Puis qu'helas! ie ne pars que de moy seulement?
Ie ne pars que de moy, puis qu'il me faut laisſer
En vos yeux mon esprit, mon cœur & mon penſer,
Et que ie n'ay plus rien qui me rende animé
Que l'ardant feu d'Amour dont ie suis consommé.

DIALOGVE.

QVE ferez-vous, dites ma Dame,
Perdant vn si fidelle Amant?
Ce que peut faire vn corps sans ame,
Sans yeux, sans pouls, sans mouuement.
N'en aurez-vous plus souuenance
Apres ce rigoureux depart?
Au cœur qui oublie en absence
L'Amour n'a iamais eu de part.
De tant d'ennuis qui vous font guerre,
Lequel vous donne plus de peur?
La crainte qu'en changeant de terre
Il puiſſe aussi changer de cœur.

N'vsez iamais de ce langage,
A sa foy vous faites grand tort.
C'est vn euident tesmoignage
Pour monstrer que i'aime bien fort.
Son amour si ferme & si sainte
Doit tenir vostre esprit contant.
Ie ne puis que ie n'aye crainte
De perdre ce que i'aime tant.
Auriez-vous beaucoup de tristesse
S'il venoit à changer de foy?
Tout autant que i'ay de liesse,
Sçachant bien qu'il n'aime que moy.
Quel est le mal qui vous offense,
Attendant ce departement?
Tel que d'vn qui a eu sentence
Et attend la mort seulement.
Quoy? vous pensez donques, à l'heure
Qu'il s'en ira, mourir d'ennuy?
Il ne se peut que ie ne meure,
Mon esprit s'en va quant & luy.
Si tel accident vous arriue,
Vostre amour ne durera pas.
La vraye amour est tousiours viue,
Et ne meurt point par le trespas.

XXVII.

Deux que le trait d'Amour touche bien viuement
N'ont rien qu'vn seul penser, qu'vn desir, qu'vne flame,
Ce n'est dedans deux corps qu'vn esprit & vne ame,
Et leur souuerain bien gist en eux seulement.

Ils ont en meſme temps égal contentement,
Meſme ennuy d'vn ſeul coup leurs poitrines entame:
Bref leur vie & leur mort pend d'vne ſeule trame,
Et cõme vn ſimple corps ils n'ont qu'vn mouuement.
Ceſt amour qui ſi rare en la terre ſe treuue,
Ne fait qu'vn de nos cœurs: les effets en ſont preuue:
Nous n'auons qu'vn vouloir, qu'vne ardeur, qu'vn deſir.
Qui nous peut honorer d'aſſez digne louange?
» *L'eſprit qui ſe diuiſe & qui ſe plaiſt au change*
» *N'eſt point touché d'amour, mais d'vn ſale plaiſir.*

CHANSON.

QVE m'a ſerui de vous auoir ſeruie
Sept ans entiers à mon mal conuiné,
Le plus ſouuent de vos yeux ſeparé,
Non de vos yeux, mais de ma propre vie?
Que m'a ſerui d'auoir perdu mon ame,
Mes pleurs, mon temps, mon repos, ma raiſon,
Et que voſtre œil ait ſeché par ſa flame
Les belles fleurs de ma ieune ſaiſon?
Que m'a ſerui ceſte allegreſſe feinte,
Qui ſeurement ma douleur receloit:
Et quand l'Amour plus ardant me bruſloit,
M'eſtre gardé de laſcher vne plainte?
Que m'a ſerui ceſte libre apparance
Dont i'abuſoy vos vallets curieux:
Et pour chaſſer toute leur desfiance
Auoir donné tant de loix à mes yeux?
Que m'a ſerui la peine que i'ay priſe
A gouuerner vn mari mal-plaiſant:
Et tant de iours auec luy m'amuſant

Perdre à l'ouir le peu de ma franchiſe?
Que m'ont ſerui ces meſpris ordinaires,
Qui l'empeſchoyent de deuenir ialoux:
Ces libertez, & ces feintes coleres,
Dont quelquefois vous entriez en courroux?
Que m'ont ſerui tant d'errantes penſees,
Qui m'égaroyent loin des gens & du bruit?
Que m'ont ſerui ſous l'horreur de la nuict
Tant de ſanglots & de larmes verſees?
Helas de rien! Tout me porte nuiſance,
Et mes reſpects vous rendent ſans pitié:
Car vous croyez qu'en telle patience
I'ay peu de mal & fort peu d'amitié.
Si i'aimoy bien, ie ne pourroy cognoiſtre
Tant de dangers que ie vais euitant.
» Vn fort deſir tout conſeil va domtant:
» Auec l'Amour la Raiſon ne peut eſtre.
De tels propos, tyrans de mon courage,
Vous me blaſmez au lieu de m'eſtimer.
Qui voit ſi clair & qui demeure ſage
(Ce dites-vous) ne ſçauroit bien aimer.
Ah! ie l'auouë, & tiens pour veritable
Que loing d'Amour la ſageſſe s'enfuit:
I'en ſers de preuue, aimant ce qui me nuit,
Et banniſſant ce qui m'eſt profitable.
Reſpondez-moy, ma mortelle Deeſſe,
Vous qui m'auez en rocher tranſmué:
Eſt-ce monſtrer d'auoir quelque ſageſſe
Que d'adorer vos yeux qui m'ont tuë?
Quelle fureur peut eſtre tant extreme,
Qu'eſtre touſiours de ſoucis agité?

Pour l'appetit chaſſer la volonté,
Aimer vn autre & ſe haïr ſoymeſme?
N'eſtre iamais vne heure en meſme ſorte,
Pallir, rougir, eſperer, & douter,
Aux ennemis laiſſer libre la porte,
Et pour les ſens la raiſon reietter?
Mais plus encor inſensé ie m'outrage:
Car en pouuant mon ardeur moderer
Par mes ſoupirs, ie ne veux ſoupirer,
N'y me douloir pour bruſler dauantage.
C'eſt peu de cas qu'vn mal qui ſe peut dire,
Aupres du mal dans l'eſprit retenu,
Quand en ſon dueil on eſt contraint de rire,
Le conſeruant pour le rendre incognu.
Si toutesfois vous croyez le contraire,
Et que ie penſe, en faiſant autrement,
Vous aſſeurer d'aimer plus ardemment:
Bien, ie ſuiuray la couſtume ordinaire.
Mes paſſions ne ſeront plus contraintes,
En tous endroits noſtre amour ſe ſçaura:
L'air refrapé ne bruira que mes plaintes,
Et ſur mon front ma douleur ſe lira.
Sans nul eſgard par tout ie vous veux ſuyure,
I'ay trop long temps languy loin de vos yeux:
N'eſperent plus les propos enuieux
Me ſeparer du bien qui me fait viure.
Aucun reſpect de mari ny de frere
Ne me pourra deſormais abuſer:
A tous propos ſans peur de leur deſplaire,
Deuant leurs yeux ie viendray vous baiſer.
Vallets faſcheux, qui par voſtre preſence

De voir mon bien m'auez tant sceu garder,
Ne pensez plus me pouuoir retarder:
Bien peu me chault qu'en ayez cognoissance.
Sur ses beautez i'auray tousiours la veuë,
Mes chauds soupirs plus ie ne retiendray:
Ie baiseray ce bel œil qui me tuë
Et de mon mal tout haut ie me plaindray.
M'aduienne apres ce qu'il faut que i'attende
De ces hazards, ie veux tout endurer:
Aumoins ma mort pourra vous asseurer
Que non la peur, mais l'amour me commande.

COMPLAINTE.

PVIS que i'eu bien le cœur de me separer d'elle
Voyant ses deux beaux yeux si chaudement pleurer,
Ie l'auray bien auſsi pour me deſeſperer
Et finir par ma mort mon angoiſſe immortelle.
Mourons donc, & monſtrons en ce dernier ouurage
Qu'il eſt touſiours en nous d'eſchapper du malheur:
Si le coup de la mort me fait quelque douleur,
Celuy de mon depart m'en fit bien d'auantage.
Mais quel fleuue de ſang peut lauer mon offenſe
Et l'erreur que i'ay faitte en m'eſloignant de vous?
Il n'eſt point de treſpas qui ne me ſuſt trop doux:
Il faut qu'vn plus grãd mal m'en face la vengence.
Entre cent mille horreurs ie veux trainer ma vie,
Troublé, deſeſperé, trauaillé ſans ceſſer:
Et le dur ſouuenir d'auoir peu vous laiſſer
Sera de mon eſprit l'eternelle furie.

I'auray pour me gesner tousiours en la memoire
Les biens que i'ay perdus, vos beautez, vos discours,
Tant d'estroites faueurs, tant de nuits, tant de iours
Qu'Amour ne m'espargnoit vn seul poinct de sa gloire.
O deuoir rigoureux, grande est la tyrannie
Que si superbement tu exerces en moy:
Puis que ces doux plaisirs n'ont rien peu contre toy,
Et que pour t'obeir toute amour i'ay bannie!
Bannie? helas nenni! quant-&-moy ie la porte,
C'est le sang & l'esprit dont ie suis composé:
Et le cruel deuoir qui me rend maistrisé,
Au lieu de l'affoiblir la fait tousiours plus forte.
Il est vray qu'il a peu ceste fois me contraindre,
Mais c'est ce qui l'augmente irritant son effort:
Amour n'est rien q̃ flãme, & la flãme ard plus fort
Quand par vne closture on la pense restraindre.
I'accuse mon deuoir d'vne erreur que i'ay faitte,
Moy qui par trop d'esgard me suis veu deceuoir.
Car falloit-il cognoistre en terre autre deuoir
Qu'estre tousiours aupres de beauté si parfaitte?
Mais qu'eust-on dit de moy? l'eusse laissé mon maistre,
Seruiteur infidelle, ingrat & malheureux.
Ah i'ay trop de raison pour vn homme amoureux,
Auec tant de respects Amour ne sçauroit estre.
Ce Dieu sur tous les Dieux n'auroit pas la maistrise
Si tousiours par sagesse il se laissoit guider:
Pour ne cognoistre rien l'amant se doit bander,
Et fault que toutes loix pour sa Dame il mesprise.
Ceux qui ne sont touchez de l'amoureuse flame,
Dont le sang est moins chaud, & le poil plus grison,
Gardent seuls le deuoir, l'honneur & la raison,

Ie dois

Ie dois tout violer pour complaire à ma Dame.
Et puis mon ieune Roy n'a pas l'ame sauuage,
Amour assez de fois l'a soumis à sa loy:
Quand il eust sceu mon mal, prenant pitié de moy,
Il m'eust bien dispensé d'vn si fascheux voyage.
Aussi bien ie le suy separé de moymesme,
Sans cœur & sans esprit qu'en vos yeux i'ay laissé,
Et n'ay plus que le corps tout palle & tout glacé,
Animé seulement de ma douleur extréme.
Mais que le fier destin à son gré me promeine,
D'vn & d'autre costé par les temps plus diuers,
Sous l'Ourse, en la Scythie, entre cent mille hiuers,
Touſiours de vostre amour mon ame sera pleine.
Mes yeux pourront bien voir mainte chose admirable,
Autre ciel, autre terre, autre peuple indomté:
Mais ils ne verront point loin de vostre beauté,
D'obiet qui les contente & leur soit agreable.

COMPLAINTE.

DE pleurs en pleurs, de complainte en complainte
Ie passe, helas! mes languissantes nuicts,
Sans m'alleger d'vn seul de ces ennuis,
Dont loin de vous ma vie est si contrainte.
Douce maistresse, ardeur de mon courage,
Mon cher desir, ma peine & mon tourment,
Que mon destin, las! trop soudainement
Par vostre absence a changé de visage.
O temps heureux, quand le Ciel fauorable
Me faisoit voir vos diuines beautez!

O doux propos, ô biens si peu gouſtez,
Vn ſi grand heur n'a guere eſté durable!
Comme la roſe à l'eſpine eſt prochaine,
» Comme le iour par la nuict eſt rauy,
» Comme l'eſpoir de la peur eſt ſuiui,
» L'humain repos eſt voiſin de la peine.
Le Dieu volant qui pour moy n'a point d'ailes,
Tant de faueurs m'auoit faict receuoir,
Non pour mon bien, mais pour me faire voir
Qu'il garde aux grands les douleurs plus cruelles.
Que i'auois d'heur viuant en ſa preſence!
Que i'ay d'ennuy m'en trouuant eſgaré!
Lequel des deux eſt plus demeſuré,
Le bien de voir, ou le mal de l'abſence?
Ie n'en ſçay rien: le dueil qui me commande
De iugement trop fort me va priuant:
Mais ie ſçay bien, & ſens en l'eſprouuant,
Qu'il ne peut eſtre vne angoiſſe plus grande.
Helas! pourquoy le mal qu'Amour me donne
Ne finiſt-il comme a faict mon plaiſir?
Que ne s'eſteint mon violant deſir,
Lors que l'eſpoir de tout poinct m'abandonne?
Ie m'esbahy qu'eſtant loin de Marie,
Mon feu cruel ne ceſſe aucunement:
Si toute flamme a beſoin d'aliment,
Et ſi la mienne en ſes yeux fut nourrie.
Ie m'esbahi comme ie puis tant viure
Sans mon eſprit dont ie ſuis ſeparé:
Ie m'esbahi comme i'ay tant duré
En ces tourmens qu'vne abſence me liure.
Ie n'ay penſer qui n'outrage mon ame,

Ie ne voy rien qui ne ſoit deſplaiſant,
Le bien perdu me va tyranniſant,
Le ſouuenir de cent pointes m'entame.
Fier Souuenir, importune Memoire,
Pour mon repos vueillez vn peu ceſſer,
Ne faites plus paſſer & repaſſer
Par mon eſprit les beaux iours de ſa gloire.
O douces nuicts, ô gracieuſes veilles
De cent plaiſirs ma vie entretenant!
O iours ſi courts, las ſi longs maintenant!
O chauds regards! ô beautez nompareilles!
Si pour iamais vne terre incogneuë
Me doit cacher ſes threſors precieux,
De grace, Amour, aueugle moy les yeux,
Pour autre obiet ie n'aime pas ma veuë.
Ah pauure moy! pendant que ie ſouſpire,
Toute eſperance en mes larmes noyant,
Quelqu'vn, peut eſtre, à ſon gré la voyant,
Feint l'amoureux, & plaint vn faux martyre.
Quiconque ſois, mets fin à ta pourſuitte,
Et recognois que c'eſt trop preſumer:
Il n'appartient qu'à moy ſeul de l'aimer.
Toute autre amour pour elle eſt trop petite.
Et vous Deeſſe, heureux feu de ma vie,
S'il eſt ainſi que voſtre grand' beauté
N'ait rien d'egal que ma fidelité,
Ne permettez d'vn autre eſtre ſeruie.

STANSES DV MARIAGE.

I.

DE toutes les fureurs dont nous sommes pressez,
De tout ce que les cieux ardamment courroucez,
Peuuent darder sur nous de tonnerre & d'orage,
D'angoisseuses langueurs, de meurtre ensanglanté,
De soucis, de trauaux, de faim, de pauureté,
Rien n'approche en rigueur la loy de Mariage.

II.

Dure & sauuage loy nos plaisirs meurtrissant,
Qui, fertile, a produit vn Hydre renaissant
De mespris, de chagrin, de rancune & d'enuie:
Du repos des humains l'inhumaine poison,
Des corps & des esprits la cruelle prison,
La source des malheurs, le fiel de nostre vie.

III.

On dit que Iupiter ayant pour son peché
Sur le dos d'vn rocher Promethee attaché,
Qui seruoit de pasture à l'Aigle insatiable,
Ne se contenta pas de tant de cruauté:
Mais voulut pour monstrer qu'il estoit despité,
Rendre le genre humain de tout poinct miserable.

IIII.

Il enuoya la Femme aux mortels ici bas,
Ayant dedans ses yeux mille amoureux appas,
Et portant en la main vne bouëtte feconde
Des semences du mal, les Procés, le Discord,
Le Souci, la Douleur, la Vieillesse, & la Mort:
Bref, pour douaire elle auoit tout le malheur du mõde.

V.

Venus dessus son front mille beautez sema,
Pithon d'autant d'attraits sa parolle anima,
Vulcan forgea son cœur, Mars luy donna l'audace:
Bref, le Ciel rigoureux si bien la deguisa,
Que l'homme espris de flamme aussi tost l'espousa,
Plongeant en son malheur toute l'humaine race.

VI.

De là le Mariage eut son commencement,
Tyran iniurieux, plein de commandement,
Que la liberté fuit comme son aduersaire:
Plaisant à l'abordee: à l'œil, doux & riant:
Mais qui sous beau-semblant, traistre, nous va liant
D'vn lien que la Mort seulement peut desfaire.

VII.

Il tient dessous ses piés le Repos abbatu,
De cordage & de fers son corps est reuestu:
Le Soing est à costé, le Trauail le regarde,
La Peur, la Ialousie, & le mal incognu,
(Mal par opinion) qui rend l'homme cornu:
Puis vient le Repentir chef de l'arriere-garde.

VIII.

Le Dueil, & les Courroux apres le vont suiuant:
Amour fuit, le voyant, leger comme le vent,
Bien que le nom d'Amour masque sa tyrannie.
Car ce puissant vainqueur & des Dieux & des Rois,
(Magistrat souuerain) n'est point suget aux lois,
Et de toute sa Court la contrainte est bannie.

IX.

Helas! grand Iupiter, si l'homme auoit erré
Tu le deuois punir d'vn mal plus moderé,

Et pluſtoſt l'aſſommer d'vn eſclat de tonnerre
Que le faire languir durement enchaiſné,
Hoſte de mille ennuis, au dueil abandonné,
Trauaillant ſon eſprit d'vne immortelle guerre.

X.

On parle des Enfers où les maux ſont punis,
Vn cruel magazin de tourmens infinis,
Du Chien touſiours beant, des Sœurs pleines de rage,
Des douleurs de Tityе & des autres Eſprits:
Mais ie ne puis penſer que ce ſoit rien au pris,
Ne qu'il y ait Enfer ſi grand que Mariage.

XI.

Languir toute ſa vie en obſcure priſon,
Paſſer mille trauaux, nourrir en ſa maiſon
Vne femme bien laide, & coucher aupres d'elle:
En auoir vne belle, & en eſtre ialoux,
Craindre tout, l'eſpier, ſe geſner de courroux,
Y a-til quelque peine en Enfer plus cruelle?

XII.

Ie tay tant de regrets, de ſoucis & d'ennuis,
Tant de iours ennuyeux, tant de faſcheuſes nuicts,
Tant de rapports ſemez, tant de plaintes ameres:
Qui les penſe nombrer, aura pluſtoſt compté
Les fleurettes de May, les moiſſons de l'Eſté,
Et des plaines du Ciel les flambeaux ordinaires.

XIII.

Hé donc parmi ces maux que n'auõs-nous des yeux,
Pour cognoiſtre en autruy la vengence des Dieux,
Euitant ſagement noſtre perte aſſeurce?
Mais au fort du peril nous nous allons ruer,
Nous forgeons (malheureux!) le fer pour nous tuer.

Et beuuons la poiſon par nos mains preparee.

XIIII.

Si d'vn ſommeil de fer nos yeux n'eſtoyent preſſez,
La Nopce ſeulement nous apprendroit aſſez
Quel heur & quel repos ſon lien nous appreſte:
Le ſon des tabourins, les flambeaux allumez,
L'appareil, la rumeur, les bruits accouſtumez
N'eſt-ce vn preſage ſeur de prochaine tempeſte?

XV.

Eſcoutez ma parole, ô Mortels eſgarez,
Qui dans la ſeruitude aueuglement courez,
Et voyez quelle femme aumoins vous deuez prendre:
Si vous l'eſpouſez riche, il ſe faut preparer
De ſeruir, de ſouffrir, de n'oſer murmurer,
Aueugle en tous ſes faits, & ſourd pour ne l'entendre.

XVI.

Dedaigneuſe & ſuperbe elle croit tout ſçauoir,
Son mari n'eſt qu'vn ſot, trop heureux de l'auoir:
En ce qu'il entreprend elle eſt touſiours contraire,
Ses propos ſont cuiſans, hautains & rigoureux:
Le forçat miſerable eſt beaucoup plus heureux
A la rame & aux fers d'vn outrageux Corſaire.

XVII.

Si vous la prenez pauure, auec la pauureté
Vous eſpouſez auſſi mainte incommodité:
La charge des enfans, la peine & l'infortune,
Le meſpris d'vn chacun vous fait baiſſer les yeux,
Le ſoing rend vos eſprits chagrins & ſoucieux.
» Auec la pauureté toute choſe importune.

XVIII.

Si vous l'eſpouſez belle, aſſeurez-vous auſſi

De n'eſtre iamais franc de crainte & de ſoucy:
L'œil de voſtre voiſin comme vous la regarde,
Vn chacun la deſire: & vouloir l'empeſcher,
C'eſt eſgaller Siſyphe & monter ſon rocher.
» Vne beauté parfaicte eſt de mauuaiſe garde.

XIX.

Si vous la prenez laide, adieu toute amitié:
L'eſprit tenant du corps eſt plein de mauuaiſtié.
Vous aurez la maiſon pour priſon tenebreuſe,
Le Soleil deſormais à vos yeux ne luira:
Bref, on peut bien penſer s'elle vous deſplaira,
Puis qu'vne femme belle en trois iours eſt faſcheuſe.

XX.

Celuy n'auoit iamais les Nopces eſprouué,
Qui dit qu'aucun ſecours contre Amour n'eſt trouué,
Depuis qu'en nos eſprits il a faict ſa racine.
Car quand quelque beauté vient nos cœurs embraſer,
La voulons-nous haïr? Il la faut eſpouſer:
Qui veut guarir d'Amour c'en eſt la medecine.

XXI.

Mille fois Iupiter d'amour tout eſgaré,
Pour les yeux de ſa ſœur a plaint & ſoupiré:
Toutesfois il la hait dés qu'il l'a eſpouſee,
Et luy deſplaiſt ſi fort, que pour ſ'en eſtranger
En beſte & en oiſeau ne feint de ſe changer,
Ne trouuant rien faſcheux pour la rendre abuſee.

XXII.

C'eſt vn eſtrange cas, que le palais des Dieux
Ne s'eſt peu garantir des debats furieux
Naiſſans du Mariage, autheur de toutes plaintes:
Et que ce Iupiter que tout l'vniuers craint,

Aguetté de Iunon, cent fois s'eſt veu contraint
De couurir ſa grandeur ſous mille eſtranges feintes.

XXIII.

La Nopce eſt vn fardeau ſi faſcheux à porter,
Qu'elle fait à vn Dieu ſon empire quitter:
Elle luy rend le ciel vn enfer de triſteſſe,
Et treuue en ſes liens tant d'infelicité,
Qu'il aime mieux ſeruir en terre vne beauté,
Que iouir dans le ciel d'vne eſpouſe Deeſſe.

XXIIII.

A l'exemple de luy qui doit eſtre ſeruy,
Tout homme qui ſe trouue en ſes laqs aſſerui,
Doit par mille plaiſirs alleger ſon martyre,
Aimer en tous endroits ſans eſclauer ſon cœur,
Et chaſſer loin de luy toute ialouſe peur:
Plus vn homme eſt ialoux, plus ſa femme on deſire.

XXV.

O ſupplice infernal en la terre tranſmis
Pour geſner les humains, geſne mes ennemis,
Qu'ils ſoyent chargez de fers, de tourmens & de flâme:
Mais fuy de ma maiſon, n'approche point de moy,
Ie hay plus que la mort ta rigoureuſe loy,
Aimant mieux eſpouſer vn tombeau qu'vne femme.

STANSES.

Pour le Roy CHARLES IX.

CESSE, *Amour, tes rigueurs, mets fin à la pourſuite,*
Voy que deuant ton vol ie retarde ma fuite,
Et retourne au chemin que i'auoy delaiſſé:
Comme vn ſerf fugitif, l'œil en bas ie m'accuſe,

Ie me mets à tes piés, les fers ie ne refuse.
» *Vn Dieu doit pardonner quand il eſt offensé.*
I'auouë auoir failli : la faute eſt excuſable,
Qu'vn Roy tel que ie ſuis, courageux, redoutable,
Qui ſçait bien commander à vn peuple indomté,
Mais qui ne ſçait que c'eſt de ſeruice & de crainte,
N'ait peu du premier coup flechir ſous la contrainte,
Et ſe ſoit eſſayé de viure en liberté.
Moy que les cieux amis en ieuneſſe ont faict eſtre
De tant de nations le Monarque & le maiſtre,
Se faut-il eſtonner ſi m'eſtant veu domter,
Et ma libre vertu priſonniere eſtre miſe,
Ie me ſois efforcé de la mettre en franchiſe?
» *Touſiours le changement eſt faſcheux à porter.*
Ie confeſſe auoir fait d'vn rebelle courage,
Tout ce que peut vn Prince ennemi du ſeruage:
Le repos ocieux en trauail i'ay mué,
I'ay comblé mon eſprit de ſoucis & d'affaires,
Et forcé pour vn temps mes regards volontaires,
Les priuant à regret des yeux qui m'ont tué.
I'ay mille iours entiers, au chaud, à la gelee,
Erré la trompe au col par mont & par valee,
Ardant, impatient, crié, couru, broſé:
Mais en courant le Cerf emplumé de viſteſſe,
Tandis moy pauure ſerf d'vne belle Maiſtreſſe,
I'eſtoy d'Amour cruel plus rudement chaſſé.
Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on te donne des ailes,
Vn carquois plein de traits, & de flammes cruelles,
Enfant victorieux, ie l'eſſaye au beſoin:
Tu ſçais lors que ie veux de toy libre me rendre,
Comme vn oiſeau de proye en volant me reprendre.

Tu as les feux de pres, & les fleches de loin.
Tout ce que i'ay tenté pour le bien de mon ame,
N'a serui que de gomme & de soulphre à ma flame,
Ie me suis fait nuisance en me pensant aider.
» Sus donc rentrons au ioug. C'est estre temeraire
» De vouloir resister quand on ne le peut faire.
» L'homme sage obeït ne pouuant commander.
Mais ie suis tout confus quand il faut que ie pense
De quels yeux, de quel front, & de quelle asseurance
Ie me presenteray pour demander merci.
Las! que pourray-ie dire en voyant ma Deesse?
I'abaisseray la veuë & pleureray sans cesse:
Les pleurs pourroyent cauer vn rocher endurci.
La Royauté me nuist & me rend miserable,
Iamais à la grandeur Amour n'est fauorable.
Si ie n'estoy point Roy ie seroy plus contant,
Ie la verroy sans cesse, & par ma contenance,
Mes pleurs & mes soupirs elle auroit cognoissance
Que ie sens bien ma faute & qu'en suis repentant.
Digne obiet de mes yeux qui m'auez peu cõtraindre
Par tãt d'heureux efforts, vostre hõneur seroit moindre
Si i'auois obeï dés le commencement:
Deux fois vous m'auez mis en l'amoureux cordage,
Deux fois ie suis à vous: c'est l'estre dauantage,
Que si vous m'auiez pris vne fois seulement.
Il est bien mal-aisé qu'vne amour vehemente
Soit touſiours en bonasse & iamais en tourmente:
Venus mere d'Amour est fille de la mer.
Comme on voit la marine & calme & courroucee,
L'amant est agité de diuerse pensee.
» Qui dure en vn estat ne se peut dire aimer.

Eſtre chaud & glacé, s'aſſeurer en ſa crainte,
Couurir mille douleurs d'vne allegreſſe feinte,
Renoüer ſon lien apres l'auoir desfaict,
Monſtrer de n'aimer point lors qu'on eſt tout en flame,
Vouloir en meſme temps bien & mal à ſa Dame,
Ce ſont les ſignes vrais d'vn amoureux parfaict.
De ces diuerſitez l'Amour eſt agitee,
Et par le deſplaiſir ſa ioye eſt augmentee,
S'enrichiſt de ſa perte, & renaiſt en mourant:
Les ennuis, les rigueurs, & toute autre amertume
D'abſence & de courroux font que ſon feu s'allume,
Qui foible s'eſteindroit en repos demeurant.
Expert i'en puis parler, mon ardeur retenuë
Au lieu de s'amortir plus chaude eſt deuenuë,
Et de ma reſiſtance a pris accroiſſement.
Comme on voit vn ruiſſeau de paiſible nature
S'accroiſtre & faire bruit trouuant vne cloſture,
Et n'eſtant empeſché couler tout doucement.
O ma ſeule Deeſſe, ô belle Calliree,
Comme dans voſtre temple en mon cœur adoree,
Helas! i'ay trop ſouffert eſloigné de vos yeux.
Voyez ma repentance & m'oſtez hors de peine.
» Faillir aucunesfois eſt vne choſe humaine,
» Pardonner & ſauuer c'eſt l'office des Dieux.

COMPLAINTE.

CHerchez, mes triſtes Yeux, cherchez de tous coſtez,
Vous ne trouuerez point ce que vous ſouhaitez,
Vous ne verrez plus rien qui vous ſoit agreable:
Et vous riches threſors du Printemps deſirable,

O Prez tesmoings secrets de mon contentement,
Où pleine de desir i'attendoy mon amant,
Accusant quelquefois sa trop longue demeure,
Las ! portez le regret de son esloignement,
Et plaignez de pitié la douleur que i'endure.
Ce fut ici qu'il me dist sa pensee,
Dont ie feigny me sentir offensee,
L'appellant temeraire:
Mais ma feinte colere
Voyant ses pleurs, fut bien soudain passee.
Car euſſé-ie voulu contre Amour me defendre?
Helas douce riuiere où est mon cher Philandre?

Voicy bien tous les lieux où ie le souloy voir,
Quand au commencement Amour par son pouuoir
Rangea mon ame libre en son obeïssance.
I'eu pres de ce buisson sa premiere accointance,
Et senti dans mon cœur la sagette d'Amour,
Qui perça le rocher que i'auois à l'entour,
Et le chaste rempart de ma poitrine dure.
Mais si tost que ie pense à ce malheureux iour
Ie sens renouueler la douleur que i'endure:
Ie recognoy ceste basse valee,
Où quelquefois à l'escart reculee
I'entretenoy mon ame,
En l'amoureuse flame,
Par vn penser dont i'estoy consolee:
Et disois en mon cœur sans qu'on me peust entendre,
Helas douce riuiere où est mon cher Philandre?

Voyla le clair ruisseau si souefuement coulant,

Où pour passer le chaud du Soleil violant
Ie souloy demeurer sur l'herbage estendue,
De mon fidelle Amant bien souuent attendue.
Las tout est bien ici ! les bois delicieux,
Les coustaux, les buissons, & les prez gracieux,
Ie voy le clair ruisseau, i'enten son doux murmure:
Mais les voyant, sans voir le Soleil de mes yeux,
Ie sens renouueller la douleur que i'endure.
Aucunesfois mon ame ie contente:
Car la trompant ie me le represente
Dedans ceste prairie.
O douce tromperie,
Qui mes esprits heureusement enchante! (prẽdre.
Mais presque aussi soudain mon mal me vient re-
Helas douce riuiere où est mon cher Philandre?

Bien souuent ie l'appelle en criant dans ce bois,
Mais rien sinon Echo ne respond à ma voix,
Dont ie meurs de despit s'il aduient que ie pense
Qu'il ne me respond point faute de souuenance,
Ou que quelque autre amour son cœur a faict chã-
Lors pleine de fureur me pensant biẽ vanger, (ger:
Ie l'appelle infidelle, inconstant & pariure,
Et dis en sanglotant ! Helas cruel Berger,
Regarde à tout le moins la douleur que i'endure!
Mais tout soudain ma triste fantaisie
Auec raison pert ceste ialousie.
Car sa foy trop louable,
Est constante & durable,
Et d'autre ardeur son ame n'est saisie.
Car son cœur est à moy, nulle n'y peut pretendre.

Helas douce riuiere où eſt mon cher Philandre?

Quand ie ſuis en ces lieux ie n'y fay que penſer,
Qu'egarer mon eſprit, ſonger & rauaſſer,
Demeurer ſans mouuoir comme vne ſouche morte.
Les Paſteurs de ces champs me voyant de la ſorte
Chacun à qui mieux mieux vōt criant apres moy:
Voy tes troupeaux, Bergere, eſperdus comme toy,
Demeurans ſans repaiſtre & fuyans la verdure.
Las! tout cela ne fait qu'augmenter mon eſmoy,
Et touſiours redoubler la douleur que i'endure.
Voyla comment, ô ma ſeule penſee,
Loin de tes yeux mon ame eſt oppreſſee,
Ie languy ſolitaire,
Rien ne me ſçauroit plaire,
Trop eſt en moy la triſteſſe amaſſee,
Qui fait de mes deux yeux deux grās fleuues deſcen-
Helas douce riuiere où eſt mon cher Philādre? (dre.

DIALOGVE.

Φ.

DONQVES ces yeux bien aimez
A la fin ſe ſont armez
De feux, d'eſclairs, & d'orage?
Donc pour ne voir le tourment
Qui me preſſe iniuſtement
Vous deſtournez le viſage?
Dieux que la femme eſt prōpte à chāger de courage?

L. *Donc pour loyer d'amitié,*
O cœur plein de mauuaiſtié,
Tu te plais quand tu m'abuſes?

Et couurant ta faulſeté
Tu penſes que ma bonté
Touſiours ſe paye d'excuſes?
Mais pour te croire plus ie cognoy trop tes ruſes.
Φ. *Helas où prenez-vous ce courroux vehement*
Contre vn qui ne veut rien que vous rendre ſeruie?
L. *Mais toymeſme où prẽs-tu ce nouueau changemẽt,*
S'il eſt vray que ie t'aime & que tu ſois ma vie?
Φ. *A bon droit les ſiecles vieux*
Nous ont peint Amour ſans yeux,
Monſtrans comme il ſe doit croire:
Trop d'ardeur le plus ſouuent
Nos ſentimens deceuant
En rapporte la victoire,
Et fait iuger le blanc eſtre vne couleur noire.
L. *L'ardeur ne m'aueugle en rien,*
Ce qui eſt ie le voy bien,
Ie trouue chaude la flame,
Le iour me ſemble luiſant,
Et ne fauls point en diſant
Qu'Amour ne loge en ton ame,
Ou s'il te va bruſlant c'eſt pour vne autre Dame.
Φ. *Peuſſé-ie à deſcouuert mon cœur vous faire voir,*
Voſtre image ſans plus ſ'y trouueroit empraincte.
L. *Mais peuſſé-ie auſſi toſt guariſon receuoir*
Au mal que tu me fais, comme ie ſçay ta feinte.
Φ. *Quelle preuue ou quelle foy*
Vous puis-ie donner de moy
Qui ces creances efface?
L. *Rien ne ſçauroit m'aſſeurer.*
Car quelle foy peut iurer

Vn cœur si plein de fallace,
En qui iamais l'Amour ny la foy n'eurent place?
Φ. *La mort que ie sens venir*
Pour mes angoisses finir,
Vous monstrera le contraire.
L. *Ah trompeur! tu vas pensant*
Que ce propos soit puissant
Pour adoucir ma colere?
Ie cognoy ta feintise & ta ruse ordinaire.
Φ. *Puissé-ie donc mourir si i'aime autre que vous.*
L. *Les sermens amoureux ne font moindre l'offense.*
Φ. *Qui peut donc appaiser vostre iniuste courroux?*
L. *Le desir esperé d'vne prompte vengence.*
Φ. *Moderez ceste fureur.*
Il n'y a si grande erreur
Qu'vne forte amour n'oublie.
L. *Mais il n'est amour si fort*
Quand souuent ou luy fait tort,
Qui ne se change en furie.
Grand amour en grand' haine est souuent cõuerie.
Φ. *Les courroux des vrais amans*
Font par leurs embrasemens
Que l'amour plus fort s'enflame.
L. *Helas ie l'espreuue assez.*
Car tant d'outrages passez,
Au lieu d'esteindre ma flame,
La font plus violente & plus viue en mon ame.
Φ. *Quelle preuue, ô mõ bien, m'en peut rẽdre asseuré?*
Comment croiray-ie helas! que vostre ire est passee?
L. *Vous redonnant mon cœur que i'auois retiré,*
Et n'aimant rien que vous qui m'auiez delaissee.

STANSES.

AH Dieu! faut-il partir? eſt-ce donc l'ordonnance
Du Ciel trop rigoureux, maiſtre de ma puiſſance,
Que ie doiue eſprouuer vn ſi cruel malheur?
Comment pourray-ie viure eſloigné de mon ame?
Non non ſi ie ne meurs en vous laiſſant ma Dame,
Iamais fidelle amant ne mourut de douleur.
Ie mourray, i'en ſuis ſeur: & mon ame eſgaree
Par ce cruel depart de ſon corps ſeparee,
Me laiſſera tout froid, palle, & ſans mouuement:
Et ſi ie dure apres, ce ne ſera pas vie,
Pluſtoſt amour au lieu de mon ame rauie
Animera mon corps de ſon feu vehement.
Abuſé que ie ſuis! mais que penſé-ie faire?
Ie pars pour captiuer vne ville aduerſaire,
Moy qu'Amour tient au ioug ſans relaſche arreſté.
Si ie ſuis priſonnier doy-ie eſperer la prendre?
Ie vay pour aſſaillir, & ne me puis defendre
Seulement d'vn enfant dont ie ſuis ſurmonté.
Que me ſert le renom d'auoir dés mon enfance
Acquis par mes trauaux le repos de la France,
Et l'effort des mutins inutile rendu,
S'il faut que pour ſon bien à mon mal ie conſente,
Et que de vos beaux yeux ſi ſouuent ie m'abſente?
Repos de mon païs tu m'es trop cher vendu!
I'aimerois beaucoup mieux q̃ le ciel m'euſt fait naiſtre
Sans nõ, & ſans hõneur, pourueu que ie peuſſe eſtre
Touſiours aupres de vous doucement langoureux,

Baiſer vos blons cheueux & voſtre beau viſage,
Et n'auoir autre loy que voſtre doux langage:
I'aurois aſſez d'honneur ſi i'eſtois tant heureux.
Que le monde eſtonné vante ma renommee,
Qu'elle ſoit par le Ciel comme vn aſtre allumee,
Que ſur mon ieune front cent lauriers ſoyent plãtez,
Que i'eleue vn trophee à iamais perdurable:
» L'hõneur eſt moins q̃ riẽ quãd l'hõme eſt miſerable.
» Mon heur & mon hõneur giſt tout en vos beautez:
Ceux des ſiecles paſſez amoureux de la gloire,
Auec arcs triomphaux conſacroyent leur victoire,
Ou la faiſoyent durer par les doctes eſcrits:
Et moy vaincu de vous, rien plus ie ne demande
Sinon qu'à voſtre honneur ma desfaicte s'entende,
Et qu'on ſçache comment de vos yeux ie fu pris.
O beaux Yeux mes vainqueurs, doux flãbeaux de ma vie,
Voſtre belle clairté s'en va m'eſtre rauie!
Ie vous laiſſe, ô beaux Yeux, cõtraint de m'auancer.
Mais ie ſuis tranſporté de ma fureur extréme,
Ie ne vous laiſſe point, ie me laiſſe moymeſme.
Laiſſant l'ame & le cœur n'eſt-ce pas me laiſſer?
Ie n'emporte de moy qu'vne charge mortelle,
Pleine de paſſions & d'angoiſſe cruelle,
Que ie n'eſpere pas ſupporter longuement:
Mais quãd mon corps mourra, ma foy reſtera viue,
Car l'eſprit par la mort de l'Amour ne ſe priue:
Celuy n'aime pas bien qui le croit autrement.

ADIEV A LA POLOGNE.

ADIEV Pologne, adieu plaines desertes,
Tousiours de neige ou de glaces couuertes,
Adieu païs d'vn eternel adieu,
Tõ air, tes mœurs m'ont si fort sceu deplaire,
Qu'il faudra bien que tout me soit contraire
Si iamais plus ie retourne en ce lieu.
Adieu maisons d'admirable structure,
Poisles adieu, qui dans vostre closture
Mille animaux peste-meste entassez,
Filles, garçons, veaux & bœufs tout ensemble:
Vn tel mesnage à l'âge d'or ressemble,
Tant regreté par les siecles passez.
Quoy qu'on me dist de vos mœurs inciuiles,
De vos habits, de vos mechantes villes,
De vos esprits pleins de legereté,
Sarmates fiers, ie n'en voulois rien croire,
Ny ne pensois que vous peussiez tant boire:
L'eusse-ie creu sans y auoir esté?
Barbare peuple, arrogant & volage,
Vanteur, causeur, n'ayant rien que langage:
Qui iour & nuict dans vn poisle enfermé
Pour tout plaisir se iouë auec vn verre,
Ronfle à la table, ou s'endort sur la terre,
Puis comme vn Mars veut estre renommé.
Ce ne sont pas vos grand's lances creusees,
Vos peaux de loup, vos armes déguisees
Où maint plumage & mainte aile s'estend,
Vos bras charnus ny vos traits redoutables,
Lourds Polonnois, qui vous font indomtables:

La pauureté seulement vous defend.
Si vostre terre estoit mieux cultiuee,
Que l'air fust doux, qu'elle fust abreuuee
De clairs ruisseaux, riche en bonnes citez,
En marchandise, en profondes riuieres:
Qu'elle eust des vins, des ports, & des minieres,
Vous ne seriez si long temps indomtez.
Les Othomans, dont l'ame est si hardie,
Aiment mieux Cypre, ou la belle Candie,
Que vos deserts presque tousiours glacez:
Et l'Alemand qui les guerres demande,
Vous dédaignant, court la terre Flamande,
Où ses labeurs sont mieux recompensez.
Neuf mois entiers pour complaire à mon maistre,
Le grand HENRY que le Ciel a faict naistre
Comme vn bel astre aux humains flamboyant,
Pour ce desert i'ay la France laissee,
Y consumant ma pauure ame blessee
Sans nul confort sinon qu'en le voyant.
Face le Ciel que ce valeureux Prince
Soit bien tost Roy de quelque autre prouince,
Riche de gens, de citez, & d'auoir:
Que quelque iour à l'Empire il paruienne,
Et que iamais ici ie ne reuienne,
Bien que mon cœur soit bruslant de le voir.

CHANSON.

AH Dieu, que la flamme est cruelle,
Dont Amour me fait consumer!
Ie sers vne Dame infidelle,
Et ne puis cesser de l'aimer.

La marine eſt plus arreſtee,
Et du ciel les hauts mouuemens,
Bref tout ce qu'on lit de Protee
Ne ſ'egale à ſes changemens.
Ores ie ſuis ſeul en ſa grace,
Ce n'eſt qu'amour, ce n'eſt que feu,
Subit vn autre prend ma place,
Et feint ne m'auoir iamais veu.
Ce nouueau, fier de mon dommage,
Qui ſe forge vn heur bien conſtant,
Auſſi toſt ſe trouue en naufrage,
Et me voit au port tout contant.
I'ay fait par art & par nature
Tout ce qu'vn amant peut penſer,
A fin d'arreſter le Mercure,
Sans iamais y rien aduancer.
Las ! ce qui plus me deſeſpere
C'eſt qu'auec tout ce que i'en voy,
Mon eſprit ne ſ'en peut diſtraire,
Et l'adore en deſpit de moy.
Si ialoux ie franchis ſa porte
Iurant de n'y plus retourner,
Mon pied malgré moy m'y rapporte,
Et ne ſçauroy l'en deſtourner.
C'eſt touſiours accord ou querelle,
(O miſerable que ie ſuis!)
Ie ne ſçauroy viure auec elle,
Et ſans elle auſſi ie ne puis.

VILLANELLE.

ROZETTE pour vn peu d'abſence
Voſtre cœur vous auez changé,
Et moy ſçachant ceſte inconſtance
Le mien autre part i'ay rangé.
Iamais plus beauté ſi legere
Sur moy tant de pouuoir n'aura:
Nous verrons, volage Bergere,
Qui premier ſ'en repentira.
Tandis qu'en pleurs ie me conſume
Maudiſſant ceſt eſloignement,
Vous qui n'aimez que par couſtume,
Careſſiez vn nouuel amant.
Iamais legere giroüette
Au vent ſi toſt ne ſe vira:
Nous verrons, Bergere Rozette,
Qui premier ſ'en repentira.
Où ſont tant de promeſſes ſainctes,
Tant de pleurs verſez en partant?
Eſt-il vray que ces triſtes plaintes
Sortiſſent d'vn cœur inconſtant?
Dieux que vous eſtes menſongere!
Maudit ſoit qui plus vous croira:
Nous verrons, volage Bergere,
Qui premier ſ'en repentira.
Celuy qui a gaigné ma place
Ne vous peut aimer tant que moy:
Et celle que i'aime vous paſſe
De beauté, d'amour & de foy.
Gardez bien voſtre amitié neuue,

La mienne plus ne varira,
Et puis nous verrons à l'espreuue
Qui premier s'en repentira.

A Madamoiselle de CHASTEAVNEVF.

IE ne veux desormais m'enquerir d'auantage
Que tu peux auoir faict, larron malicieux,
De tant de ieunes cœurs surpris en tant de lieux,
Laissant mesmes au Ciel marque de ton outrage.
Tu nous les rauissois pour bastir ceſt ouurage,
Ce royal CHASTEAVNEVF, ton palais glorieux,
Où tu vas reposer las d'outrager les Dieux,
Y retirant tes feux, tes traits, & ton cordage.
Deuant ce CHASTEAVNEVF pour embellir le front,
Tu pẽs les plus beaus cœurs, cõme les Chasseurs font
Des grands cerfs & sangliers qu'à force ils peuuent prendre.
Le mien s'y fust peu voir au plus haut lieu planté:
Mais pource que sans crainte il t'auoit resisté,
O cruel, par despit tu l'as reduit en cendre.

Sur son pourtraict à I. DE-COVR, peintre du Roy.

TV t'abuses, DE-COVR, pensant representer
Du CHASTEAVNEVF d'Amour la Deesse immortelle:
Le Ciel peintre sçauant l'a pourtraitte si belle,
Que son diuin tableau ne se peut imiter.
Comment sans t'esblouir pourras-tu supporter
De ses yeux flamboyans la planete iumelle?

Quelle

Quelle couleur peindra sa couleur naturelle,
Et les graces qu'on voit sur son front volleter?
Quel or egalera l'or de sa blonde tresse?
Quels traits imiteront ceste douce rudesse,
Ce port, ce teint, ce ris, ces attraits gracieux?
Laisse au grand Dieu d'Amour ce labeur temeraire,
Qui d'vn trait pour pinceau la sçaura mieux pourtraire,
Non dessus de la toile, ains dans le cœur des Dieux.

Pour vn Miroir.

CE Miroir bien-heureux, à qui ie porte enuie
Pour le bien d'estre à vous qui luy doit aduenir,
Vous fera le voyant quelquefois souuenir
D'vne à qui vostre amour sert d'esprit & de vie.
Et croyez que le temps, la fortune & l'enuie,
Ou quelque autre accident qui me puisse aduenir,
Mon cœur de vostre cœur ne sçauroit desunir,
Vos celestes vertus m'ont trop bien asseruie.
Voyant en ce miroir vos yeux que i'aime tant,
Pensez comme du ciel ie m'iray lamentant
Loing de ces chauds regards & de ce beau visage.
Mais à tort toutesfois ie me plaindroy des cieux:
Car bien que mon destin m'esgare en diuers lieux,
Tout par tout dans le cœur ie porte vostre image.

Pour des pendans d'oreille, de teste Mort.

IE vous donne vne mort, present mal conuenable
A la viue clairté de vos yeux amoureux:
Mais que pourroit donner vn esprit malheureux

Qui ne soit desplaisant, funeste & larmoyable?
Vn qui fuit tout espoir d'estat plus fauorable,
Qui trouue aigre la ioye, & le pleur doucereux,
A qui la clairté fasche, & qui n'est desireux
Que de voir comme luy tout amant miserable.
S'il faut offrir au ciel ce qu'on aime plus fort,
Son cœur desesperé n'aime rien que la mort,
Dont l'image effroyable en sa face est depeinte.
Donc, ô beauté du ciel, ne vous offensez pas
Si souffrant loin de vous tant d'eternels trespas,
A sa mort veritable il offre vne mort feinte.

Sur la Bergerie de REMY BELLEAV.

QVand ie ly, tout raui, ce discours qui soupire
Les ardeurs des Bergers, ie t'appelle menteur,
(Pardonne moy) BELLEAV, de t'en dire l'autheur
Car vn homme mortel ne sçauroit si bien dire.
Amour qui tient les Dieux au ioug de son empire,
A de rechef contraint Phebus d'estre pasteur,
Qui pour charmer sa peine & l'œil son enchanteur,
Doit auoir fait ces vers, tesmoins de son martyre.
O Phebus, ô grand Dieu des Poetes inuoqué,
Parmi nos champs François si tu as remarqué
Quelque herbe ou quelque fleur qui les cœurs peut contraindre,
Change cil d'Hippolyte, & le rens enflammé:
Ou bien s'il faut que i'aime & ne sois point aimé,
Fay qu'en si beaux regrets mon mal ie puisse plaindre.

Pour mettre deuant vn Petrarque.

LE labeur glorieux d'vn esprit admirable
Triomphe heureusement de la posterité,
Comme ce Florentin qui a si bien chanté
Que les siecles d'apres n'ont trouué son semblable.
La beauté n'est ainsi: car elle est perissable.
Mais Laure auec ses vers vn trophee a planté,
Qui fait que lon reuere à iamais sa beauté,
Et qui rend son laurier verdissant & durable.
Celle qui dans ses yeux tient mon contentement,
La passant en beauté, luy cede seulement (telle:
En ce qu'vn moindre esprit la veut rendre immor-
Mais i'ay plus d'amitié s'il fut mieux escriuant.
Car sa Laure mourut, & il resta viuant:
Si ma Dame mouroit, ie mourrois auec elle.

Sur les vers d'vne Dame.

MYrtis, Corinne, & la muse de Grece
Sapphon qu'amour fist si haut soupirer,
Tous leurs escrits n'oseroyent comparer
A ces beaux vers qu'a chantez ma maistresse.
Qui veut sçauoir de quels traits Amour blesse,
Sans voir vos yeux trop prompts à martyrer,
Lise ces vers qu'habile il sceut tirer
De vostre esprit digne d'vne deesse.
Pensers, desirs, soupirs, feux & glaçons,
Sont les sugets de ces belles chansons,
Où seule à part vous retenez vostre ame.
Cœur n'est si froid qui n'en fust allumé:
Cachez-les donc à mon mal bien aimé,
Car sans les voir ie n'ay que trop de flame.

Pour vne Faueur semee de diuerses branches.

LE Ciel qui mieux que moy vous peut fauoriser,
Soit à vostre grandeur pour iamais fauorable,
Couronnant vos vertus d'vn renom si durable
Que la force du temps ne le puisse briser.
Desia vos faicts guerriers par tout vous font priser,
Plantant sur vostre front maint trophee honorable:
Puis ceste grand' douceur, & ce cœur immuable
Maugré les ans vainqueurs vous peut eterniser.
Il restoit que l'Amour vous mist sous son empire,
Come il fait tous les Dieux, à fin qu'on vous peust (dire
Pacifique, immuable, amoureux & guerrier:
Et qu'vne qui vous est saincte ment asseruie
Vous offrist à bon droit en vous offrant sa vie,
L'oliuier, le palmier, le meurte, & le laurier.

A ma Damoiselle DE SVRGERES.

COmme on voit au Printẽps le bouton rougissant,
Amoureux du Soleil, languir en son absence:
Puis en le reuoyant, changer de contenance,
D'odeurs & de beautez le Ciel resiouissant.
Tout ainsi mon esprit tristement languissant
Durant l'obscure nuict des miseres de France,
Voyant de vos beautez l'agreable presence
S'égaye & veut encor se monstrer florissant.
Or si la saincte ardeur qui vient de vous l'enflame,
Ie vous nomme à bon droit le Soleil de mon ame,
M'efforçant de monstrer sa diuine clairté:
Que si selon mon cœur i'y pouuoy satisfaire,
Le vice deuiendroit de soymesme aduersaire,
Voyant de vos vertus l'admirable beauté.

A ma Demoiſelle IEANNE DE BRISSAC.

COmme quand il aduient que l'humaine penſee,
Compagne d'vn deſir vainement curieux,
Entreprend de voler iuſqu'au plus haut des cieux,
Pour voir des deïtez la grand' troupe amaſſee:
Alors qu'elle preſume eſtre bien auancee,
C'eſt lors qu'elle cognoiſt ſon vol audacieux.
Car touſiours le chemin s'eſloigne de ſes yeux,
Et ne voit point de fin à l'œuure encommencee.
Tout ainſi qui voudra, plein de temerité,
S'eſſayer de trouuer fin à l'infinité
Des graces qui vous font diuinement reluire,
En penſant s'auancer ſes labeurs accroiſtront.
Car d'vn ſubiect fini cent mille autres naiſtront,
Et faudra qu'à la fin tout court il ſe retire.

A ma Damoyſelle de la CHASTAIGNERAYE.

OBeaux cheueux chatains d'vne qui ce nõ porte,
Ondez, creſpes & longs, où les Ieux inconſtans
Et les petits Amours, comme oiſeaux voletans,
S'empriſonnent l'vn l'autre en mainte & mainte ſorte,
O bel œil qui d'Amour rens la maieſté forte,
Clair, brun, fier & piteux, ſeul Soleil de ce temps:
Le bois ſec reuerdit au retour du printemps,
Et le tien fait fleurir mon eſperance morte.
Il faudroit eſtre roche, acier ou diamant,
Pour ne deuenir flamme & mourir doucement
Aupres d'vne beauté de beautez ſi pourueuë.
O celeſtes rayons qui me donnez la loy,
Ie voudrois eſtre Argus alors que ie vous voy,
Et ne vous voyant point eſtre priué de veuë.

EPITAPHES.

DE TIMOLEON DE COSSÉ COMTE DE BRISSAC.

Mort contente toy, ton char est honoré
D'vne riche despouille, & de trop belles armes:
Tu peux bien t'assouvir si tu te pais de larmes,
Car oncq homme ne fut si iustement pleuré.
Mars ne doit desormais se tenir asseuré,
Ains redouter craintif, & fuir les allarmes,
Voyant deuant ses yeux entre mille gens-d'armes
Le ieune Mars Gaulois palle & defiguré.
Mais las! que sçay-ie moy si Mars esmeu d'enuie,
A point forcé la Mort à le priuer de vie?
O Mars, s'il est ainsi, tu t'es bien abusé.
Car s'il a remporté tant d'honneur sur la terre,
Or qu'il est immortel il sera plus prisé,
Et sera reueré comme Dieu de la guerre.

DE LVY MESME.

Brissac estoit sans peur, ieune, vaillãt & fort,
Il est mort toutesfois: Passant, ne t'en estonne.
Car Mars le Dieu guerrier pour monstrer son effort,
Se prend aux plus vaillans, & aux lasches pardonne.

De DIANE DE COSSE' Comtesse de Mansfeld.

QVand le Soleil nous laisse, & que tout radieux
Il va luire à sõ tour parmi l'autre hemisphere,
Tout se couure d'ombrage, & ce qui souloit plaire
Prend vn visage triste, & se fait ennuyeux,
Ainsi, chaste DIANE, *en quitant ces bas lieux,*
Pour faire luire au ciel ta flamme ardãte & claire,
Quel nuage de pleurs, quel horreur solitaire,
Quelle ombre & quelle nuit laisses-tu sur nos yeux?
Helas! ton occident d'autant plus nous ennuye,
Qu'il vient deuant le soir, & que ta belle vie
Presque dés le matin nous couure sa clairté.
Mais que dy-ie? ah ie fauls, tant l'ennuy me trãsporte!
Ta vertu luist touſiours, la Mort n'est assez forte
Pour faire que son iour nous soit iamais osté.

De Madame la Mareschalle DE BRISSAC.

DE palme & de lauriers tout autour soit planté
Ce sacré monument: car le corps qu'il enserre
En viuant triompha des vices de la terre,
Et l'orna de vertus, d'honneurs & de bonté.
BRISSAC *fut son espoux, ce guerrier indomté,*
Qui fut des ennemis la foudre & le tonnerre:
BRISSAC *fut son enfant, ceſt astre de la guerre,*
Qui trop tost des François retira sa clairté.
Tant que des faits Gaulois durera la memoire,
De ces preux cheualiers sera viue la gloire.
Elle donc mere & femme à deux si grãds guerriers,

Qui ſema de lauriers & de palmes la France,
Doit auoir ſon tombeau pour digne recompance
Au lieu de belles fleurs tout ſemé de lauriers.

DE SEBASTIEN DE LVXEMBOVRG Duc de Martigues.

CEluy que la Mort meſme en viuant redoutoit
Lors qu'il ouuroit les flancs de la mutine armee,
Et qui chaud d'vn beau ſang & de gloire animee,
Sans crainte de la Mort aux dangers ſe iettoit:
Ceſte fatale Sœur qui touſiours l'aguettoit
D'enuieuſe fureur & d'ire enuenimee,
Se meſlant dans l'eſtain d'vne balle enflammee,
Perça ſon front vainqueur où la Gloire habitoit.
Puis ſe reſiouiſſant d'vn ſi piteux ouurage:
Voy (ce dit-elle alors) que te ſert ton courage,
Et comme les plus forts ſont ſubiects à ma loy.
Tu t'abuſes (dit-il) ô Mort pleine d'enuie:
Car ie laiſſe vn renom qui n'ha point peur de toy,
Et vay reuiure au ciel en immortelle vie.

Du Sieur de SILLAC.

C'eſt en vain deſormais que la mere Nature
Trauaille à faire voir des ouurages parfaits,
Puis qu'ils ſont par la Mort ſi promptement défaits,
Et que le plus parfaict eſt celuy qui moins dure.
Peintres mal-auiſez, qui par voſtre peinture
Faites la Mort ſans yeux, reformez vos pourtraits:
Touſiours au plus beau but elle addreſſe ſes traits,
Et n'en tire iamais vn ſeul à l'auanture.

Elle a choisi SILLAC *entre mille soldars,*
SILLAC choisi d'Amour, d'Apollon & de Mars,
Et d'vn coup, de trois Dieux l'attente elle a rauie.
Mais las ! elle est sans yeux: car s'elle eust veu les pleurs
Qu'ont respãdu sur luy les beaux yeux de ses sœurs,
Elle eust esté contrainte à luy rendre la vie.

De CLAVDE DE BASTARNAY sieur d'Anton.

IVste posterité qui liras la vaillance
De tant de grands guerriers à iamais glorieux,
Qui par le fer vainqueur se sont ouuerts les cieux,
Achetant de leur sang le repos de la France:
Honore incessamment l'heureuse souuenance
Du vaillant Bastarnay digne race des Dieux,
Qui dés le doux printemps de ses ans gracieux
S'offrit pour son pays d'vne belle asseurance.
Pour le recompenser de sa fidelité,
Les Dieux benins luy ont le corps mortel osté,
Luy donnant dans le Ciel vne gloire immortelle.
Car il luit maintenant en astre transformé,
Et sera bien-heureux à bon droict estimé,
Qui naistra desormais sous planete si belle.

A la France.

DV sommeil qui te clost les yeux & la pensee,
Sus reueille toy, France, en ceste extremité:
Voy le Ciel contre toy par toymesme irrité,
Et regarde en pitié comme tu t'es blessee.

C'est assez contre toy ta vengence exercée,
C'est assez en ton sang ton bras ensanglanté:
Et quand ton cœur felon n'en seroit contenté,
Pourtant de t'affoller tu dois estre lassée.
Toy qui fus autrefois l'effroy de l'estranger,
Or' tu es sa risée, & soumise au danger,
Tandis que tu te monstre à toymesme cruelle,
Qu'il sorte pour domter ton cœur ennenimé,
Et face comme on voit vn grand loup affamé
Qui de tout vn troupeau separe la querelle.

De GILLES BOVRDIN Procureur general du Roy.

BOurdin eut vn esprit veillant incessamment,
Et vn corps endormi chargé d'âge & de graisse.
L'esprit prompt se plaignoit du corps tousiours dormãt:
Le corps lourd, de l'esprit qui n'auoit point de cesse.
Le Ciel pour appaiser ces estranges discords,
A fait venir la Mort ce pendant qu'il sommeille,
Qui d'vn somme eternel a fait dormir son corps,
A fin que son esprit plus à son aise veille.

De BREVET, Eunuque & Chantre excellent.

A M. Nicolas Secretaire du Roy.

DAns ce tombeau tout parfumé de roses,
D'vn Amphion les cendres sont enclases,
Qui tout diuin les rochers esmouuoit,

Qui de ſa voix leur inſpiroit des ames,
Qui comme Orphee eſtoit haï des femmes,
Et mieux que luy les trauaux deceuoit.
Peut eſtre (Amy) ta voix melodieuſe
Dans ce tombeau ſoupire vne chanſon
Pour NICOLAS: *mais la terre enuieuſe,*
De tes fredons nous dérobe le ſon.

De la Barbiche de Madame de VILLEROY.

CEſte Chienne au vif contrefaicte
Eſtoit de beauté ſi parfaicte
Qu'on ne veit oncq rien de ſi beau:
Le poil blanc dont elle fut riche
L'honora du nom de Barbiche,
Nom qui n'eſt point clos du tombeau.
Car vne ſçauante Deeſſe
Qui fut icy bas ſa maiſtreſſe,
Luy fait part de ſa deité,
Et par mille vers memorables,
Et mille pourtraicts honorables
La ſacre à l'immortalité.
Apres qu'elle eut paſſé ſa vie
De mille delices ſuiuie,
Bien aimant, bien aimee auſſi,
Baiſant le beau ſein de ſa dame
Doucement elle rendit l'ame.
Qui ne voudroit mourir ainſi?

Or si le ciel qui tout embrasse,
Comme iadis, aux chiens fait place,
Il ne faut douter nullement
Que ceste Barbiche si belle
Bien tost d'vne clairté nouuelle
Ne flambe au haut du firmament.

De IEAN DES IARDINS Medecin du Roy, qui mourut subitement.

APres auoir sauué par mon art secourable
Tant de corps lãguissans que la Mort menaçoit,
Et chassé la rigueur du mal qui les pressoit,
Gaignãt cõme Esculape vn nom tousiours durable:
Ceste fatale Sœur, cruelle, inexorable,
Voyant que mon pouuoir le sien amoindrissoit,
Vn iour que le courroux contre moy la poussoit,
Finit quant & mes iours mon labeur profitable.
Passant, moy qui pouuois les autres secourir,
Ne dy point qu'au besoing ie ne me peu guarir:
Car la Mort, qui doutoit l'effort de ma science,
Ainsi que ie prenois sobrement mon repas,
Me print en trahison, sain & sans desfiance,
Ne me donnant loisir de penser au trespas.

De Damoyselle IEANNE de LOYNES, pour M. SOREAV son mary.

HElas Ciel inhumain, & toy dur Monument,
Vous auez entre vous partagé ma richesse!
L'vn a rauy l'esprit de ma chere Maistresse,

L'autre enserré son corps qui luy sert d'ornement.
Desolé que ie suis ! pour tout allegement
Mes yeux noircis de pleurs en ces deus parts ie dresse:
Or' ie les leue au ciel, & or' ie les abaisse
Vers ce lieu qui retient mon seul contentement.
Las ! si mes iustes cris se peuuent faire entendre,
Puis que mon cher thresor vous ne voulez me rẽdre,
Ciel, & tombeau de grace octroyez moy le bien.
Ciel raui mon esprit comme cil de ma Dame,
Assemble-les ensemble : & toy, cruelle lame,
Sers de tombe à mon corps comme tu fais au sien.

De Madame MARGVERITE Ducheſſe de Sauoye.

TV nous veux perdre, ô Dieu plein de vengence,
Tu nous veux perdre, & ton cœur despité,
Comme vn torrent, respand sa cruauté
Noyant du tout nostre foible esperance.
Il ne restoit rien d'entier de la France,
De pur, de sainct, d'vne antique bonté,
Que MARGVERITE humaine dëité,
Et ta rigueur couure ceste influence.
Que ferons-nous, ô chetifs, desormais?
L'appuy des bons, le recours & la paix
Remolle au ciel, sa premiere origine.
Ton cœur (ô Dieu) deuoit estre assouui
Du sang Gaulois, du Roy si tost rauy,
Sans arracher ceste plante diuine.

De Loys dv Gaz maistre de Camp de la Garde du Roy.

LE Gaz qui sous Brissac nourriture auoit prise,
Et qui seul imita ses dessеins genereux,
Eut le cœur grand & beau, l'esprit auantureux,
Pour luy du plus haut ciel basse estoit l'entreprise.
En ce temps traistre & feint il vescut sans feintise,
N'estima les plus grands, mais les plus valeureux:
D'argent il fit ionchee: & ne fut desireux
Pour tout bien que de gloire ouuertement acquise.
Il aida ses amis, ses ennemis chassa,
Et tous ses compagnons en faueurs surpassa,
Fut fidelle à son maistre, & gaigna son courage,
En fin la nuict au lict, foible & mal disposé
Se voit meurtri de ceux qui n'eussent pas osé
En plein iour seulement regarder son visage.

De Remy Belleav.

OQu'vn grand reliquaire est clos en peu d'espace!
Viateur, prens y garde, en ce lieu si serré
Auec vn seul Belleav *tu peux voir enterré*
Phebus, Amour, Mercure, & la plus chere Grace.
I'auois creu iusqu'icy que la celeste race
S'exemptoit du passage aux mortels preparé,
Mais ie voy par sa fin le contraire aueré,
Voyant mourir en luy tout le chœur de Parnasse.
Iamais plus rare esprit d'vn corps ne fut vestu,
Ce n'estoit que douceur, que sçauoir, que vertu,
Dont mainte grand' lumiere en terre estoit rendue.

Maintenant d'vn cercueil tous ces biens sont enclos.
Non, ie faux : le Tombeau n'en serre que les os,
Et par tout l'Vniuers sa gloire est espandue.

De CLAVDE DE L'AVBESPINE Secretaire des Commandemens.

TOut ce que la Nature & le Ciel fauorable
Pouuoyent pour rendre vn homme heureux parfaictement,
L'AVBESPINE l'auoit, L'AVBESPINE ornement
De ce siecle maudit, ingrat & miserable.
Il estoit grand & beau, dispos, ieune, amiable,
Riche en biens, aux honneurs aduancé iustement,
Pur, sans ambition, qui marchoit droitement,
Tres-fidelle à son Prince & aux bons secourable.
Le Ciel qui l'auoit faict, craignant de l'offenser,
Ici bas longuement ne l'a voulu laisser
Dans vn païs de sang, de meurtres & de guerre:
Mais amoureux de luy, comme vn pere tresdoux,
En l'auril de sa vie il l'a cueilli de terre,
Et en a faict vn Dieu qui aura soing de nous.

De luymesme.

SI les Dieux par pitié se fussent peu flechir,
Ils n'eussent de ce corps si tost l'ame enleuee:
Mais ils ne pouuoyent pas de l'esprit s'enrichir,
Sans que la pauure terre en demeurast priuee.

De luy mesme.

L'Aybespine mourãt aux beaus iours de son âge,
Et le bandeau fatal couurant ses yeux esteints,
La France en soupiroit, l'air resonnoit de plaints,
Et la Mort despitoit son malheureux ouurage.
Comme il est arriué iusqu'au dernier passage,
L'esprit sain departant de ses membres mal-saints,
Ioyeux il leue au Ciel & la veuë & les mains,
Et fit ouir ces mots auec vn doux langage:
Seigneur, tu me prens ieune, & ie meurs nonobstant
Sans regretter le monde heureusement contant,
Veu les longues erreurs & l'abus qu'il enserre:
Louange à ta bonté qui prend de moy souci,
Donnant cesse à ma peine. Et finissant ainsi,
Rendit son ame au Ciel & son corps à la Terre.

POurquoy contre mon gré ce corps est-il si fort
Que ma iuste douleur ne le puisse desfaire?
Qui retient tant mon ame en ce lieu de misere
Sans reuoler au ciel où gist tout son confort?
Las tout ainsi qu'Amour auec vn seul effort
Trauersa nos deux cœurs & n'en fit qu'vn vlcere,
Pourquoy le Ciel ialoux, enuieux & contraire
N'a-til fini nos iours par vne seule mort?
La femme d'Amphion iustement affligee
Par son dueil excessif en rocher fut changee,
Qui ses enfans meurtris semble encore pleurer.
Que ie serois heureuse ayant telle aduenture!
Car ie pourrois seruir d'aimable sepulture
A celuy dont la mort ne me peut separer.

Du Latin de M. DE PIMPONT.

O *Le plus doux ſouci iadis de ma penſee,*
Maintenant le regret dont elle eſt ſi preſſee,
Qui ſans moy, trop cruel, es parti de ce lieu,
Damon, ie te ſalue, & ſi te dis adieu:
Ie t'eſpan de mes yeux ces offrandes funebres,
Mes yeux ores couuerts d'eternelles tenebres.
Ie t'offre ces cheueux ſur ta tombe ſemez,
Preſens de toy, mon cœur, autrefois tant aimez.
Voy cõme vn double amour vn double autel te dreſſe,
Voy de quels deſeſpoirs i'entretien ma triſteſſe,
Et que la cendre helas! qui reſte ici de toy
Sente en beuuant mes pleurs, mon office & ma foy.
Noſtre amour plein de feu paſſe aux nuicts eternelles,
Il trauerſe le Styx en ramant de ſes ailes,
Par tout il t'accompagne & te veut ramener,
Mais en vain: car iamais tu n'en peux retourner.
Aumoins donne toy garde, ô ſeul bien de ma vie,
Que des eaux de Lethés ne prennes quelque enuie:
Retien de nos deſirs la memoire à iamais,
Ainſi que ſainctement du cœur ie te promés
Que la courſe des ans, la mort, l'onde & la flame
N'effaceront iamais ton portraict de mon ame.

COMPLAINTE.

C *Ontre le temps ma douleur ſe rend forte,*
Et quand ſon cours toutes choſes emporte
Elle y reſiſte, & prend ferme racine
Au lieu plus vif de ma triſte poitrine.

Loing tout confort au dueil qui me possede,
Conseil, raison, esperance & remede
Comme ennemis mon esprit vous reiette,
Car son angoisse à vos loix n'est suiette.
De mes amis qu'vn seul ne s'auanture
A me parler sinon de sepulture,
De sang, de mort, d'ombres noires & feintes,
D'effroy, de cris, de soupirs & de plaintes.
Toute lumiere est horrible à ma veuë,
Rien ne me plaist que l'ennuy qui me tue:
La nuict m'est iour, mon repos c'est ma peine,
Que i'aime mieux plus elle est inhumaine.
O pauure corps, iusqu'à quelle iournee
Retiendras-tu mon ame emprisonnee
En tant de fers, la gardant qu'elle volle
Apres son bien dont l'espoir me console?
La seule mort a causé ma tristesse,
La seule mort y pourra mettre cesse:
Ne m'empeschant plus longuement de suiure
Ceste autre moy, pour qui i'aimois à viure.
Toute douceur de mon ame est bannie,
Ie me consomme en langueur infinie,
Le ciel me faschе, & rien ne me peut plaire
Que de mon mal la memoire ordinaire.
Fier accident que sans fin i'imagine:
Las qui l'eust creu qu'vne grace diuine,
Vn port celeste, vne beauté parfaitte
Si promptement par la mort fust defaitte?
Mais c'est l'erreur des œuures de Nature:
Iamais le beau guere en terre ne dure,
Le ciel ialoux aussi tost l'en retire,

A fin qu'en haut nos penſers il attire.
L'humaine vie à bon droict ſe compare
Aux vaines fleurs dont le Printemps ſe pare,
Au froid d'Eſté, au fueillage d'Automne,
Et au Soleil quand l'Hiuer il rayonne.
Ta gloire, Amour, à ce coup eſt tombee,
La fiere Mort ta trouſſe a deſrobee,
Rompu tes traits dont ma playe eſt ſortie,
Briſé ton arc, & ta flamme amortie.
Ne vante plus ta puiſſance indomtee,
Toute victoire auec luy t'eſt oſtee:
C'eſt maintenant qu'aueugle on te peut dire
Ayant perdu l'aſtre de ton empire.
O triſte Auril, à grand tort on t'appelle
Du plaiſant nom d'Aphrodite la belle
Mere d'Amour, par qui tout prend naiſſance,
Puis qu'en mon cœur tu meurtris l'eſperance.
Las que me ſert ta ſaiſon tant aimee,
Qui le Printemps eſt des autres nommee,
Si pour ſerein ou pour chaleur qu'il face
Ie ne ſens rien que nuages & glace?
Champs, prez & bois prennent tous couleur verte,
Seul par le noir ie teſmoigne ma perte,
Et n'ay pour fleurs en mon ame amaſſees
Que ſouci double & faſcheuſes penſees.
Donc que l'an change en ſaiſons differentes,
Ie ſeray ferme & mes plaintes conſtantes:
Et quand le ciel ſera plus clair de flame,
Touſiours le dueil obſcurcira mon ame.

De l'annee M. D. LXX.

IE te doy bien haïr, malencontreuſe Annee,
Qui m'as durãt ton cours tãt de maux faict auoir,
Et tant d'ennuis diuers ſur mon chef faict pleuuoir,
Que i'en laiſſe ma vie au dueil abandonnee.
Le iour que commença ta courſe infortunee
Ie fu remis captif ſous l'amoureux pouuoir,
Où i'eu mille douleurs pour cacher mon vouloir,
Et receler ma playe au cœur enracinee.
I'auois vn ſeul ami, ſage, heureux & parfaict,
La mort en ſon printemps ſans pitié l'a desfaict,
Comblant mes yeux de pleurs & mon ame de rage.
Depuis ie fu ſix mois dans vn lict languiſſant,
Et or' pour m'acheuer, quand tu vas finiſſant,
Ie trouue que ma Dame a changé de courage.

SI i'ay moins de pouuoir, plus i'ay de cognoiſſance,
Si ma vie eſt vn but, immobile aux malheurs,
Si mon feu ſe nourriſt dans les flots de mes pleurs
Si la fin d'vn trauail d'vn autre eſt la naiſſance,
Si rien qu'en des tombeaux nuict & iour ie ne penſe,
Si ie n'aime que l'ombre & les noires couleurs,
Si le iour me deſplaiſt, ſi mes fieres douleurs
Au repos de la nuict croiſſent leur violence:
Si ſans ſçauoir pourquoy ie ne fais que pleurer,
Si du monde inconſtant lon ne peut s'aſſeurer,
Si c'eſt vn Ocean de miſere & de peines,
Si ie n'eſpere ailleurs ny ſalut, ny ſecours,
O Mort, n'arreſte plus, romps le fil de mes iours,
Et meurtris quãt & moy tãt de morts inhumaines.

COMPLAINTE FAICTE DVRANT MA MALADIE, ET autres œuures Chrestiennes.

MA chair comme eau s'est escoulee,
Et ma peau desfaite est colee
Sur mes os pourris par dedans:
Tout mon bien est mort en vne heure,
Et rien de moy ne me demeure
Que la leure aupres de mes dens.
Mes yeux ont tari leurs fontaines,
Mes nuicts d'amertume sont pleines,
Mes iours sont horribles d'effroy:
Le sommeil iamais ne me touche,
Et la puanteur de ma bouche
Fait que i'ay mesme horreur de moy.
Ayez de pitié l'ame atteinte,
Aumoins vous qui m'aimez sans feinte,
Et me pleurez amerement:
La main du Seigneur courroucee
S'est en fureur sur moy pousſee,
Et me presse ainsi rudement.
Ie soupire auant que ie mange,
Et mon gemissement estrange
Bruit comme vn torrent retenu:
Las i'ay bien raison de me plaindre!
Le malheur qui me faisoit craindre

Comme en ſurſaut m'eſt aduenu.
O que ma peine eſt exceſsiue!
Eſt-il poſsible que ie viue
Si foible en ſi forte langueur?
Seigneur puniſſeur des offenſes,
On peut voir ici tes vengences,
Et les forces de ta rigueur.
Hé quoy? d'vn courage aduerſaire
M'as tu formé pour me desfaire,
M'ayant faict ſouffrir longuement?
M'as-tu tiré de la matrice
Pour me reſeruer au ſupplice
Qui ſerue à tous d'eſtonnement?
Le Soleil corps de la lumiere
Six fois a fourni ſa carriere,
Depuis que ta cruelle main
Deſſus moy ſ'eſt appeſantie,
Et que ta fureur i'ay ſentie,
Fureur d'vn Dieu trop inhumain.
Pardonne moy ſi ie blaſphemе:
Quand ie ſens ta rigueur extreme
Ie ne ſçaurois doux te nommer.
Puis ma bouche infette d'ordure
Qu'à peine helas! preſque i'endure,
Ne ſçauroit plus que blaſphemer.
Purge-la ſ'il te plaiſt, ô Sire,
Afin qu'elle apprenne à bien dire,
Pour tes louanges reciter:
Car ſi ta main ne la nettoye,
Certes, Seigneur ie ne ſçauroye
Que maudire & me deſpiter.

Alors que ton courroux me preſſe,
Tant de cris vers le ciel ie dreſſe
Qu'on voit l'air d'horreur ſe troubler:
Ie maudi la celeſte grace,
Et voudrois que ceſte grand' maſſe
Se renuerſaſt pour m'accabler.
Pourquoy permet ta rigueur forte
Que la rage ainſi me tranſporte?
Car ſi tu es pere de tous,
Ie ſuis ton fils, & toy mon pere:
A ton fils donc en ta colere
Vſe d'vn chaſtiment plus doux.
Si ma parole eſt trop cuiſante,
Auſſi ton ire eſt trop peſante:
Haſte toy donc pour mon confort,
Ou ſouffre mes cris pitoyables,
Ains que i'aille aux lieux effroyables
D'horreurs, de ſilence, & de mort.
Le ver auorton de la terre
Se rebecque alors qu'on le ſerre,
Pouſſé d'vn naturel deuoir:
Et moy portraict de ton image,
Quand ton pié me foule & m'outrage
N'oſerois-ie vn peu m'eſmouuoir?
Entens moy donc quand ie te prie,
Reſpons alors que ie m'eſcrie,
Monſtre moy quels ſont mes pechez:
Et ſi l'erreur de ma ieuneſſe
Merite la grande rudeſſe
Des traits contre moy decochez.
Si ta vengence eſt trop petite,

Puni moy selon mon merite,
Seigneur, ne me pardonne rien:
Hausse ta main rouge de foudre,
Et reduy tous mes os en poudre,
Ie n'attens point de plus grand bien.
Ou si dans ta poitrine saincte
La pitié n'est du tout esteinte,
Sauue l'ouurage de tes mains:
Ta force m'est assez cogneuë,
Et ma passion continuë
Sert de crainte à tous les humains.
Ta bonté luira dauantage,
Gardant le pecheur qui t'outrage,
Et le retirant du trespas,
Qu'à guarir le petit vlcere
D'vn que ton secours salutaire
Iamais n'abandonne d'vn pas.

Aux Ombres de C. DE L'AVBESPINE Secretaire des Commandemens.

PEnsant à toy i'ay fini cest ouurage,
Cher L'AVBESPINE, heureus ange des cieus:
Et ce penser tiroit de mes deux yeus
Des pleurs amers roulans sur mon visage.
Tandis la fieure enuenimoit sa rage
Au suc mortel de mon dueil ennuyeux,
Pour tourmenter d'vn bras plus furieux
Mes sens troublez & faillis de courage.
Depuis six mois que tu partis d'ici,
Hoste d'vn lict ie languy sans merci,

Criant

Criant sans cesse à Dieu qu'il me deliure:
Non qu'il octroye à mon corps guarison,
Mais que l'esprit franc de ceste prison,
Oiseau leger au ciel te puisse suiure.

PARAPHRASE

Sur le Libera me, Domine, de morte æterna.

DELIVRE moy, Seigneur, de la mort eternelle,
Et regarde en pitié mon ame criminelle,
Languissante, estonnee, & tremblante d'effroy:
Cache la sous ton aile au iour espouuentable,
Quand la terre & les cieux s'enfuiront deuant toy
En te voyant si grand, si sainct, si redoutable.
Au iour que tu viendras en ta maiesté saincte
Pour iuger ce grand Tout, qui fremira de crainte,
Le reduisant en rien par tes feux allumez.
O iour, iour plein d'horreur, plein d'ire & de miseres,
De cris, d'ennuis, de plaints, de soupirs enflammez,
De grincemens de dents & de larmes ameres!
Las i'en trẽble en moymesme, & la crainte assemblee
Qui se campe en mon cœur, rend mon ame troublee,
Ma force esuanouye, & mon sang tout gelé:
Le poil dessus mon chef horriblement se dresse,
Et mon esprit de crainte est si fort desolé
Que ie n'ose crier au fort de ma tristesse.
Les Anges fremiront au regard de ta face:
Helas où pourront donc les mechans trouuer place?

Où se pourront cacher ceux qui sont reprouuez?
Où faudra-til, Seigneur, que lors ie me retire,
Si les iustes seront à grand' peine sauuez,
Miserable pecheur pour appaiser ton ire?
Que diray-ie, ô chetif? que me faudra-til faire?
Ie ne trouueray rien qui ne me soit contraire,
Ie verray mon peché s'eleuer contre moy:
Mon iuge est iuste & sainct, ie suis plein d'iniustice.
Helas ie suis rebelle! & ie verray mon Roy,
Mon Roy clair & luisant, & moy noirci de vice.
Vne bruyante voix tout par tout espandue
Est du plus haut des cieux en la terre entendue:
O vous Morts qui gisez nourriture des vers,
Laissez les monuments, reprenez la lumiere,
Nostre grand Dieu se sied pour iuger l'Vniuers,
Accourez & oyez la sentence derniere.
O Seigneur, dont la main toutes choses enserre,
Pere eternel de tout, qui m'as formé de terre:
Qui reps par ton pur sang nos pechez nettoyez,
Et qui feras leuer mon corps de pourriture,
Entens mes tristes cris iusqu'au ciel enuoyez,
Et prens pitié de moy qui suis ta creature.
Exauce exauce, ô Dieu, ma priere enflammee,
Destourne loin de moy ta colere allumee,
Fay porter mon esprit par vn doux iugement
Dans le sein d'Abraham auec tous les fidelles,
A fin que ton sainct nom ie chante incessamment,
Iouissant bien-heureux des clairtez eternelles.

CHANT CHRESTIEN.

Las! que feray-ie? oseray-ie hausser
Les yeux au ciel pour mon cry t'adresser
Durant la peur qui mon ame environne?
Ie suis confus, tout le sens me defaut,
Mon œil se trouble, & mon cœur qui tressaut
Me fait trembler tant mon forfait m'estonne.
Ie veux fuir ie veux fuir deuant
L'ardent courroux de ce grand Dieu viuant,
Qui tient en main l'orage & la tempeste.
Car mon peché qui le rend courroucé,
Merite bien que son foudre eslancé
En mille esclats me partisse la teste.
Cachons-nous donc: mais où pourray-ie aller,
Au ciel, en l'onde, en la terre, ou en l'air,
O Seigneur Dieu, pour euiter ta face?
Si ie me cache en l'obscur de la Nuit,
Ton œil diuin par les ombres reluit,
Et tout soudain remerquera ma trace.
D'aller au Ciel, tu es là president.
Il vaut donc mieux fuir en descendant,
Et me musser au plus creux de la terre:
Mais ce seroit redoubler mon tourment.
Car aux Enfers tu as commandement,
Et iusques là tu me feras la guerre.
Soit que ie veille, ou que ie sois couché,
Rien que ie face, helas ne t'est caché,
Tu me descouure & cognois ma pensee.
Veux-ie fuir: tu me viens attraper,
Et pour courir ie ne puis eschapper

Deuant ta main iuſtement courroucee.
Ne pouuant dont ta fureur euiter,
I'oſe, ô mon Dieu, i'oſe me preſenter,
Palle & tremblant, à ta maieſté ſaincte,
La veuë en bas mille pleurs degouttant,
L'ame debile, & le cœur tout battant,
Dans ma poitrine horriblement attainte.
Darde ſur moy la fureur de ton bras,
Saccage moy, fay ce que tu voudras,
Lance du Ciel ta flamme eſtincelante:
Ie ſçay, Seigneur, que ie l'ay merité,
Et plus encor pour mon iniquité,
Qui ſans repos deuant moy ſe preſente.
Tu peux, helas! tu peux me foudroyer:
Mais que te ſert de ta main deſployer
Encontre moy qui ne ſuis rien que poudre?
Tu es tout grand, tout iuſte, & tout puiſſant:
Ie ne ſuis rien: & en me puniſſant
Tu pers, Seigneur, & ta peine, & ton foudre.
Me chaſtiant tu te rens pourſuiuant
Contre vn feſtu qui eſt pouſſé du vent:
Tu veux monſtrer ta force à vn ombrage,
A vn corps mort, à vn bois deſſeiché,
A vn bouton qui languiſt tout panché,
Et au boüillon enflé ſur le riuage.
Ayes pitié ayes pitié de moy,
Tu es mon tout, mon Seigneur, & mon Roy,
Seul ie t'inuoque en ma plainte ordinaire:
Souuienne toy que tu m'as façonné,
D'os & de nerfs tu m'as enuironné:
Donc, ô mon Dieu, ne me vueilles deſfaire.

Si ie ne ſuis qu'vn bourbier amaſſé,
Tes mains pourtant tes mains m'ont compaſſé,
Tu m'as couuert de charnure & de veines:
Quand tu voudras tu me feras decheoir
Comme la fleur qui fletriſt ſur le ſoir,
Et decouler comme l'eau des fontaines.
Deſia, Seigneur, deſia i'ay bien ſenti
Sur moy chetif ton bras appeſanti,
Ie n'en puis plus, tant ta rigueur me preſſe:
Vn voile obſcur me va bandant les yeux,
Mille remors me rendent furieux,
Et ma vigueur d'heure en heure s'abaiſſe.
Soit que le iour ſe monſtre en reluiſant,
Soit que la nuict toute choſe appaiſant
Couure la terre, & guide le ſilence,
Las ie ne puis ie ne puis repoſer!
Et ma douleur qui ne veut ſ'appaiſer,
Redouble en force & croiſt ſa violence.
Ton trait vengeur contre moy decoché
De ſon venin m'a cuit & deſſeiché:
Il boit mon ſang, il bruſle mes entrailles:
Ie ſuis preſſé par ton dur iugement
D'vne frayeur & d'vn eſtonnement,
Et ſens au cœur mille rouges tenailles.
Si quelquefois ie ſouhaite la nuict,
Penſant chaſſer le ſouci qui me ſuit,
Et la fureur de mes peines terribles:
Las ie n'ay clos les yeux pour ſommeiller,
Que tout tremblant il me faut reueiller,
Eſpouuenté de viſions horribles.
Mes triſtes iours coulent legerement,

Ie n'attens rien qu'vn obſcur monument:
Ie ne voy rien qui ne ſoit effroyable,
Tout me deſplaiſt, & ſuis ſi plein d'eſmoy,
Que meſme helas! ie me faſche de moy,
Me cognoiſſant ſi pauure & miſerable.
O Seigneur Dieu qui vois ma paſſion,
Ne me delaiſſe en ceſte affliction:
Chaſſe ton ire, adouci ton courage,
Vueille en douceur ta colere changer,
Tens moy la main, ſauue moy du danger,
Qui m'eſt prochain par ce cruel orage.

SONNETS SPIRITVELS.

I.

Depuis le triſte poinct de ma fraiſle naiſſance,
Et que dans le berceau pleurant ie fu poſé:
Quel iour marqué de blanc m'a tant fauoriſé,
Que de l'ombre d'vn bien i'aye eu la iouïſſance?
A peine eſtoyent ſeichez les pleurs de mon enfance,
Qu'au froid, au chaud, à l'eau ie me veis expoſé,
D'Amour, de la Fortune, & des Grands maiſtriſé,
Qui m'ont payé de vent pour toute recompenſe.
I'en ſuis fable du monde, & mes vers diſperſez
Sont les ſignes piteux des maux que i'ay paſſez,
Quand tant de fiers tyräs rauageoyẽt mon courage.
Toy qui m'oſtes le ioug & me fais reſpirer,
O Seigneur pour iamais vueilles moy retirer
De la terre d'Egypte & d'vn ſi dur ſeruage.

II.

Si la course annuelle en serpent retournee,
Deuance vn trait volant par le Ciel emporté,
Si la plus longue vie est moins qu'vne iournee,
Vne heure, vne minute enuers l'eternité:
Que songes-tu, mon Ame, en la terre enchaisnee,
Quel appast tient ici ton desir arresté?
Faueurs, thresors, grandeurs ne sont que vanité,
Trompans des fols mortels la race infortunee.
Puis que l'heur souuerain ailleurs se doit chercher,
Il faut de ces gluaux ton plumage arracher
Et voller dans le Ciel d'vne legere traicte.
Là se trouue le bien affranchi de soucy,
La foy, l'amour sans feinte, & la beauté parfaicte
Qu'à clos yeux, sans profit, tu vas cherchant ici.

III.

Puis que le miel d'Amour si comblé d'amertume
N'altere plus mon cœur comme il fit autrefois:
Puis que du monde faulx ie mesprise les loix, (me.
Mõstrõs qu'vn feu plus saint maintenãt nous allu-
Seigneur, d'vn de tes cloux ie veux faire ma plume,
Mon ancre de ton sang, mon papier de ta croix,
Mon suget de ta gloire, & les chants de ma voix
De ta mort, qui la mort eternelle consume.
Le feu de ton amour dans mon ame eslancé,
Soit la sainte fureur dont ie seray poussé,
Et non d'vn Apollon l'ombrageuse folie.
Ceſt amour par la foy mon esprit rauira,
Et s'il te plaist, Seigneur, au ciel l'eleuera
Tout vif comme sainct Paul, ou le Prophete Elie.

IIII.

Le iour chasse le iour comme vn flot l'autre chasse,
Le temps leger s'enuolle & nous va deceuant,
Miserables mortels, qui tramons en viuant
Desseins dessur desseins, fallace sur fallace.
Le cours de ce grand Ciel qui les autres embrasse,
Fait que l'âge & le temps passent comme le vent:
Et sans voir que la mort de pres nous va suiuant,
En mille & mille erreurs nostre esprit s'entrelasse.
L'vn esclaue des Grands meurt sans auoir vescu,
L'autre de conuoitise ou d'Amour est vaincu:
L'vn est ambicieux, l'autre est chaud de la guerre.
Ainsi diuersement les desirs sont poussez.
Mais que sert tant de peine, ô Mortels insensez?
Il faut tous à la fin retourner à la terre.

V.

Chargé de maladie, & plus de mon offense,
O Seigneur, tu me vois dans vn lict perissant:
Ma vigueur diminue, & ma douleur croissant
Fait chacun s'estonner de ma grand' patience.
Continue, ô mon Dieu, donne moy la puissance
De supporter ce mal qui le corps va forçant:
Et fay que mon esprit soit tousiours benissant,
Au plus fort des douleurs, ta gloire & ta clemence.
Donne de l'eau, Seigneur, à mes yeux espuisez,
Pour rendre auec mes pleurs mes pechez arrosez,
Et les laue en ton sang auant que ie trespasse.
Ie ne demande point de viure plus long temps,
Du monde & de ses ieux mes desirs sont contens:
Assez i'auray vescu si ie meurs en ta grace.

VI.

Sur des abysmes creux les fondemens poser
De la Terre pesante, immobile & feconde,
Semer d'Astres le Ciel, d'vn mot creer le Monde,
La mer, les vens, la foudre à son gré maistriser,
De contrarietez tant d'accords composer,
La matiere difforme orner de forme ronde,
Et par ta prenoyance en merueilles profonde
Voir tout, conduire tout, & de tout disposer,
Seigneur, c'est peu de chose à ta maiesté haute:
Mais que toy Createur, il t'ait pleu pour la faute
De ceux qui t'offensoyent en croix estre pendu,
Iusqu'à si haut secret mon vol ne peut s'estendre,
Les Anges ny le Ciel ne le sçauroyent comprendre,
Apprens-le nous, Seigneur, qui l'as seul entendu.

VII.

Tourne vn peu deuers moy ton regard pitoyable,
Soleil pere de vie, en qui seul ie m'attens,
Sers de guide à mes sens esgarez & flottans
Par les bancs perilleux du monde miserable.
Purge & guari mon ame, helas presque incurable!
Priue mon cœur troublé de desirs inconstans,
Et d'espoirs enchanteurs qui m'ont faict si long tẽps
Battre l'air, peindre en l'ode, & fonder sur le sable.
Ie cognois bien ma faute, & la vay maudissant:
Mais pour m'en garentir ie me trouue impuissant,
Le monde en ses erreurs trop encore m'enserre.
Si l'esprit quelquefois veut s'esleuer aux cieux,
Tousiours derriere moy ie retourne les yeux,
Comme la femme à Lot ayant quitté sa terre.

VIII.

Helas si tu prens garde aux erreurs que i'ay faittes,
Ie l'aduoüe, ô Seigneur, mon martyre est bien doux:
Mais si le sang de CHRIST *a satisfaict pour nous,*
Tu decoches sur moy trop d'ardentes sagettes.
Que me demandes-tu? mes œuures imparfaittes
Au lieu de t'adoucir aigriront ton courroux:
Sois moy donc pitoyable, ô Dieu pere de tous.
Car où pourray-ie aller si plus tu me reiettes?
D'esprit triste & confus, de misere accablé,
En horreur à moymesme, angoisseux & troublé
Ie me iette à tes piés, sois moy doux & propice:
Ne tourne point les yeux sur mes actes peruers,
Ou si tu les veux voir, voy-les teints & couuers
Du beau sang de ton Fils, ma grace & ma iustice.

IX.

Quand quelquefois ie pense au vol de ceste vie,
Et que nos plus beaux iours plus viſtemẽt s'en võt,
Comme neige au soleil mes esprits se desfont,
Et de mon cœur troublé toute ioye est rauie.
O desirs qui teniez ma ieunesse asseruie
Semant deuant le temps des rides sur mon front,
Ma nef par vos fureurs ne sera mise à fond,
Ie voy la riue proche où le ciel me conuie.
Mais pourquoy las! pluſtoſt ne me suis-ie aduisé
Que le bien de ce monde, & l'honneur plus prisé
N'est qu'vn sõge, vn fantoſme, vne ombre, vn vain nuage?
Telle erreur si long tẽps ne m'eust pas arresté,
Comme vn second Narcis amoureux de l'ombrage
Au lieu du bien parfaict & de la verité.

X.

De foy, d'espoir, d'amour, & de douleur comblee,
Celle que les pecheurs doiuent tous imiter,
O Seigneur, vint ce iour à tes piés se ietter
Pen craignant le mespris de toute vne assemblee.
Ses yeux sources de feu, d'où l'amour à l'emblee
Souloit dedans les cœurs tant de flammes ietter,
Changez en source d'eau ne font que degouter
L'amertume & l'ennuy de son ame troublee.
De ses pleurs, ô Seigneur, tes piés elle arrosa,
Les parfuma d'odeurs, les seicha, les baisa,
De sa nouuelle amour monstrant la vehemence.
O bien-heureuse femme, ô Dieu tousiours clement,
O pleur, ô cœur heureux, qui n'eut pas seulement
Pardon de son erreur, mais en eut recompense!

XI.

Quand le Verbe eternel par qui tout est formé,
Eut enduré la mort pour nous donner la vie:
Trois disciples secrets, pleins d'amour infinie,
Dedans vn monument ont son corps enfermé.
Mais auecques ce corps de ton Fils bien aimé,
Fut enterré ton cœur, ô dolente MARIE,
De tes yeux ruisselans la splendeur fut tarie,
Et de mille couteaux ton esprit entamé.
Le Ciel, les elemens alors tous se troublerent,
De ce grand Vniuers les fondemens tremblerent,
Et le Soleil luisant esteignit son flambeau.
O secret que les sens ne sçauroyent bien entendre,
Celuy qui comprend tout, & ne se peut comprendre,
Est clos pour nos pechez dans vn petit tombeau!

ODE CHRESTIENNE.

ARRIERE ô Fureur insensee,
Iadis si forte en ma pensee
Quand d'Amour i'estois allumé:
Rempli d'vne flamme plus saincte
Ie sens maintenant toute esteinte
L'ardeur qui m'a tant consumé.
C'est trop c'est trop versé de larmes,
C'est trop chanté d'amours & d'armes,
C'est trop semé ses cris au vent,
C'est trop plein de ieunesse folle
Perdu temps, labeurs, & parolle,
Pour le corps l'ombrage suiuant.
Seigneur, change & monte ma Lyre,
A fin qu'au lieu du vain martyre
Qui se paist des cœurs ocieux,
Elle rauisse les oreilles,
Resonnant tes hautes merueilles
Quand de rien tu formas les Cieux.
O Pere à toy seul ie m'adresse,
Pecheur qui prens la hardiesse
D'eleuer le regard en haut:
Et te descouurant mon offense
I'inuoque, en pleurant, ta clemence
Pour me purger de tout defaut.
Si ie suis tout noirci de vice,
Tu peux m'appliquer ta iustice,
Comme i'en ay parfaicte foy:
Si ie ne suis que pourriture,
Pourtant ie suis ta creature.

Qui ne veux m'adreſſer qu'à toy.
Fay moy voir ton œil pitoyable,
Et bien que ie ſois miſerable,
Monſtre toy gracieux & doux,
Ne me chaſtie en ta colere:
Car helas ſi tu le veux faire
Qui pourra porter ton courroux?
Le Ciel qui toute choſe embraſſe
Fuiroit tremblant deuant ta face
S'il te cognoiſſoit irrité:
Et des Anges la troupe ſaincte
N'oſeroit paroiſtre en la crainte
De ta iuſte ſeuerité.
C'eſt toy qui d'vne main puiſſante
Dardes la foudre puniſſante,
Et qui d'vn clin d'œil ſeulement
Fais tourner ceſte Maſſe ronde:
La flamme, l'air, la terre & l'onde
Sont ſerfs de ton commandement.
C'eſt toy qui n'as point de naiſſance,
Toy qui es triple en vne eſſence,
Tout ſaint, tout bon, tout droiturier,
Ton doigt ce grand Vniuers range:
Et bien que toute choſe change,
Tu demeures ſans varier.
Ta parolle eſt ſeule aſſeuree,
Et quand plus n'aura de duree
Du Ciel l'aſsiduë mouuement,
Elle encor demeurera ferme,
Comme n'ayant ny fin ny terme
Non plus que de commencement.

Seigneur, c'est sur ceste parolle
Que ie m'asseure & me console
Quand mon cœur se pasme d'effroy:
C'est elle qui me fortifie,
Et qui fait qu'ainsi ie me fie
En CHRIST mon sauueur & mon roy.
Fondé sur chose si certaine
Aurois-ie vne esperance vaine?
N'aurois-ie ce qu'ay desiré?
Mon attente est en ta clemence,
Ta parolle est mon asseurance,
Sçaurois-ie mieux estre asseuré?
C'est pourquoy desia i'ose dire
Que rien n'a pouuoir de me nuire,
Le peché, l'enfer, ny la mort:
Ta bonté me donne courage.
Qui peut m'asseurer d'auantage
Qu'vn Dieu si puissant & si fort?
Continue, ô Dieu continuë,
Afin que ta force cogneuë,
Soit tousiours mon seul argument,
Delaissant les faulses louanges
De mille & mille dieux estranges
Que i'ay chantez trop follement.
Qu'en mes vers desormais s'efface
Tant de traits, d'ardeurs & de glace:
Qu'on ne m'entende plus vanter
Les yeux d'vne beauté mortelle,
Qui par quelque douce cautelle
Auroyent sceu mes sens enchanter.
Ie m'en repens rouge de honte,

Quand ie mets quelquefois en conte
Tant de propos que i'ay perdus,
Tant de nuicts vainement passees,
Tant & tant d'errantes pensees,
Et de cris si mal entendus.
Ores troublé de ialousie,
Ore ayant dans la fantaisie
Quelque autre elancement nouueau,
Selon que les vagues soudaines
De mille tempestes mondaines
Agitoyent mon foible cerueau.
La Mer qui gronde & se courrousse
Quand maint vent la pousse & repousse,
N'escume point en tant de flots,
Comme ie portois dans la teste
Durant l'amoureuse tempeste
D'orageux tourbillons enclos.
Soit qu'on veist la belle lumiere,
Ou soit que la nuict coustumiere
A son tour se vint presenter,
Iamais ceste rage inhumaine
Ne donnoit relasche à ma peine,
Obstinee à me tourmenter.
Mais quoy ? veux-ie faire reuiure
Tant de morts dont tu me deliure'?
Veux-ie me plaindre vne autre fois?
Et par mes accens lamentables
Tascher à rendre pitoyables
Les monts, les rochers, & les bois?
Las non ! mais plein de repentance
I'en veux perdre la souuenance,

Et l'auoir touſiours en horreur:
O Seigneur à qui ie m'adreſſe,
Ne ſouffre helas! que ma ieuneſſe
Retombe plus en ceſt erreur.
Vn cœur net en moy renouuelle,
A fin que plus ie ne chancelle
Suyuant mon inſtinct vicieux:
Et quelque choſe que ie face,
Baille moy pour guide ta grace
Qui m'adreſſe au chemin des Cieux.
Fay que mon Lut touſiours te ſonne,
Fay que mon doigt rien ne fredonne
Que tes œuures grands & parfaicts:
Que ma bouche ſe tienne cloſe,
Si ie veux parler d'autre choſe
Que de ta gloire & de tes faicts.

PLAINTE CHRESTIENNE.

DES abyſmes d'ennuis en l'horreur plus extréme
Sans conſeil, ſans confort d'autruy, ny de moymeſme,
(Car helas ma douleur n'en ſçauroit receuoir)
Outré d'ame & de corps d'incurables atteintes,
Mõ cœur qui n'en peut plꝰ ſouure en ces triſtes plaintes,
Puis que ma voix, Seigneur, n'en a pas le pouuoir.
Ton ire en ſa fureur ſi durement me touche,
Que pour ne crier point tu m'eſtoupes la bouche,
Et ve puis enuoyer mes querelles aux cieux:
Mon chef tout à la fois a tari ſes fontaines,
Ie n'ay pas ſeulement du ſang dedans les veines

Pour respandre à bouillons par la bouche & les yeux.
Tu m'as posé pour butte aux angoisses ameres,
Aux malheurs, aux regrets, aux fureurs, aux miseres,
Mon mal n'est toutesfois si grand que mon erreur:
Mais si pourray-ie dire en ma peine effroyable,
Bien que ie te reclame & doux & pitoyable,
Tu me fais trop sentir les traits de ta fureur.
De foiblesse & d'ennuis mon ame est esgaree,
Les os percent ma peau, ma langue est vlceree,
Comme flots courroucez mes maux se vont suyuans:
Pour tout nourrissement i'engloutis ma saliue,
Et croy que ta rigueur ne permet que ie viue
Que pour seruir d'exemple & de crainte aux viuans.
Depuis quatorze iours ie n'ay clos les paupieres,
Et le somme enchanteur des peines iournalieres
De sa liqueur charmee en vain me va mouillant:
Il est vray que l'effort du mal que ie supporte,
Rend ma teste assommee, & m'assoupit de sorte
Qu'on me iugeroit mort ou tousiours sommeillant.
En cest estonnement mille figures vaines (nes
Tousiours d'effroy, de meurtre & d'horreur toutes plei-
Reueillent coup sur coup mon esprit agité:
Ie resue incessamment, & ma vague pensee
Puis deçà puis delà sans arrest est poussee,
Comme vn vaisseau rompu par les vents emporté.
Helas sois moy propice, ô mon Dieu mon refuge,
Puny moy comme pere, & non pas comme iuge,
Et modere vn petit le martyre où ie suis:
Tu ne veux point la mort du pecheur plein de vice,
Mais qu'il change de vie & qu'il se conuertisse:
Las ie le veux assez, mais sans toy ie ne puis.

Ie reſſemble en mes maux au paſſant miſerable,
Que des brigans peruers la troupe impitoyable
Au val de Iericho pour mort auoit laiſſé:
Il ne pouuoit ſ'aider, ſa fin eſtoit certaine
Si le Samaritain d'vne ame toute humaine
N'euſt eſtanché ſa playe & ne l'euſt redreſſé.
Ainſi ſans toy, Seigneur, vainement ie m'eſſaye:
Donne m'en donc la force & reſſerre ma playe,
Purge & guari mon cœur que ton ire a touché,
Et que ta ſaincte voix qui força la nature,
Arrachant le Lazare hors de la ſepulture,
Arrache mon eſprit du tombeau de peché.
Fay rentrer dans le parc ta brebis eſgaree,
Donne de l'eau viuante à ma langue alteree,
Chaſſe l'ombre de mort qui volle autour de moy,
Tu me vois nu de tout, ſinon de vitupere,
Ie ſuis l'enfant prodigue, embraſſe moy, mon pere,
Ie le confeſſe helas! i'ay peché deuant toy.
Pourquoy ſe fuſt offert ſoymeſme en ſacrifice
Ton enfant bien aimé CHRIST, *ma ſeule iuſtice?*
Pourquoy par tant d'endroicts ſon ſang euſt-il verſé
Sinon pour nous pecheurs, & pour te ſatisfaire?
Les iuſtes, ô Seigneur, n'en euſſent eu que faire,
Et pour eux ſon ſainct corps n'a pas eſté percé.
Par le fruict de ſa mort i'attens vie eternelle,
Lauee en ſon pur ſang mon ame ſera belle.
Arriere ô deſeſpoirs qui m'auez tranſporté,
Que toute deſfiance hors de moy ſe retire,
L'œil benin du Seigneur pour moy commence à luire,
Mes ſoupirs à la fin ont eſmeu ſa bonté.
O Dieu touſiours viuant, i'ay ferme confiance

Qu'en l'extreme des iours par ta toute puiſſance
Ce corps couuert de terre à ta voix ſe dreſſant,
Prendra nouuelle vie, & par ta pure grace
I'auray l'heur de te voir de mes yeux face à face
Auec les bienheureux ton ſainct nom beniſſant.

Priere en forme de confeſſion.

DVRANT tant de grãds flots coup ſur coup ſ'eleuans,
Tant de feux, tant d'éclairs, tant de pluye & de vens,
Rebatans à l'enui ma nacelle briſee,
Raſté la nuict ſans guide entre mille deſtours,
Seigneur ie te reclame, & voici ton ſecours
Qui rend de mon eſprit la tourmente appaiſee.
Le brouillas qui long temps m'a le iour deſrobé
Percé de tes rayons en peu d'heure eſt tombé,
Mon ame aueugle vn temps la veue a recouuerte,
Mais preſque elle a regret d'vn bien ſi precieux:
Car quand deſſus ſoymeſme elle tourne les yeux,
D'horreurs & de pechez ſe voit toute couuerte.
Las puiſque rien d'entier ne ſ'y peut aduiſer,
Que luy ſert ſa clairté ſinon pour l'accuſer
Et la rendre confuſe en voyant tant de vices?
Plaiſe toy donc encor les deux yeux me couurir,
Non Seigneur, mais pluſtoſt vueille les mieux ouurir
Pour contempler ta grace & tes grands benefices.
Or' que tout dedans moy ie me ſuis retiré,
Des rayons de ton œil en ma nuict eſclairé,
Que ie voy de threſors dont tu m'es fauorable!

N'estant, tu m'as faict estre, & m'as rendu viuant,
Tu m'as pourueu des sens, & plus haut m'eleuant
Me depars le discours & me fais raisonnable.
Ta main d'ame & de corps a mon tout façonné,
De corps foible & mortel à la terre addonné,
Qui retourne à la terre au soir de sa iournee:
D'ame immortelle & viue à iamais demeurant,
Tousiours, comme à son bien, vers le ciel aspirant,
Si le monde abuseur ne l'en rend destournee.
Oiseaux, bestes, poissons, eaux, bois, plantes & fruicts,
Nuict, iour, Lune, Soleil pour moy furent produicts:
Et pour rendre ta grace en tout poinct accomplie
Apres m'auoir laissé quelques iours sauourer
De tes fruicts ici bas, s'il te plaist m'en tirer,
Tu me gardes au ciel vne eternelle vie.
Tant de biens, ô Seigneur, que departent tes mains
Par grace & franchement sont donnez aux humains,
Tu n'en esperes rien, tu n'as de rien affaire,
Il t'a pleu, tu l'as faict de libre volonté:
Voyla ce qu'en l'esprit ie voy de ta bonté
Lors que ton œil diuin mes tenebres esclaire.
Mais quand ie me regarde au miroir de ta loy,
Que dedans & dehors transformé ie me voy,
Que ie trouue en mon ame & de crasse & d'ordure!
Que mes sens corrompus sont deuenus infets,
Que ie m'appelle ingrat des biens que tu m'as faits,
Et que mon premier estre a changé de figure!
Cest esprit que diuin tu m'auois faict auoir
Pour l'eleuer au ciel, pour entendre & sçauoir,
Et pour te recognoistre aux traits de ton ouurage,
Esgaré du sentier de sa felicité

A choisi pour le vray l'ombre & la vanité,
Et luymesme à son bien s'est fermé le passage.
Ce cœur des chauds desirs la source & l'aliment,
Que tu m'auois donné pour t'aimer ardemment,
Et pour seruir de liure à ta loy tresparfaitte,
Ne t'a rien reserué de ses affections:
Mais en s'abandonnant aux folles passions
A toutes les fureurs a serui de retraicte.
Il a souuent bouilly de rage & de dedain,
Il a senti douleur du bien de son prochain,
Il a long temps couué mainte haine immortelle,
Il s'est enflé d'orgueil, il s'est desesperé,
La chaude ambition l'a souuent alteré,
Il n'a point esté simple, ains double & peu fidelle.
Ces yeux, Rois de mes sens, qui me deuoyent guider
A toute heure à mon bien & du mal me garder,
Ne laissans nulle entree aux amours insensees,
Charmez d'un vain plaisir lasches se sont rendus:
Par eux mes autres sens ont tous esté perdus,
Et de mon foible cœur les defenses forcees.
Eux qui tousiours en haut deuoyent estre dressez,
Ont tenu leurs regards vers la terre abaissez,
Eux qui deuoyent pleurer iour & nuict mon offense,
Ont pleuré, las hé quoy? quelque vaine rigueur,
Quelque oubly, quelque change, ou telle autre lagueur,
Dont le maudit Amour ses seruans recompense.
Mon oreille où ta voix deuoit tousiours sonner,
Toute aux contes menteurs s'est voulue adonner,
Ouuerte aux faux rapports, fermee aux veritables:
Elle a souuent ouy ton sainct nom blasphemer,
Mesdire, iniurier, son prochain diffamer,

Et s'eſt pleüe aux diſcours des amoureuſes fables.
Las helas que ma bouche a failli contre toy!
Ie l'auois, ô Seigneur, pour enſeigner ta loy,
Et du bruit de ton nom rendre la terre pleine,
Pour aider les mortels, au bien les appeller,
Les retirer du mal, reprendre & conſoler,
Sans iamais la ſouiller d'vne parole vaine.
Mais au lieu d'en cueillir vn fruict tant deſiré,
Ie n'ay faict que mentir, ie me ſuis pariuré,
I'ay deſpité le ciel, ta gloire & tes merueilles,
I'en ay flaté les grands, & leurs maux deguiſez,
I'ay ſemé la diſcorde, & de propos ruſez
I'ay ſouuent enchanté les credules oreilles.
Bref, chacun de mes ſens, tant dedans que dehors,
Et chacune des parts de l'eſprit & du corps
N'ont plus rien qui reſſemble à leur forme premiere:
Vn ſeul trait de ta main n'eſt ſur moy demeuré,
Ie ſuis vn monſtre horrible & ſi desfiguré,
Que de peur de me voir ie fuy toute lumiere.
Helas i'ay bien raiſon d'eſtre palle & tremblant.
Ma confuſion croiſt, mon mal va redoublant.
Qui du roc de mon cœur ſortira des fontaines?
Qui groſſira mon chef de torrens furieux?
Qui de larges ruiſſeaux m'enflera les deux yeux
Pour noyer mes pechez, mon angoiſſe & mes peines?
Mes chants ſoyent conuertis en longs gemiſſemens,
En tenebres mes iours, mes plaiſirs en tourmens:
Que ie ſeme mon chef de pouſsiere & de cendre,
Que des bons comme ingrat ie ſois abandonné,
La crainte & la tremeur m'ont tout enuironné,
Et la bouche d'Enfer s'ouure à fin de me prendre.

Que d'vn seul en mon dueil ie ne soi consolé,
Car du liure de Dieu mon nom est cancelé.
Monts, bois, fleuues, rochers, pleurez mon aduenture,
Le portraict du Seigneur i'ay moymesme effacé,
I'ay delaissé mon pere & son bien despensé,
Puis auec les pourceaux i'ay pris ma nourriture.
Mais pourtant à mon Dieu ie me veux presenter,
Ie veux bas à ses piés tout en pleurs me ietter
Poussant du fond du cœur ceste voix lamentable:
I'ay peché deuant toy pere doux & clement,
Ie m'appelle ton fils, mais c'est indignement,
Mon malheur ne merite vn nom si fauorable.
De l'abysme où ie suis à toy ie vay priant,
Pardonne à ton enfant contrit & suppliant.
Ie te demande grace, & fuy toute iustice,
Ne vueilles droictement mes erreurs balancer:
Ta iustice, ô Seigneur, ne se doit exercer
Que contre le mechant, qui s'obstine en son vice.
Plaise toy de tout poinct mes pechez pardonner:
Mais ce n'est pas assez, ie crains d'y retourner,
Ma foiblesse, ô Seigneur, m'est trop & trop cogneuë.
Aide donc s'il te plaist à ma fragilité,
Et puis que de la mort tu m'as ressuscité,
Que mon ame au tombeau ne soit plus detenuë.
Esclaire à mon esprit, & le conduis à toy,
Rempli mon cœur d'amour, de constance & de foy,
De tous obiets trompeurs mes yeux vueilles distraire,
Mon oreille à iamais soit ta voix escoutant,
Ma bouche incessamment ta gloire aille chantant,
Et que d'ame & de corps sans fin ie te reuere.

XII.

Ie regrette en pleurant les iours mal employez
A suiure vne beauté passagere & muable,
Sans m'eleuer au Ciel & laisser memorable
Maint haut & digne exẽple aux esprits desuoyez.
Toy qui dans ton pur sang nos mesfaits as noyez,
Iuge doux, bening pere, & sauueur pitoyable,
Las releue, ô Seigneur, vn pecheur miserable,
Par qui ces vrais soupirs au ciel sont enuoyez.
Si ma folle ieunesse a couru mainte annee
Les fortunes d'Amour, d'espoir abandonnee,
Qu'au port en doux repos i'accomplisse mes iours.
Que ie meure en moymesme à fin qu'en toy ie viue,
Que i'abhorre le monde, & que par ton secours
La prison soit brisee où mon ame est captiue.

FIN DES OEVVRES DE
PH. DES PORTES.

AD PHILIPPVM PORTÆVM.

ORPHEVS hinc ieras alter, testudine mulcens
Cyaneæ cautis sibi concurrentia saxa:
Téque lyram pulsante tuus nouus alter Iason
HENRICVS redijt glaciali sospes ab arcto,
Magna viæ referens sibi præmia parta suísque,
Ipse duplex regnũ, duplicẽ sua turba fauorem.
Hos inter primum tibi Musa fidelis honorem
Iure dedit, sibi quem nõ æmulus occupet alter.
Macte igitur fide tu Lyrica, PORTAEE, fidéque
Macte piæ mentis candore & simplice sensu,
Qui semel admissos non fallere nouit amicos.
Praxitelem memorãt qualẽ sit passus amorẽ
Depinxisse, nec hac celebratior vlla tabella,
Quàm sibi quæ affectum domini præferret amantis:
Forsan & exemplar, quem tu describis, amoris
Sumptus es ipse tibi: sic & non improbus ille,
Et pius, & formæ tantùm mirator honestæ.
Qualis erat dũ paruus erat simplexq; Cupido:
Nullâque purus adhuc nisi forte sororia libans
Oscula, & innocuas iaculans sine vulnere flammas,
In vultu mentis contemplabatur honores.

Io. AVRATVS *Poeta Regius.*

TABLE DES POESIES CONTENVES ES OEVVRES DE Philippes des Portes.

SONNETS.

AH mon Dieu ie me meurs 48,a
Aimons nous ma Deeſſe, 58,b
Amour quand fus tu né? 8,b
Amour bruſle mon cœur 14,a
Amour a mis mon cœur 54,a
Amour de ſa main propre 43,b
Amour, ie t'en ſupplie 2,b
Amour, ſceut vne fois 70,a
Amour qui vois mon cœur 70,b
Amour peut à ſon gré ibid.
Amour à qui i'ay faict 81,b
Amour en meſme inſtant 82,a
Amour ſi i'ay ſouffert 97,a
Amour, choiſi mon cœur 101,b
Amour, trie & choiſi 38,a
A pas lents & tardifs 91,a
Arreſte vn peu, mon cœur, 39,b
Aſpre & ſauuage cœur 92,a
Au nid des Aquilons 102,b
Auoir pour toute guide 91,a
Au ſainct ſiege d'Amour 46,a
Autour des corps 96,b
Ayant pour voſtre amour 4,b

Beaux nœuds creſpes & blonds 64,b
Belle & cruelle main 63,b
Belle & guerriere main 198,a
Bien que le mal d'Amour 94,b
Bien que ma patience 98,b
Bien qu'vne fieure tierce 94,a
Ce iour vn pauure amant 89,b
Celle qui de mon mal 99,b
Celle qui me retient 9,a
Celuy que l'Amour range 13,b
Celuy qui n'a point veu 71,a
Ce mignon ſi fraizé 205,a
Ce miroir bien-heureux 229,a
Ce n'eſt aſſez que ſoyez 72,a
Ceſſe, ô trop foible eſprit 71,a
Ces diſcours enchanteurs 206,a
Ces eaux qui ſans ceſſer 11,b
Ceſt humeur qui m'aueugle 62,a
Ceſte fontaine eſt froide 181,b
Chacun iour mon eſprit 64,a
Chargé de maladie 244,b
Chaſſez de voſtre cœur 47,b
Chaſte ſœur d'Apollon 67,b
Cheueux preſent fatal 58,a
Comme quand il aduient 99,b
Comme on voit au Printemps 230,b
Comme quand il aduient 231,a
Comme vn chien que ſon maiſtre 203,b
Comme vn pauure malade 66,b
De foy, d'eſpoir, d'Amour 246,a
Dés le iour que mon ame 1,b

Depuis deux ans entiers 97,b
Depuis le triſte poinct 243,b
De quels couteaux 102,a
Deux clairs Soleils 87,a
Deux que le trait d'Amour 214,a
Donques ſera-til vray 9,a
D'où vient qu'vne beauté 58,a
Du bel œil de Diane 2,a
Durant les grand's chaleurs 2,b
Durant qu'vn feu cruel 90,a
Du ſommeil qui te cloſt 233,a
Elle pleuroit toute 6,b
En pire eſtat 57,b
Eſloignant vos beautez 5,a
Fort Sommeil de quatre ans 206,a
Friſez vos blonds cheueux 203,a
Grand Iupiter 82,a
Helas ! de plus en plus 11,b
Helas chaſſez 12,b
Helas ſi tu prens garde 245,b
Hé ne ſuffit-il pas 42,b
Hé que n'eſt il permis 197,b
Heureux Anneau 12,a
I'accompare ma Dame 64,a
Iamais au grand iamais 66,a
I'auoy fait mille efforts 206,b
I'ay couru, i'ay tourné 68,a
I'ay languy malheureux 80,b
I'ay long temps voyagé 13,a
I'ay par long temps 15,a

I'ay faict de mes deux yeux	59 b
I'ay tant ſouffert d'ennuis	204, b
I'ay tant ſuiui l'Amour	14, a
Icare eſt cheut ici	68, b
Ie l'aime bien pour la douce	204, b
Ie le confeſſe, Amour,	7, b
Ie cognoy par eſſay	206, a
Ie croy que tout mon lict	92, a
Ie me laiſſe bruſler	62, a
Ie m'eſtois dans le temple	61, a
Ie me trauaille aſſez	10, b
Ie me veux rendre Hermite	42, a
Ie n'ay plus dans le cueur	198, b
Ie ne me plains de voſtre cruauté	7, a
Ie ne veux plus aimer	203, b
Ie ne veux deſormais	228, b
Ie ne veux plus penſer	54, b
Ie ne puis pour mon mal	70, a
Ie ſens fleurir	71, b
Ie regrette en pleurant	252, b
Ie ſçay qu'ell' ont des yeux	43, b
I'eſtois dans vne ſalle	98, a
I'eſtois ſans cognoiſſance	61, b
Ie ſuis chargé d'vn mal	4, b
Ie ſuis repris, helas	13, b
Ie te doy bien hair,	238, b
Ie te l'auois bien dit	42, b
Ie vay contant les iours	102, b
Ie vous donne vne Mort	229, a
Ie vous offre ces vers	1, a
Ie voyoy foudroyer	63, b

I'excuſe le mari 59,a
Il faudra bien qu'vne femme 204,a

La foy qui pour ſon temple 66,a
La mort qui porte enuie 92,b
Langue muette 101,b
Las, que puis-ie auoir faict 81,a
L'arc de vos bruns ſourcis 73,a
L'aſpre fureur 3,b
Las! que me ſert de voir 5,b
Las! que me ſert quand la douleur 6,a
Las! on dit que l'eſpoir 14,b
Las! ie ne verray plus 54,b
Las! ie ſçay bien 2,a
Las! qui languiſt iamais 4,a
Las! trop iniuſte Amour 39,a
L'eau tombant en lieu bas 96,a
Le iour chaſſe le iour 244,b
Le iour que ie fu né 38,b
Le labeur glorieux 230,a
Le penſer qui me plaiſt 1,b
Le robuſte animal 63,a
Le Ciel qui mieux que moy 230,b
Les premiers iours qu'Amour 45,b
Le tyran des Hebreux 100,b
Liberté precieuſe 205,a
Loin du nouueau ſoleil 90,a
Lors que le trait par vos yeux 6,a
Lycaſte & Philemon 209,b

Ma bouche à haute voix 81,a
Ma Dame apres la mort 14,b
Ma Dame, Amour, Fortune 43,a
Malheureux fut le iour 11,a
Malheureux que ie ſuis 44,a
Ma nef paſſe au deſtroict 15,a
Marchans qui voyagez 7,b
Mari ialoux 59,a
Mes yeux accouſtumez 102,a
Mettez moy ſur la mer 81,b
Mon Dieu que de beautez 72,a
Mon Dieu mon Dieu, que i'aime 6,b
Myrtis, Corinne 230,a
Ne dites plus amans 54,a
Ny les dedains 4,a
Non non ie veux mourir 204,a
Non non n'eſtimez point 203,a
O beaux cheueux chatains 231,a
O beaux yeux inhumains 82,b
O champs cruels volleurs 92,b
O doux venin mortel 91,a
O lict s'il eſt ainſi 39,a
O mon petit liuret 40,a
O mon cœur plein d'ennuis 89,b
O Mort tu pers ton temps 61,b
On ne voit rien 3,b
Or' que mon beau ſoleil 5,a
Or' que bien loin de vous 10,a
O ſonge heureux & doux 10,b
O ſoupirs bien aimez 210,b
O vers que i'ay chantez 68,b

Pardonnez moy ma Dame 198,a
Par vos graces ma Dame 8,a
Pendant que mon esprit 67,a
Pour estre absent du bel œil 5,b
Pour me recompenser 8,b
Pourquoy si plein d'orgueil 71,b
Pourquoy si follement 72,b
Pour tant d'ennuis diuers 97,b
Priué des doux regards 40,b
Puis donc qu'elle a changé 206,b
Puis-ie pas à bon droict 9,b
Puis que ie ne fay rien 13,a
Puis que le miel d'amour 244,a
Puis que pour mon malheur 51,a
Puis qu'il vous plaist ma Dame 63,a
Puis qu'on veut que l'image 15,b
Puis que par ton secours 37,b
Puis que vous le voulez 69,b

Quand i'admire estonné 66,b
Quand du doux fruict d'Amour 46,b
Quand i'approche de vous 11,a
Quand ie pense aux douleurs 60,b
Quand ie ly tout raui 229,b
Quand ie portois le ioug 205,b
Quand la fiere beauté 12,a
Quand ie pouuois me plaindre 69,a
Quand ie suis tout le iour 69,b
Quand ie voy flamboyer 99,a
Quand le Verbe eternel 246,a
Quand l'ombrageuse nuict 101,a

Quand premier Hippolyte 90,b
Quand quelquefois ie penſe 80,b
Quand quelquefois ie penſe au vol de ceſte vie 245,b
Que ie ſuis redeuable 101,a
Quel deſtin fauorable 181,b
Quel ſupplice infernal 62,b
Que maudits ſoyent mes yeux 61,a
Quoy que face le ciel 186,a
Qu'vne ſecrette ardeur 72,b

Recherche qui voudra 181,a
Rendez vous plus cruels 100,b

Se peut-il trouuer peine 38,b
Si c'eſt aimer que porter bas la veuë 7,a
Si ceſte grand' beauté 90,b
Si doucement par ſon regard 98,a
Si i'aime autre que vous 67,a
Si i'aime iamais plus 12,b
Si i'ay moins de pouuoir 238,b
Si ie me fiés à l'ombre 39,b
Si la courſe annuelle 244,a
Si la foy plus certaine 3,a
Si l'amour de ma foy 68,b
Si la pitié 47,b
Si le mari ialoux 43,a
S'il eſt vray que le ciel 9,b
Si le paſteur de Troye 100,a
S'il n'y a rien ſi froid 96,a
Si toſt qu'au plus matin 8,a

Si vous m'aimez, ma Dame, 48,a
Si vous voulez que ma douleur 58,b
Solitaire & penſif 10,a
Sommeil paiſible fils 100,a
Souci chaud & glacé 99,a
Sur des abyſmes creux 245,a

Tant d'outrageux propos 91,a
Tourne mon cœur 97,a
Tourne vn peu deuers moy 245,a
Tu t'abuſes, De-Cour, 228,b

Vallon ce faux Amour 3,a
Venus cherche ſon fils 69,a
Veu que de voſtre amour 62,b
Vn iour l'aueugle Amour 40,a
Vouloir ambitieux 98,b
Vous me cachez vos yeux 80,a
Vous voulez eſtre Hermite 42,a
Vous n'eſtes point mes yeux 97,b
Voicy du gay printemps 45,b

Yeux qui guidez mon ame 46,a

CHANSONS.

Ah Dieu que la flamme 227,a
Amour grand vainqueur des vainqueurs 65,a
Bleſſé d'vne playe inhumaine 93,a
Celuy que le Ciel tout puiſſant 60,a
Ceux qui peignent Amour ſans yeux 17,b
Doncques ce tyran ſans mercy 210,b

Douce liberté desiree 76,b
En quel desert, en quel bois 40,b
Helas que me faut-il faire 32,a
Helas! tyran plein de rigueur 107,b
Ie ne veux iamais plus penser 45,b
Ie suis las de lasser 188,b
Las! en vous eloignant ma Dame 55,a
Las que nous sommes miserables 186,a
L'amour qui loge en ma poitrine 31,a
La terre n'aguere glacee 49,b
Le mal qui me rend miserable 105,b
M'ostant le fruict 188,a
O bien-heureux qui peut passer 179,b
O nuict ialouse, nuict 201,a
Pour faire qu'vne affection 106,a
Pour vous aimer ie veux 82,b
Pour voir ma fin 104,a
Puis que le Ciel cruel 20,a
Quand ie pense aux plaisirs 32,b
Quand vous aurez vn cœur 208,b
Que m'a serui de vous auoir seruie 214,b
Que n'ay-ie la langue aussi prompte 93,b
Quel feu par les vents animé 83,a
Que vous m'allez tourmentant 209,b
Rozette pour vn peu d'absence 228,a
Sçauez-vous ce que ie desire 104,b
Si tost que vostre œil m'eut blessé 107,b
Sus sus mon Lut 19,a
Tant que i'ay eu du sang 103,a
Trompé d'attraits 207,a

ODES.

Arriere ô fureur insensee 246,b
Ce pendant que l'honnesteté 187,a
Quand tu ne sentirois 202,a

STANSES.

Ah Dieu fault-il partir? 225,b
Amour guide ma plume 184,a
Cesse, Amour, tes rigueurs 221,a
Douze filles d'Afrique 192,b
Du Mariage. 218,b
Iupiter s'il est vray 209,a
Lors que i'escry ces vers 73,a
Lors qu'vn de vos rayons 17,a
De la Chasse. 196,a
Quel secours faut-il plus 198,b
Quand au matin le grand 93,b
Quand i'espreuue en aimant 79,a
Si ie languy d'vn martyre 95,a
Si l'angoisse derniere 108,a

DIALOGVES.

Ah Dieu que c'est 20,b
Berger, quelle aduenture estrange 210,a
Doncques ces yeux bien aimez 224,a
Ie te coniure, Amour, 18,a
Que ferez-vous dites ma Dame 213,b
Qui vous rend ô mes yeux 64,b

EPIGRAMMES.

Blanche aux yeux verds 208,b
I'aimois vn peu Phyllis, ibid.

Ie t'apporte ô Sommeil, 209,a
Ie voulu baiſer ma Rebelle, 201,a
Si deſſus vos leures ibid.

COMPLAINTES.

Cherchez mes triſtes Yeux 222,b
Contre le temps 237,a
Cruelle loy d'Amour 75,a
De pleurs en pleurs 217,a
Des abyſmes d'ennuis 248,b
Depuis l'aube du iour 28,a
Ie veux maudire Amour 30,a
Las ! ie me meurs 29,a
Las plus ie vais auant 189,b
Ma chair comme eau 239,a
Ma foy mal recogneue 185,b
Or' que ie ſuis abſent 21,b
Puis que i'eu bien le cœur 216,a
Quand ie viens à penſer 15,b
Quelle manie eſt egalle 103,b
Qui fera de mes yeux 211,b

ELEGIES.

Apres auoir paſſé 110,a
Ayez le cœur d'vn tygre 86,a
Celuy n'auoit d'Amour 77,a
Celuy qui n'aime point 114,b
C'eſt en vain qu'on ſ'eſſaye 125,b
Comme dedans vn bois 118,b
Comme le pelerin 139,b
De tous ceux qui ont eu 121,a
En la ſaiſon premiere 123,a
Iamais foible vaiſſeau 87,a

Ie delibere en vain 74,a
Ie ne refuſe point 208,a
Ie ne veux point blaſmer 130,b
Ie vous ay ſi ſouuent 129,b
Las! faut-il que touſiours 136,b
Lors que le trait d'Amour 138,a
Maiſtreſſe en t'eſcriuant 134,b
Plus i'eſloigne les yeux 55,b
Pour gage de ma foy 117,a
Que doit faire vn amant 127,b
Que ie fu malheureux 112,a
Vous qui pipez d'Amour 142,a
Vous qui tenez ma vie 132,b

DISCOVRS.

L'an comme vn cercle rond 84,b
Que faites vous mignons, 182,a
Si l'amour eſt vn Dieu 145,a
Pour monſeigneur le Duc d'Anjou. 191,b
Chant d'Amour. 23,a
Contr'Amour. 33,b
De la ialouſie. 51,b
Procés contre Amour. 25,a
Adieu à la Pologne. 226,b
Baiſer. 199,b
Cartels. 193,a,194,a
Maſcarade. 191,a.195,a,b
Priere au Sommeil. 44,a
Songe. 48,b
Prieres. 75,b.250,a
Madrigale. 94,b.95,a
Rymes tierces. 36,b.48,b

Tombeau d'Amour. 59,b
Paraphrase sur le Libera me Domine. 241,a
Chant Chrestien. 242,a

EPITAPHES.

De M. de Brissac 231,b
De Madame la Comtesse de Mansfeld 232,a
De Madame la Mareschale de Brissac ibid.
De M. de Martigues 232,b
De M. de Sillac ibid.
De M. d'Anton 233,a
De M. Bourdin ibid.b
De Breuet Eunuque du Roy ibid.
D'vne Barbiche 234,a
De M. des Iardins ibid.b
De Damoiselle Ieanne de Loynes ibid.
De M. Marguerite Duchesse de Sauoye 235,a
De M. du Gaz ibid.b
De Remy Belleau ibid.
De M. de l'Aubespine 236,a,b.240,a

IMITATIONS DE L'ARIOSTE.

Angelique 172,a
Roland Furieux 149,a
Rodomont 158,a
Imitation de la complainte de Bradamant 170,a
Autre imitation 171,a

FIN.

Extraict du priuilege.

PAR lettres patentes du Roy donnees à Paris le vingthuictieſme iour de Iuillet, M. D. LXXIII. ſignees Par le Roy, le Roy de Pologne ſon frere & Lieutenant general preſent, DE NEVFVILLE: & ſeellees du grand ſeau en cire iaune ſur ſimple queuë: Il eſt permis au ſieur des Portes de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire que bon luy ſemblera, toutes & chacunes les Oeuures qu'il a faictes & compoſees, & pourra cy apres faire & compoſer iuſques au temps & terme de dix ans, à compter du iour qu'elles ſeront acheuees d'imprimer. Auec defenſes treſexpreſſes à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoyent, de les imprimer, faire imprimer, ou mettre en vente, ſans le congé & conſentemẽt dudict des Portes: ou de celuy auquel il aura baillé ledict congé: Sur peine d'amende arbitraire contre les contreuenans, confiſcation des liures, deſpens, dommages & intereſts. En outre veut ledict Seigneur que mettant au commencement ou à la fin deſdicts liures vn extraict ſommaire deſdictes preſentes, elles ſoyent tenues pour ſuffiſamment notifiees & venues à la cognoiſſance particuliere de tous Libraires, imprimeurs, ou autres, ſans qu'ils en puiſſent pretendre cauſe d'ignorance.

3000,—
9696/8

PREMIERES
OEVVRES
DE PHIL.
DES PORTES